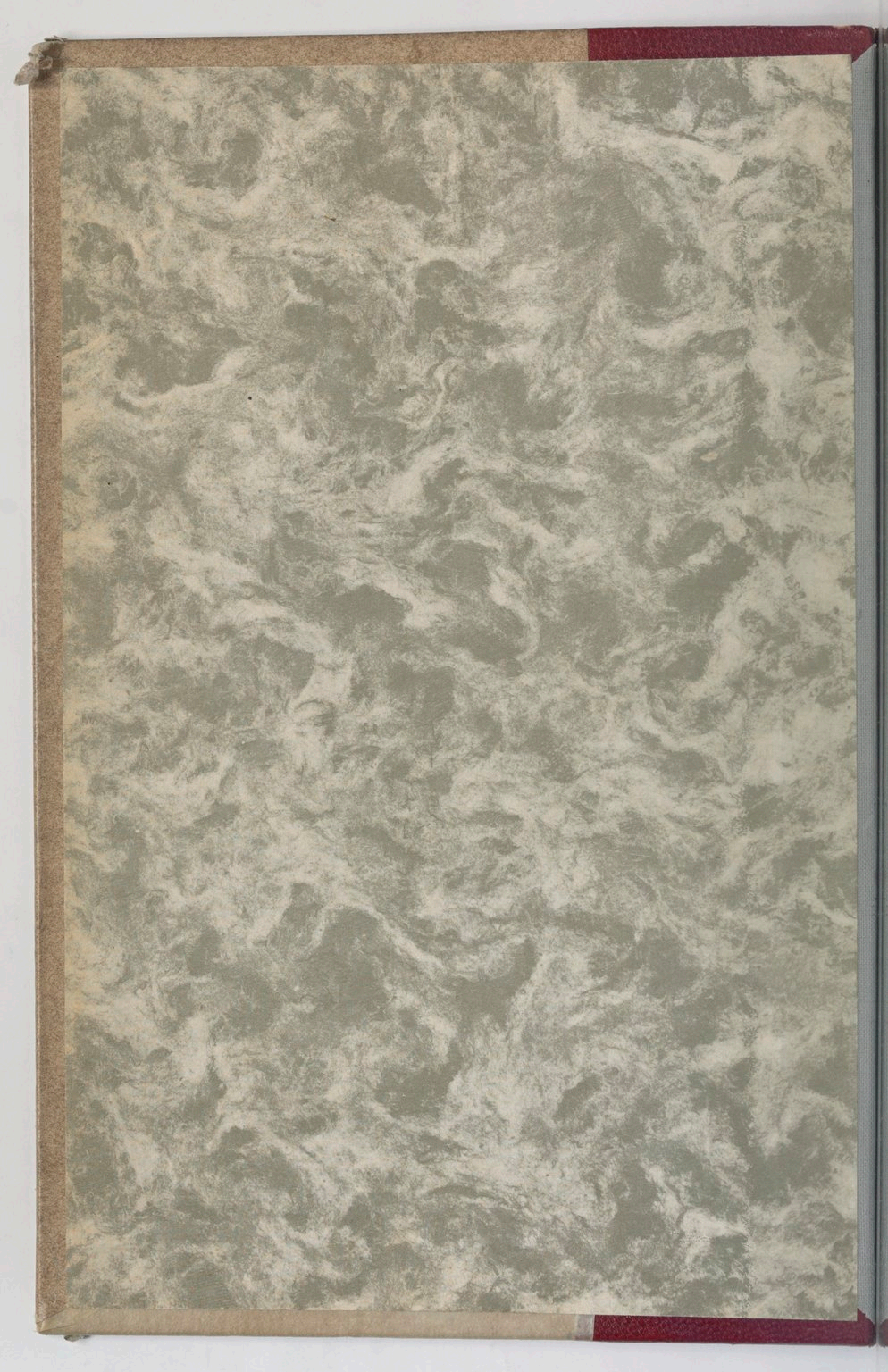
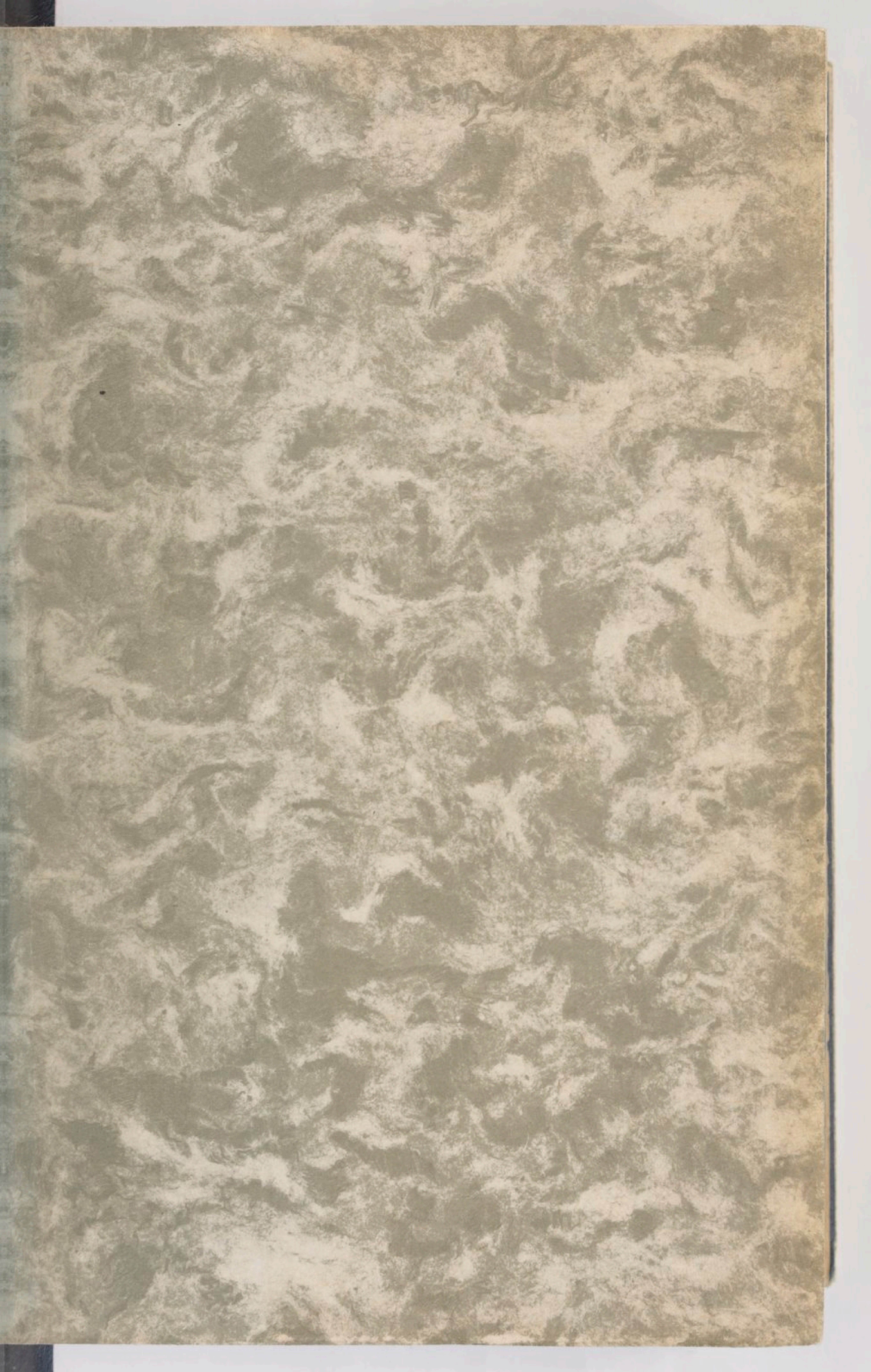
Le Livre du voir-dit de Guillaume de Machaut, où sont contées les amours de Messire Guillaume de Machaut et de [...]







LE LIVRE

DU VOIR-DIT

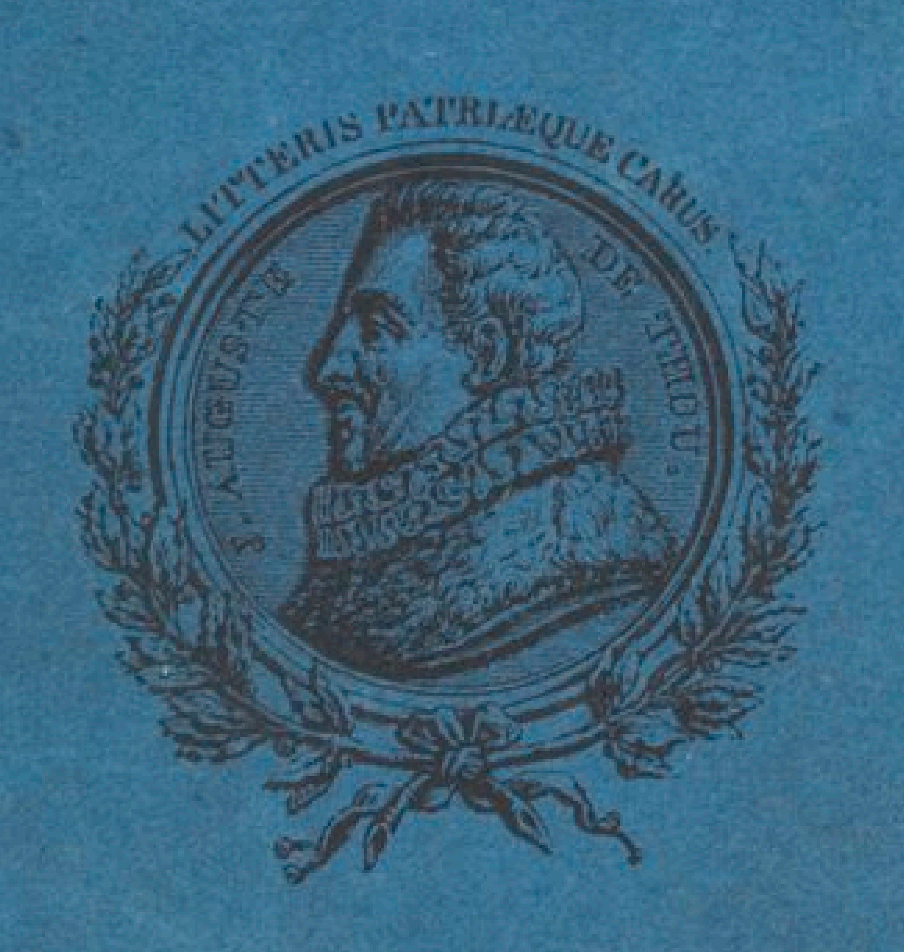
DE

GUILLAUME DE MACHAUT

Où ſont contées les amours de Meſſire Guillaume de Machaut & de Peronnelle Dame d'Armentieres Avec les lettres & les réponſes les ballades lais & rondeaux dudit Guillaume & de ladite Peronnelle

PUBLIÉ SUR TROIS MANUSCRITS DU XIVe SIÈCLE

PAR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS



A PARIS

POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

—

M DCCC LXXV

LE LIVRE

DU VOIR-DIT

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9, & ſe trouve chez AUBRY, libraire, rue Séguier, 18



LE LIVRE

DU VOIR-DIT

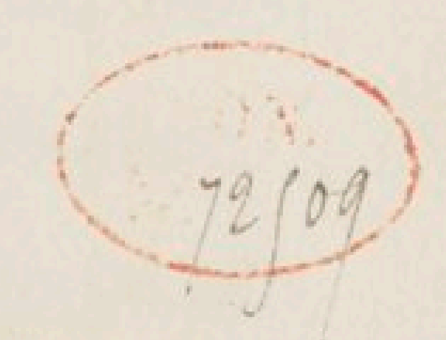
DE

GUILLAUME DE MACHAUT

Où ſont contées les amours de Meſſire Guillaume de Machaut & de Peronnelle Dame d'Armentieres avec les lettres & les réponſes, les balades, lais & rondeaux dudit Guillaume & de ladite Peronnelle

PUBLIÉ SUR TROIS MANUSCRITS DU XIVe SIÈCLE

PAR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS





A PARIS

POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

M DCCC LXXV



Le préſent *Livre du Voir-Dit* de Meſſire Guillaume de Machaut a été imprimé par L. Lahure, avec les caractères & par les ſoins de la Société des Bibliophiles françois, & quand il fut achevé d'imprimer, le 15 mars MDCCCLXXV, étoient Membres de ladite Société :

S. A. R. Monſeigneur le Duc D'AUMALE, *Préſident d'Honneur*.

I. — 1820. M. le Comte Édouard de CHABROL, ancien Maître des requêtes au Conſeil d'État, *Doyen*.

II. — 1843. M. le Baron Jérôme PICHON, *Préſident*.

III. — 1845. M. le Baron DU NOYER de NOIRMONT, ancien Maître des requêtes au Conſeil d'État.

IV. — 1846. M. Ernest de SERMIZELLES.

V. — 1851. M. de LIGNEROLLES.

VI. — 1851. M. le Comte Henry de CHAPONAY.

VII. — 1852. M. DURIEZ de VERNINAC.

VIII. — 1852. M. le Comte Georges de SOULTRAIT.

IX. — 1852. M. le Vicomte Frédéric de JANZÉ.

X. — 1854. M. le Marquis de BÉRENGER.

XI. — 1856. M. PROSPER BLANCHEMAIN.

XII. — 1856. M. PAULIN PARIS, Membre de l'Académie des Inſcriptions.

XIII. — 1858. M. CHARLES SCHEFER, Premier Secrétaire interprète du Gouvernement.

XIV. — 1858. M. AMBROISE-FIRMIN DIDOT, Membre de l'Inſtitut.

XV. — 1860. M. le Comte DE FRESNE, *Secrétaire*.

XVI. — 1861. M. le Comte OCTAVE DE BEHAGUE, *Tréſorier*.

XVII. — 1861. M. le Comte CLÉMENT DE RIS, Conſervateur aux Muſées du Louvre.

XVIII. — 1863. Mme la Comteſſe FERNAND DE LA FERRONNAYS.

XIX. — 1864. M. GABRIEL DE BRAY, Receveur des finances, à Paris.

XX. — 1865. M. le Duc DE FITZ-JAMES.

XXI. — 1867. M. le Marquis DE BIENCOURT.

XXII. — 1868. M. DE VILLENEUVE, Préfet de Seine-&-Marne.

XXIII. — 1870. Mme la Marquiſe DE NADAILLAC.

XXIV. — 1872. S. A. R. Monſeigneur le Duc D'AUMALE, *Préſident d'Honneur*.

MEMBRES ADJOINTS ET ASSOCIÉS ÉTRANGERS.

I. — 1862. M. le Prince AUGUSTIN GALITZIN. A. E.

II. — 1870. M. CHARLES SAHRER DE SAHR, au château de Dahlen (Saxe Royale). A. E. (1)

III. — 1872. M. l'Abbé BOSSUET, curé de Saint-Louis en l'Ile. M. A.

IV. — 1872. M. le Comte LANJUINAIS. M. A.

V. — 1874. M. le Comte APPONYI. A. E.

MEMBRE HONORAIRE.

M. GRANGIER DE LA MARINIÈRE, ancien Préfet.

MEMBRES CORRESPONDANS.

La SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BELGES.

La SOCIÉTÉ PHILOBIBLON de Londres.

---

(1) Décédé pendant l'impreſſion du livre & remplacé (le 27 janvier 1875) par M. le Comte DE LA BÉRAUDIÈRE.



NOTICE

SUR LE POËME DU *VOIR-DIT*.

VERS la fin du règne du roi Jean vivoit, dans la province de Champagne & Brie, une jeune & noble demoiſelle, ſous la tutelle aſſez peu ſévère d'une mère déjà depuis longtemps remariée. Elle ſe nommoit Peronnelle d'Unchair, & étoit fille de meſſire Gauthier d'Unchair ſeigneur d'Armentières, & de Peronne de Jouveignes ou Jouveniaus. La dame d'Unchair avoit, en ſecondes noces, épouſé Jean ſire de Conflans, vidame de Châlons & ſeigneur de Vielmaiſons en Brie. On ſait que la maiſon de Conflans, iſſue des comtes de Brienne, étoit au nombre des plus grandes de France, & marchoit de pair en Champagne avec les Grantpré, les Châtillon-ſur-Marne & les Choiſeul. De ſon père Gauthier d'Unchair, Peronnelle avoit hérité de la ſeigneurie d'Armentières en partie; & d'après

la coutume de Champagne, elle pouvoit, cinq ou ſix ans avant ſa majorité, recueillir les fruits & revenus des terres qui lui étoient échues. Quant à la maiſon de Jouveignes, je crois que les généalogiſtes ſe ſont mépris en la diſtinguant de celle de Jouvenel; la première forme orthographique *Jouveignes* n'étant que le ſujet du nom dont la ſeconde forme *Jouvenel* eſt le régime. Il faut en effet le remarquer : dès qu'on commence à parler des Jouvenel, on ceſſe de voir paroitre les Jouveignes; & les terres d'Oulchy-le-Château & d'Armentières, paſſées de Gauthier d'Unchair à ſa veuve Peronne de Jouveignes & à leur fille Peronnelle, ſemblent avoir été tranſmiſes aux Jouvenel des Urſins, qui les ont gardées juſqu'au dernier ſiècle. (1)

---

(1) Il faudroit peut-être également ſoumettre à un nouvel examen l'opinion du P. Anſelme & des généalogiſtes à la ſuite, ſur l'origine de cette famille de Jouvenel. Ils lui ont conteſté le droit qu'elle auroit eu de prendre le nom & les armes de la grande maiſon italienne des Urſins ou Orſini. Pierre, aïeul de Jean Jouvenel prévôt des marchands en 1388, auroit eu pour père un bourgeois de Troyes vivant en 1360. Mais alors on ne voit pas bien comment le petit-fils de Pierre de Jouvenel, ſimple bourgeois de Troyes, auroit obtenu la main de la fille de Thibaud, baron d'Aſſenay, allié lui-même aux comtes de Champagne & à la grande race de Montmorency. La ville de Paris, a-t-on dit, en reconnoiſſance des bons ſervices de Jean, prévôt des marchands & petit-fils de Pierre, lui auroit fait préſent de l'hôtel des Urſins; ce qui *peut-être* auroit permis à ſon fils l'archevêque de Reims, de joindre à ſon nom celui de la famille des Urſins, dont il auroit en même temps pris les armes. Mais ce n'eſt guère ainſi que le nom & les armes d'une grande & illuſtre maiſon pouvoient, au quatorzième ſiècle, être uſurpés &

La jeune Peronnelle paſſoit le temps que ne

---

paſſer dans une famille roturière. Pour juſtifier une telle imputation, il faudroit au moins reproduire l'acte de ce don de la ville, dont on ne peut même indiquer la date. Qu'une branche, un ſimple rejeton de la famille Orſini, ait poſſédé une maiſon & des propriétés dans la ville & les environs de Troyes, alors centre des relations commerciales de l'Italie avec la France, en raiſon des foires de Champagne; que ce rejeton ait affecté le nom plutôt italien que françois de Jouvenel, cela n'auroit rien d'invraiſemblable; les *Orſini*, les *Juſtiniani* & les autres grandes maiſons d'Italie ont ainſi changé de noms autant de fois qu'ils ont formé de branches diſtinctes. Il ne ſuffit donc pas d'alléguer ſans preuves ou, pour mieux dire, de ſuppoſer la donation d'un hôtel des Urſins, pour avoir droit de conjecturer que tel ſeroit l'unique fondement de la priſe de poſſeſſion du nom & des armes des Orſini, par de graves & illuſtres perſonnages, tels que Jean Jouvenel, prévôt des marchands, chancelier du duc de Touraine & préſident au Parlement; Guillaume Jouvenel, chancelier de France; Jacques Jouvenel, archevêque de Reims, &c., &c. Ce n'eſt pas d'ailleurs, comme le prétend Groſley, l'archevêque de Reims Guillaume des Urſins (ou plutôt Jean II) qui auroit le premier voulu relever la nobleſſe de ſa famille; c'eſt le Moine de Saint-Denis, auteur de l'*Hiſtoire de Charles VI* (que Jean II n'a fait que ſuivre dans la ſienne). Ce premier annaliſte racontant comment, en 1388, le duc de Guyenne avoit choiſi Jean I de Jouvenel pour ſon chancelier, s'exprime ainſi : « Joannem Jouvenelli, virum utique ſcientificum & *a generoſis proavis* « ducentem originem.... » Eſt-ce du petit-fils d'un roturier de Troyes qu'auroit ainſi parlé ce grave hiſtorien contemporain? Ajoutons que Sanſovino, dans ſa *Storia della caſa Orſino*, 1505, in-f°, n'a pas héſité à reconnoître dans les Jouvenel françois une branche des *Orſini;* que dès 1450, le cardinal Orſini proclamoit déjà leur communauté d'origine; & qu'enfin Sauval, dans ſes *Antiquités de Paris*, ne paroît pas en douter davantage : « Juvenal des Urſins, dit-il, prevot de Paris, avoit ſon logis « derrière Saint Denys de la Chatre, qui porte encore le nom d'*hotel des* « *Urſins*. On dit que la ville lui en fit préſent. Et ce fut là, qu'en 1394, « les faux témoins ſoulevés par ſes ennemis vinrent, tous nuds, enve- « loppés ſimplement d'un drap, lui demander pardon à genoux. » (T. II, p. 245.) Sauval ne dit-il pas ici implicitement que la maiſon, donnée ou non donnée, portoit le nom d'hôtel des Urſins, depuis qu'elle avoit appartenu aux Jouvenel? En voilà bien aſſez ſur ce point.

réclamoient pas les devoirs religieux à lire des hiſtoires anciennes & des romans; à apprendre & même à compoſer des vers; à chanter les plus beaux airs faits ſur virelais, rondeaux & balades. Elle étoit belle, avoit l'eſprit ouvert, l'imagination vive & de grandes diſpoſitions pour la muſique. Dans ce temps-là, la plupart des bonnes maiſons entretenoient un clerc, chargé d'écrire bien, & ſurtout liſiblement, tout ce qu'il plaiſoit aux maîtres de dicter ou de griffonner : Peronnelle d'Armentières avoit donc un ſecrétaire chargé de cet emploi. On le nommoit Henry : il étoit fort au courant des choſes du ſiècle &, depuis longtemps, grand ami de meſſire Guillaume de Machaut, chanoine de l'égliſe de Reims. Henry admiroit beaucoup les ouvrages de ſon ami; ſes dits, ſes lais, ſes rondeaux, ſes balades. Guillaume, diſoit-il à la demoiſelle d'Armentières, avoit longtemps chanté dans ſes vers une noble dame; mais il étoit revenu de cette paſſion. Il vivoit noblement étant bien gentilhomme; (1) ſon père avoit été chambellan

(1) Les Machaut, ou Machault, qui ont ſouvent occupé dans les ſiècles ſuivans les premières charges de la magiſtrature, appartenoient à la même race. Ils ſont aujourd'hui repréſentés par Mme la marquiſe de Vogüé, dont le fils, comte Melchior de Vogüé, membre de l'Inſtitut, eſt en ce moment notre ambaſſadeur près la Sublime-Porte. On conſerve dans la maiſon de Vogüé un ſuperbe manuſcrit des poéſies de notre Guillaume, que M. le marquis de Vogüé a bien voulu me communiquer. Mais le *Voir-Dit* ne s'y trouve pas.

du roi Philippe de Valois; lui-même avoit été nourri, dès l'enfance, dans la maiſon du preux Jean de Luxembourg, roi de Bohême, & l'avoit ſuivi dans ſes dernières campagnes en Pologne. C'eſt pour ce prince qu'il avoit fait le beau poëme du *Jugement d'amour*, où il ſoutient que la dame à laquelle une belle mort enlevoit ſon amant étoit moins à plaindre que l'amant d'une infidèle maîtreſſe. Guillaume s'étoit enſuite attaché au roi Charles de Navarre : il lui avoit adreſſé le *Confort d'ami*, où les plus ſages conſeils étoient mêlés aux plus éloquentes conſolations. Pendant ſon ſéjour en Allemagne à la ſuite du roi de Bohême, il avoit fait grande attention aux compoſitions des chanteurs & muſiciens de ces contrées; ſi bien qu'à ſon retour il avoit enrichi la mélodie françoiſe de nouveaux accords & de belles ſymphonies, en créant une école de chant qui faiſoit oublier l'ancienne routine. Mais il n'étoit plus jeune, il ne voyoit que d'un œil, & maintenant la goutte le retenoit dans ſa belle maiſon de Reims; ce qui ne l'empêchoit pas de dicter encore de beaux dits & de compoſer d'excellens vers de chanſons.

La jeune demoiſelle écoutoit avec un vif intérêt tout ce qui lui étoit rapporté de Guillaume de Machaut. Elle ſavoit déjà pluſieurs des airs qu'il avoit faits & elle déſiroit connoître les

autres. Un jour elle prit à part maître Henry, & lui demanda s'il conſentiroit à faire le voyage de Reims pour y voir meſſire Guillaume & lui parler du grand déſir qu'elle avoit d'entretenir avec lui une correſpondance poétiquement amoureuſe. Il le prieroit de lire un rondeau fait à ſon intention, & lui demanderoit s'il le trouvoit aſſez bon.

Henry conſentit à fournir le meſſage. En arrivant à Reims, il trouva meſſire Guillaume de Machaut aſſez mal remis d'un violent accès de cette goutte auquel il étoit ſujet : mais il n'en accueillit pas moins avec une agréable ſurpriſe tout ce que ſon ami lui conta de la beauté, de l'eſprit, du ſens & des talens de la gente demoiſelle d'Armentières. Il prit la feuille de vélin que Henry lui préſenta & lut le rondeau ſuivant :

Celle qui onques ne vous vit
Et qui vous aime loiaument,
De tout ſon cuer vous fait preſent ;
Et dit qu'à ſon gré pas ne vit,
Quant véoir ne vous puet ſouvent,
Celle qui onques ne vous vit
Et qui vous aime loiaument.

Car pour les biens que de vous dit
Tout le monde communement,
Conquiſe l'avez bonnement.

Celle qui onques ne vous vit
Et qui vous aime loiaument,
De tout ſon cuer vous fait preſent.

Guillaume trouva le rondeau charmant, & ce qu'il venoit d'apprendre de l'aimable auteur n'étoit pas fait pour l'empêcher de répondre par un autre rondeau que Henry ſe chargea de rapporter à la demoiſelle.

Telle fut l'origine, tels les commencemens de la correſpondance qui devoit occuper une ſi grande place dans le poëme que nous publions aujourd'hui. Chaque lettre accrut l'enivrement du vieux poëte & la paſſion de ſa jeune amie. Guillaume ne manquoit pas de lui envoyer ſes nouveaux chants, ſes nouvelles balades; de ſon côté, la demoiſelle rimoit & le prioit de corriger ſes vers. Comme elle étoit alors bien éloignée de prévoir où cette liaiſon poétique l'entraîneroit, elle ne faiſoit aucun myſtère à ſes amis, à ceux qu'elle appeloit ſon frère & ſa ſœur, (1) de ſon amoureux commerce avec le célèbre poëte; elle en tiroit plutôt une véritable gloire & vouloit que ſon bonheur fût envié de toutes ſes compagnes. Plus tard elle eut ſoin de tenir ſecrète

(1) Jean de Conflans II, né du premier mariage de Jean I[er] de Conflans avec Iſabelle de Lor : il venoit alors d'épouſer Magdelaine de Hornes; il n'étoit donc en réalité que frère d'alliance de la demoiſelle d'Armentières.

une viſite que Machaut, délivré de ſes gouttes & de la crainte des pillards, oſa bien lui faire, non ſans redouter l'effet qu'alloit produire ſur une fille de dix-huit ans le triple nombre de ſes années, ſon mauvais œil & ſa timidité naturelle. En dépit de tant de déſavantages, l'épreuve fut cependant des plus heureuſes, comme on le verra & comme je ne veux pas eſſayer de le dire ici. Il ſuffit d'avertir que dans cette longue entrevue, la jeune fille apprit avec joie que Guillaume ſe propoſoit d'écrire en vers le récit de leurs tendres relations; elle inſiſta même pour que rien n'y fût omis de ce qui s'étoit déjà paſſé & pourroit ſe paſſer encore entre eux. L'amant, comme on le verra, remplit fidèlement ce programme; les ſeules inexactitudes qu'il paroît s'être permiſes dans ce ſingulier ouvrage, concernent la date des dernières lettres, qui ſemble brouillée à deſſein, ſur les recommandations de ſon amie. Il a pris ſoin également de ne pas indiquer les lieux où ſéjournoit Peronnelle, & ſur ce point nous en ſommes réduits à des conjectures aſſez incertaines. La jeune fille changeoit aſſez ſouvent de réſidence, avec les parens qu'elle devoit accompagner. Elle paroît être demeurée à Paris un certain temps, s'être arrêtée en Brie; puis en Champagne, à Conflans, à Châlons ou à Troyes; les maiſons de Conflans, d'Unchair & de Jouveignes ayant des fiefs & des

maiſons de tous ces côtés. Plus d'une fois avant d'achever ſon livre, Guillaume dut céder aux preſſans déſirs de Peronnelle, en lui envoyant les feuilles déjà compoſées : dans ces cahiers étoit ménagée la place que les lettres devoient remplir un peu plus tard. Il eſt à préſumer que ſur ce premier exemplaire ont été exécutés les deux autres que nous avons eu ſous les yeux : au moins la fâcheuſe tranſpoſition qui exiſte dans les ſix premières lettres ſe retrouve-t-elle également dans tous les trois. Il faut que la mépriſe ſoit le fait du ſecrétaire chargé par Machaut de diſtribuer ces lettres; il aura pris le change ſur l'ordre qu'il devoit ſuivre & que je n'ai pu rétablir ſans beaucoup de peine.

Ce poëme auquel pour mieux engager la conſcience de ſon auteur, étoit impoſé le titre de *Voir-Dit*, fut tenu durant plus de deux ſiècles en grande eſtime. Nous voyons pluſieurs princes en demander des copies, & Machaut, croyant avoir ſuffiſamment déguiſé le nom de celle qu'il y avoit célébrée, céder aſſez volontiers à leur déſir. Euſtache Deſchamps, dans une de ſes épîtres, lui apprend comment il en avoit préſenté un exemplaire au comte de Flandres; Jean duc de Berry en avoit obtenu un autre admirablement exécuté ; c'eſt un des trois que conſerve aujourd'hui notre grande Bibliothèque. Enfin tous ceux qui l'avoient lu regardoient le *Voir-*

Dit comme le meilleur ouvrage d'un auteur qui, diſoit-on encore, n'avoit fait que d'excellens ouvrages. Il eſt certain que Guillaume de Machaut, ſuffiſamment favoriſé des biens de fortune, honoré de la confiance ſucceſſive de trois ſouverains, poëte ingénieux, muſicien & compoſiteur ſans rival, inſpiroit à ſes contemporains une admiration ſincère. Sa mort, arrivée en 1377, cauſa un deuil général dont ſon élève le plus habile, Euſtache Deſchamps, alors bailli de Valois, ſe rendit l'interprète dans un grand nombre de couplets tels que ceux-ci :

O Fleur des fleurs, de toute mélodie
Maiſtre tres-dous, qui tant fuſtes adrois,
O Guillaume, dieus mondains d'armonie,
Après vos fais, qui obtiendra le chois
Sur tous faiſeurs? Certes, ne le congnois.
Vos nons ſera precieuſe relique;
On plourera, en France & en Artois,
La mort Machaut, le noble rethorique.

La fons Dircé & la fontaine Helie
Dont vous eſtiés le ruiſſel & le dois,
Où poëtes miſtrent leur eſtudie,
Convient taire : dont je ſuis moult deſtrois.
Las! c'eſt por vous qui mors giſez tous frois,
Qui de tous chans avés eſté cantique.
Plourez harpes & cors ſarraſinois
La mort Machaut le noble rethorique....

Priez pour lui, ſi que nul ne l'oublie;

Ce vous requiert li baillis de Valois;
Car il n'en eſt aujourdhui nul en vie
Tel comme il fu ne ne ſera, je crois.
Complains ſera de princes & de rois
Juſqu'à lonc tans, pour ſa bonne pratique.
Veſtez-vous noir, plourez tous, Champenois,
La mort Machaut le noble rethorique. (1)

Un ſiècle plus tard, l'auteur d'un *Traité de la ſeconde Rethorique, c'eſt-à-dire des choſes rimées*, ſe gardoit bien d'oublier Guillaume de Machaut. « Ce fut, dit-il, le grand rethorique de nouvelle forme; il comencha tailles nouvelles, & fiſt parfais lais d'amour. »

Enfin, un peu plus tard encore, le roi René, ſi bon prince & ſi mauvais poëte, réſervoit une place à Guillaume de Machaut dans ſon *Hoſpital d'amour*. Il lui marquoit ſon tombeau juſtement au-deſſous d'Ovide, & au-deſſus non-ſeulement de Jean de Meun & d'Alain Chartier, mais de Boccace & de François Pétrarque, dont les *Canzoni* couroient déjà le monde. Les vers qu'on va lire ſemblent donner à croire que le roi René ſe méprenoit ſur le ſens du titre *Le Voir-Dit;* car il en fait le nom de la dame qui l'avoit inſpiré : « Joignant de celle tombe d'O-

---

(1) Œuvres inédites d'Euſtache Deſchamps, publiées par M. Proſper Tarbé. 1849, p. 30 & 31. — *Rethorique* eſt ici adjectif, dans le ſens de *poëte*.

vide eſtoit celle de Machaut poethe renommé; laquelle eſtoit.... toute faicte d'argent fin, & à l'entour avoit eſcript en eſmail bleu, vert & viollet, chançons bien notées, virelais, ſervantois, lais & motets, en diverſes façons; & pareillement avoit eſcript en forme d'épitaphe :

« Guillaume de Machau, enſi avoye nom,
Né en Champaigne fus, & ſi eus le renom
D'eſtre fort embraſé de penſer amoureux,
Pour l'amour d'une *Voir*, dont pas ne fus heureux,
Ma vie ſeulement, tant que la peuſſe voir. » (1)

C'eſt-à-dire, je ſuppoſe : « que je n'eus pas une ſeule fois dans ma vie le bonheur de voir, » & cela prouve aſſez bien que René n'avoit pas lu notre poëme.

Mais à compter de l'époque dite de la Renaiſſance littéraire, (laquelle eut au moins le tort de faire oublier les meilleures productions de l'ancienne poéſie françoiſe), on ne parle plus de Guillaume de Machaut, auparavant ſi célèbre; & comme, en ſa qualité de clerc, il n'avoit pas laiſſé d'enfans, les généalogiſtes ne l'ont pas même compté parmi les membres de la noble famille du même nom, dont il auroit pu relever

(1) Œuvres du roi René, publiées par M. le comte de Quatrebarbes. 1846, p. 128.

encore le luftre. Ainfi, comme l'a fi bien dit le grand poëte florentin :

La voftra nominanza è color d'erba
Che vieni e va, e quei la difcolora
Per cui ell' efce della terra acerba.
(*Purgat.*, canto XI.)

Mais il nous fuffit d'avoir conftaté la haute eftime des contemporains, pour juftifier ou du moins faire excufer la paffion que Guillaume de Machaut avoit infpirée & qu'il a racontée dans le *Voir-Dit*.

Le devoir de l'éditeur de cette œuvre originale eft maintenant d'aborder un certain nombre de queftions qui, non réfolues, diminueroient beaucoup l'intérêt & l'agrément qu'on y doit trouver. Machaut, qui a dit tant de chofes, a pris foin de taire le nom de la jeune dame qui l'avoit infpiré, le temps où le poëme fut écrit, les lieux où s'étoient paffées les aventures, enfin, l'âge auquel il étoit alors parvenu lui-même. Je dois dire comment j'ai eu la bonne fortune de découvrir au moins une partie de ce qu'il avoit jugé à propos de ne pas dévoiler.

Dans le dernier de fes poëmes, la *Prife d'Alexandrie*, il dit qu'il avoit été le *nourri* & le ferviteur, durant trente ans, du roi de Bohême,

Jean de Luxembourg. Ce prince, ſi digne d'avoir un hiſtorien particulier, avoit trouvé la mort dans la funeſte plaine de Crécy, le 29 juillet 1346. Il ſemble donc que Guillaume de Machaut, n'ayant pas dû être admis à le ſervir avant ſa douzième année, auroit eu pour le moins quarante-deux ans à la mort du roi. Mais j'ai hâte de faire mes réſerves. Les trente années peuvent en effet s'entendre du temps qu'il auroit paſſé dans la maiſon du prince, à partir de ſa première enfance & ſans doute après la mort de ſon père, Pierre de Machaut, arrivée en 1307. Dans cette hypothèſe, il n'auroit eu guère plus de trente ans quand mourut le roi de Bohême; & pluſieurs indices nous permettent d'admettre cette conjecture. Ainſi, dans le *Voir-Dit*, écrit en 1363, il exagère volontiers ſon défaut de grâce & de beauté, d'eſprit & de ſanté; mais il n'a pas l'air de trop s'inquiéter de l'énorme diſproportion de ſon âge. Ses premières poéſies ne ſemblent pas remonter au delà de 1339, c'eſt du moins la première date qu'on puiſſe y relever; & il n'eſt pas probable, avec les diſpoſitions à la tendreſſe que toutes ſes œuvres reſpirent, qu'il ait attendu quarante ans paſſés pour célébrer les dames & les amours. Enfin, dans le *Jugement du roi de Navarre*, aſſurément écrit peu de temps après 1348, année de la grande peſte qu'il y dépeint ſi bien, la haute

dame (1) qui vient se plaindre de l'arrêt porté dans le *Jugement du roi de Bohême*, fait une allusion très-claire à l'âge peu avancé de notre poëte :

> Car vous estes trop juenes hons
> Pour dire si fortes raisons.

Or on ne fait pas un reproche de ce genre à un cinquantenaire.

Tels sont les motifs que je mets en regard des trente ans de service de Guillaume de Machaut. Si on veut bien partager mon sentiment, il n'auroit eu que de trente à trente-cinq ans à la mort du bon prince qui avoit pris soin de sa première enfance.

M. Tarbé, l'éditeur de quelques extraits des poésies de Guillaume de Machaut, en a pensé différemment. Suivant lui, notre poëte, en 1346, avoit atteint cinquante ans, (2) âge où, comme

(1) Cette dame, alors d'un âge raisonnable, « entre le ver & le meur, » étoit Béatris de Bourbon, veuve du roi de Bohême. Dans l'anagramme où Guillaume s'est nommé avec le roi de Navarre, il la fait aller à Burgloft, : or Burgloft ou *Burglest* est un château des rois de Bohême, à six lieues de Prague; la reine douairière l'avoit conservé & Guillaume y avoit lui-même séjourné.

(2) Le savant auteur de la *Biographie des Musiciens*, M. Fétis, va plus loin que M. Tarbé, & rapporte à l'année 1284 la naissance de Guillaume de Machaut. L'article qu'il lui a consacré (tome IV, 2e édition) fourmille d'erreurs qu'il est inutile de relever ici. — Avant lui, l'abbé Rives faisoit naître Guillaume douze ou quinze ans encore plus tôt.

le dit mélancoliquement Baſſompierre, onpeut aſſurer non pas qu'on n'aimera plus, mais bien qu'on ne ſera plus aimé. Pour moi, je crois pouvoir ôter à notre Guillaume le poids d'environ quinze années; ce qui, dans le domaine des tranſactions amoureuſes, a bien ſon importance. Et je tiens d'autant plus à cet allégement, que je me vois contraint de renvoyer à l'année 1363 la compoſition du *Voir-Dit*, ainſi qu'on le verra tout à l'heure.

Mais enfin, qu'une jeune fille de dix-huit ans, paſſionnée pour la muſique & les vers, ſe ſoit épriſe d'un poëte de quarante-huit ou cinquante ans, non-ſeulement avant de l'avoir vu, mais même après s'être aſſurée de l'énorme contraſte inſéparable d'une telle différence d'âge, le fait, quoique invraiſemblable, ne ſeroit pas unique & ſans exemple. Dans le dernier ſiècle, une dame de la Tour-Franqueville, après avoir lu la *Nouvelle Héloïſe*, n'avoit-elle pas adreſſé pluſieurs lettres des plus paſſionnées à Jean-Jacques Rouſſeau, qui n'eut même pas la courtoiſie d'y répondre? Qui ne connoît l'hiſtoire de Bettina? « Élizabeth Brentano, ou Bettina, » lit-on dans la *Nouvelle Biographie univerſelle*, « enflammée par la lecture des poéſies de Goethe, fut ſaiſie non-ſeulement d'une admiration vive pour le génie du grand poëte, mais d'une véritable paſſion pour ce vieillard alors plus que

ſexagénaire. C'eſt ce double caractère d'une admiration légitime & d'une fantaiſie déréglée qui ſe révèle dans ſes lettres. Elle commença au mois de mars 1807 une correſpondance ſuivie avec le célèbre poëte, qui répondit par de tendres ſonnets à ſes lettres enthouſiaſtes. »

Le biographe ne dit pas tout : Goethe ne s'en étoit pas tenu aux ſonnets ; il avoit vu Bettina, avoit accueilli avec intérêt l'expreſſion exaltée de ſa tendreſſe, & les lettres de la jeune fille tendent à nous perſuader qu'elle n'aima pas en pure perte. Je veux bien que Bettina ſe ſoit un peu flattée : elle n'avoit pas de beauté ; ſa famille n'étoit entourée d'aucun preſtige, & les écarts d'imagination qu'on avoit reprochés à ſon frère & à ſa meilleure amie, Mme de Gunderode, (1) auroient pu laiſſer ſur l'eſprit de Goethe une prévention défavorable. Quoi qu'il en ſoit, l'hiſtoire de Bettina eſt préciſément celle de la demoiſelle qui, plus de trois ſiècles auparavant, avoit inſpiré notre poëme. Et, circonſtance non moins ſingulière, l'amie de Guillaume de Machaut montra le même empreſſement que la jeune Alle-

(1) Cette dame s'étoit donné la mort en 1806, parce que le profeſſeur Creutzer n'avoit pas répondu à ſa folle paſſion. — Bettina épouſa plus tard Louis-Achim d'Arnim, oncle, je crois, du diplomate allemand aujourd'hui ſi connu par ſa correſpondance & le procès qui lui fut intenté. Bettina n'a ceſſé de vivre qu'en 1859.

mande à mettre le monde dans la confidence de ſes amours. C'eſt elle en effet qui fit à Guillaume une loi d'écrire le *Voir-Dit*. La tâche étoit aſſez délicate, & Guillaume, embarraſſé d'un rôle qui ne convenoit plus à ſon âge, eût préféré cacher ſon bonheur à tous les yeux : mais la demoiſelle fut inflexible; entraînée, je le ſuppoſe, & par l'exemple d'Héloïſe, & par la gloire qui venoit de rejaillir ſur la belle & noble dame aimée du florentin Pétrarque.

Et quelle étoit donc cette jeune ambitieuſe, ſi fière de ſes foibleſſes & de ſes chutes? Je l'ai déjà nommée, j'ai déjà parlé de ſa famille; on attend maintenant les preuves de ce que j'ai avancé. Diſons d'abord ce qu'elle n'étoit pas. Dans un long mémoire d'aſſez peu de valeur, (1) M. de Caylus n'avoit pas héſité à la reconnoître dans Agnès d'Évreux, ſœur du roi de Navarre Charles le Mauvais, mariée en 1349 à Gaſton Phébus, comte de Foix. « On voit, dit-il, par l'énigme ou logogryphe que Machaut met dans preſque toutes les pièces de ſa compoſition & qu'à la vérité il varie, que le *Voir-Dit* eſt adreſſé à Agnès de Navarre, femme de Phébus, comte de Foix.... Je conviens qu'elle n'eſt point nommée; mais tout la déſigne en-

(1) Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-lettres. Mémoire ſur Guillaume de Machaut, t. XX, p. 417.

core aujourd'hui : ſes parens, ſon pays, ſes voyages : & combien toutes ces choſes étoient-elles plus frappantes dans le temps où parut le *Voir-Dit!* »

M. Proſper Tarbé s'eſt rangé aveuglément de l'avis de M. de Caylus, tant il lui étoit doux d'ajouter un ſi beau nom aux gloires poétiques de la Champagne. Cependant Agnès d'Évreux, ſœur de Charles le Mauvais, n'étoit pas préciſément Champenoiſe; mais, en tout cas, notre chère province ne perdra rien à ceſſer de voir en elle la maîtreſſe de Guillaume de Machaut, un autre nom vraiment champenois réclamant la place que la princeſſe de Navarre n'avoit pas occupée.

Il eſt vrai que Guillaume de Machaut a, dans la plupart de ſes ouvrages, inſéré l'anagramme de la dame qui les inſpiroit ou du prince auquel il les adreſſoit. Mais aucun de ces jeux d'eſprit ne ſauroit donner le nom d'une *Agnès* ſoit *d'Évreux*, ſoit *de Navarre*, ſoit *de Champagne* ou *de Foix*. Le dernier anagramme du *Voir-Dit* déſigne aſſurément la dame qui en eſt l'héroïne, & l'on ne peut y trouver rien de commun avec le nom d'Agnès de Navarre. On voit bien auſſi que cette dame avoit momentanément ſéjourné en Brie, en Champagne, à Paris; mais ces indications locales, éparſes dans le poëme, ne nous ſont pas d'un bien grand ſecours; elles

ſemblent même à deſſein laiſſées dans le vague, pour dépiſter la curioſité. N'oublions pas d'ailleurs que Guillaume de Machaut, dans ſes premières chanſons, avoit célébré une autre femme dont il nous donne auſſi l'anagramme. Je ſuis obligé de citer ces jeux d'eſprit, jugés aujourd'hui ſi puérils. Voici le premier vers d'un rondeau :

Cinq, un, treize, huit, neuf, d'amour fine
M'ont épris ſans definement....

Prenez les lettres dans l'ordre numéral des chiffres, & vous obtiendrez : E A N H J, c'eſt-à-dire *Jehan;* & ſi vous doublez la voyelle E & la conſonne N, *Jehanne*.

La balade voiſine ne nous laiſſe pas même le ſoin de répéter la voyelle :

Treize & cinq double, un avec lie,
Et huit & neuf, ce te revele
Son nom, amis.

Treize double, cinq double, un, huit & neuf, donnent NN, EE, A, H, & J. *Jehanne*.

Les anagrammes du *Voir-Dit* vont offrir la même facilité de devinaille. Ils ne donneront plus la *Jehanne* des premières amours; moins encore *Agnès de Navarre* : mais *Peronne* & *Peronnelle*, qui ne lui reſſemblent guère.

Dis & ſept, cinq, treize, quatorze & quinze
M'a doucement de bien amer eſpris.

En raſſemblant les lettres qui correſpondent à l'ordre des chiffres, on obtient :

17. 5. 13. 14. 15.
R.E.N.O.P.

c'eſt-à-dire *Peron*, & *Peronne* en doublant l'E & l'N, comme pour le premier anagramme de Jehanne.

Voilà déjà trouvé le nom de baptême de la jeune amie de Guillaume. Maintenant il nous importe de ſavoir à quelle famille cette Peronne appartenoit. Je l'ai trouvé; mais je l'avouerai, après l'avoir longtemps & inutilement cherché : ce fut donc avec un vrai tranſport de joie que l'ayant enfin trouvé, je vis dans les auteurs qui font le plus autorité, la confirmation de ma découverte.

L'avant-dernier alinéa du *Voir-Dit* contenoit un premier rondeau-anagramme de la compoſition de Peronne. Le voici :

Cinc, ſept, douze, un, neuf, onze & vint
M'a de très-fine amour eſpriſe;
Dès qu'à ma congnoiſſance vint
Cinc, ſept, douze, un, neuf, onze & vint,
Je, ſienne, & il tous miens devint,
Pour ſon renon que chaſcuns priſe.
Cinc, ſept, douze, un, neuf, onze & vint
M'a de très-fine amour eſpriſe.

Ces chiffres répondent aux lettres E G M A

I L & U, c'eſt-à-dire au nom de *Guillaume*, en doublant les deux lettres L & U. Peronne invitoit ainſi le poëte à tenter un tour de force pour le moins auſſi difficile. Et voici comme il a répondu à ſon attente :

Or eſt raiſon que je vous die
Le nom de ma dame jolie,
Et le mien qui ay fait ce dit
Que l'on appelle le *Voir-dit*.
Au ſavoir ſe volez entendre,
En la fin de ce livre, prendre
Vous convenra le vers neufviſme
Et puis huit letres de l'uitiſme,
Qui feront au commencement :
Là verrez nos nons clerement.
Veci coment je les enſeigne,
Car il me pleſt que chaſcuns tiegne
Que j'aime bien ſans repentir
Ma chiere dame, &, ſans mentir,
Que je ne deſire, par m'ame
Pour li changier nulle autre dame.
Ma dame le ſaura de vray.
Autre dame jamais n'auray,
Ains ſeray ſiens juſqu'à la fin,
Et après ma mort, de cuer fin,
La ſervira mes eſperis.
Or doinſt Dieus qu'il ne ſoit peris,
Pour li tant prier, qu'il appelle
L'ame en gloire de Toute belle.

L'indication eſt parfaitement claire. Il faut s'attacher au neuvième vers & aux huit pre-

mières lettres du huitième, avant la fin. Dépecez les lettres, rangez-les, diſpoſez-les en ordres divers, juſqu'à ce qu'enfin vous arriviez à

Guillaume de Machaut.
Peronelle d'Armentiere.

Et nous défions le plus habile Œdipe de découvrir ici deux autres noms qui emploieroient également toutes les lettres, ſans en diſtraire, ajouter, ou même redoubler une ſeule.

Voilà deux grands pas de faits, mais qui ne ſuffiſent pas encore. Il a fallu découvrir quels étoient, au quatorzième ſiècle, les ſeigneurs d'Armentières. Au premier abord, le nom de Peronne ou Peronnelle (1) pourroit aujourd'hui ſembler un peu étrange : comment une noble demoiſelle avoit-elle pu le recevoir & le porter? O docte Père Anſelme! c'eſt ici que je rends grâce à vos *Grands Officiers de la couronne*, pour m'avoir permis d'y lire, dans la Généalogie de la maiſon de Conflans :

« Peronne de Jouveignes, veuve de Charles Gaucher d'Unchair, ſeigneur d'Armentières, fut mariée en ſecondes noces à Jean de Conflans, ſeigneur de Vielmaiſons en Brie. Et le

(1) L'uſage étoit d'employer le diminutif pour les jeunes filles, juſqu'au jour de leur majorité ou de leur mariage. Alors Peronnelle devenoit Peronne.

4 novembre 1362, meſſire Jean de Conflans, pour ſa belle-fille Peronnelle d'Unchair, fit aveu de la ſeigneurie d'Armentières au chapitre de Notre-Dame de Soiſſons. »

Voilà des paroles d'or. Ainſi damoiſelle Peronnelle d'Unchair, dame d'Armentières, étoit en 1362 ſous la tutelle de ſon beau-père ou parâtre, Jean de Conflans. Elle étoit mineure en 1362; & c'eſt parce qu'elle étoit orpheline & mineure que le ſeigneur de Vielmaiſons faiſoit pour elle aveu & reconnoiſſance de la terre d'Armentières. Or, préciſément en cette année, Guillaume de Machaut nous dit qu'elle étoit « entre quinze & .xx. ans d'âge. » Pouvoit-on eſpérer une plus parfaite identité entre notre Peronnelle & cette jeune dame d'Armentières, mentionnée, d'une façon purement accidentelle, par notre grand généalogiſte?

Peronnelle d'Unchair, dame d'Armentières, ſe maria-t-elle plus tard? Le Père Anſelme ne le dit pas, parce qu'il ſe contente de nommer les aînés ou les fils uniques qui continuent les poſtérités. Mais le chagrin que témoignera Guillaume, en apprenant un jour qu'il doit ſe réſigner à ne plus voir qu'une amie dans ſon amante, nous l'a fait conjecturer. Il ſemble en tout cas que Peronne ne laiſſa aucun héritier direct de ſes terres. La baronnie d'Armentières, qui lui venoit de ſon père, Gauthier d'Unchair,

avoit formé deux parts : la moins importante échue à Jean II de Conflans, frère utérin de Peronnelle, & la plus ſeigneuriale à celle-ci. Cette ſeconde part fit retour, peu de temps après la mort de Peronnelle, à la maiſon de Jouvenel; car on voit en 1446 Barthélemy de Conflans, ſeigneur de Vielmaiſons, céder celle qui lui étoit échue à Jean Jouvenel des Urſins, évêque de Laon, apparemment déjà en poſſeſſion de l'autre part, comme étant aux droits des héritiers de notre héroïne. Si Peronnelle avoit laiſſé poſtérité, ſa part d'Armentières ne ſeroit pas retournée aux Jouvenel, & Jean II de Conflans n'auroit pas, dès 1394, recueilli au nom de la veuve & des enfans de Henry d'Armentières, pluſieurs fiefs de cette ſeigneurie. Les Jouvenel des Urſins la conſervèrent juſqu'au dix-ſeptième ſiècle. Alors, Charlotte Jouvenel des Urſins, mariée à Euſtache de Conflans vicomte d'Ouchy-le-Chaſtel, la faiſoit rentrer dans la maiſon de Conflans; le petit-fils d'Euſtache ne fut encore connu que ſous le nom de marquis d'Armentières. Autre rapprochement curieux : cette vicomteſſe d'Ouchy, amoureuſe de la poéſie non moins que ſa très-arrière-parente, & d'humeur non moins tendre, choiſit pour amant favoriſé le grand poëte François de Malherbe, ainſi devenu le nouveau Guillaume de cette nouvelle Peronnelle. Mais ſi Malherbe

étoit plus jeune que ne l'avoit été Machaut, il avoit en revanche de plus rudes façons d'aimer. Dans un accès de jalouſie, il lui étoit même arrivé de battre ſa maîtreſſe, la belle vicomteſſe d'Ouchy. (1)

Mais ne perdons pas de vue Mademoiſelle d'Armentières, & juſtifions, par une dernière preuve qu'on eſtimera peut-être ſuperflue, le grand rôle qui lui appartient dans le poëme du *Voir-Dit*.

En 1377, quand mourut Guillaume de Machaut, un autre poëte, Euſtache Deſchamps bailli de Valois, ſon élève, adreſſa une balade à la dame dont ſon maître avoit toujours été l'ami. En voici le premier couplet :

Après Machaut qui tant vous a aimé,
Et qui eſtoit la fleur de toutes flours,
Noble poëte & faiſeur renommé
Plus qu'Ovide, li vrais maiſtres d'Amours,
Qui m'a nourri & fait maintes douçours,
Veuillez, lui mort, pour l'amour de celui,
Que je ſoie voſtre loial ami.

M. Tarbé s'eſt encore étrangement mépris ſur l'intention aſſez claire de cette balade. « Euſtache Deſchamps, dit-il, écrivit *à la Comteſſe de Foix* une balade railleuſe. Le trait du

---

(1) Voyez dans les *Lettres de Malherbe*, la xve du troiſième livre où il demande pardon à la Vicomteſſe de ſa brutalité.

dernier vers étoit ſanglant. » Or tout ce qu'on pouvoit déjà conclure de ce couplet, c'eſt que Guillaume de Machaut avoit aimé juſqu'à ſa mort la dame à laquelle s'adreſſoit Deschamps. Mais M. Tarbé, qui tenoit beaucoup à ſon Agnès de Champagne comteſſe de Foix, n'a pas voulu citer les deux couplets de la même pièce, qui euſſent découvert ſa mépriſe. Les voici :

Tous inſtrumens l'ont complaint & plouré,
Muſique a fait ſon obſeque & ſes plours,
Et Orphéus a le cors enterré,
Qui pour ſa mort eſt émutés & ſours;
Ses tres-dous chans ſont mués en doulours;
Autel de moy : s'enſi n'eſt, quant à mi,
Que je ſoie voſtre loial ami.

Euſtace ſuis par droit nom apellé :
Hé Peronne! (1) qui eſtes mes ſecours,
Qui en tous cas bien fiſtes à mon gré,
Ore vous pri que me ſoiez recours.
En recevant mes piteuſes clamours,
Me recréez, ſe il vous plaiſt enſi,
Que je ſoie voſtre loial ami.

Paſſons maintenant à une autre mépriſe de M. Proſper Tarbé : il a voulu rapporter la compoſition du *Voir-Dit* à 1348, année de la grande peſte noire qui alloit enlever à la France les

(1) Et non *Peronné*, comme on lit dans l'édition de Crapelet : *Poéſies d'E. Deſchamps*, p. 82.

deux tiers de ſa population, peſte dont Guillaume de Machaut a fait dans un autre poëme (*le Jugement du roi de Navarre*) une deſcription aſſurément comparable pour l'éloquente énergie au fameux récit de la peſte de Florence, préambule du *Décameron*. (1) « Cette année-là, nous dit-il, quiconque vouloit garantir ſa vie s'enfermoit chez lui & renonçoit à toute communication avec ſes meilleurs amis, ſes parens les plus proches. » Machaut, après ſix mois de complète recluſion, avoit enfin oſé entr'ouvrir ſa fenêtre, en entendant le ſon des joyeux inſtrumens qui annonçoient la fin de l'épidémie. Rien de tout cela n'a pu ébranler le parti pris de M. Tarbé, ni l'empêcher de confondre la première invaſion du terrible fléau avec ſon retour paſſager, quinze ans plus tard.

Quelle eſt donc la véritable date du *Voir-Dit?* Que Guillaume de Machaut ſoit né en 1300 ou vers 1315, l'incertitude de ce premier point ne ſauroit empêcher que ſes amours avec Peronnelle d'Armentières, la correſpondance & les vers qui nous en révèlent le ſecret, ne répondent aux trois années 1362-1364. Il eſt aiſé de le démontrer.

Si, pour engager Peronne à ne pas traverſer

---

(1) On peut lire cette deſcription dans les fragmens publiés par M. Tarbé, ſous le titre : *Poéſies de G. de Machaut*. 1849, p. 68-76.

la ville de Paris, Guillaume lui fait craindre les effets de la contagion, c'eſt que la peſte noire, comme de notre temps le choléra aſiatique qui offrit avec elle tant d'analogie, avoit reparu à diverſes repriſes & notamment en 1363. Elle fit cette année-là dans l'Ile-de-France de grands & nouveaux ravages, comme le conſtate Jean de Venettes, continuateur de la *Chronique de Nangis*. (1) Guillaume de Machaut avoit, un peu auparavant, chargé un orfévre de Paris de tailler & ciſeler un joyau qu'il deſtinoit à Peronnelle; nous le voyons accuſer du retard de cet envoi l'épidémie régnante, puis écrire un peu plus tard : « Je vous avois fait faire aucune choſe à Paris; mais on m'a dit que l'orfévre eſtoit mors, ſi croy que je aurai perdu ma beſongne & mon or.... » (Lettre XLI.)

Dans une autre lettre, il exprime la crainte de rencontrer, en allant de Reims vers ſa maîtreſſe, l'Archiprêtre & les Bretons de la *Grant Compaigne*. Or, le fameux Arnaud de Cervoles, ſurnommé l'Archiprêtre, ne parut avec ſes Bretons & ne s'arrêta en Champagne qu'à la fin de 1362 & en 1363. Il y venoit aider le ſire de Joinville à réſiſter au duc de Bar & au duc de Lorraine. « En ce temps (1363), dit encore Jean de Venettes, il y eut une grande guerre entre

(1) Voyez plus loin la note 2, page 265.

Jean de Joinville & les ducs de Lorraine & de Bar. Dans le parti de Jean de Joinville étoit un vaillant chevalier qu'on appeloit l'Archiprêtre, & avec lui grand nombre de hardis Bretons qui firent de ces côtés-là d'horribles pillages, arrêtant les voyageurs & les tuant quand ils n'en pouvoient tirer de rançon. » (1)

Voici un autre rapprochement qui n'eſt pas moins déciſif. A la fin du mois d'octobre 1360, Machaut avoit accompagné juſqu'à Saint-Omer Jean de France, nouvellement créé duc d'Auvergne & de Berry. Le jeune prince alloit en Angleterre ſervir d'otage, aux termes du douloureux traité de Brétigny nouvellement ſigné. A ce voyage ſe rapporte le dit de *Morpheus* ou *de la Fontaine amoureuſe*, écrit à la prière du prince dont l'anagramme *Jehan*, *duc d'Auvergne & de Berry*, ſe trouve au quarantième vers. Le *Morpheus* eſt un ouvrage de longue haleine, & ne put être achevé que dans les deux années ſuivantes. Or Guillaume, dans la lettre VI, annonce à Peronne qu'il lui en fait faire une copie, en l'avertiſſant que c'eſt ſa dernière œuvre.

On ſeroit même tenté de retarder encore la compoſition du *Voir-Dit*, en remarquant le titre de duc donné pluſieurs fois à Robert,

(1) Chr. lat. de G. de Nangis..., t. II, p. 329.

ſucceſſeur d'Édouard III, comte de Bar; ce grand fief n'ayant été régulièrement érigé en duché qu'en 1364, à l'occaſion du mariage de Robert avec Marie de France, fille du roi Jean. Mais dès le premier jour de ſon avénement, en 1355, & dans tous ſes actes publics,(1) Robert prend déjà le titre de duc de Bar; il eſt même ainſi qualifié, dès l'année 1360, dans les Grandes Chroniques de Saint-Denis. L'objection eſt donc prévenue, & le *Voir-Dit* conſerve la date que j'ai dû lui aſſigner.

Je crois avoir abordé & réſolu toutes les difficultés qui s'oppoſoient à la parfaite intelligence du *Voir-Dit*. Il fut écrit en 1363 & 1364 par Guillaume de Machaut, à la prière de Peronne ou Peronnelle d'Unchair, dame d'Armentières, alors orpheline, ſous la tutelle de Jean de Conflans, ſeigneur de Vielmaiſons. Quelques mots encore. On ne lira pas ſans plaiſir cette eſpèce de Journal amoureux du quatorzième ſiècle : il préſente au moins un mérite aſſez rare dans les Journaux, celui d'être ſincère & parfaitement véridique. Les obſcurités de langage, les alluſions qui pourroient encore préſenter quelque difficulté ſeront éclaircies ou interprétées dans

(1) Voyez le Cartulaire de l'abbaye de Saint-Mihiel de Lorraine, publié en 1863 par le docteur Tross. Nos 221 & ſuivans.

les courtes notes qui accompagneront le texte. Les mépriſes que je n'aurois pas évitées dans la correction des épreuves & que j'aurois reconnues avant d'arriver à la fin, ſeront relevées dans un Supplément en forme d'*Appendice*. Il faudra, dans les lettres de nos deux amoureux, ſurtout dans les *comptes rendus* obligés du poëte, aborder avec un peu d'embarras certains paſſages délicats qu'il ne ſera pas impoſſible, après tout, d'interpréter d'une façon convenable. Aſſurément nous nous garderons d'appliquer la fameuſe deviſe de l'ordre de la Jarretière à ceux qui verroient ici ce que la reine Genievre, dans le beau roman de Lancelot, appelle le *Treſpas des convenances;* mais au moins le dirai-je en toute ſincérité : je ſuis du parti de ceux qui n'y découvriront rien qui ne ſoit de bon exemple, à l'honneur des dames & des gens de bien.

Il faut auſſi remarquer que les façons de *mener le parfait amour* n'ont pas été les mêmes dans tous les temps. Tous les chemins peuvent mener à Rome, a dit le proverbe. Aux treizième & quatorzième ſiècles, les jeunes bacheliers qui, le plus ſouvent, attendoient leur établiſſement conjugal & féodal de leur bon renom de vaillance & prud'homie, abandonnoient aſſez volontiers au beau ſexe le ſoin des premières avances. Ils auroient craint d'être taxés de préſomptueuſe indiſcrétion, en ſe chargeant de les prévenir.

On trouvera conſtamment dans le *Voir-Dit* la preuve de cette façon de procéder. Peronnelle d'Unchair envoie la première un tendre meſſage à Guillaume de Machaut; elle lui adreſſe le premier rondeau; elle lui écrit la première lettre; enfin, elle lui accorde des faveurs qui pourront ſembler aſſez grandes, avant qu'il ait eu la hardieſſe de les demander. O mes amis! c'étoit là le bon temps. Et puis, ce quatorzième ſiècle, que nous nous figurons recouvert d'un voile pieuſement lugubre, ſavoit merveilleuſement concilier les exercices de dévotion avec les habitudes de plaiſir. Sans parler du joyeux pèlerinage que nos amoureux feront à Saint-Denis, on verra Guillaume ſe ſouvenir à propos de la neuvaine qu'il avoit jadis vouée à une égliſe juſtement voiſine de la réſidence de ſa maîtreſſe : & tout en accompliſſant cette neuvaine, s'engager à joindre à la prière de chaque jour une pièce de vers amoureux. La prière eſt pour le dieu du ciel; la balade pour le *dieu terrien*, comme il appelle ſa maîtreſſe. Peut-être ſerons-nous aujourd'hui ſcandaliſés de cette ſorte d'accord entre l'amour divin & l'amour profane; mais le quatorzième ſiècle n'avoit ni les mêmes ſcrupules ni la même délicateſſe. Dans ces temps de foi (j'allois dire de féodalité), trois grands devoirs s'impoſoient au prud'homme : honorer & craindre Dieu; —

honorer & aimer les dames; — honorer & ſervir le *droit* ſeigneur. Toute la loi étoit renfermée dans ces trois commandemens; &, comme le diſoit encore après Malherbe notre La Fontaine :

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes,
Les Dieux, ſa maîtreſſe & ſon roi.

Mais cela n'eſt plus guère de notre temps, & ſi j'en ai fait la remarque, c'eſt pour juſtifier un peu la façon d'aimer de Guillaume de Machaut & de Peronnelle, ſa douce amie.

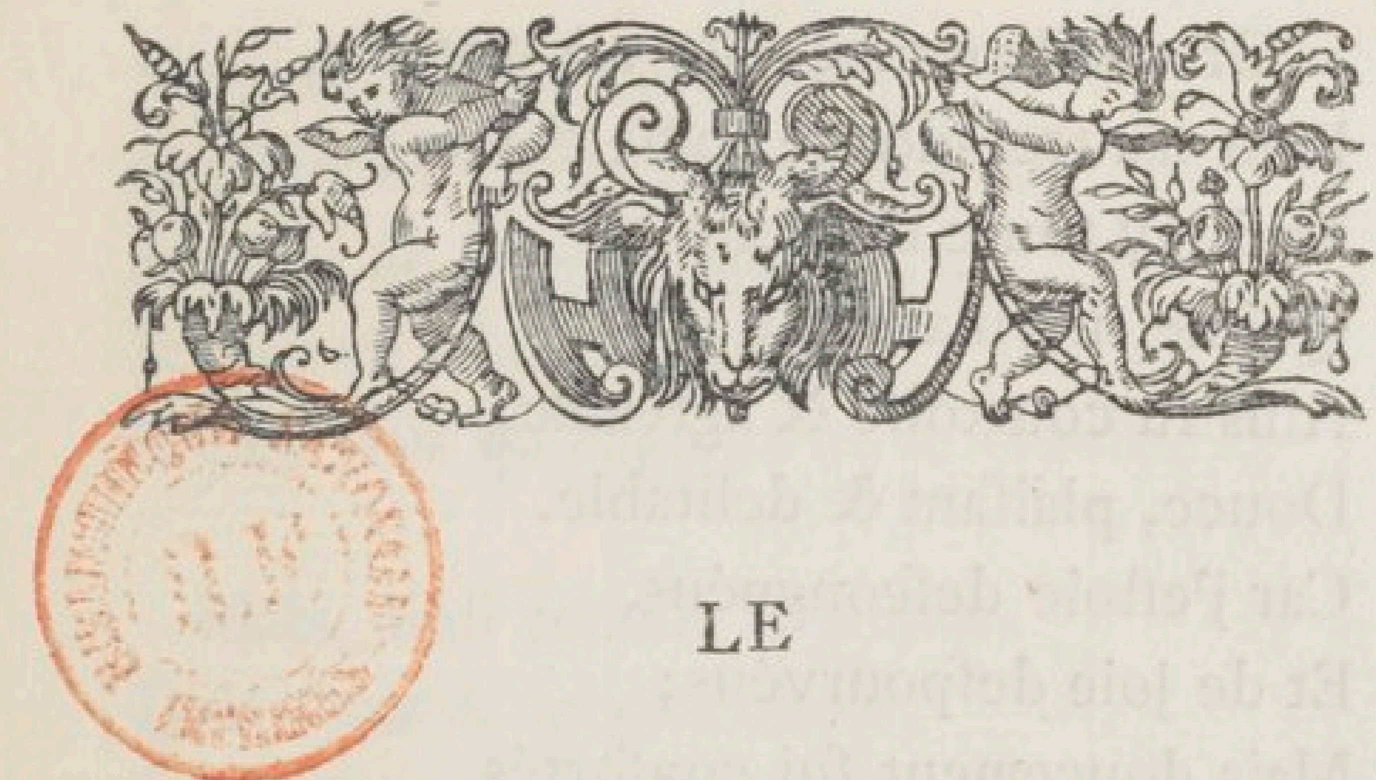
P. PARIS.

Nous avons établi notre texte du *Voir-Dit* ſur la comparaiſon des trois beaux manuſcrits conſervés dans la grande Bibliothèque dite aujourd'hui nationale. Tous trois contiennent les Œuvres complètes, & ont été exécutés par d'excellens calligraphes, ſous les yeux de Guillaume de Machaut. Ils portent les nos 1584, 9221 & 22546. Le no 9221 garde la ſignature du fils du roi Jean, Jean duc de Berry, dont le comte Auguſte de Baſtard nous a ſi bien fait connoître les belles collections & les goûts littéraires. Le no 22546 n'eſt guère inférieur au précédent; mais le plus exempt de mépriſes & de négligences de plume eſt le no 1584; ſes ornemens à demi-teinte, façon de camayeu, quoique de moins ſplendide apparence, accuſent un art plus fin & plus élevé. C'eſt d'après cet exemplaire que ſont exécutées les quatre gravures de notre volume. La première reproduit la

figure entière de Guillaume de Machaut, véritable portrait qu'on retrouve dans plufieurs autres miniatures du même manufcrit.

A la page 52, on trouvera un double feuillet intercalé, qui donne un court fpécimen de l'ancienne notation. Une excellente artifte, Mme Marie Colas, formée à l'école de Val. Alkan, a bien voulu y joindre la notation actuelle. Machaut fut, ainfi que nous l'avons dit, également vanté comme muficien & comme poëte; fi bien que le roi Charles V l'avoit chargé de compofer la meffe de fon facre. Mais il femble que les règles du contre-point, les conditions même de la mélodie fe foient modifiées de fiècle en fiècle. Nous ne comprenons plus rien à la mufique vocale & inftrumentale des anciens; dans les temps plus rapprochés de nous, les Ockeghen & les Marcello ont cédé le pas à Lulli; Lulli s'eft à fon tour effacé devant Rameau, & qui apprécie aujourd'hui l'œuvre de Rameau? Il ne faut donc pas nous étonner de n'avoir plus au fervice des accords de Guillaume de Machaut l'oreille des contemporains du fage roi Charles V.

Enfin le petit gloffaire qui termine notre volume n'a rien de *fcientifique*, pour employer une expreffion chère aux *philologues* de notre temps. Il eft uniquement fait à l'intention de ceux de nos lecteurs qui feroient le moins familiarifés avec la langue & la poéfie du Moyen âge; de façon à rappeler fimplement le fens du mot ou de la phrafe qui préfenteroient quelque obfcurité.



LE
LIVRE DU VOIR-DIT.

A la loenge & à l'onnour
De tres-fine Amour que j'honnour,
Aim, obéy & ser & doubte,
Qu'en lui ay mis m'entente toute;
Et pour ma gracieuse dame
A cui j'ay donné corps & ame,
Vueil commencier chose nouvelle
Que je feray pour Toute-belle.
Et certes je le doy bien faire;
Qu'elle est de si tres-noble affaire,
Tant scet, tant vault, qu'en tout le monde
N'a de villenie si monde,
Ne de bonté si bien parée,
Ne de biauté si aournée.
Si me vueil de li loer taire;
Car ce n'ert pas si fort à faire
D'oster le tour dou firmament, (1)
Com de li loer proprement.

(1) Vers obscur, sans doute pour : « arrêter la marche des constellations. »

Or vueil commencier ma matiere,
Pour ma tres-douce dame chiere;
Et diray toute m'aventure
Qui ne fu villaine ne ſure;
Ains fu courtoiſe & agréable,
Douce, plaiſant & delitable.
Car j'eſtoie deſcongnéus,
Et de joie deſpourvéus;
Mais doucement fui confortés
Par elle; & fu mes confors tés : (1)

Il n'a pas un an que j'eſtoie
En un lieu où je m'esbatoie,
Qui eſtoit d'arbriſſiaus couvers
Par tout; & ſi, eſtoit tout vers,
Biaus & jolis & gracieus.
Et pour eſtre delicieus,
Là n'avoit choſe qui l'encombre :
Si, m'eſtoie couchiés en l'ombre,
Par quoy la chaleur dou ſoleil
Ne me grevaſt n'au corps n'à l'ueil :
Si que parfondement penſoie
Par quel maniere je feroie
Aucune choſe de nouvel,
Pour tenir mon cuer en revel.
Mais je n'avoie vraiement
Sens, matiere ne ſentement
De quoy commencier le ſcéuſſe,

---

(1) Ces mots *confort*, *reconfort* ſont tellement néceſſaires que nous les avons aujourd'hui redemandés aux Anglois qui nous les avoient, dans l'origine, empruntés. L'Académie dit de *Confort* & de *Reconfort*, qu'ils ſont vieux : c'eſt plutôt du renouveau.

Ne dont parfiner le péuſſe.
Qu'Amours or ne me maiſtrioit,
Ainçois de ſes gens me trioit;
Si qu'à ce faire ne valoit
Riens, puis qu'Amours ne le voloit.

Mais, ainſi comme là penſoie
Tout ſeuls & merencolioie,
Je vi venir tout droit à mi
Un mien eſpecial ami
Qui me geta de mon penſer.
Et nuls homs ne poroit penſer
Comment je le vi volentiers;
Qu'il avoit .XII. mois entiers(1)
Que je ne l'avoie véu.
S'en eus le ſang un peu méu,
Et ce ne fu mie merveille,
Car trop plus pale que vermeille
Eſtoit ma coulour, & deſtainte;
Que j'avoie éu dolour mainte,
Pour ce qu'avoie vraiement
Eſté malades longuement.(2)
Nonpourquant, petit à petit,
Me revenoit mon appetit.

Brief, trop liés fui de li véoir.
Lors, le fis de-lez moy ſéoir,
Pour enqueſter de ſes nouvelles.

---

(1) Pour diſtinguer les chiffres romains des lettres ordinaires, l'ancien uſage étoit de placer, comme ici, les lettres de chiffre entre deux points.

(2) Ce fut durant le cours de cette maladie dont la goutte étoit le principe, & avant d'avoir reçu le meſſage dont il va parler, que Machaut fit le teſtament en forme de ballade qu'il enverra bientôt à ſa dame.

Si, les me dist bonnes & belles,
Douces, plaisans & gracieuses,
Delitables & amoureuses.
Or vous diray, de point en point,
Si que je n'en mentiray point,
Tout ce que là me raconta.
Et ainsi dit, en son conte, a : (1)

« Amis compains & tres-douls sires,
« Je seray à ce cop vos mires;
« Car tels nouvelles vous diray
« Que de tous poins vous gariray.
« En ce Roiaume ha une dame,
« (Que Dieus gart en corps & en ame!)
« Gente, juene, jolie & joincte,
« Longue, droite, faitice & cointe,
« Sage de cuer & de maniere,
« Tres-humble & de tres-simple chiere, (2)
« Belle, bonne, & la mieulz chantans
« Qui fust née depuis .c. ans :
« Mais, elle danse oultre mesure; (3)
« Et s'est si douce créature
« Que toutes autres vainc & passe (4)
« En sens, en douçour & en grace.

---

(1) *Et en son conte a dit ainsi*. La passion des poëtes du quatorzième siècle pour la richesse des rimes leur faisoit toujours préférer les mots qui dans la même forme différoient de sens. Cette affectation, si déplaisante aujourd'hui, se retrouve ici trop fréquemment.

(2) L'humilité passoit autrefois pour ajouter aux grâces des dames. Nous avons un peu changé cela.

(3) De plus, elle danse mieux que personne. — Le sens du radical *magis* est ici conservé.

(4) L'emploi du temps présent de ce mot *vaincre* est des plus désagréables & des plus indispensables.

« C'eſt l'eſcharboucle qui reluiſt
« Et eſclarciſt l'obſcure nuit ;
« C'eſt en or li fins dyamans
« Qui donne grace à tous aimans ;
« C'eſt li ſaphirs, c'eſt li eſmaus
« Qui d'amours puet garir les maus.
« C'eſt droitement la treſmontaine (1)
« Qui cuers au port de joie maine ;
« C'eſt l'eſmeraude qui resjoie
« Tous triſtes cuers & met en joie :
« C'eſt li fins rubis d'Oriant
« Qui garit tous maulz en riant :
« Briefment, c'eſt la roſe vermeille (2)
« Qui n'a ſeconde ne pareille.
« Aſſez parler vous en porroie,
« Mais juſqu'à mil ans ne diroie
« Le bien, l'onneur, le ſens, le pris
« Qui ſont en ſon gent corps compris.

« On li a dit & raconté
« Qu'un yver & près d'un eſté
« Avez eſté griefment malades :
« Et que, toudis, faiſiés balades,
« Rondeaus, motés & virelais,
« Complaintes & amoureus lais.
« Dont elle dit que c'eſt trop fort
« D'avoir en un cuer tel confort,
« Et qu'avoir puiſt penſée lie,
« Tant ſoit chargiés de maladie.

---

(1) L'étoile polaire.
(2) On prononçoit *brément*, en deux ſyllabes, de même plus bas *griefment*, grément.

« Et pour ç'à vous se recommande
« Cent mille fois, & si vous mande
« Qu'en tout le monde n'a personne
« Tant soit riche, belle ne bonne,
« Dont tant se péust resjouïr,
« Com de vous véoir & ouir.
« Et si, ne vous vit en sa vie;
« Mais elle en a trop grant envie.
« Et, dous sires, s'il pooit estre
« Que vous venissiez en son estre,
« Elle vous feroit tele chiere,
« Si amoureuse & si entiere,
« Qu'elle devroit tres-bien souffire
« Au plus grand signeur de l'Empire.
« Et, par Dieu, se c'estoit un homme
« Qui péust aler ainsi comme
« Li homme vont, & tempre & tart,
« Vous verriés son tres-dous regart
« Dedans .iij. jours ou dedens quatre;
« Car elle se venroit esbattre
« En ce païs prochainement,
« Pour vous véoir tant seulement.
« Et pour ce qu'elle ne vous puet
« Véoir, dont li cuers moult li deult,
« Véez ce qu'elle vous envoie
« De son faict; &, se Dieus m'avoie,
« Je ne me doy pas de ce taire,
« Car j'estoie present au faire. »

Si me bailla un rondelet
Qui n'estoit pas rudes ne let,
Et en tous cas si bien servoit,
Que nulz amender n'i savoit.

Je le pris à grant reverence;
Et si, le baisay sans doubtance
Plus de cent fois ou environ.
Et puis j'ostay mon chaperon,
Et devant lui m'agenouillay
Ne de moy pas ne l'eslongnay;
Ains le garday tres-doucement
Sus mon cuer, & songneusement;
Et souventes fois le baisoie,
Car trop grant plaisance y prenoie.
Et pour ce que si noble chose
Ne doit celée estre n'enclose,
Vous diray, sans oster ne mettre,
Ce qu'il y avoit en la lettre.

RONDEL.

Celle qui onques ne vous vit,
Et qui vous aime loiaument,
De tout son cuer vous fait present;
Et dit qu'à son gré pas ne vit,
Quant véoir ne vous puet souvent
Celle qui onques ne vous vit,
Et qui vous aime loyaument.

Car pour les biens que de vous dit
Tous li mondes communement,
Conquise l'avez bonnement.
Celle qui onques ne vous vit
Et qui vous aime loyaument,
De tout son cuer vous fait present. (1)

---

(1) On voit par cet exemple comment la forme du Rondeau s'est modifiée. On se contenta, à partir du seizième siècle, de prendre pour refrain les premiers mots des premiers vers qu'on répétoit entiers auparavant. Ainsi l'on eût dit seulement : *Celle qui vous*, & dans la répétition

Quant il ot finé ſa parole
Qui ne fu villaine ne fole,
Je reſpondi courtoiſement :
« Gentils compains, certainement
« Vous avez fait voſtre meſſage
« A loy d'omme diſcret & ſage;
« Et pour ce, je vous vueil reſpondre,
« Sans rien enclorre ne repondre :

« Premierement, ſans detrier,
« Vueil tres-bonne Amour mercier,
« Quant ſi bien li eſt ſouvenu
« De moy, qu'eſtes yci venu
« Pour moi doucement conforter.
« On ne me povoit aporter
« Choſe qui tant me déuſt plaire,
« Ne qui tel bien me péuſt faire.
« Car j'avoie meſtier moult fort
« De recouvrer joie & confort.
« Mais Amours a ſi bien ouvré
« Que joie & pais ai recouvré.
« Dont qui la ſert, il fait bonne uevre, (1)
« Que joie & pais en recuevre.
« Pour ce, tous les jours de ma vie,
« Iert de moy loiaument ſervie,
« Et ſi mourray en ſon ſervice,
« Sans villain penſer & ſans vice.
« Et ſans doubte je ne puis croire

---

de ces premiers mots, on eût tâché de trouver une pointe agréable, comme dans le fameux rondeau de Chapelle : *A la fontaine.*

(1) *Dont*, par conſéquent; du latin *undè*. L'amour étoit alors plus ſouvent féminin que maſculin : c'eſt le contraire aujourd'hui.

« Que cefte dame éuft memoire,
« Ne que de moy li fouvenift
« Jamais, fe d'Amours ne venift.
« Mais Amours eft fi tres-fubtive
« Qu'elle fe boute & fi s'avive
« Es cuers qui onques ne fe virent;
« De loing fe aiment & defirent.
« Vous la m'avez fi fort prifie
« De fens, d'onneur, de courtoifie,
« Et de tous les biens que Nature
« Puet ottroier à créature,
« Que je tieng, fe Dieus me doinft joie,
« Que le Rondel qu'elle m'envoie,
« Et fon cuer qu'elle me prefente
« Soit en bonne & en vraie entente;
« Et que jamais ne me clamaft
« Son ami, s'elle ne m'amaft.
« Si, que je tieng que j'ay amie
« Belle, bonne, cointe & jolie.
« Bien porroie eftre voir difans : (1)
« Car vraiement il a diz ans,
« Voire, à m'entente, plus de douze,
« Que j'ay goulousé & goulouse
« Qu'Amours me donnaft une dame
« Qui belle, bonne & preude fame
« Fuft, & que, fans plus, je cuidaffe
« Qu'elle m'amaft & je l'amaffe;
« Si, que je, pour l'amour de li,

---

(1) Dans l'ancien ufage, les verbes *vouloir*, *pouvoir*, *devoir*, étoient fouvent des formes du temps conditionnel : comme en anglois les *could*, *would*, *should;* ainfi : *Je porroie eftre voir difant*, doit s'entendre : *Je ferois difant vrai*.

« Éuſſe le cuer plus joli;
« Et qu'elle fuſt de moy loée,
« Servie, amée & honnourée,
« Et toutes dames enſement,
« Pour l'amour de li ſeulement.

« Après, humblement remercy
« Ma dame, qui m'a de mercy
« Donné bonne & vraie eſperance;
« Car ſon renom & ſa vaillance,
« La grant biauté dont elle eſt plaine,
« Sa fine douceur ſouveraine,
« Et la bonté qui en li maint,
« Me font eſperer qu'elle m'aint;
« Et qu'ami clamé ne m'éuſt,
« S'Amours ad ce ne la méuſt.
« Or faiſons une trinité
« Et une amiable unité;
« Que ce ſoit uns corps & une ame,
« D'Amours, de moy & de ma dame. (1)

« Auſſi, chiers compains & amis, (2)
« Ma dame vous a cy tramis,
« Dont vous avez éu grant paine;
« Car, aſſez près d'une ſemaine,
« Vous avez chevauchié touſdis :
« Mais, ſe Dieus me doinſt paradis,

---

(1) Cette trinité fut auſſi plus tard celle de l'abbé Cotin :

Nous n'eſtions que nous trois, elle, l'Amour & moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

(2) Machaut appelle bien le meſſager ſon compain, mais ne le qualifie pas Sire, parce qu'il étoit d'une condition inférieure.

« Volontiers le defferviroie
« Par devers vous, fe je pooie,
« Et dou travail qu'avez éu,
« Dont je n'ay pas fait mon déu (1)
« Envers vous, fi com je déuffe,
« Combien que tenus y féuffe.
« Je vous en mercy humblement,
« Et vous jure, par mon ferment,
« Que vous me poez commander,
« Et tout penre, fans demander,
« Mon corps & quanque j'ay vaillant;
« Et tant com j'auray un vaillant,
« Chiers compains, vous y partirés.
« Mais dites-moi, quel part irés,
« Au departir de cefte place? »
Et cils dift : « Se Dieus me doinft grace,
« J'iray tout droit par devers celle
« Qui fon vray ami vous appelle,
« Et le plus toft que je porray.
« Mais, auffi vray com je mourray,
« Je fuis certains qu'elle vous aime,
« Et, par tout, fon ami vous claime.
« Et fe riens li volés efcrire
« Ou mander, ou de bouche dire,
« Commandés & je le feray,
« Et bon meffager en feray;
« Car, par ma foy, j'ay grant defir
« De faire voftre bon plaifir. »

Et je li refpondi en l'eure :
« Chiers amis, fe Dieus me fequeure,

(1) C'eft-à-dire : Dont je n'ai pas acquitté la dette.

« Moult volentiers li efcriray,
« Et ma refponfe vous diray ;
« Par quoy mieus en fachiés parler,
« Quant devers li vorrés aler.
« Mais vous, ferez mon fecretaire, (1)
« Pour parler à point & pour taire :
« Et par tel rime mon refcript
« Feray, comme elle m'a efcript. »

Si qu'en prefent fis, fans attente,
Ce rondel pour ma dame gente.

RONDEL.

Tres-belle, riens ne m'abelift,
Ne donne pais, n'aligement,
Sans vous à qui fuis ligement.
Quant vo biauté qui embelift
Tous dis, ne voy & vo corps gent,
Tres-belle, riens ne m'abelift,
Ne donne pais, n'aligement.

Et vo douceur qui adoucift
Mes mauls & garift doucement,
M'eft trop lointaine vraiement.
Tres-belle, riens ne m'abelift,
Ne donne pais, n'aligement,
Sans vous à qui fuis ligement.

Ce fait, de moy fe defparti,
Et me laiffa, à cuer parti

---

(1) Machaut lui propofe ici d'être déformais le confident *fecret* & difcret de fa correfpondance. C'eft lui en effet auquel rien ne demeure caché, & qui femble avoir écrit le plus fouvent fous la dictée de la dame.

De maladie & de léece, (1)
Et de penſée ſans triſtece;
Pour ce qu'avoie ſans demour
Donné cuer & corps & amour
A ma dame, & ſans retollir.
Si me commençay à polir,
A cointoier, à regarder,
Pour moy d'or en avant garder
De villonnie & de meffait.
Car, par Dieu, cilz qui ce ne fait,
N'eſt pas dignes d'avoir amie.
S'oubliay mes maus en partie;
Car Douls-penſers adouciſſoit
Mes douleurs & les gariſſoit,
Sans avoir d'elle la véue.
Onques ne l'avoie véue;
Mais Souvenirs la figuroit
En mon cuer, & m'aſſéuroit
Que ſa bonne grace acquerroie,
Et que par li garis ſeroie.
Si ne penſoie qu'à cointiſe,
A léeſce & à mignotiſe.
Ainſi ſui-je fais amoureus,
Par ces dous penſers ſavoureus.

Mais ainſi com j'eſtoie là, (2)
J'oÿ un homme qui parla,
Et qui forment me demandoit;
Qu'à parler à moy entendoit.

---

(1) Il étoit encore un peu malade, comme on a vu plus haut.

(2) Un certain eſpace de temps, — un mois, deux mois peut-être, — ſépara le premier meſſage du ſecond.

Et je le fis vers moy venir.
Et en ſa main li vi tenir
Une lettre cloſe & fermée,
De cire vert bien ſéelée :
Si qu'encontre li me dreſſay,
Et par devers li m'adreſſay;
Car vraiement je ne ſavoie
En riens la cauſe de ſa voie.
Mais il avoit .v. ans paſſez
Que je le cognoiſſoie aſſez;
Pour c'eſtoit de moy bien acointes.
Et ſi, eſtoit faitis & cointes,
Sages, courtois & bien aprins;
Si, qu'adont par la main le prins: (1)
Si, nous ſéiſmes, ce me ſemble,
Pour plus aiſe parler enſemble.
Si parla bien & ſagement,
Et je m'i portay telement,
C'onques je ne reſpondi mot,
Tant que dit ſa volenté m'ot.
Si diſt : « Sire, je ſuis venus
« Vers vous, à qui ſuis moult tenus;
« Car vraiement je déſir fort
« Voſtre bien & voſtre confort.
« Une dame a, en ce païs, (2)
« De qui vous n'eſtes pas haïs,
« Qui cent mille fois vous ſalue,
« Et vous mande qu'Amours l'argue
« Et point d'amoureuſe eſtincelle,

---

(1) Machaut laiſſe toujours deviner qu'il étoit d'un rang plus élevé que ſon ami. Il daigne le prendre par la main.

(2) En ce pays, c'eſt-à-dire vers Conflans ou Armentières.

« Souvent, par deſſouz la mamelle,
« Pour vous qu'elle aime chierement;
« Et, ſe ſa douce chiere ment,(1)
« Jamais dame qui amera,
« Bien ne loyauté ne fera.
« Car c'eſt la flour de tout le monde;
« Brief, tous li biens en li habunde. »

Quant je l'oÿ, je me ſeignay,
Et mon cuer en joie baignay;
Et vi bien que pas n'eſtoit ſonge
Le dit de l'autre, ne menſonge.
Après, la lettre me donna,
Et moult à moy l'abandonna;
Je l'ouvri & la pris à lire,
Et commençay de joie à rire,
Pour ce que le commencement
Encommençoit trop doucement :

RONDEL.

Pour vivre en joieuſe vie,
J'ay mis mon cuer en amer
Le meilleur qu'on puiſt trouver;
Si n'ay fait point de folie,
Nuls ne m'en devroit blaſmer.
Pour vivre en joieuſe vie,
J'ay mis mon cuer en amer.

Et quant juneſce m'en prie,
Qu'Amours le vuet commander,
Je ne m'en dois deſcorder.
Pour vivre en joieuſe vie,

(1) Et ſi ſon doux viſage eſt trompeur.

J'ay mis mon cuer en amer
Le meilleur qu'on puist trouver.

Et vez-ci la lettre premiere,
Et non mie la darreniere :

I. — *Tres-chiers sires & vrais amis, Je me recommande à vous, tant comme je puis & de tout mon cuer; & vous envoie ce Rondel. Et se il y a aucune chose à faire, je vous pri que vous le me mandés; & qu'il vous plaise à faire un virelay sur ceste matere. Et le vous plaise à moy envoier noté* (1) *avec ce Rondel icy, & avec les .ij. autres; celi que je vous envoiay & celi que vous m'avés envoié. De ce vous merci de tout mon cuer, & vous pri, tres-chiers amis, s'il vous plaist aucune chose par deçà, je le feray de bon cuer & volentiers, com pour l'ome du monde que je desire plus à véoir. Je vous pri, tres-chiers & bons amis, qu'il vous plaise à moy envoier de vos bons diz notez : car vous ne me povés faire service qui plus me plaise. Nostres sires vous doint bonneur & joie de quanque vos cuers aime.*

Vostre bonne amie.

Et s'il est nuls qui me repreingne,
Ou qui mal apaiez se teingne
De mettre cy nos escriptures,
Autant les douces que les sures,
Que l'on doit appeller epistres,
(C'est leurs drois noms & leurs drois titres,)
Je respons à tous telement :
Que c'est au dous commandement
De ma dame qui le commande;

(1) Quand vous en aurez composé & noté la musique.

C'eſt bien raiſon qu'au faire entende, (1)
Et que ſon dous plaiſir je face,
Pour l'amour de ſa douce face.
Je ne ſay qui en parlera,
Mais, pour ce, autrement ne ſera;
Ains ſera tout à l'ordenance
De celle en qui giſt m'eſperance.
Et s'aucunes choſes ſont dittes
Deux fois en ce livre, ou eſcriptes,
Mi ſeigneur, n'en aiez merveille,
Car celle pour qui Amours veille,
Vuet que je mete en ce Voir-dit
Tout ce qu'ay pour li fait & dit,
Et tout ce qu'elle a pour moy fait,
Sans riens celer qui face au fait.

Le Voir-dit vueil-je qu'on appelle
Ce traictié que je fais pour elle,
Pour ce que jà n'i mentiray.
Des autres choſes vous diray : (2)
Se diligemment les querés,
Sans faillir vous les trouverés,
Avecques les choſes notées
Et ès balades non chantées,
Dont j'ay mainte penſée éu
Que chaſcuns n'a mie ſcéu.

---

(1) Il eſt bien juſte que j'entende à le faire.

(2) C'eſt-à-dire : Je vous parlerai des autres œuvres, dont vous trouverez l'intention, ſi vous cherchez bien, dans maintes pièces notées & ballades non chantées : je les ai faites dans une même penſée qu'on n'a pas reconnue : en pareille matière, l'auteur doit donner le change.

Car cils qui vuet tel chose faire,
Penser li faut au contrefaire.

Or vueil laissier ceste matiere,
Et retourner à la premiere;
Et diray ce que je rescry
Celeément, à pou de cry,
En tel maniere & en tel rime
Com elle en son Rondelet rime :

RONDEL.

Belle, bonne & envoisie,
Plaisant & douce sans per,
Je ne vous puis trop loer.
Mes cuers tout à vous ottrie
Son chant, pour vous honnourer.
Belle, bonne & envoisie,
Plaisant & douce sans per.

Et s'ami, de cuer d'amie, (1)
Me daigniés jamais clamer,
Je ne vous vueil plus rouver. (2)
Belle, bonne & envoisie,
Plaisant & douce sans per,
Je ne vous puis trop loer.

Et vez-ci la lettre seconde,
C'est raison qu'à l'autre responde :

II. — *Ma tres-chiere & souveraine dame, — Quant vous m'apellez ami, — Bien vous doy clamer amie, — Car c'est*

(1) Et si vous m'appelez ami, en amie de cœur.
(2) Je ne vous demanderai rien de plus.

grant honneur à mi, — Quant vous m'apellez ami. — Pour c'est vraie amour, en mi — mon cuer qui veult que je die : — Quant vous m'apellez ami, — Bien vous doy clamer amie. Et aussi, ma tres-chiere dame, je ne vous sçay ne puis mercyer assez de la grant honneur, de la grant joie & du parfait bien que vous me faites par vos douces escriptures. Car, par m'ame, je prens joie, plaisance & douce nouriture au lire; & je les lis si souvent, que la douce saveur en demeure en mon cuer à toutes heures. Et se je estoie li plus vaillans & li plus sages & li plus riches qui onques fust, & vesquisse cent mille ans, je ne porroie mie desservir la menre partie des biens que vous me faites. Et, ma tres-douce dame, vous dites que vous prenés grant plaisance en ce que je vous envoie; je doy prenre cent mille fois plus grant plaisance en ce que vous m'envoiez; car vos douces escriptures me font tous les biens, pource que elles me font vivre liement & joieusement. Et comment que je ne vaille riens & sache moins, elles me font amer honneur & haÿr deshonneur, & fuir vice, pechié & toute villenie. Si que je en amende tant que je fusse pieça mors, se vous & elles ne fussent. Mais chose que je vous envoie ne vous puet amender ne embellir : car vous estes des dames la flour, le fruit d'onneur, l'estoc de bonté & de toute biauté, & si, avés en vous tout ce que Dieus & Nature donnent à dame bonne-eureuse. Et comment que je aie parfaite souffisance ès dous biens que vous me faites, nuls n'est si assevis qu'il ne li faille aucune chose. Si vous plaise à savoir que j'ay une trop grief pensée, & une trop mortelle paour : car vous me faites vivre en paix & en joie, loing de vous; & se je estoie en vostre presence, je porroie bien querir ce que je ne vorroie mie avoir. Et vez-ci la cause : Je suis petis, rudes & nices & desapris, ne en moi n'a sens, vaillance, bonté ne biauté, par quoy vos dous yeux me deussent veoir ne esgarder; & aussi, je ne suis mie dignes de penser à vous : si porroit avoir vostre noble cuer indignation contre moi, & lui repentir des dous biens que

vous m'avez fais & faites tous les jours, comment que je ne vous véysse onques. Et s'en véés tous les jours plusieurs meilleurs & plus biaus, sans nulle comparison, que je ne suis, qui riens ne suis encontre vous, si n'est pensers que vous préissiez à moi acertes. Toutes-voies, je pren confort, en ce que jamais si grant biauté comme la vostre ne puet estre sans pitié, ne si gentil corps sans noble cuer, qui ne vorroit dire ne faire que loiauté & verité. Et, par Dieu, s'il avenoit autrement, vous m'ariés mort; car se je avoie en ce monde un seul souhait, je souhaideroie que je péusse mon cuer & mes yeux saouler de vous veoir & oyr; & soiés certaine — que on porroit espuisier la grant mer, — & la force des fors vens arrester, — & les nues esclarcir ne troubler, — & la clarté du soleil destourner; — ne porroit-on mon cuer de vous oster — jusques à la mort, — & après mort, tres-douce, en vous amer — seront mi fort. Et pour ce que je ressoigne d'aler en vostre présence, pour les doubtes dessus dites, je vous suppli encor, tant doucement comme je puis comme à ma souveraine dame, que vous me vueilliez envoier vostre douce ymage au vif, & en unes petites tables. Car se il a lieu au monde où on la puist bien faire, c'est là où vous estes. (1) *Et je vous jure & promet par ma foy, que elle sera de moi bien amée, bien gardée, bonnourée, aourée; nuit & jour enclinée, desirée & loée; ne à créature née ne gebiray ma pensée & m'amour. Et se il n'estoit ainsi, je seroie li plus faus & li plus mauvais, li plus traitres & li plus desnaturés qui onques fust, & plains du mauvais pechié que on appelle ingratitude, c'est-à-dire rendre mal pour bien. Car vous m'avez ressuscité & rendu mon sentement que j'avoie tout perdu : & jamais par moi ne fust fais chans ne lais, se vous ne fussiez. Mais, se Dieu plaist & je puis, je feray, à vostre gloire &*

---

(1) On peut supposer que la demoiselle séjournoit alors à Paris.

loenge, chofe dont il fera bon memoire. Et fi, vous jure & promet, que à mon povoir onques Lancelos n'aima Genevre, Paris Helaine, ne Triftan Yfeult plus léaument que vous ferez de moi amée & fervie, & fans départir; car je vous ameray & obéiray, doubteray, ferviray tant com je vivray, & de cuer loiaument garderay, celeray; & quant je mourray, mon cuer vous lairay & envoieray; c'iert mon teftament. Les .ij. chofes que vous m'avés envoiées font tres-bien faites à mon gré : mais fe j'eftoie .j. jour avec vous, je vous diroie & apenroie ce que je n'apris onques à créature; par quoy vous les feriés mieus. Ma tres-chiere & fouveraine dame, je vous envoie .j. Rondelet noté, que j'ay fait nouvellement pour l'amour de vous. Je vous fuppli humblement que vous me vueilliez mander voftre bon eftat, & quant vous partirés de là où vous eftes, car trop le defire à favoir; & lefquels vous volez de mes livres : fi les feray tantoft efcrire. Et fe je vous efcris trop longuement, fi le me pardonnés, car de l'abondance du cuer la bouche parole; ne je ne puis mon cuer faouler de penfer à vous & de parler de vous à moi feul. Ma tres-chiere & fouveraine dame, je prie à Dieu qu'il vous doinft tele joie & tele honneur de vous & de quanque voftres cuers aime, comme vous meifmes le vouriés avoir & comme mes cuers le defire.

Voftre plus loial ami.

Cefte refponfe li baillay,
Et fes journées li taillay ; (1)
Et li dis : « Dous amis, par m'ame,
« Vous en alez devers ma dame;
« Et je n'i puis venir, n'aler,
« Ne je ne puis à li parler.

(1) Je lui tins compte de fes journées de voyage.

« Je n'en ay que le ſouvenir (1)
« Que Dous-penſer me fait venir;
« Tout par deffaulte de ſanté,
« Non pas de bonne volenté.
« Car je n'aim riens tant ne deſir,
« En li ſont mis tuit mi deſir :
« C'eſt mon dieu ſouverain en terre,
« C'eſt ma pais, ma joie, ma guerre,
« C'eſt celle à qui du tout m'ottroy.
« Pléuſt ore à Dieu que nous troy
« Fuſſiens un jour ou deus enſemble!
« Tous li cuers me fremiſt & tremble
« Toutes les fois que me ſouvient
« Du parfait bien qui de li vient,
« Et de ce qu'ay oÿ retraire :
« Et ſi ne puis devers li traire.
« A li me recommenderés
« Cent mille fois, & li dirés
« Que je ſuis tous ſien, ſans partie,
« Et qu'elle eſt ma mort & ma vie;
« Et que je l'aim, ſans decevoir,
« Sur toute rien, à dire voir,
« Et plus que moi, ſe Dieus me gart :
« Et que ſe de ſon dous regart
« Souvente fois l'eſpart éuſſe,
« De tous mes maus garis féuſſe.
« Je la verray quant je porray,
« Et non mie quant je vorray. »

Ainſi dalès li demouray,

(1) La penſée. C'eſt la ſeconde fois que le mot *ſouvenir* eſt pris dans cette acception. — De même plus bas : *me ſouvient*.

Et moult parfondement plouray,
Quant de moi ſe voloit partir;
Et croy qu'il éuſt fait partir
Mon dolent cuer & ſans attente,
Pour ma tres-douce dame gente,
Se ce ne fuſt douce Eſperance
Qui m'affermoit que ſans doubtance
Elle m'amoit de cuer parfait,
Par dit, par penſée, & par fait.
Si que là me reconfortoie
De tous les maus que je ſentoie.
Mais ſi toſt ne ſe parti mie, (1)
Qu'à ma douce dame jolie
Ces .ij. balades n'envoiaſſe,
Et que le chant ne li chantaſſe :
Par quoy, de par moi, li déiſt,
Pour Dieu, qu'elle les apréiſt.
Car trop fort les amenderoit, (2)
Au cas qu'elle les chanteroit.

Bien & longuement m'entendi,
Et puis après me reſpondi
Qu'il ne pooit ſi toſt aler
Vers ma dame, n'à li parler.
Helas dolens! & je cuidoie
Qu'il alaſt vers li droite voie!
Si demouray tous eſgarés,
Ainſi com après le ſarés :
Car je fui .ij. mois tous entiers

(1) Il ſemble qu'il eût fallu: *ne ſe partiſt mie*. « Mais que le meſſager ne partît pas avant.... »

(2) Elle les feroit mieux valoir.

Qu'il ne fu voie ne ſentiers,
Homme, femme ne créature,
Qui de ma douce dame pure
Me déiſt aucune nouvelle;
Helas dolens! & pour ce qu'elle,
(Ne ſay pour quoy,) eſtoit alée
Demourer en autre contrée.
Si pris à merencolier,
A penſer & à colier
Comment maintenir me porroie;
Car perſonne ne cognoiſſoie
En lieu où elle demouroit;
Dont mes cuers tendrement plouroit.
Si en valoit pis mes affaires :
Et ſi, eſtoit mes ſecretaires
Allés en un lointain païs;
Dont j'eſtoie trop esbahys.
Si m'eſtoit li temps moult divers,
Et ſi, eſtoit trop grans l'yvers,
Plains de gelée & pluvieus.
Si devins merencolieus;
Car vraiement j'eſtoie en doubte
De perdre m'eſperance toute,
Et s'eſtoie flebes aſſés
Et de maladie laſſés.
Ne nuls ce meſchief ne ſavoit;
Qu'aveuc moy perſonne n'avoit
A qui je m'oſaiſſe complaindre.
Si prins à palir & à taindre,
Et mes cuers trop fort à fremir;
Si que j'en perdi le dormir
Et le mangier; car ne manjoie
Se petit non, ne ne dormoie.

Bonnes gens, ainſi me chevy
Qu'aveuc ces meſchiés r'enchéy. (1)
Là cuiday bien faire ma fin :
Mais j'amoie de cuer ſi fin
Et d'une amour ſi affinée
TOUTE-BELLE, la bien amée,
Qu'autre que li ne regretoie,
Ne riens fors li ne ſouhaitoie.
Si que je fis mon teſtament
Et le commençay telement,
Et à ma dame l'envoiay
Par un varlet que je trouvay. (2)

BALADE. ET Y A CHANT.

Pleurés, dames, pleurés voſtre ſervant,
Qui ay, tous dis, mis mon cuer & m'entente
Corps & penſers & deſirs, en ſervant
L'onneur de vous que Dieus gart & augmente !
Veſtés-vous de noir pour mi,
Car j'ay cuer taint & viaire palli,
Et ſi me voy de mort en aventure,
Se Dieus & vous ne me prenés en cure.

Mon cuer vous lais & met en vo commant,
Et l'ame à Dieu devotement preſente,
Et voiſt où doit aler le remenant! (3)
La char aus vers, car c'eſt leur droite rente,
Et l'avoirs ſoit departi
Aus povres gens. Hélas! en ce parti,

(1) J'eus une rechute.

(2) Il y a grande apparence que Machaut avoit compoſé ce *Teſtament* pendant le cours de ſa maladie, & avant d'avoir reçu le premier meſſage de la demoiſelle.

(3) Et que le corps aille où il doit aller.

En lit de mort ſuis à deſconfiture,
Se Dieus & vous ne me prenés en cure.

Mais certains ſuis qu'en vous de bien a tant
Que dou peril où je ſuis, ſans attente,
Me jetterés, ſe de cuer en plourant,
Priés à Dieu qu'à moi garir s'aſſente.
Et pour ce je vous depry
Qu'à Dieu pour moi vueillez faire depry;
Ou paier crieng le tréu de Nature,
Se Dieus & vous ne me prenés en cure.

BALADE.

Amours, ma dame & Fortune & mi oeil,
Et la tres-grant biauté dont elle eſt plaine,
Ont mis mon cuer, ma penſée & mon vueil
Et mon deſir en ſon tres-dous demaine.
Mais Fortune ſeulement
Me fait languir trop dolereuſement,
Et trop me fait avoir paine & anoy,
Quant ſur tout l'aim & ſouvent ne la voy.

De ma dame, ne de ſon bel acueil,
De mes deus yeus, d'Amours, ne de ma paine
Ne me plaing pas, car par eus en l'eſcueil
Suis mis d'avoir toute joie mondaine.
Mais tout mon entendement,
Et mes bons jours & mon gay ſentement
Fortune eſtaint; ſi, morray, par ma foy,
Quant ſur tout l'aim & ſouvent ne la voy.

Car Fortune, dont je me plaing & dueil,
Fait que ma dame eſt de moi trop lointaine,
Et ſi me tolt Bon-eſpoir qu'avoir ſueil,
Et Deſeſpoir dedans mon cuer amaine :
Ainſi ſans alegement
Vif pour ma dame à qui ſuis ligement;

S'en plaing & pleur & souspir en recoy,
Quant sur tout l'aim & souvent ne la voy.

Et quant elle vit mon message, (1)
Elle, com bonne, aperte, & sage,
Moult longuement ne musa mie,
Ainsois fist comme bonne amie;
Car en l'eure me volt rescrire
Ces lettres que cy orrés lire :

III. — *Tres-chiers & dous amis, je vous mercie de vo douces & amiables escriptures : car, par ma foy, c'est la chose qui soit en monde où je preng plus grant plaisir, que de veoir & de oÿr tout ce qui vient de vous; & le plus grant desir que j'ay, ce est de vous veoir. Et se je peusse aler par pays ainsi com fait uns homs, je vous promez loyaument que je vous véisse bien souvent. Mais je me merveille moult de la doubte en quoy vous estes de venir en ma presence, pour pensée que je ne vous en aimme moins; car vous savez bien que je ne vous viz onques & que je ne vous aimme point pour biauté ne pour plaisance que je véisse onques en vous, ains vous aime pour la bonté & bonne renommée de vous; & si ay tant enquis de vostre estat, que se je estoie* .c. *fois meilleurs de toutes bontés que je ne suis, si suis-je certaine que vous estes bien souffisans d'avoir meilleur que je ne suis. Si vous pri, tres-dous amis, que vous ne soiez en doubte ne en pensée que en toute ma vie je me doie repentir de vous amer & de faire tout ce que je saray qui vous plaira; car vous savés qu'il a esté maint amant qui amoient ce qu'il n'avoient onques veu, par les biens quil en ooient dire, & depuis, venoient à perfection de loial amour; si comme fist Artus de Bretaigne & Florence la fille au roy Emenidus,* (2) *& maint autre dont je*

---

(1) C'est-à-dire la première réponse, n° II.
(2) Le roman d'Artus de Bretagne, composé au quatorzième siècle,

ſuis certaine que vous en avez oÿ parler. Et auſſi ay-je eſperance que quant il plaira à Dieu que je vous voie, de ma partie l'amour ne deſcroiſtra point; car j'ay cuer & volenté de vous faire & dire toutes les douceurs & amours que amie doit faire à amy loiaument, au mieus que je la porray & ſauray faire. Et de mon ymage que vous m'avez eſcript que je vous envoie, ſachiés que je la fais pourtraire & la vous envoieray le plus toſt qu'elle ſera pourtraite. J'ay veu le rondel que vous m'avés envoié & l'ay apris, & vueilliés ſavoir que je ne me partiray point de là où je ſuis, avant Paſques. Je ne ſay les noms de vos livres, ne leſquels valent mieus;(1) *mais je vous pri tant comme je puis qu'il vous plaiſe à moi envoier des meilleurs & auſſi de vos chanſons, le plus ſouvent que vous porrés; car tant comme j'ay des voſtres je ne quiers à chanter nulles autres. Tres-dous amis, vous m'avez eſcript que je vous vueille pardonner ſe vous m'eſcriſiés trop longuement; le pardon arés-vous aſſez legierement de moi; & par ma foi ſe ce que vous m'eſcriſiés tenoit autant comme li rommans de la Roſe ou de Lancelot, il ne m'en anuieroit mie à lire; car ainſi comme vous m'eſcriſiés que vous ne vous povés ſaouler de parler & de penſer à moi, tout ainſi ne pui-je aſſez lire ne regarder ce que vous m'envoiez. Et de ce que vous dites que choſe qui vient de vous ne me puet amender, je di que, ſauve voſtre grace, qu'elle m'a amendée & amende de jour en jour; car je me paine de faire choſe à mon pooir de quoy il aille bonnes nouvelles par devers vous; & voſtre bonté*

---

offre les plus confus récits; il jouit cependant d'une grande vogue. Artus, fils du duc Jean, aime la belle Jeannette : il conſent pourtant à épouſer Peronne de Flandres. Mais, la nuit des noces, Jeannette eſt ſubſtituée à Peronne. La fraude découverte, la fée Proſerpine fait venir Florence, fille du roi Emenidus : celle-ci finit par concourir à la réunion d'Artus & de Jeannette, & parvient elle-même à épouſer le preux Hector qu'elle aimoit.

(1) Peronnelle connoiſſoit la plupart des chants & ballades de Machaut; non les livres qu'il avoit compoſés.

me fait amer tous les bons & eslongnier tous les autres. Je vous mercie de vostre verge, & vous promet que la garderay bien pour l'amour de vous; & vous envoie des moies, si vous prie que vous les gardés pour l'amour de moi. Mon tres-dous & vrais amis, je prie à Nostre seigneur quil vous doinst honneur & joie de quanque vostre cuer aime, autant comme je voudroie à l'omme du monde que mon cuer aime & desire plus.

Vostre loial amie.

RONDEL.

Celle qui nuit & jour desire
De vous véoir
Suis, pour oster vostre cuer d'ire :
N'à nulle autre riens tant ne tire
Ne n'a voloir,
Celle qui nuit & jour desire
De vous véoir,
Com de véoir vostre martyre :
Qu'à son pooir,
Elle sera du garir mire,
Celle qui nuit & jour desire
De vous véoir.

Mais ainsi comme là musoie,
Et la merci-Dieu attendoie,
Un varlet, d'aventure, vi (1)
En ma chambre, & si vous plevi
Que tantost com je l'os véu
De joie eu le cuer esméu.
Et vraiement il m'aporta
Chose qui tant me conforta

(1) Ce varlet étoit apparemment le confident & le secrétaire de la demoiselle. Il apportoit la lettre qu'on vient de lire.

Que cuer penser ne le saroit,
Ne bouche aussi ne le diroit.
Dont mes gens orent tel merveille,
Que chascuns s'en seigne & merveille :
Car, devant, je ne me péusse
Retourner, se gaingnier déusse
Tout l'avoir qui est en l'Empire;
Et je commençay fort à rire,
Et tous seuls en mon lit m'assis; (1)
Et il, comme meurs & rassis,
Me vint presenter tout en l'eure
Les lettres qui sont cy desseure.
Et dit : « La belle vous salue,
« Qui est vostre amie & vo drue,
« Et qui tant vous aime & desire
« Qu'estre vueult & sera vo mire,
« Pour vos maus saner & garir.
« Dous Sire, or pensés du garir,
« Qu'elle y vuelt moult grant paine mettre.
« Tenés & lisiés ceste lettre. »
Je respondi moult feblement,
En riant & longuettement :
« Vous soiés li tres-bien venus!
« Je suis moult fort à vous tenus,
« Quant venus estes si à point :
« Car doleur ne de mal n'ay point,
« Puis que vous m'aportés nouvelle
« Et lettres de par TOUTE-BELLE. »

Les lettres pris & les ouvry,
Mais à tous pas ne descouvry

---

(1) C'est-à-dire, sans avoir besoin d'aide.

Le ſecret qui eſtoit dedens,
Ains les liſoie entre mes dens.
Et quant je vi le contenu,
Ne ſceus qu'il me fu avenu,
Tant fui doucement pourvéus
Des biens d'Amours & repéus.
Si vous diray ce qui m'avint :
De ſouſpirs getay plus de vint,
Et puis demanday à mengier,
Si menjay bien & ſans dangier.
Et puis un petit m'endormi;
Mais je mis mes lettres ſur mi,
C'eſt à dire deſſeur mon cuer,
Car ce n'oubliaſſe à nul-fuer.
Après dormir je fui trop liez,
Et non pas com homs eſſiliez,
Deſconfortés ne deſconfis;
Mais de cela ſoiez tous fis
Que dedens .ij. jours m'en levay,
Je me baignay, je me lavay,
Et me mis en eſtat déu,
Le plus cointe que j'ay péu.
Dont moult de gent ſe mervilloient,
Quant en tel eſtat me véoient.
Ainſi fu, comme dit vous ay,
Et lors ma penſée arrouſay
De plaiſance & de gaieté,
Et de toute joliveté :
Et mis cuer & corps & eſtude,
Comment qu'il ſoient aſſez rude,
En ma douce dame honnourer,
Servir, amer & aourer.
Et, par Dieu, faire le devoie

Dou cuer & dou ſens que j'avoie,
Com à ma dame & ma déeſſe,
Et ma ſouveraine maiſtreſſe.
Car onques-mais je ne vi certes
Faire miracle ſi apertes
Com elle fiſt à ma perſonne :
Et ce ſi bon renon li donne,
Qu'on dit, quant elle finera,
Qu'en paradis ſainte ſera.
Car bien puis dire en vérité
Que .II. fois m'a reſſuſcité.
Car j'eſtoie tous arrudis,
Et d'oÿr léeſce aſſourdis,
Et perdu mon entendement,
Et mon amoureus ſentement;
En ma bouche n'avoit loenges
De dames privées, n'eſtranges,
Et auſſi pas ne les blaſmoie,
Car de toutes riens ne diſoie.
Je me tenoie rudement,
Et haoie l'esbatement,
Et fuioie les compagnies
Où on menoit les bonnes vies;
En riens de moi ne me chaloit,
Qu'à mon gré, autant me valoit
A faire une tres-grant rudeſce,
Com de faire une gentilleſce.
Amours ne m'amoit, ne je li,
Ainçois reſſambloie à celi
Qu'on compere à une viés ſouche
Qui en un grant marés ſe couche,
Et qui dou marès ſi ſe cueuvre
Que nuls ne la puet mettre en œuvre;

N'on ne la puet tirer de là,
Pour l'iave qui couverte l'a.
Mon pain en mon ſachet menjoie,
Sans avoir léeſce ne joie,
Et auſſi moult me deſplaiſoit
Tout ce qui aus autres plaiſoit.
Et tout ce vint, por une perte
Qui fu pour moi trop mal aperte; (1)
Car depuis que je la perdi
Léeſce à moi ne s'aherdi,
N'onques puis ne fis chiere lie;
Fors puis que ma dame jolie,
Qui de tous maus garit & cure,
Me prinſt de ſa grace en ſa cure.
Et, par teles merencolies,
Me vinrent les grans maladies,
Les doleurs & les grans meſchiés,
De quoy j'ay eſté entechiés.
Mais c'eſt choſe que nuls ne puet
Amender, quant Dieus ne le vuet.
Si revenray à mon propos
Qui eſt de joie & de repos.

La bele me purifia
De tous vices; & plus y ha,
Que joie & vie me rendi.
Mais ſon labeur pas ne vendi,
Ainſi le fiſt par droite franchiſe,
Com dame large & bien apriſe.

Or penſons que les dames font;

(1) Il entend ſans doute parler de l'infidélité, du mariage ou de la mort de Jehanne, ſa première amie.

Comment elles ſont & deffont.
Li bon ſont d'elles adès fais,
Et li mauvais en ſont deffais.
Mais prenons un vray amoureus :
Il ſera ſi tres-dolereus,
Si vains, ſi mas, ſi entrepris,
Et des maus d'amer ſi eſpris,
(Pour un po de racointement
Qu'on li aura fait durement,) (1)
Qu'il ſe gerra ſur une couche, (2)
Ou ſur un lit où on ſe couche;
Et là ne ſe porra aidier,
Ains ne fera que ſouhaidier
Mercy ou mort, hélas! li las
Sera d'Amours ſi pris au las
Que ſes corps tremblera de doubte,
Et ſi ſuera goute à goute;
Il ſera chaus & eſméus,
Et de ſon gouſt ſi dechéus
Qu'il ne pourra mengier ne boire :
On le ſcet bien, c'eſt choſe voire.

La dame devers lui venra,
Et de ſa blanche main penra
Sa main ou ſa gorge ou ſa teſte,
Et li fera un po de feſte,
Et li dira : « Mes dous amis,
« Qui vous a en ceſt eſtat mis?
« Ne vous devez pas eſmaier,

(1) Pour un accueil un peu dur. — *Var.* recointement.

(2) On donnoit le nom de *couche* au meuble que remplace aujourd'hui le *divan* ou le *canapé*.

« Car ce fu pour vous essaier,
« Quant je vous fis petite chiere :
« Ne vueil pas estre envers vous fiere,
« Car vous estes mon ami vray,
« N'autre de vous jamais n'auray. »
Lors li donra un annelet,
Ou aucun petit jouelet,
Et li dira : « Car vous levés,
« Et si mengiés & si bevés,
« Car sans doubte je ne vueil mie
« Que vous menés si dure vie. »
Cil en l'eure se levera,
Et de tous maus garis sera;
Il buvera & mengera,
Se mestiers est & s'armera
De cote de fer, ou de tacles. (1)
Ne sont-ce pas belles miracles?
Or querez un saint qui ce face,
Et qu'en l'eure une fievre efface.
Il puevent moult, bien l'ay créu,
Mais encor ne l'ay pas véu;
Qu'onques nul miracle ne vi
Si grant com d'un amant ravi.

En ces .ij. mois que dit vous ay,
En ma maladie dictay,
Et en mon lit, ces .iiij. choses
Qui sont en ces lettres encloses, (2)

---

(1) Du Cange, ou plutôt Carpentier, rend ce dernier mot par *flèche* & *bouclier*. Je le crois plutôt synonyme de *plates*, lames de métal qui, juxtaposées, remplaçoient au quatorzième siècle les mailles du haubert.

(2) Dans la lettre IV, placée un peu plus loin.

Et ſont, icy après, eſcriptes.
Et ſe faute y a ou redites,
Maladie m'eſcuſera
Envers celui qui les lira.
Ce ſont .iij. chanſons baladées
Qui ne furent onques chantées.
Une balade y ha auſſi
Qu'en joie fis & en ſouſſi.
Je les tramis par le varlet
Qui vers ma dame s'en alet.

BALADE

Véoir n'oïr ne puis riens qui deſtourne
Moi ne mon cuer, quel part que face tour,
Qu'à vous touſdis ma penſée ne tourne,
Et que voſtres ne ſoie ſans retour.
Si que de loing voy voſtre coint atour
Et vo gent corps où il n'a que redire,
Pour ce, touſdis, ma penſée à vous tire.

Li dous penſers à vous amer m'atourne
Tres-loiaulment, & j'auſſi m'i atour,
Mais mon deſir mon memoire beſtourne;
Dont mainte fois de la gent me deſtour.
Là, vois ſouffrir ſa pointure en deſtour,
Là, doucement m'aſſault & me martire.
Pour ce, touſdis, ma penſée à vous tire.

Mais cils deſirs n'atent pas qu'il adjourne,
Pour moi faire maint amoureus eſtour,
Dont mes vrais cuers qui demeure & ſejourne
En vo priſon qui n'eſt chaſtiaus ne tour,
Ains eſt plaine de joie & de triſtour,
Reçoit pour vous ſouvent joie & martire.
Pour ce, touſdis, ma penſée à vous tire.

CHANSON BALADÉE.

L'ueil qui eſt le droit archier
D'Amours, pour traire & lancier
Mignotement,
N'a pas péu bonnement
Mon cuer blecier;
Et s'aim' de fin cuer entier
Tres-loiaument.

Veſ-ci pour quoy vraiement :
Onques ne vi le corps gent,
Cointe & legier
De celle qui liement
Me tient & joliement
En ſon dangier :
Ne il moi; mais l'ay tant chier,
Que jamais faire n'en quier
Departement.
Il puet bien crueuſement
Moi menacier;
Mais ne le priſe un denier,
Quant à preſent.
L'ueil qui eſt le droit archier....

Qu'onques ne me fiſt preſent
De joie ne de tourment;
Ne empechier
Ne me porroit nullement
A vivre joieuſement
Son menacier.
Envis ne puis l'aprochier,
N'il moi, fors par ſouhaidier;
Pour ce, ſouvent,
Mon amoureus penſement
Me fait cuidier
Qu'il me doie treſpercier

Soudainement.
L'ueil qui eſt le droit archier....

C'eſt cils qui trop doucement
Scet un cuer & ſubtilment
Penre & lier,
Et contraindre telement
Qu'il le fait tres-humblement
Humilier.
C'eſt l'amoureus meſſagier
Qui uſe de ſon meſtier
Si ſagement,
Et cuers ſcet ſi proprement
Entrelacier,
Qu'on ne les puet deſlacier
Legierement.
L'ueil qui eſt le droit archier....

CHANSON BALADÉE.

Plus belle que le biau jour,
Plus douce que n'eſt douçour,
Corps aſſevi
De riche maintien joli,
Pris ſans retour
M'avés, par vo cointe atour
Qu'onques ne vi.

Mais j'ay tant de vous oï,
Par voſtre bon renom qui
Croiſt nuit & jour,
Que vous eſtes le droit cri,
Le fruit & la flour auſſi
De toute honnour.
Et quant vous avés valour
Sur toute mondaine flour,
S'à vous m'otri
Et doins mon cuer ſans detri.

Trop fort m'onnour
De mettre en ſi dous ſejour
Le cuer de mi;
Plus belle que le biau jour....

Si, ne vueil autre merci,
Car vous m'avez aſſevi,
Si que mi plour
Et mi ſouſpir ſont tari;
Dame, dont je vous merci,
Et bonne Amour
Qui fait ceſſer ma dolour,
Et joïr de ma triſtour;
Et enrichi
M'a de ſouffiſance ſi,
Que la ſavour
Doucement en aſſavour.
Ce m'a gari.
Plus belle que le biau jour....

Si n'ay paine ne ſouſci,
Ne de riens ne me ſouſci;
Car mon labour
Me nouriſt & a nouri
En ſun où cuer esbahi
Prennent vigour.
C'eſt en la tres-douce odour
De la bonté que j'aour,
Qui a ravi
Mon fin cuer, qui m'a guerpi
Pour ſon millour;
Qu'il a trop millour demour
En vous qu'en mi.
Plus belle que le biau jour....

CHANSON BALADÉE.

Je ne me puis ſaouler
De penſer, d'ymaginer

Que je feray,
Ne quel maniere j'aray,
Quant le vis cler
De ma dame qui n'a per
Premiers verray.

Certains ſuis que pris ſeray
Si fort, que je ne ſaray
A li parler;
Et que ſans froit trembleray,
Et ſans chaleur ſueray.
Et ſouſpirer
Me faura & recoper
Mes ſouſpirs, pour moi celer.
Là n'oſeray
Mot ſonner; pour c'en lairay
Amours ouvrer,
Qui ſcet comment ſans fauſſer
L'aim de cuer vray.
Je ne me puis ſaouler....

Hé Dieus! comment porteray
Le tres-dous amoureus ray
Dou regarder
De ſes dous yeux? je ne ſay.
Car aſſez à porter ay
Des maus d'amer.
Vers eus ne porray durer,
Et pour tel cops endurer
Foible me ſay;
S'Eſpoirs, qui ſcet mon eſmay,
Reconforter
Ne me vient, ſans arreſter
Me partiray.
Je ne me puis ſaouler....

Et nonpourquant trop m'eſmay:
Car je me deliteray
En remirer

Sous dous vis riant & gay,
Trop plus dous que rose en may,
A oudorer.
Et, se je puis esperer,
Qu'elle me daignast amer,
J'oublieray
Tous maus, ainsi gariray,
Mes dous penser.
Si ne doi pas tant doubter
Les maus que tray.
Je ne me puis saouler....

IV. — *Ma tres-chiere & souveraine dame, je vous remerci, tant humblement comme je puis, de vos douces, courtoises & amiables escriptures. Car vraiement je y preng grant plaisance, grant confort & grant deduit, toutes les fois que je les puis veoir, oÿr & tenir; & certes je vous en doy bien mercier; car elles font & ont faict plus grans miracles à ma personne que je ne vi onques faire n'à saint n'à sainte qui soit en paradis. Je estoie assourdis, arrudis, mus, impotens,* (1) *par quoy joie m'avoit de tous poins guerpi & mis en oubli; mais vos douces escriptures me font oÿr & parler, venir & aler, & m'ont rendu joie qui ne savoit mais où je demouroie. Mais orendroit elle fait sa droite mansion enmi mon cuer; si que je suis de tous poins garis, la merci Nre Seigneur & la vostre, fors seulement Desirs qui ne me laist durer. Mais la tres-douce esperance que j'ay de vous veoir vainc de tous poins mon desir, me garit de toutes dolours & me fait avoir toute joie. Que seroit-ce, se je pooie bien mes yeuls & mon cuer saouler de vous veoir! Certainement, tuit cil qui sont & qui seront & qui ont esté ne pourroient penser, ymaginer ne considerer en cent mille ans la centisme partie de la joie que je aroie. Et ce sera briefment, se Dieu*

(1) J'étois devenu sourd, grossier, muet, impotent.

plaist & je puis. Et, sur ce, je ay fait une balade laquelle je vous envoie enclose en ces presentes; & y feray le chant du plus tost que je pourray aveuc vos .ij. choses que vous m'avez envoïes. Je vous envoie aussi une balade de mon piteus estat qui a esté; (1) *si vous pri que vous en aprenez le chant, car il n'est pas fort, & si me plaist tres-bien la musique. Si verrez comme je prie aus dames qu'elles se vestent de noir, pour l'amour de moi. J'en feray une autre où je leur prieray que elles se vestent de blanc pour ce que vous m'avez gari; &, vraiement, pour l'amour de vous seulement, elles seront toutes d'or-en-avant de moi servies & loées plus que onques-mais. Car vous avez resuscité mon corps & mon petit engien qui estoit tous arrudis. Ma tres-chiere dame, je me recommande à vous tant humblement comme je puis, & vous di que vous ne me devez riens commander; ainsois devez penre moi & quanque j'ay en tous estas, comme vostre chose, & comme cellui qui est tout vostres, sans riens retenir. Ma tres-chiere souveraine dame, je pri Dieu qu'il vous doinst honneur, joie, pais, & santé tele comme vous méismes vouriés avoir; &, ma tres-chiere dame, je vous suppli que se jamais vous m'escrisiés aucune chose, que vous ne m'apellez pas seigneur; car qui de son serf fait son seigneur, ses ennemis mouteplie; &, par Dieu, c'est trop plus biaus nons d'amy ou d'amie; car quant Seignourie sault en place, Amours s'en fuit.*(2)

Vostre tres-loial ami.

Li printemps vint biaus & jolis,
Et je fu cointes & polis,
Liés de cuer, gais & envoisiés,
Et de tous mes maus acoisiés,

---

(1) C'est la balade qu'il appela son *Testament* & qu'on vient de lire précédemment, p. 25.

(2) Quand Seigneurie prend la place, Amour s'enfuit.

Bien abilliés & bien montés,
Et d'esperance sourmontés
Qu'aroie ce que desiroie.
Du véoir trop me defrioie; (1)
Si montay sur ma haguenée
Grosse & grasse & bien reposée :
Si m'en alay parmi les champs,
Pour oÿr des oisiaus les chans,
Et pour avoir l'air; car sans fable,
Chose m'estoit moult profitable :
Et aussi pour moi essaier
Se je porroie chevauchier.

Ce fu tout droit au mois d'avril,
Que cil oisillon en l'abril (2)
Font leurs amoureuses tençons,
Leurs dous hoqués & leurs chansons.
Si me mis delez un aunoy, (3)
Mais onques deduit si biau n'oy
Comme de ces dous oiselés.
Là estoit li rossignolés
Qui sur tous se faisoit oÿr,
Dont moult fist mon cuer resjoÿr.
En ma vie deduit n'os tel;
Mais je m'en revins à l'ostel,
Pour le chaut qui jà la rousée
Abatoit qui estoit levée.
Si prins à penser durement
A ma dame à qui bonnement

(1) Je n'avois plus le frisson. Ce mot n'est pas dans les glossaires.
(2) *Abril*, ou *abri*. Couvert des arbres.
(3) Lieu planté d'aunes.

Me ſuis ſans retollir donnés, (1)
Et ligement abandonnés :
Et penſoie dont ce puet naiſtre
Que je ſuis ſi fort mis à maiſtre,
Que j'ay & cuer & corps ravi
Pour ma dame qu'onques ne vi.
Ce me ſemble ſi grant merveille
Qu'onques-mais ne vi la pareille.
Mais il n'eſt choſe qui n'aveingne,
Ne ſi duer cuer qu'Amours ne freingne. (2)

En ce païs a pluſieurs dames
Bonnes, belles, & preudefames,
Juenes, gentes & renvoiſies,
Longues, droites & alignies,
Douces, plaiſans & gracieuſes,
Taillies pour eſtre amoureuſes;
Je les puis tous les jours véoir,
Et moi dalès elles ſéoir,
Jouer, moquer, chanter & rire;
Et leur puis ma volenté dire :
Je les voy dancier & baler,
Cointement venir & aler;
Je leur voy toutes choſes faire
Honneſtes & de bon affaire :
Mais ce ne porroit avenir
Qu'Amours péuſt en moi venir,
Pour laiſſier celle qui lontaine
M'eſt de l'ueil, & du cuer prochaine.
Et comment ſe puet cecy joindre,

(1) *Sans retollir*, ſans retour ou rachat, terme de droit.
(2) N'arrête, d'où *refréner*.

Qu'elle me puet de ſi loing poindre,
Sans ce qu'onques je la véyſſe,
Ne que ſon dous parler oÿſſe?
On y puet aſſez bien reſpondre :
Amours ſe ſcet mettre & repondre, (1)
Et de ce ne fai-je pas doubte,
En tel, qui onques ne vit goute,
Ne qui jà goute ne verra.
Mais tant de ſa dame enquerra
Et de ſa bonne renommée,
Qu'elle ſera de li amée;
Qu'Amours, qui eſt ſage & ſubtive,
Com uns charbons en li s'avive,
Et touſdis s'i avivera;
Si que, tant comme il vivera,
Sera ſes ſers & ſes rentiers,
Et ſes loiaus amis entiers.
Si, m'eſt avis qu'il fait plus fort
Que je ne fais, s'il aime fort.
Car je vis en tres-dous eſpoir
De véoir ma dame, & s'eſpoir
Qu'elle me fera bonne chiere,
Et ne me ſera pas trop chiere.

Mais s'elle li faiſoit la moe,
Elle n'en donroit une aloe; (2)
Car jà ne s'en percevera :

---

(1) *Repondre*, repoſer.
(2) Il ſemble qu'il faudroit :

Il n'en donneroit une aloe.

C'eſt-à-dire : il ne s'en inquiéteroit pas.

Ainçois toufdis perfeverra
En l'amour dont il eft fourpris,
Pour amer fa dame & fon pris.
Mais s'un homme d'outre la mer
Vuet deçà par amours amer
Une dame de ceft paÿs,
Je n'en fuis de riens esbahis;
Qu'Amours fi le doctrinera
Que fans li véoir l'amera.
Si, qu'on ne fe doit mervillier –
Se je vueil penfer & veillier
A celle qui onques ne vit
Moi, ne je li : mais mon cuer vit
Par li en tres-douce plaifance :
C'eft ma joie & ma fouftenance,
C'eft mes deduis, c'eft mes delis,
C'eft droitement la fleur de lis
Dont roy, duc & conte fe parent. –
Car vraiement tuit la comparent
A la fleur de lis en blancheur,
A la rofe en fine douceur,
En honneur à la trefmontaine,
Et en chanter à la feraine.
Hé Dieus ! quand fon noble renom –
Puis oÿr, & fon tres-dous nom,
D'aucune aventure, nommer,
Il n'eft clers qui fcéuft fommer,
Dire, penfer, ne mettre à nombre
La joie qui à moi s'aombre.

Si com j'eftoie en ce parti,
Un varlet fur moi s'embati,
Qui dift : « Sire, ce vous trameft,

« Savés-vous qui? voftre dame eft, (1)
« Qui vous falue mille fois.
« Je fuis de la conté de Fois, (2)
« Et m'en vois tout droit en Lorraine :
« Ci revenray l'autre femaine;
« Et, s'il vous plaift, vous refcrirés,
« Si feray ce que vous dirés. »
Je di : « Volentiers refcriray,
« Et ma volenté vous diray. »
A moy prift congié, je à lui.
La lettre prins & fi la lui;
Et vez-là cy, de mot à mot,
Ainfi comme baillié la m'ot.

V. — *Tres-chiers & dous amis, j'ay receu vos lettres dès le juedi devant Noel, de quoy je vous mercy de tout mon cuer. Car, par ma foy, je n'eus, longtemps a, fi grant joie comme je eus à l'eure que je les receus; tant pour ce que j'avoie grant defir de favoir nouvelles de voftre bon eftat, & auffi pour ce que vous m'avés efcript que ce petit de chofe que je vous ay envoié vous a donné fanté & joie; car certainement plus grant joie ne me porroit avenir comme de faire chofe qui vous donnaft fanté & léefce. Et fe vous prenés grant plaifir à veoir & à tenir ce que je vous ay envoié, je cuide certainement que je le pren plus grant à veoir ce que vous m'avez envoié; que, par ma foy, il ne fu jour, depuis que je les receus, que je ne les baiffaffe deuz ou trois fois, tout du mains. Et auffi vos .II. balades & celle qui eft notée ay-je tant fait que je les faray par temps. Et pour tant que vous m'avez efcript qu'elle eft de voftre eftat,*

(1) Savez-vous qui vous tranfmet cela? — Votre dame, qui....
(2) Il femble ainfi faire entendre que la demoifelle étoit alors dans le comté de Foix. Mais il y a grande apparence que Machaut, fidèle aux recommandations de fa maitreffe, veut ici déjouer toutes les inductions

lequel est amendé, la mercy N^re seigneur, j'en ay moult grant joie. Pour tant je mettray tele diligence à la bien aprenre que quant il plaira à Dieu que je vous voie, je la chanteray avec vous du mieus que je pourray; & aussi me plaist-elle moult, pour tant que vous m'avez mandé que la musique vous plaist. Et certes je ne pren nul si grant plaisir à chanter, ne à oÿr nulles chansons ne nuls dis, comme je fais à ceus qui viennent de vous; car pour le bien que j'en ay oÿ, & que je croy qu'encore y ait-il plus que on ne pourroit dire, je aim & tieng chier tout ce qui de vous vient, & je n'eusse pas creu, pour nuls qui le me déist, que je peusse avoir si grant amour à nul homme sans que je l'éusse veu, comme j'ay à vous. Car dès ce que je oÿ premierement retraire le bien & l'onneur qui est en vous, il ne fu pas heure que mon cuer ne vous amast; & encore croist & croistera l'amour de jour en jour. Et sur ce, je vous envoie un virelay, lequel j'ay fait; & se il y a aucune chose à amender, si le vueilliés faire, car vous le sarés mieus faire que je ne fais; j'ay trop petit engien pour bien faire une tele besongne, & aussi n'eus-je onques qui rien m'en aprenist. Pour quoy je vous pri, tres-chiers amis, qu'il vous plaise à moy envoier de vos livres & de vos dis; par quoy je puisse tenir de vous à faire de bons dis & de bonnes chansons; car c'est le plus grant esbatement que je aie, que de oÿr & de chanter bons dis & bonnes chansons, se je le savoie bien faire. Et quant il plaira à Dieu que je vous voie, laquelle chose je desire tant que je ne le vous porroie escrire ne vous ne le porriés penser, s'il vous plaist vous les m'apenrez à mieus faire & dire. Car je en apenroie plus de vous en un jour que je ne feroie d'un autre en .I. an. — J'ay receu les lettres que vous envoiés à mon frere, (1) & me suis tant faite forte de

---

de ce genre. Le varlet, en allant de Gascogne en Lorraine, avoit pu, d'ailleurs, chemin faisant, recevoir la lettre qu'il devoit remettre à Machaut, en traversant Reims.

(1) Ce frère pourroit bien avoir été Henry d'Armentières. En 1394,

vous & de lui, que je les ai ouvertes & leues. Et, par ma foy, je vorroie bien que vous & lui vous tenissiez fort de moi de ce & de plus grant chose; (1) *& aussi mes dis freres n'est pas ou pays, car il se parti de moi le* VIII[e] *jour de decembre, pour aler en Avignon; &, ce dit jour, lui & vostre secretaire dirent nouvelles de vous & me baillierent un virelai tout noté, & me dirent que vous l'aviez fait : si l'ay apris tant que je le say. Tres-chiers amis, je me recommende à vous de tout mon cuer, tant comme je puis, & vous pri que se je puis faire chose qui vous plaise, qui vous donne santé & joie, que vous le me mandés, ainsi com vous feriés à vostre suer & à vostre compaigne & amie. Et je vous promet léaument que je le feray de tres-bon cuer; & vous me ferés tres-grant joie & grant confort, s'il vous plaist à moi escrire nouvelles de vostre bon estat. Je prie à Nostre signeur qu'il vous doinst joie, santé & bonnour autant comme je vorroie pour l'omme du monde que je plus aime.*

Vostre vraie & loial amie.

CHANSON BALADÉE. (2)

Ne vous estuet guermenter,
Tres-dous amis, ne doubter,
N'estre en esmay,
Car vos dolours mueray,
Par bien amer,
Et par doucement parler,
Quant vous verray.

Car certes volenté ay
De tout quanque je faray

---

nous voyons Jean II de Conflans représenter les quatre enfans mineurs de Henry d'Armentières, & saisir en leur nom des fiefs situés à Armentières.

(1) Vous comptiez sur moi, pour cela & plus.

(2) On vient de voir que Peronnelle l'annonce comme *virelai.*

Qui conforter
Porra voſtre dous cuer vray,
Sachiés que je le feray
Et ſans tarder.

Si ne devez eſperer
Que nul mal doiez porter,
Tant com feray
En preſent, quar bien ſaray
Vos maulz ſaner.
Et pour vous confort donner
Mire en feray.
Ne vous eſtuet guermenter
Tres-dous amis, &c.

Mais quant Amours .I. amant point,
Il n'eſt pas toujours en .I. point;
Ains a des penſées diverſes
Et des douces & des parverſes.
Si pris une merencolie
Contre moi, dont ce fu folie;
Car de ma dame à la hauteſce
Penſoie, & à ma petiteſce.
Et en mon cuer imaginoie
Que riens encontre li n'eſtoie,
Et que c'eſtoit grant cornardie
De penſer qu'elle fuſt ma mie;
Et qu'elle en véoit tous les jours,
A lieu où eſtoit ſes ſejours,
De milleurs une quarantainne,
Voire, par Dieu, une centaine;
Et que l'ueil moult ſouvent contraint
Un cuer, & maiſtrie & deſtraint,
Par plaiſance qui le doctrine;
Si qu'il aime d'amour tres-fine.

Mais quant l'ueil ne voit pas la chofe,
Il n'i puet riens, ains fe repofe :
Et auffi qui de l'ueil eflongne,
Il ne fait pas bien fa befongne;
Qu'Amours fe vuelent près tenir
Qui en vuelt à joie venir.
Si fis cefte balade cy,
Ains que me partiffe d'icy.
Lors vint li vallés de Gafcongne,
Qui avoit bien fait fa befongne;
Je li baillay cefte efcripture,
Si s'en ala grant aléure.

BALADE.

Quant ma dame eft noble & de grant vaillance,
Et je me fens de tres-petit affaire,
Je n'en puis mais fe je fuis en doubtance
Que je n'aie moult durement à faire,
Ainfois que j'aie s'amour.
Car moult petit prifera la clamour
De mon vrai cuer, & la grant loyauté;
Si m'ara toft, felon droit, oublié.

Et s'aucuns ont parlé pour ma grevance,
Qui font à moi haÿneus & contraire,
S'elle les croit, c'iert pechiés & enfance;
Mais en li eft de moi faire ou deffaire :
Or en face fon millour!
Qu'en moi jamais mon cuer n'ara retour,
Ains fera fiens tous, & contre fon gré;
Si m'ara toft felon droit oublié.

Amours fcet bien que j'ay grant defplaifance
Toufdis en ce que li porroit defplaire,
Et que j'ay mis cuer, defir & plaifance
En faire ce qui li puet & doit plaire.

Si ne feroit pas s'onnour
S'elle en amer muoit fa grant douçour;
Et s'il avient, mors fuis pour fa biauté;
Si m'ara toft felon droit oublié.

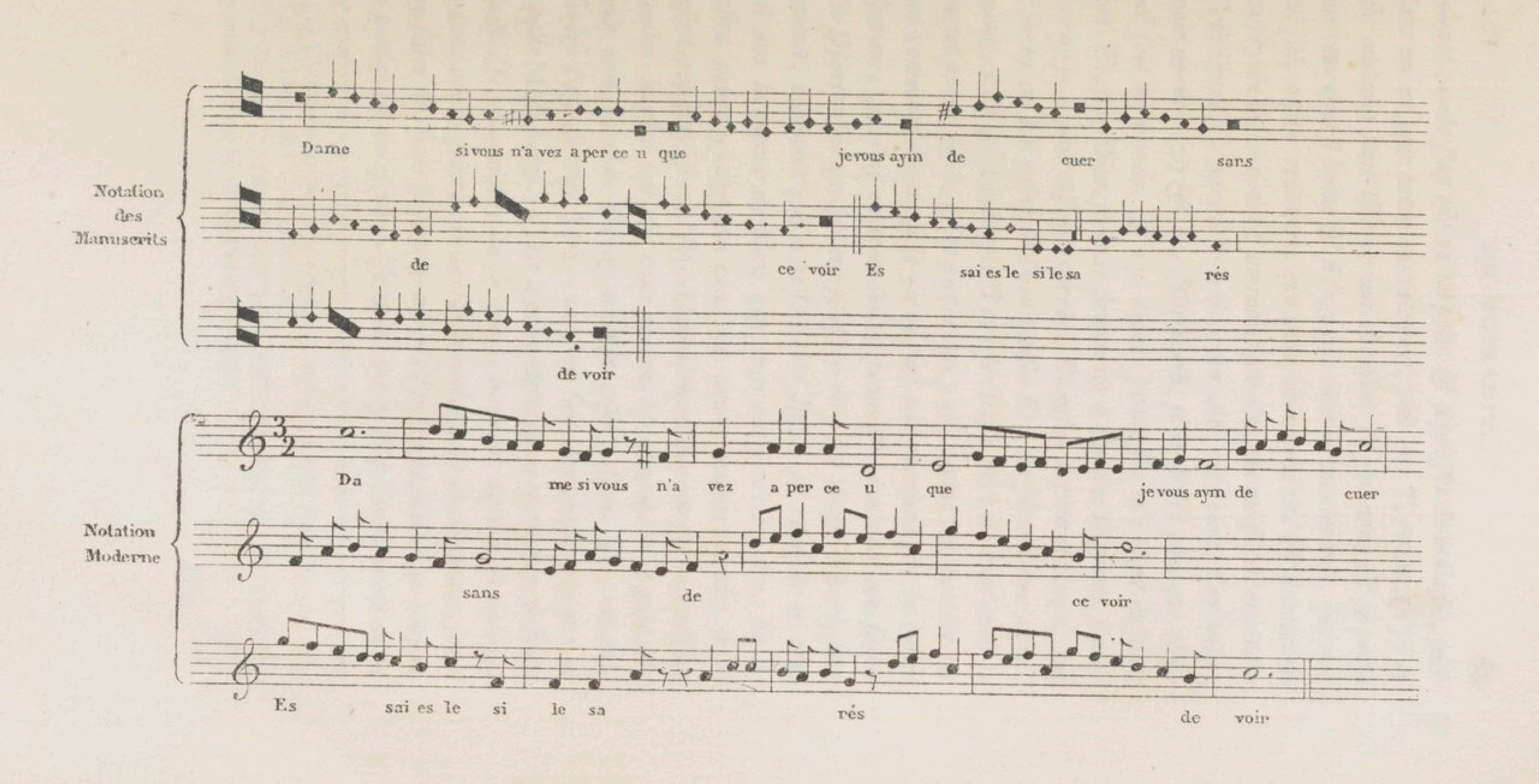
Et ce Rondel, en ce voiage, (1)
Où il a chant, li envoia-ge.

Dame fe vous n'avez aperçéu
Que je vous aim de cuer, fans decevoir,
Effaiez-le, fi le farez de voir.
Vo grant biauté m'aroit trop decéu,
Et vo douçour qui trop me fait doloir,
Dame fe vous n'avez aperçéu
Que je vous aim de cuer fans decevoir.

Car mon cuer ont fi tres-fort efméu
A vous amer, que je puis percevoir
Que jamais bien doie ne joie avoir,
Dame fe vous n'avez aperçéu
Que je vous aim de cuer, fans decevoir,
Effaiez-le, fi le farez de voir.

VI. — *Ma tres-chiere & fouveraine dame, je ne fuis mie tels, ne fi fages que je vous fcéuffe mercier ainfi comme il appartient de vos douces, courtoifes & amiables efcriptures : & toutes voies je vous jur en ma léauté, qu'elles me font tant de bien que je ne me réveille à nulle heure qu'il ne m'en fouviengne, & que je n'aie l'oeil & le cuer & la penfée à vous, pour faire chofe à mon pooir qui foit à votre loenge & à votre honour. Et quant ad ce que vous me mandés que fe vous eftiés uns homs, vous me verriés bien fouvent, je vous pri pour Dieu, & fur toute l'amour que vous avés à moi, que vous me vueilliés tenir pour excufé, fe je ne vois & fuis alés devers vous; car, par m'ame, Dieus fcet que ce n'a mie efté par deffaute d'amour ne de bonne*

(1) Aux lieux où elle étoit arrêtée en voyage.


Notation des Manuscrits
Dame si vous n'a vez a per ce u que je vous aym de cuer sans
de ce voir Es sai es le si le sa rés
de voir
Notation Moderne
Da me si vous n'a vez a per ce u que je vous aym de cuer
sans de ce voir
Es sai es le si le sa rés de voir

volenté : mais j'ay esté en tel point & si pressés de maladie, pendant un an, que encor nouvelement, puis que T. revint, (1) *j'ay esté malades sans issir de ma chambre se pou non; & je pense que vous estes si bonne & si sage que vous ne vorriés mie, que moi qui suis vostre créature, que vous avés resuscité & doucement nourry de vos douces & amiables paroles, me méisse en aventure d'estre perdu à tousjours-mais, pour aler vers vous. Car oultre pooir néant :* (2) *&, par Jhesucrist, je le desire plus que chose qui soit en monde, & vos douces promesses m'i contraingnent fort. Et, par Dieu, se vous demouriés à Romme la grant, si vous verray-je le plus tost que porray. Et vescy le nouvel temps, que je seray en bon point se Dieu plaist. Et, ma souveraine dame, quant ad ce qu'il vous plaist que je chasse hors de mon cuer la mortel paour & le griés penser qui y est, toutes vos paroles me sont commandement; si le feray par tele maniere que la bonne esperance que j'ay en tres-douces promesses que vous me faites (Se Dieus voloit que je vous péusse veoir), les chassera hors, sans revenir, comment que je ne soie mie dignes de recevoir en cent mil ans le menre de biens que vous me porriés faire. Et de vostre douce ymage que vous me devez envoier, certes je le desire trop fort; si vous suppli humblement que vous la me vueilliés envoier le plus tost que vous porrez bonnement. Se je puis par nulle voie, je vous verray environ ceste pasque. Je vous fais escrire l'un de mes livres que j'ay fait derrainement, que on appelle* Morpheus. (3) *Et le vous porteray ou envoieray, se Dieu plaist. Je vous mercy de ce que la longueur de mes escriptures ne vous anuie point; car certainement, quant je commence, je n'i say faire fin, pour la tres-grant plaisance que je pren en penser, en parler & en escrire. Je vous mercy trop humblement de la*

---

(1) C'est apparemment le valet, porteur du second message.

(2) A l'impossible nul n'est tenu.

(3) *Morpheus*, composé pour Jean, duc de Berry, ne put avoir été commencé avant la fin de l'année 1360.

belle & bonne verge que vous m'avez envoïe, & certes il ne faut mie que vous me pryés de la bien garder, car j'en ſuis tous pryés. Ma tres-chiere & ſouveraine dame, ſe je vous eſcri plus rudement, nicetement & mal ſagement que je deuſſe, ſi le me vueilliés pardonner, car il ſont .ij. choſes qui font deſtourner la mémoire d'un homme : trop grant joie & trop grant doleur; &, par m'ame, quant je regarde vos douces & amoureuſes paroles, vos riches promeſſes, que je n'oſeroie ſouhaidier ne deſirer, pour ce que tels biens n'apartient pas à moi, j'ay ſi grant & ſi parfaite joie, que créature humaine ne le ſaroit ne porroit penſer; & quant je penſe & voy que par nulle voie, je ne puis aler vers vous, pour ſaouler mon cuer & mes yeux de vous veoir, ma joie en dolour ſe mue, & en ay tant, qu'il n'a ſi dur cuer en monde, ſe il avoit pitié en li, qu'il n'en euſt compaſſion, s'il me véoit; mais tels eſt li meſtiers d'Amours : pour une joie .c. dolours, ſi que je ne vous eſcri mie ſi reveremment, ne ſi humblement comme je deuſſe, ma tres-chiere & tres-ſouveraine dame. Je pri Dieu qu'il vous doint honneur & joie tele comme vous meiſmes le vorriés, & tele comme mes cuers le deſire, comme à la creature du monde que j'aime plus, & que je deſire plus à veoir. Ma tres-ſouveraine dame, je vous pri que vous ne bailliés nulles copies de ce que je vous envoie; pour ce que je y penſe à faire les chans, eſpecialement ſur celles qui mieus vous plairont; & ſe je n'ay envoiet vers vous ſi toſt comme je déuſſe, ſi le me vueilliés pardonner; car, par m'ame, ce n'eſt mie par deffaut d'amour ne de ſouvenance; il me ſouvient plus de vous que de tout le monde, & penſe que je fuſſe piéça mors, ſe li ſouvenirs que j'ay de vous ne fuſt. Mais je pren joie & confort & vraie eſperance que je vous verray encore, tout ainſi que mes cuers le deſire. J'ay au jour de hui receu vos lettres que mon ſecretaire m'a envoïes, eſquelles vous me faites ſavoir voſtre bon eſtat; dont je ſuis moult liés; & vraiement c'eſt la plus grant joie que je puiſſe avoir, que d'en öyr

bonnes nouvelles. Et ad ce que vous me mandés que je vous escrise souvent, plaise-vous savoir que je ne truis mie message à ma volenté, en qui je m'ose bien fyer : & c'est la cause pour quoy je n'en envoie mie si souvent devers vous. Pour ce que je pense que vous orriés volentiers nouvelles de mon estat, plaise vous savoir que je suis en assez bon point, & pense que je chevaucheroie bien se il faisoit un peu plus chaut. Et certes, se je avoie vostre douce ymage, après Dieu & vous je l'ameroie, serviroie & obéyroie, & feroie maintes choses nouvelles en l'onneur de vous & de li. J'ay fait le chant sur Le grand desir que j'ay de vous véoir, *ainsi comme vous le m'aviez demandé & l'ay fait ainsi comme un* Rés d'Alemaigne; *& vraiement, il me semble moult estranges & moult nouviaus, si le vous envoieray le plus tost que je porray. Par ma foy, vous m'avéz envoiet un trop bon Rondelet & qui trop bien me plaist. Ma tres-chiere & souveraine dame, je pri Dieu qu'il vous doinst autant de bien & de boneur comme vous méïsmes le vorriés & comme je le desire de tout mon cuer.*

Vostre tres-loial ami.

Quant ma dame mes lettres vit,
Savés comme elle se chevit
De bon entendement & sain?
Sus son cuer les mist en son sein,
Et puis elle n'atendi pas,
Ains s'en ala plus que le pas
En sa chambre celeément,
Et cloÿ l'uis tout belement;
Et puis elle les prist à lire
D'un cuer qui tendrement souspire,
En disant que j'avoie tort
Et cuer nice, rude & entort,
Quant ainsi de li me doubtoie,

Et quant en riens la mefcréoie
Que fes cuers ne fuft tous en mi;
Et fouvent en difoit : « aimmi! »
Qu'Amours li difoit : « Belle, plain te. »(1)
Si commença cefte complainte :
Mais pour ce onques ne me maudit,
Et favez-vous qui le me dit?
Celle qui là prefente eftoit, (2)
Et qui la chauffoit & veftoit.

COMPLAINTE.

Mes dous amis à vous me veuil-je plaindre,
Dou mal qui fait mon cuer palir & taindre;
Car de vous vient, fi le devez favoir,
Ne fans vous feul confort ne puet avoir.
Or veuilliés dont entendre ma clamour,
Et aveuc ce confiderer l'amour
Dont je vous aim, car briefs feroit ma fin,
Se ne m'amiez de cuer loial & fin.
Amis, je n'ay nulle joieufe vie,
Ains fuis toufdis en grant merencolie,
Car je ne fais nuit & jour que penfer
A vous véoir : mais po vault mon penfer,
Quant il n'eft tour, foubtilité, ne voie,
Ne maniere que j'y fache ne voie;
Si qu'ainfi font mi mortel ennemi
Tuit mi penfers, & toufdis contre mi :
Si n'ay confort, amis, fors que tant plour,
Que je cuevre ma face de mon plour.
Et quant je fuis faoule de plourer,
Souvenirs vient mon las cuer acorer;
Car il n'eft biens ne joie qu'il m'aporte,
Ainfois tous dis me grieve & defconforte;

(1) Belle, je te plains; *ou* plains toi.
(2) Sa chambrière, nommée, plus loin, Guillemette.

Dont ſouvent ay eſtranglé maint ſouſpir
Pour ce que trop profondement ſouſpir.
Après, Deſirs ne me laiſſe durer,
Si n'ay pas corps pour tels fais endurer;
Car feble ſuis, dont pieçà fuſſe morte
S'Eſpoirs ne fuſt qui .j. po me conforte.
Et ſi ne ſay que c'eſt de ceſt eſpoir,
Car pas ne vient, ſi me deçoit eſpoir. (1)
Et s'ay cauſe de penſer le contraire
De ce qu'il diſt; pour ce ne ſay que faire.
Or ſoit ainſi com Dieus l'a ordené;
Mais je vous ay ſi franchement donné
Moy & m'amour que c'eſt ſans departir;
Et s'il convient ma vie du corps partir,
Jà ceſte amour pour ce ne finera,
Qu'après ma mort m'ame vous amera.

Et elle m'eſcript en la guiſe
Qui eſt yci d'arriere miſe;
Mais dedens ſa reſcription
Fu ceſte lamentation. (2)

VII. — *Mon tres-dous cuer & vray amy, j'ai receues vos lettres. Depuis que je eus ycelles receues, le .iiij.*[e] *jour enſievant* (3) *je receues ycelles de quoy vous m'avez eſcript, & auſſi les chanſons; de quoy je vous mercy tant doucement comme je puis. Et en l'ame de moi, elles ſont toutes ſi bonnes & me plaiſent tant & auſſi tout quanque vous m'eſcrivez : car je ne preng confort ne esbatement fors en veoir & en lire; & y preng ſi grant plaiſance que je en laiſſe ſouvent autres beſongnes. Si vous pri, mon tres-dous cuer, qu'il vous plaiſe de les moi envoier notées, &*

(1) Ici *eſpoir* a le ſens de *peut-être.*
(2) La lamentation ou complainte précédente.
(3) C'eſt-à-dire : le 4[e] jour après avoir reçu vos lettres, je reçus celles que vous m'aviez auparavant écrites, &c.

vous pri que vous les me envoiez avant que vous les monſtriés à nul autre : car, par ma foi, tant comme j'ay des voſtres je ne quier nulles autres aprendre. Et ſe je vous ay eſcript que ſe je fuiſſe uns homs, je vous véyſſe bien ſouvent, par ma foi j'ay dit voir; mais pour ce, n'eſt-ce mie que je vueille que vous veniés vers moi, ſe n'eſt à l'aiſe & ſanté de voſtre corps. Ainſois vous pri, ſur l'amour que vous avez à moi, que vous ne vous metés en chemin de venir, juſques à tant que li chemins ſoit plus ſeurs, & auſſi que vous ſoiez en milleur ſanté, laquelle je prie à Noſtre Seigneur qui la vous doint tel comme mes cuers deſire. Et par ma foi je croy certainement que vous avés auſſi grant deſir de moi veoir comme j'ay de vous. Si vous pry, mon tres-dous cuer, que vous oſtés de voſtre cuer treſtous meſchiefs & toute ire; car, en l'ame de moi, je ne puis avoir bien ne joie, tant comme je vous ſente à meſchief; & je ne cuide pas que vous ne autre péuſt penſer le grand deſir que j'ay de faire choſe qui mette voſtre cuer hors de toutes doleurs & qui le mette en aiſe & en parfaite joie. Et ſi, n'aiez nulle doubte que, tant comme je viveray, ma volenté ne ſera changiée. Et vous prie que, le plus toſt que vous porrés, vous vueilliés faire le chant des chanſons que vous m'avez envoïes; & par eſpecial, L'œil qui eſt le droit archier, *&* Plus belle que li biaus jours; *& ces .ij. me vueilliés envoyer le plus toſt que vous porrés. Et ſur l'autre chanſon baladée je en ay fait une autre; & s'il vous ſemble que elles ſe puiſſent chanter enſemble, ſi les y faites. Je n'en ay encores fait que une couple, car les voſtres ſont ſi bonnes que elles m'esbahiſſent toute : ſi vous pri que vous y vueilliés amender ce qui y ſera à amender. Et, pour Dieu, mon dous ami, ne vous mettez point à chemin, juſques à tant que il y face meilleur & meilleur temps pour vous : car je auroie plus chier que je ne vous véyſſe d'un an, ce qui me ſeroit moult grief, que ce que vous veniſſiés en doubte & en peril de voſtre corps : mais, ſur toutes riens, je vous pri que je oie nouvelles de vous le plus*

ſouvent que vous porrés. Mon tres-dous ami, je prie à Noſtre ſeigneur qu'il vous doint pais, ſanté, léeſce & joie de tout ce que voſtre cuers aime.

Voſtre loial amie.

Cette complainte me tramiſt (1)
Dedens ſa lettre, & ce me miſt
En grant joie & en grant triſteſce;
Car ce eſtoit la droite adreſce
Et le chemin de deſconfort;
Mais ſa lettre eſtoit de confort.
Et en mon cuer eſtoit l'eſpine
De ſa complainte fémenine,
Qui faiſoit mon grief empirer,
Et mon cuer ſouvent ſouſpirer.
Et d'autre part la douce atente
D'avoir s'ymage douce & gente
Qu'en ſa lettre me promettoit,
Si grant joie en mon cuer mettoit,
Et me faiſoit ſi grant profit
Que, par celui Dieu qui me fiſt,
Je n'en voſiſſe pas avoir
Tout le bien, la joie & l'avoir
Que je péuſſe deviſer,
Tant y péuſſe bien viſer.
Mais n'avoie encor riens reſcript
A la lettre qu'elle m'eſcrit;
Et tout ainſi comme reſcrire
Si voloie, on me vint dire
Une merveilleuſe aventure
Qui trop me fu diverſe & dure.

(1) La complainte tranſcrite avant cette lettre.

On me diſt que ma dame chiere,
Que j'aim d'amour fine & entiere,
Doubtoit que je fuſſe celli
Qui amaſt un autre que li,
Et que forment li deſplaiſoit
En cuer, mais elle s'en taiſoit.
Certes jà tant de mal n'éuſſe,
Se d'autre amer la meſcréuſſe; (1)
Qu'eſpoir éuſſe en ſa bonté
Et en ſa fine loiauté.
Si li reſcri par tele guiſe
Com ceſte lettre le deviſe.

VIII. — *Ma tres-chiere & ſouveraine dame, on m'a dit que vous vous doubtés de moi, que je ne vous face fauſſeté; & comment que je n'en féiſſe onques ſemblant à la perſonne qui le me diſt, l'impreſſion de ceſte parole eſt telement empraint dedans mon cuer, que jamais n'en partira ſe par vous. Et vous plaiſe ſavoir que je ne le vorroie mie, ne porroie faire, nés que li plus grans homs du monde [me le commandaſt]. Et s'il advenoit, dont Dieus me gart, je feroie li plus faus & li plus traitres qui onques fuſt, & plains du mauvais pechié d'ingratitude, c'eſt rendre mal pour bien. Et comment que je ne ſoie mie dignes de vous regarder ne de vous loer, ſe vous aviez ymagination contre moi, je ſeroie perdus & mors; car je aroie perdu m'eſperance & mon confort, & legierement m'ariés oublié & guerpi. Mais ce ſeroit à tort : car, par m'ame, ſe toutes les dames du monde eſtoient en une place, je vous ameroie plus toute ſeule que toutes les autres : car cuers donnés ne ſe doit retolir, & tant a fols en bonne ville quil aime où il vuelt. Et s'aim mieulz languir pour vous que de nul autre jöir : ſi que, toutes les fois qu'il me ſouvient*

(1) Si je l'avois ſoupçonnée d'en aimer un autre.

de cefte parole, je fuis en tel friffon & en tel paour de vous perdre où je n'ay riens, fors ce que Efperance m'en fait avoir, que mes triftes & dolens cuers pleure larmes de fang. Et, ma fouveraine dame, vous poés legierement veoir & favoir que mes cuers eft fermes en vous comme pierre en or & comme chaftiaus fur roche. Car vous favés qu'il n'eft fi jufte ne fi vraie chofe comme experience, & vous poés affez favoir & veoir par experience que toutes mes chofes ont été faites de voftre fentement, & pour vous efpeciaulment, depuis que vous m'envoiaftes :

Celle qui onques ne vous vit
Et qui vous aimme loyaulment,

car elles font toutes de cefte matiere. Et, par Jhefúcrift, je ne fis onques puis riens qui ne fuft pour vous, car je ne fay ne ne vueil faire de fentement d'autrui fors feulement dou mien & du voftre, pour ce que : Qui de fentement ne fait, —fon dit & fon chant contrefait. Si vous fuppli tant humblement comme je puis & fay, comme à la femenine créature qui vive que j'aime le plus, & en cui j'ay plus grant fiance, vous ne vueilliés avoir penfée ne ymagination contre moi : car, par m'ame, fi toft comme je le faray, jamais par moi ne feront fais dis, loenges, ne lais, ne chans; fi que vous remis m'averez où vous me préiftes. Car auffitoft comme vous m'avés fait me poés-vous deffaire, quant il vous plaira. Je vous penfe à veoir, voire prochainement, fe Dieus plaift & je puis; &, par Dieu, ce ne fera mie fi toft comme je vorroie. Ma tres-chiere & fouveraine dame, je prie à Dieu quil vous doinft paix & fanté, & volenté de moy amer, & honneur tele comme mes cuers defire.

Voftre plus loial ami.

Si que là tendrement plouroie,
Et parfondement foufpiroie.
Mais il vint un certain meffage
Qui m'aportoit fa douce ymage ;

Et ceftes lettres me bailla
Qui mon cuer dormant efveilla.

IX. — *Mes tres-dous cuers & ma tres-douce amour, je vous envoie mon ymage faite au vif fi proprement comme on la peut faire, pour vous conforter de ce que nous ne vous poons véoir. Si vous pri, mon dous cuer, qu'il ne vous defplaife de ce que je ne la vous ay plus toft envoïe; car, en verité, je ne l'ay peu amender. Et, mon dous cuer, je vous pri fur toute l'amour que vous avez à mi, & fi acertes comme je puis, que vous ne vueilliez pas mettre voftre cuer à mefchief, ne croire les paroles que vous m'avez efcriptes; car, en l'ame de mi, je ne le penfay onques, ne que vous me vofiffiés ne daigniffiés faire ce que je ne vorroie faire à vous, que j'aim plus que moi, n'autruy. Si, en foiés du tout hors de doubte. Mon tres-dous cuer, vueilliés moi envoier voftre livre le pluftoft que vous porrés, car je ne pren plaifance ne esbatement que en vous & en vos chofes. Je prie à Noftre feigneur qu'il vous doint honneur & joie de tout ce que voftre cuer aime.*

Voftre loial amie.

Ainfi s'image m'envoia,
Par le vallet qui s'avoia
A moy, & me dift en recoy :
« Sire, voy-cy je ne fay quoy
« Que voftre dame vous envoie :
« Et bien m'a dit, fe Dieus m'avoie,
« Qu'en autre main la chofe n'aille
« Qu'à vous; tenés, je la vous baille. »
Et je la reçus lyement,
Et la prins honnourablement,
Et puis de mon or li donnay.
Et quant à li fait mon don ay,
Je m'en alay grant aléure,

Tous ſeul, ſans nulle créature,
Et m'enfermay dedens ma chambre,
Com cil qui n'avoit cuer ne membre
Qui ne fremiſt de droite joie,
Pour le grant deſir que j'avoie
De véoir ce riche preſent.
Et quant n'i ot fors moi preſent,
Je pris ceſte ymage jolie,
Qui trop bien fu entortillie
Des cuevrechiés ma douce amour,
Si la deſliay ſans demour.
Et quant je la vi ſi tres-belle
Je li mis à non : TOUTE-BELLE,
Et tantoſt li fis ſacrefice
Non pas de tor ne de genice,
Ainſois li fis loial hommage
De mains, de bouche & de courage,
A genous & à jointes mains.
Et vraiement ce fu du mains;
Car ſa douce plaiſant emprainte
Fu en mon cuer ſi fort emprainte,
Que jamais ne s'en partira
Tant com li corps par terre ira;
Ains ſera de moi aourée,
Servie, amée & honnourée,
Com ma ſouveraine déeſſe
Qui gariſt tout ce qu'Amours bleſſe
En moi, où elle ouvra jadis
Trop plus que ſains de paradis.
Car j'eſtoie du tout perdus
Mas, deſconfis & eſperdus;
Mais .II. fois m'a reſuſcité
Par franchiſe & douce pitié.

Si la tins en grant reverence,
Pour la bonté & la vaillance
De celle dont elle venoit;
Car mieus de li ne convenoit.
Si la mis haut deſſur mon lit,
A grant joie & à grand délit,
Pour li véoir & atouchier,
A mon lever & au couchier.
Je la veſti, je la paray,
Et maintes fois la comparay
A Venus quant je l'aouroie,
Et plus encor, car je diſoie :
« Douce ymage, douce ſemblance,
« Plus que Venus as de puiſſance;
« Toute vertu, douce dame, as :
« Pour ce, d'un fin drap de damas
« Fait de fin or ſeras parée,
« Qu'à toi nulle n'eſt comparée. »

Ainſi ſur mon chevés la mis,
Com vrai ſerf & loiaus amis;
Dont moult de gent ſe merveilloient
Que c'eſtoit, quant la regardoient.
Quant j'avoie aucune penſée
Contre moi ou mal ordenée,
Et la maniere ſimple & coie
De ceſte ymage regardoie,
Tous mes penſers eſtoit taris,
Et tous mes maus eſtoit garis.
Et pourquoi la m'envoia-elle?
Pour ce qu'elle ſavoit bien qu'elle
Ne pooit devers moi venir;
Auſſi ne pooit avenir

Que devers li si tost alasse; (1)
Si voloit que me confortasse
Et que j'éusse remembrance
De sa tres-douce contenance.

Ainsi eus l'ymage de pris,
Que j'aim sur toute rien & pris,
Après ma dame debonnaire
Qui sur toutes est de bon aire.
Mais sans doubte ains que je l'éusse,
Il convint que j'en recéusse
Mainte frisson, mainte doleur,
Et que j'éusse la couleur
Souvente fois tainte & destainte,
Et féysse mainte complainte.
Car cils que aimme par amours
A des joies & des clamours,
Des grans desirs & des pensées
Diversement entremellées;
Et souvent ne scet qui li faut,
Et mainte fois a grant deffaut
De ce dont il a grant plenté.
Or est malades en santé,
Or ha pais, or fait chiere lie,
Or est en grant merencolie;
C'est des amoureus la coustume :
Qui bien aime à ce s'acoustume.
Si fui en ce point longement,
Or en léesce, or en tourment.
Car une dame ainsi demaine

(1) Comme s'il y avoit : « Ainsi pouvoit-il arriver que je n'alasse si tôt vers elle. »

L'amant qu'elle a en ſon demaine.
Mais, finablement, m'a Léeſce
Deſconfit toute ma triſteſce,
Pour l'ymage plaiſant & pure
Qui eſtoit pourtraite en peinture.
Si me vi de tous poins gari,
Et le primtemps bel & joli, (1)
La douceur de la matinée,
L'erbe vert deſſous la rouſée,
La fleur & la fueille en boſcage.
Si devoie un pelerinage
A .II. lieues près dou manoir
Où ma dame devoit manoir;
Si m'aviſai que je iroie,
Et que mon veu adcompliroie;
Et qu'en l'ombre de ce voiage,
Je verroie le dous viſage
Le dous oueil & le cointe atour,
Et le gentil corps fait à tour
Dont j'ay l'ymage belle & cointe,
Qui de pais & joie m'acointe;
Et qui me fait parler & vivre,
Et faire pour s'amour ce livre.
Mais ainçois que je me partiſſe,
Il convenoit que j'eſcriſiſſe,
Et qu'humblement la merciaſſe
De ſa douce ymage qui paſſe
Plus que ſains, ſans compariſon,
Pour mes maus mettre à gariſon.
Si m'ordenay tout bellement
Bien & bel & faiticement,

(1) Et je vis le printemps....

Pour aler où je desiroie
Cent fois plus que ne vous diroie.
Mais, ainsois, fis ceste balade
De joli sentement & sade,
Et en ces lettres l'encloÿ
Dont ma dame moult s'esjoÿ.

BALADE. ET Y A CHANT.

Dès quon porroit les estoilles nombrer,
Quant on les voit luire plus clerement,
Et les goutes de pluie & de la mer,
Et l'arene sur quoy elle s'estent,
Et compasser le tour du firmament,
Ne porroit-on penser ne concevoir
Le grant desir que j'ay de vous véoir.

Et si ne puis par devers vous aler,
Pour Fortune qui le wet & deffent,
Dont maint souspir me convient estrangler,
Quant à vous pense & je suis entre gent.
Et quant je suis par moi secretement,
Adont me fait tous meschiés recevoir
Le grant desir que j'ay de vous véoir.

Car il me fait complaindre & dolouser
Et regreter vostre viaire gent,
Et vo biauté souveraine & sans per,
Et la tres-grant douceur qui en descent;
Ainsi me fait languir piteusement,
Mon cuer esprent, & estaint mon espoir,
Le grant desir que j'ay de vous véoir.

X. — *Ma tres-chiere & ma tres-souveraine dame, à envis muert qui apris ne l'a; ne bons cuers ne puet mentir, & qui bien aimme à tart oublie. Vous m'avez fait, Dieus le vous mire, tant de biens & d'onneurs, de graces & de douceurs, que onques dame ne fist tant à son servant & ami, (com vaillans que il*

fuſt), que vous m'en avés fait. Et comment quil en ait eſté & ſoit encores pluſieurs qui volentiers leur donnaſſent confort, elles n'avoient mie ſi bien le ſens & la maniere comme vous avez; dont je me tien pour le plus eureus qui vive. Et comment que je ſache certainement que pluſieurs vous ont dit que je ſuis lais, rudes & mal gracieus, par Dieu, com petis que je ſoie, j'ay bien vaillant .i. cuer d'ami. Et je voy bien que voſtres nobles cuers ne daigne encliner ne croire leurs paroles: & vous le me monſtrés bien, par voſtre douce, plaiſant & tres-belle ymage, que vous m'avez envoïe, dont je ne vous ſay mercier ainſi comme je devroie : car, par m'ame, mes ſens ne mes entendemens ne ſont pas tels que je peuſſe faire mon devoir de vous en mercyer. Car, en l'ame de moi, c'eſt ma vie, c'eſt mes ſoulas, c'eſt mes depors; & je ne porroie avoir doleurs ne adverſités, que tantoſt comme je la voy ou qu'il m'en ſouvient, que je ne ſoie garis & confortés. Et ſans doubte, jamais en jour de ma vie, pour choſe ne pour parole que on me die, je ne penſeray, ne croiray que vous ne vueilliés eſtre ma ſouveraine dame, & que vous ne faites de vrai cuer tous les biens que je reçoy de vous. Et, ma ſouveraine dame, uns chevaliers ne doit avoir autre meſtier n'autre ſcience que armes, dames & conſcience. Si vous jur & promet que, à mon pooir, je vous ſerviray loyalment & diligemment de ce que je fay & puis faire, & tout à voſtre honneur, comme Lancelos ne Triſtans ſervirent onques leurs dames; & aourray comme Dieu terrien & comme la plus precieuſe & glorieuſe relique que je véyſſe onques en lieu où je fuiſſe. Et d'or-en-avant ce ſera mes cuers, mes chaſtiaus, mes treſors, & contre tous maus mes confors, ſans nulle fauſſeté. Se Dieu plaiſt, je vous verray dedens la Penthecouſte; Car vous & voſtre douce ymage m'avés mis en tel point que, Dieu merci, vous m'avez tout gary. Et fuiſſe pieça partis; mais il ha une grant compaigne (1)

---

(1) La *Grande compagnie* qui, ſous les ordres d'Arnaud de Cervoles,

à .VI. *&* *à* .IIII. *lieues de nous; pour quoy on chevauche tres-perilleusement. Je vous envoie mon livre de* Morpheus, *que on appelle la* Fontaine amoureuse, *où j'ay fait un chant à vostre commandement* (1) *& est à la guise d'un rés d'Alemaigne; & par Dieu longtemps ha que je ne fis si bonne chose à mon gré; & sont les tenures aussi doulces comme pappins dessalés.* (2) *Si vous suppli que vous le daigniez oÿr, & savoir la chose ainsi comme elle est faite, sans mettre ne oster; & se vuet dire de bien longue mesure; & qui la porroit mettre sus les orgues, sus cornemuses ou autres instrumens, c'est sa droite nature. Je vous envoie aussi une balade que je fis avant que je receusse vostre douce ymage; parce que je estoie un po bleciez en l'esperit, pour aucunes paroles que on m'avoit dites. Mais si tost que je vi vostre douce ymage, je fui garis & hors de merencolie. Ma tres-souveraine dame, je vous eusse porté mon livre pour vous esbattre, où toutes les choses sont que je fis onques : mais il est en plus de* .XX. *pieces; car je l'ay fait faire pour aucun de mes seigneurs; si que je le fais noter, & pour ce il convient que il soit par pieces. Et quant il sera notés, je le vous porteray ou envoieray, s'il plaist à Dieu. Ma tres-souveraine dame, je prie Dieu qu'il*

---

l'Archiprestre, vint en aide à Henry de Joinville, comte de Vaudemont, contre le duc de Bar. Elle fit d'horribles ravages en Bourgogne & en Champagne de 1360 à 1365. « Cum difficultate poterant transire itinerantes quin essent ab illis modo praedonico spoliati; & si se defendissent, forsitan interfecti fuissent. » (*Continuatio Chronici Guillelmi de Nangiaco*, ed. Geraud, t. II, p. 329.) — « Lors (en 1361) avoit, » disent les *Grandes Chroniques de France*, « grant foison d'Anglois & autres és parties de Brie & de Champagne qui gastoient tout le pays & faisoient du pis qu'ils povoient; dont aucuns se apelloient la *Grant compagnie*. (Éd. de 1838, t. VI, p. 221.)

(1) *Morpheus*, composé pour Jean duc de Berry, au moment de son départ de France pour se rendre otage en Angleterre, ne peut avoir été écrit avant le mois de novembre 1360. Dans ce poëme il n'y a que la complainte de l'amant qui ait pu demander un chant & c'est la musique que Machaut auroit seule composée pour sa dame.

(2) J'avoue ne rien entendre à ce point de comparaison.

vous doint tout ce que voſtre cuers deſire; & tele honneur comme je vorroie que vous euſſiez; & ainſi comme pour moy vorroie, vous doint Dieus ſoulas & joie!

Voſtre tres-loial amy.

Après ce, je m'acheminay,
Et tout droit pris mon chemin ay,
Pour bien mon voiage aſſevir,
Et auſſi pour ma dame oïr.
Si montay ſur ma haguenée
Qui eſtoit groſſe & graſſe & lée,
Et m'en alay tout belement,
Car bien en avoie aiſement.
Tant fis que je vins à la ville,
Où plus avoit barat & guille
Qu'en ville où je fuiſſe onques mais.
Si alay à l'egliſe : mais
Tantoſt com le piet mis dedens,
Je fis un veu entre mes dens,
Que tant comme laiens ſeroie,
Tous les jours de nouvel feroie, (1)
Pour l'amour de ma dame douce
Qui vuelt & qui deſire tout ce
Qui me plaiſt par bien; (Dieus li mire!)
Et ſi vuet eſtre mon doulz mire.
Là fui en grant dévotion;
Et c'eſtoit mon entention
Que j'y féiſſe ma nuefvaine;
Mais j'y fui près d'une quinzaine,

---

(1) Il ſemble qu'il devroit y avoir :

Tous les jours dit nouvel feroie....

Dit ou *vers*.

Pour .I. accident qui me vint.
Car de là partir me convint
Au commandement d'un ſeigneur,
Qu'en France n'a point de greigneur,
Fors un; Dieus le gart où il maint, (1)
Et à grant joie le ramaint!
Mais ce ne me deſplaiſoit mie, (2)
Car j'aloie véyr m'amie.
Si que là maintes fois penſay
Et mon veu ainſi commenſay.
Mais elle ſi bien l'entendi
Qu'à chaſcun fait me reſpondi :

BALADE.

De mon vrai cuer jamais ne partira
L'impreſſion de vo douce figure;
Car voſtre ymage empraînte ſi l'i ha,
Qu'il n'eſt cyſel ne liqueur ne raſture,
N'au monde n'a ſi ſubtil créature
Qui l'en péuſt effacier ne oſter,
Ne qu'on porroit tarir la haute mer.

Mon Dieu terrien eſt & fu & ſera,
Tant comme en moy ſera vie & nature;
Et, après mort, mon ame l'amera
Pour ſa biauté qui en envoiſéure
Nouriſt mon cuer de ſi douce paſture
Que ne la puet guerpir n'entroublier,
Ne qu'on porroit tarir la haute mer.

---

(1) Il entend ſans doute par le premier, Charles, Dauphin, & par le ſecond, le Roy Jean, qui venoit de retourner en Angleterre (1362).

(2) Il devoit partir de cet endroit, pour rejoindre le Dauphin, cinq jours après avoir accompli ſa neuvaine; &, ajoute-t-il, « je n'étois pas fâché de demeurer cinq jours de plus dans la ville où étoit ma dame. »

Et, avec ce, elle me garira
De tous les maus qu'Amours sueffre & endure;
Et toutes fois que mes cuers la verra,
M'esperance sera ferme & séure.
Qu'estes si bonne & si sage & si pure,
Que ne vorriés ne daigneriés fausser,
Ne qu'on porroit tarir la haute mer.

LA DAME.

CHANSON BALADÉE.

Cils a bien fole pensée
Qui me cuide à ce mener
Que cellui où suis donnée
Laisse, pour un autre amer.
Ne ne porroit avenir
Que guerpir
Le péusse nullement;
Ne qu'en moi péust venir
Le plaisir
D'autre amer; car vraiement
En s'amour sui si fermée
Et mise, sans dessevrer,
Que pour créature née
Ne le porroie oublier.
Cils a bien fole pensée, &c.

Mi penser, mi souvenir,
Mi desir,
Et m'amour entierement
Sont en li, sans departir;
Qu'avenir
Ne puis à joie autrement.
Et sans li riens ne m'agrée,
Sans li tout dous m'est amer,
D'autre ne quier estre amée,
Fors de lui qu'aim sans fausser.
Cils a bien fole pensée, &c.

Nient plus qu'on porroit tarir
Et tenir
La mer ſans nul mouvement,
Ne porroit-on repentir
N'alentir
Mon cuer d'amer loiaument
Cil qui deſſeur tous m'agrée.
J'en doi bien Amours loer,
Quant je ſui enamourée
Du meilleur qu'on puiſt trouver.
Cils a bien fole penſée, &c.

L'AMANT.

RONDEL.

Belle, voſtre dous ymage,
Que j'aim amoureuſement,
M'a mis en vo dous ſervage;
Souvent contre mon courage
Me fait vivre liement,
Belle, voſtre dous ymage,
Que j'aim amoureuſement.

Car quant je li fais hommage,
Elle rit ſi doucement
Que tous mes maus aſſouage.
Belle, voſtre dous ymage,
Que j'aim amoureuſement,
M'a mis en vo dous ſervage.

LA DAME.

RONDEL.

Amis pour ce l'envoiai-ge
A vous que j'aim loyaument
De cuer, ſans penſer folaige,
Pour abaiſſier le hauſſaig

hauſsaige

De Defir qui vous efprent.
Amis pour ce l'envoiai-ge
A vous que j'aim loiaulement.

Et s'il fait en vous outraige,
Souffrés debonnairement,
Et baifiés fon dous vifaige.
Amis pour ce l'envoiai-ge,
A vous qui j'aim loiaulment
De cuer, fans penfer folaige.

L'AMANT.

RONDEL. ET Y A CHANT.

Se mes cuers art, & li voftres eftaint,
Dame, jamais ne puis à joie ataindre,
Car li defir qui à mort m'a ataint,
Se mes cuers art, & li voftres eftaint,
Bruyft mon cuer, & mon viaire taint,
Si que fans vous m'ardeur ne puet eftaindre.
Se mes cuers art, & li voftres eftaint,
Dame jamais ne puis à joie ataindre.

LA DAME.

RONDEL. ET Y A CHANT.

L'amour de vous qui en mon cuer remaint,
Tres-dous amis, jamais ne puet eftaindre,
Car fans ceffer, en ma penfée maint
L'amour de vous qui en mon cuer remaint.
De nulle riens n'eft qui tant mon cuer taint,
Si croift adès, ne jamais jour n'iert meindre,
L'amour de vous qui en mon cuer remaint,
Tres-dous amis, jamais ne puet eftaindre.

Après les chofes deffus dites,
Tant les grandes com les petites,

Ma dame m'efcript doucement
Qu'elle defiroit durement
Que je par devers li alaiffe,
Et que ma neufvaine laiffaffe :
Mais ce pas ne me commandoit.
Toute voie elle me mandoit,
Et je tenoie vraiement
Sa parole à commandement.
Si me parti & m'en alay,
Et fis tant que véue l'ay.
Mais ainfois que je la véiffe
Ne que parole li déiffe,
Se Dieus me doinft benéyffon,
Je n'os onques fi grant friffon,
Si grant paour, ne fi grant doubte.
Car la char me fremiffoit toute,
Et la caufe je ne favoie,
Fors tant que véoir la devoie.
Si appellay mon fecretaire
Et li defcouvri mon affaire,
Coment fort eftoie entrepris
Et du mal amoureus efpris.
Si dift que je me confortaffe,
Et que de riens ne me doubtaffe ;
Qu'elle ne me morderoit pas :
S'i m'en aloie pas à pas.
Mais mon cuer & mon corps enfemble
Trembloient plus que fueille en tremble.
Je ne met pas icy fa lettre,
Que ce feroit trop long à mettre
De fi petitettes lettrelles,
Jàfoit ce qu'elles foient belles;
Qu'à li tous les jours envoioie,

Et elle à moi. Que vous diroie?
Dont cy mettre enhardir ne m'os,
Car il n'i avoit que .ij. mos;
Et pour ce ſeulement m'en tais,
Car d'autre choſe ſui entais. (1)
Si fis en alant ces .II. choſes
Qui en ce livre ſont encloſes.

L'AMANT.

RONDEL.

Vos penſées me ſont commandement,
Si feray ce que vos cuers me commande;
Quant j'oy & voy voſtre dous mandement,
Vos penſées me ſont commandement.
S'amours me doinſt joie & amendement
De vous, à qui mon vrai cuer recommande!
Vos penſées me ſont commandement
Si feray ce que vos cuers me commande.

LA DAME.

RONDEL.

Amis, venés vers moy ſéurement,
Car il n'eſt riens où tant mes fins cuers tende;
Véus ferés tres-amoureuſement;
Amis, venez vers moy ſéurement.
Et ce vous jur & promet loyaulment
Que pour vos maus faut que joye vous rende.
Amis, venés vers moy ſéurement,
Car il n'eſt riens où tant mes fins cuers tende.

---

(1) *Être entais*, avoir en tâche, être chargé.

L'AMANT.

CHANSON BALADÉE.

Douce, plaiſant & debonnaire,
Onques ne vi vo dous viaire,
Ne de vo gent corps la biauté;
Mais je vous jur en loiauté
Que ſur tout vous aim, ſans meffaire.

Certes & je fais mon déu,
Car j'ay moult bien apercéu
Que de mort m'avez reſpité
Franchement ſans avoir tréu.
Qu'à ce faire a Amours méu
Vo gentil cuer plain de pité.
Si ne doi pas eſtre contraire
A faire ce qui vous doit plaire
A tous jours mais; qu'en verité,
Mon cuer avés & m'amiſté
Sans partir, en vo dous repaire.
Douce, plaiſant & debonnaire, &c.

Ne m'avez pas deſcongnéu,
Ains m'avez tres-bien cognéu,
Par voſtre grant humilité,
En lit de mort où j'ay géu.
Belle quant il vous a pléu,
Que vous m'avés reſuſcité;
Si que je ne m'en doi pas taire.
Ains doi par tout dire & retraire
Le grant bien qu'en vous ay trouvé,
La douceur, le bien, l'onneſté
Qui en vo cuer maint & repaire.
Douce plaiſant & debonnaire, &c.

Et ſe fortune m'a néu,
Et fait dou pis qu'elle a péu,

Voſtre douceur l'a ſormonté,
Qui m'a de joie repéu,
Et ſa puiſſance ha deſcréu,
Et ſon orgueil ſuppedité.
Pour ç'avez mon cuer ſans retraire.
Qu'Amours, qui tout vaint & tout maire,
Le vous ha franchement donné;
Se li voſtre le prent en gré
Onques ne vi ſi douce paire.
Douce plaiſant & debonnaire,
Onques ne vi vo dous viaire.

LA DAME.

CHANSON BALADÉE.

Dès que premiers oÿ retraire
De vous, dous amis debonnaire,
La valeur & la grant bonté,
Mon cuer fu ſi en vous enté
Qu'onques puis ne l'en pos retraire.

Jàſoit ce qu'onques congnéu
Ne vous éuſſe ne véu,
Vous fiſt Amours mon cuer donner;
Et ſi, n'éuſſe pas créu
Que tout mon temps euſſe péu,
Sans voir, nul homme tant amer.
Mais bonne Amour le me fiſt faire,
Et le renon de voſtre affaire,
Qui a mon cuer entalenté
Si fort, que j'ay en volenté
De vous amer ſans riens meſfaire.
Dès que premiers oÿ retraire, &c.

Mais pluſeurs fois ymaginay
En mon cuer, & determinay
Que je penroie un homme eſtrange,

Et de nous .II. feroie change,
Et le menroie devant elle
Telement & à tel cantele
Qu'on diroit : « Vefcy voftre ami, »
Pour véoir s'elle aroit de mi
Congnoiffance, & qu'elle diroit,
Ne quel femblant elle feroit.
Et celle méifme penfée
Eftoit en fon cuer enfermée,
Si com elle l'a congnéu
Depuis ce que je l'ay véu.
Mais ne fu pas fait enfement,
Et ce fu le mieus vraiement.
Briefment je vins en fa prefence :
Et quant je vi fa contenence,
Sa maniere, fon bel acueil,
Son dous vis & fon riant oeil,
Et fa coulour blanche & vermeille,
Et fon gent corps qui à merveille
Eftoit lons & droit & traitis,
Envoifiés, cointes & faitis,
Et j'oÿ fa douce parole
Qui n'eftoit eftrange ne fole,
Ainfois me dift : « Mon dous ami,
« Venez avant, parlés à mi ;
« Vous foiez li tres-bien venus !
« Longuement vous eftes tenus
« De moi vifiter & véoir.
« Venez ça delez moi féoir. »
Et fi me prift de fa main blanche
Trop plus que la noif fur la branche.
Et quant elle me falua
Par nom d'ami, mes cuers mua

Si tres-fort que je ne ſavoie
Parler à li, ne où j'eſtoie.
Et ſi ſentoie une froidure
Entremellée d'une ardure
Qui faiſoit fremir & ſuer
Mon corps, & ma couleur muer.
Mais la franche & la debonnaire
Vit & congnut bien mon affaire,
Et de moy couvrir ſe pena;
Et en un verger me mena
Qui eſtoit biaus, cointes & gens;
Et me mena loing de ſes gens,
Et me diſt : « Dous amis parfais,
« Prenez, & par dis & par fais,
« Moi & le mien, & quanque j'ay.
« Je ne reſſemble pas le jay
« Qui n'a que plumes & paroles;
« N'en moy n'a nulles paraboles.
« Tenés ma foi, je vous promet
« Que tout mon cuer & m'onneur met
« En voſtre main, or les gardés,
« Dous amis, & me regardés. »

Lors miſt ſa main deſſeur ſon pis,
Et diſt : « Je ne vaurrai jà pis,
« De dire ce que dire vueil :
« Et ſi vueil acomplir mon vueil.
« Veſci mon cuer, ſe je povoie,
« Par ma foy je le metteroie
« En voſtre main pour l'emporter.
« Or vous vueilliez dont conforter,
« Et ne merencoliés mie,
« Car je ſuis voſtre vraie amie;

« Et de faire voſtre plaiſir,
« En tous biens, ay tres-grant deſir.
« Et ſachiés, amis, celle amour
« Qui fait en nos .ij. cuers demour,
« Venue eſt de Dieu proprement;
« Car vous ſavez certainement
« Qu'onques-mais nous ne nous véiſmes,
« Ne paroles ne nous déiſmes.
« Et ſi ſay bien que vous m'amés,
« Et ſi eſtes amis clamés;
« Et puiſque Dieus l'a volu faire,
« Il ne puet qu'à bonne fin traire. »

Après ce, je li reſpondi
Si bas qu'à peine m'entendi,
Car la parole me trembloit
Et tous li corps, ce me ſembloit :
« Tres-belle, vous eſtes ma dame,
« Et je ſuis vos amis, par m'ame. »
Mais, en ce diſant, la liqueur
Qui eſtoit par dedens mon cuer,
Me degouta parmi les yeus
Deſſus ma face, en pluſeurs lieus;
Car mes cuers eſtoit ſi eſtrains
Et de ſa biauté ſi conſtrains,
Que je plouroie tendrement.
Et lors me diſt moult doucement :
« Mes dous amis, mes fins cuers dous,
« Dites-moy, pourquoy plourés-vous?
« Pourquoy faites-vous tel ſemblant,
« Et avés le cuer ſi tremblant?
« Amis, ſoiez aſſéurés
« Que le mal que vous endurés

« Pour moy, hautement meriray, (1)
« Et doucement vous gariray. »
Je ne la pos remercier,
Mais sa main prins, sans detrier,
Et moult humblement la baisay;
Dont un petit me rapaisay.
Et quant un po fui rapaisiés,
Et d'à li parler plus aisiés,
Je prins congié & me parti;
Mais ce fu en si dur parti
Que je cuiday au departir
Que li cuers me déust partir.
Si repris un po ma maniere, (2)
Et m'en alay par l'uis d'arrière,
Par quoy on ne s'apercéust
Qu'en moy dueil ou tristesce fust.
Mais de sa cointe vestéure
Me tais; dont je fais mespresure,
Qu'abit onques ne vi si cointe,
Ne dame en son habit si jointe.
Pour ce un petit en parleray,
Ne jà le voir n'en celeray.

D'asur fin ot un chaperon (3)
Qui fu semés tout environ
De vers & jolis papegaus,
Eslevés, & tous parigaus;
Mais chascuns à son col fermée

(1) Récompenserai.

(2) Ma contenance.

(3) Les dames nobles du quatorzième siècle portoient, dit M. Viollet-Leduc, le chaperon en manière d'aumusse, ou autour du cou. Voyez la figure donnée dans le *Dictionnaire du Mobilier*, t. III, p. 134.

Avoit une eſcherpe azurée,
Et toute droite la blanche ele;
Et leur contenance eſtoit tele,
Que li uns devant li regarde
L'autre d'arrier, qui fait la garde.
Ainſi comme dame doit eſtre
Sur garde, à deſtre & à ſeneſtre.
Là doit-elle bien regarder
S'elle vuelt bien s'onneur garder.
Veſtie ot une ſourquanie (1)
Toute pareille & bien taillie,
Fourrée d'une blanche hermine
Bonne aſſés pour une roÿne;
Mais la douce, courtoiſe & franche
Veſti ot une cote blanche,
D'une eſcarlate riche & belle (2)
Qui fu, ce croy, faite à Bruſſelle.
Et ſi tenoit une herminette
Trop gracieuſe & trop doucette,
A une chainnette d'or fin;
Et un anel d'or en la fin,
A lettres d'eſmail qui luiſoient,
Et qui, *gardés-moy bien*, diſoient.
Tu qui ſcés jugier des coulours,
Et des amoureuſes dolours,
Dois ſavoir la ſegnifiance
Et de ſon habit l'ordenance.
Plus rien diray à ceſte fie,
Car bien ſcez que ce ſignifie.

(1) Plus tard : ſouquenelle. Vêtement de deſſus.

(2) Vous voyez que le ſens d'*écarlate* n'entraînoit pas l'idée de couleur rouge. Il en étoit de même du mot *pourpre*.

Mais elle ot de .xv. à .xx. ans,
Dont je la prise mieus .xx. tans.
Plus ne di de la grant richesse
De son habit, de sa noblesse,
Car bien dire ne le saroie,
Pour ce qu'espoir j'en mentiroie. (1)

Et s'aucuns voloit mesprisier
Ma douce dame, ou mains prisier,
Pour ce qu'elle ainsi m'appella,
Ou se assez largement parla, (2)
C'est son bien, s'onneur & son los,
C'est ce dont je la pris & los;
C'est douceur, c'est humilité
Et franchise, & douce pité,
(Quant uns amans est en ce point,)
De remettre son cuer à point.
Car se .x. mois devant li fusse, (3)
Jà semblant fait ne li éusse
De grace ou s'amour requerir,
Car ne li osasse querir;
Ne nulz homs n'i péust noter
Riens qui en féist à oster:
Qu'onques-mais ne m'avoit véu,
Si que s'amour m'a pourvéu.
Et, ma douce dame jolie,
Ce n'est pas trop grant villenie,
S'en ce livre riens mettre n'ose

---

(1) *Espoir*, peut-être.
(2) *Largement*, librement.
(3) Ainsi, il y avoit dix mois qu'il avoit reçu le premier message: apparemment vers la fin de l'année 1361.

Qu'ainſi comme il eſt, & ſans gloſe.
Car contre ſon commandement
Feroie du faire autrement :
Et, puiſqu'il li plaiſt, il m'agrée,
S'obéiray à ſa penſée.

Mais quant je vins à mon hoſtel,
Aſſaut en ma vie n'os tel ;
Car Honte me vint aſſaillir (1)
Dont je cuidai bien, ſans faillir,
Qu'elle me déuſt eſtrangler.
Onques-mais ourſe ne ſangler
Ne beſte, tant fuſt fourſenée,
Ne vi venir ſi aïrée.
Et quant elle vint contre mi,
Par Dieu tout li ſans m'i fremi ;
Car moult haut diſt : « Certes, amis,
« De folie t'ies entremis,
« Qui vués la plus tres-belle amer
« Qui, deçà mer ne delà mer,
« Soit congnéue ne trouvée.
« Tu dois bien haïr la journée
« Que premierement la véis,
« Ne que delez li t'aſſéis ;
« Car vraiement tu n'ies pas dignes
« Par dis ne par fais ne par ſignes,
« Seulement de li deſchauſſier.
« Et ſi t'ies volu avancier

(1) On va voir ici que Machaut, en s'étendant ſur ce que lui repréſentent tour à tour dames *Honte* & *Eſpérance*, ne ſonge à intéreſſer que ſa maîtreſſe. Ce débat de la Honte & de l'Eſpérance nous paroîtra un peu long, quoiqu'il ſoit ici bien à ſa place.

« Tant, que dit li as que tu l'aimes;
« Et auſſi ta dame la claimes.
« Par ma foi ! c'eſt grant ribaudie,
« Grant outrage & fourſenerie,
« De ſi faite choſe entreprendre.
« Qui t'éuſt tantoſt mené pendre,
« Il n'éuſt perdu que la corde;
« Qu'à ce toute raiſon s'acorde
« Que bien t'en déuſſes garder,
« Quant dignes n'ies dou regarder,
« Ne de penſer qu'elle t'amaſt,
« Comment qu'elle ami te clamaſt.
« Et comment ne te ſouvient-il
« Qu'elle dou tres-mortel peril
« Où tu eſtoies te getta,
« Par les lettres qu'elle ditta;
« Et qu'elle t'a reſuſcité
« .II. fois par grant humilité,
« Et te getta hors d'orphenté,
« Et t'a rendu joie & ſanté
« Et ton amoureus ſentement
« Qu'avoies perdu longuement.
« Et ſi t'a fait cointe & gaillart;
« Et tu eſtoies un paillart
« Et ies, car cuer as nice & rude,
« Plain du pechié d'ingratitude,
« Et chetif, dolereus & las,
« Quant remerciée ne l'as
« Des grans honneurs & des bienfais
« Qui par elle t'ont eſté fais.
« Se tu avoies la vaillance
« D'Ector le fort, & la ſcience
« De Salomon, & la largeſce

« D'Alixandre, & la grant richefce
« De Noiron, & la grant biauté
« D'Abfalon, & la loiauté
« Du roy David qui fu loiaus,
« Et la proefce de Ayaus, (1)
« Et jonefce à ta volenté,
« Et de toute grace plenté,
« Ne porroies-tu deffervir,
« Toute ta vie, par fervir,
« Tant que tu péuffes fouffire
« A tel dame amer, à voir dire.
« Et en riens n'as recongnéu
« Les biens dont elle t'a péu.
« Cuide-tu qu'il ne l'en fouveingne,
« Et que pour coquart ne te taingne?
« Certes fi fait, & ne t'en doubte,
« Qu'honneur & vaillance fcet toute. »

Et quant je fui bien heraudés, (2)
Si com joué éuffe aus dés
M'onneur & toute ma chevance,
Et j'eus bien oÿ cefte dance,
Envers li me vols efcufer.
Mais elle n'en fift que rufer ;
N'onques oÿr ne me deingna,
Et plus de cent fois fe feingna
De la honte & dou grant meffait
Que j'avoie à ma dame fait.

Après Honte, Efpoirs m'apella,

(1) Ajax.
(2) Nous difons dans le même fens : *bien drappé*, bien blafonné.

Et dist : « Dous amis, es-tu là?
« As-tu esté bien laidengiés,
« Et de joie bien estrangiés,
« Pour la plus belle du pays?
« Et pour ce qu'es trop esbahis, (1)
« Toutes les fois que tu la vois.
« Car tu n'as maniere ne vois
« Dont tu puisses à li parler.
« Dous amis, laisse tout aler
« Si fais parlers, & ne t'en chaille.
« Conforte-toi, vaille que vaille :
« Ta dame est sage & prevenant,
« Et si t'a bien dit, cy devant,
« Que tu dois estre tous séurs
« Qu'elle t'aime, & c'est tes éurs
« Qu'elle, pour riens ne le diroit
« S'il n'estoit, & n'en mentiroit;
« Si que, dous amis, ne t'esmaie,
« Se tu as l'amoureuse plaie.
« Elle te voit parmi le cuer,
« Si ne dois penser, à nul fuer,
« Qu'elle jamais laissier te doie;
« Car tu es siens & elle est toie.
« Et si, li as bien oÿ dire
« Qu'elle vuet estre ton dous mire,
« Et que jamais ne te laira;
« Et certes, jà n'en mentira.

« Cuide-tu, se Dieus te doinst joie,
« Que bonne dame se resjoie,

(1) Et c'est parce que tu es trop interdit.

« Quant elle oit un bon advocas
« Qui bien ſcet propoſer ſon cas,
« Et qui ſoutilment li parole,
« Et bien ſcet polir ſa parole;
« Et qui par droit li vuet prouver
« Qu'il doit en li merci trouver?
« Certes nennil, ains li anuie
« Plus toſt que ne fait longue pluie.
« Car quant une dame de pris,
« Qui a d'amer le cuer eſpris,
« Voit telles gens, petit les priſe,
« Et tout leur affaire deſpriſe.
« Mais onques ſi bien ne dittas, (1)
« Com à briés mos tes maus dit as.
« Car malades fait mauvaiſe euvre,
« Qui à ſon mire ſes maus cuevre;
« Et tu li as ton mal ouvert
« A un ſeul mot, & deſcouvert.
« Si, ne te dois pas eſmaier
« Qu'elle te doie delaier,
« Et que briefment ne te conforte.
« Or ſoies lies; & te deporte.

« J'ay grant deſpit de celle garce: (2)
« Pléuſt or à Dieu que fuſt arſe!
« Elle eſt chetive, nice & fole:
« Et vraiement elle m'afole,
« Qui les amans ainſi reprueve
« De tout ce qu'Amours leur apprueve.

(1) N'écrivis, ne dictas lettres.
(2) De Honte, qui avoit parlé la première.

« Elle ne ſcet nés qu'une beſte;
« Onques ne fu à bonne feſte.
« Et s'elle y eſt, en un congnet
« Se boute adés, des gens longnet,
« Et s'ahonte quant on la voit.
« Et encor plus : s'elle ſavoit
« Une tres-bonne compaignie,
« Qui fuſt de joie acompaignie,
« Ou qu'Amours, amie ou amis,
« Se fuſſent aucun bien promis,
« Certes elle l'empeſcheroit,
« Et le milleur en oſteroit
« S'elle pooit; qu'elle n'a cure
« De choſe qui ne ſoit obſcure;
« N'elle ne vuet pas qu'on la voie
« En lit, ou en chambre, ou en voie;
« A ſon pooir touſdis ſe muce :
« Se deſous les glaces de Pruce (1)
« Eſtoit noïe & craventée,
« Des amans ſeroit toſt plourée.
« Car honteus, en jour de ſa vie,
« Ne couars n'ara belle amie;
« Et Fortune aïde aus hardis,
« Et grieve les acouardis.

« Si qu'amis dous, conforte-toy
« Et ne cure de ſon chaſtoy;
« Que vraiement c'eſt grant folie,
« Qui s'en donne merencolie.
« Ta dame te remandera,

(1) De Pruſſe, où Machaut étoit allé.

« Certaine en ſuis, & ſi fera
« Tant, que de li te loeras,
« Et à s'amour jà ne faurras.
« C'eſt le confort que je t'aporte. »

Mais j'oÿ hurter à la porte,
Tout ainſi com elle voloit
Finer ce dont elle parloit,
Et vi que c'iert mes ſecretaires;
S'en amenda moult mes affaires.
Et quant il me vit, à moy vint,
Car de moy moult bien li ſouvint,
Et diſt : « je vous diray nouvelles
« Qui vous feront bonnes & belles.
« Vo dame de par moy vous mande;
« Et m'a dit que je vous attande,
« Et que tout droit à li vous maine.
« Car il a bien une ſemaine,
« Voire .I. mois, qu'elle ne vous vit,
« Et li ſemble, ce le m'a dit.
« Levés-vous & venés à li. »

Mais en l'eure os le vis pali.
Car il me vint une fréour
Qui eſtoit fille de Paour.
Toutevoie je me levay,
Et mon vis & mes mains lavay;
Car j'eſtoie tous eſtourdis;
Tous peſans & tous alourdis.
Si qu'enſemble nous en alaſmes
Et de pluſeurs choſes parlaſmes,
Tant que je vins où elle eſtoit.
Mais là Tres-belle pas n'eſtoit,

Ains ſe ſéoit toute ſeulette,
Fors, ſans plus, d'une pucellette
Qui aloit cueillant des florettes,
Marguerites & violettes.
Car elle eſtoit en ſon vergier,
Où j'entray ſans faire dangier.
Tres-humblement la ſaluay,
Mais au ſaluer tout muay.
Lors elle me priſt par la main,
Et dit : « Amis, par ſaint Germain,
« Grief m'eſtoit que je vous véiſſe
« Et qu'aucune choſe apreniſſe
« De vos choſes & de vos fais
« Qui ſont à ma loenge fais. »
Et je, forment la reſgardoie,
Mais nulle choſe ne diſoie :
Lors priſt doucement à chanter
Et diſt ainſi en ſon chanter :

Amis, amés de cuer d'amie,
Amés comme loiaus amis.

Je li reſpondi, ſans demeure,
Ce Rondel que je fis en l'eure :

RONDEL.

Douce dame, quant je vous voy,
Mes cuers ne ſcet que devenir;
Ne je ne ſay que faire doy,
Douce dame quant je vous voy.
Car Honte & Paour ſont en moy,
Qui me font trembler & fremir;
Douce dame quant je vous voy
Mes cuers ne ſcet que devenir.

Et la belle me refpondi
Tantoft, que plus n'i atendi :

Tres-dous amis, quant je vous voy
Vous faites mon cuer resjoïr,
Nulle doleur ne maint en moy,
Tres-dous amis, quant je vous voy.
Ne il n'eft triftece n'anoy,
Ne mefchief qui me puift venir,
Tres-dous amis, quant je vous voy,
Vous faites mon cuer resjoïr.

Lors me pria que je préiffe
Matere en moy dont je féiffe
Chofe de bonne ramembrance;
Si fis ainfi, en fa prefence :

BALADE.

Le bien de vous qui en biauté florift,
Dame, me fait amer de fine amour;
Voftre biauté, qui toufdis embelift,
De dous efpoir me donne la favour.
Voftre douçour adoucift ma dolour,
Vos maniere m'enfeingne & me chaftoie,
Et vos regars maintient mon cuer en joie.

Vos dous parlers me fouftient & nourift
En flun de joie & de toute douçour,
Voftre fage maintien fi m'enrichift,
Qui me contraint à haÿr deshonnour.
Vos gentils cuers me fait plus de tenrour
Qu'en .c. mil ans deffervir ne porroie,
Et vos regars maintient mon cuer en joie.

Ainfi vos bien à cent doubles merift,
Sans defferte, mon amoureus labour,
Et fans rouver; qu'en moy n'a fait ne dit,
Grace, povoir, fens, bonté ne valour,

Pour recevoir de ces biens le menour;
Mais vos dous ris maint m'en donne & envoie,
Et vos regars maintient mon cuer en joie.

Quant j'eus ma balade finée,
Ma douce dame desirée
Dist : « c'est bien fait, se Dieus me gart. »
Adont, par son tres-dous regart,
Me commanda qu'elle l'éust,
Par quoy sa bouche la léust.
Car en cas qu'elle la liroit,
Assez mieus l'en entenderoit.
Et je le fis moult volentiers
Et de cuer; mais, endementiers
Que mes escrivains l'escrisoit,
Ma douce dame la lisoit,



Si qu'elle en sot une partie,
Ains que de là fust départie.
Là nous séismes coste à coste.

Mais j'avoie un trop cruel hoſte
En Déſir qui ne ſe partoit
De mon cuer, ainſois le partoit;
Car je véoie, vis à vis,
Son gentil corps fait à devis,
Son dous œil, ſa riant bouchette,
Plus que cériſe vermillette.
Si me ſembloit qu'elle déiſt :
« Baiſiés-moy. » Dieus! qui ce féiſt,
Il n'eſt paradis qui le vaille.
S'avoie en moi une bataille
D'ardant deſir & de penſée
Qui fu de Paour engendrée,
Et fu fille de Couardie.
Là Honte ne s'oublia mie,
Ains y vint, malgré Bon-eſpoir
Qui s'eſtoit oubliés, eſpoir.
Si ſentoie en moy une ardure
Entremellée de froidure,
Et pleine de tele matiere
Qu'elle art ſans feu & ſans fumiere.
Il avoit là un ceriſier,
Q'on doit moult loer & priſier,
Qu'il eſtoit rons comme une pome;
Et ſi avoit moult belle come, (1)
Et eſtoit de ſi bel afaire
Com Nature le ſavoit faire.
Si que d'illueques nous levaſmes,
Et deſſous ombroier alaſmes;
Et ſur l'erbe vert nous ſéiſmes.

(1) Feuillage, chevelure.

Là, maintes paroles déifmes
Que je ne vueil pas raconter,
Car trop long feroit à conter ;
Mais fur mon giron s'enclina
La belle, qui douceur fine a.
Et quant elle y fu enclinée,
Ma joie fu renouvelée.
Je ne fay pas s'elle y dormi,
Mais un po fommilla fur mi.
Mes fecretaires qui fu là
Se mift en eftant, & ala (1)
Cueillir une verde fueillette,
Et la mift deffus fa bouchette :
Et me dift : « Baifiés cette fueille. »
Adont Amours, vueille ou ne vueille,
Me fift en riant abaiffier
Pour cefte fueillette baifier.
Mais je n'i ofoie touchier,
Comment que l'éuffe moult chier.
Lors Defirs le me commandoit,
Qu'à nulle riens plus ne tendoit ;
Et difoit que je me haftaiffe,
Et que la fueillette baifaffe :
Mais cils tira la fueille à li,
Dont j'eus le viaire pali ;
Car un petit fui paoureus
Par force du mal amoureus.
Nonpourquant à fa douce bouche
Fis lors une amoureufe touche ;
Car je y touchay un petiot,

(1) Se leva.

Certes, onques plus fait n'i ot:
Mais un petit me repenti,
Pour ce que quant elle ſenti
Mon outrage & mon hardement,
Elle me diſt moult doucement :
« Amis, moult eſtes outrageus;
« Ne ſavés-vous nuls autres jeus? »
Mais la belle priſt à ſourire
De ſa tres-belle bouche, au dire;
Et ce me fiſt ymaginer,
Et certainement eſperer
Que ce pas ne li deſplaiſoit,
Pour ce qu'elle ainſi ſe taiſoit.
Toutevoies, je m'aviſay,
Et tant la chieri & priſay
Que je li dis : « Ma chiere dame,
« S'il y a choſe où il ait blame,
« Ne ſe je vous ay riens meffait,
« Pour Dieu, corrigiés le meffait,
« Et de fin cuer le vous amende.
« Ma bele, or recevés l'amende;
« Car fine amour le me fiſt faire,
« Par conſeil de mon ſecretaire;
« Et grans deſirs m'i contraingnoit,
« Qu'à ce en riens ne ſe faingnoit.
« Et certes tant le deſiroie
« Que aſtenir ne m'en pooie : »
Si qu'ainſi m'eſcuſay ſans fable.
Et elle l'ot ſi agréable,
Qu'onques-puis nul mot ne m'en dit,
En fait, en penſer ou en dit,
Par quoy en riens je percéuſſe
Qu'en ſa bonne grace ne fuſſe.

Là demouray .viii. jours entiers, (1)
Que mes chemins & mes ſentiers,
Mes alées & mon eſtude,
(Comment qu'elle ſoit nice & rude),
Eſtoient tuit à li véoir;
Et j'en faiſoie mon pooir,
Si que, pluſeurs fois, la véoie
Et auſſi ſouvent y failloie.
Mais elle m'avoit en couvent
Qu'elle me verroit ſi ſouvent
Com bonnement elle porroit,
Et non pas quant elle vorroit.
Mais tant com fu là mes ſejours,
Je la véoie tous les jours
En ce vergier cointe & joli
Où elle eſtoit, & moy o li.
Si que la plaiſence amoureuſe
M'eſtoit touſdis plus gracieuſe;
Car je venoie au matinet
En un doulz plaiſant jardinet,
Et là l'atendoie en liſant
Mon livre, & mes heures diſant;
Et quant vers moy eſtoit venue,
Elle paioit ſa bienvenue
De Rondel ou de Chanſonnette,
Ou d'autre choſe nouvelette :
Car ſi tres-doucement chantoit
Que ſes dous chanter m'enchantoit.

Un jour delez li me ſéoie,

---

(1) Péronne l'avoit empèché de finir ſa neuvaine. Il n'étoit reſté en *mouſtier* ou chapelle que ſept jours.

Et moult parfondement mufoie;
Et la tres-belle s'en perçut.
Oiez comme elle me deçut :
Arrier fe traift tout bellement,
Et s'en ala ifnellement
Faire un moult joly chapelet
Qui me fembla trop doucelet :
Car il eftoit de nois muguettes,
De rofes & de violettes.
Et quant elle l'ot trait à chief,
Mettre le vint deffus mon chief;
Et fi me fift une ceinture
La plus belle qu'onques Nature
Féift puis qu'elle fuft créée,
Ne depuis qu'Eve fut fourmée.
Ce fu de fes deulz braffelés,
Lons & traitis, plus blans que lès,
Et parmi mon col les pofa. (1)
Et un petit fe reposa;
Et me dift : « Mes amis tres-dous,
« Dites moy, à quoy penfez vous? »
Je refpondi : « Ma douce amour,
« J'ay fait pour vous une clamour,
« Laquele volentiers arés,
« Et s'il vous plaift vous la farés. »
Lors dou ditter moult me pria
Et je li dis; ainfi y a.

(1) La ceinture de notre Machaut valoit bien le collier d'Hernani :

Mais tu l'as le plus doux, le plus beau des colliers,
Les deux bras d'une femme....

d'autant mieux qu'une femme peut faire de fes bras plus aifément une ceinture qu'un collier.

BALADE.

Le plus grant bien qui me viengne d'amer,
Et qui plus fait aligier mon martire,
C'eſt de mes maus complaindre & doloufer,
Et de mon cuer qui pour les ſiens ſouſpire.
Autrement ne ſay mercy
Rouver, à vous que j'aim trop mieus que my;
Mais bien poés véoir à mon ſamblant,
Qu'aſſez rueve qui ſe va complaignant.

Car je n'ay pas hardement de rouver,
Pour ce que po ſuis dignes, à voir dire,
Dou deſſervir, & ſi doy moult doubter,
Et moy garder que ne m'oie eſcondire :
Car s'il advenoit ainſy,
Vous ociriés voſtre loial amy,
Tres-douce dame; & vous ſavés bien tant
Qu'aſſez rueve qui ſe va complaignant.

Si m'en aten à vous, dame ſans per,
Qui tant valez : Et ſavez que ſouffire
Ne porroit tous li mondes, pour loer
Aſſez vos biens, ne vo biauté deſcrire.
Et ſe vos cuers n'a oÿ
Moy complaindre des maus dont je languy,
Vueillés m'oÿr, rien plus ne vous demant,
Qu'aſſez rueve qui ſe va complaignant.

Voirs eſt que je me complaingnoie
Devant li ſouvent, & plaingnoie.
Dont doucement me reprenoit
Toutes les fois qu'il m'avenoit,
Et diſoit : « Vous vous eſtes plains,
« Dous amis; dont viennent cils plains?
« Par ma foi je vous gariroie

« Tout maintenant, se je savoie.
« Vous ne me devez riens celer,
« Et je vous doy tout reveler.
« Et quant je vous voy à malaise,
« Amis, je ne porroie estre aise;
« Car vostre doleur est la moie.
« Certes tous li cuers me larmoie,
« Quant je vous voy si fort complaindre.
« Amis, ne vous vueilliez plus plaindre,
« Et me dites vo maladie;
« Et se je puis elle iert garie.
« Vous m'appellés vostre maistresse,
« Et vo souveraine déesse,
« Et rien ne me volés rouver!
« Vueilliez savoir, par esprouver,
« L'amour qui en mon cuer demeure,
« Et vous verrés & sans demeure
« Que dessus toute créature
« Vous aim d'amour léal & pure. »

Quant je l'oÿ si plainement
Parler & si ouvertement,
Sa douceur fist mon cuer si tendre
Que ne me pos onques deffendre
Qu'il ne me faillist larmoier,
Et l'iave du cuer avoier (1)
A l'ueil, dont je la regardoie
Piteusement; mais toutevoie,
Je fui ainsi une grant piece;
Si respondi, au chief de piece, (2)

(1) *Envoyer.*
(2) Synonyme de notre : *au bout du compte.*

Et gettay un moult grant ſouſpir :
« Douce dame, ſe je ſouſpir,
« Vous n'en devés avoir merveille,
« Car vraiement je m'eſmerveille
« Comment amans eſt ſi hardis
« Qu'il oſe, par fais & par dis,
« A ſa dame riens demander,
« Voire s'il le puet amender.
« Car demander eſt villonnie,
« Et loange eſt courtoiſie ; (1)
« Ne je ne ſuis mie tailliés
« Que vous me donnés ne bailliés
« Le mendre des biens amoureus.
« S'ai plus chier eſtre doloreus,
« Et mon temps eſter ſans joïr,
« Que rouver & refus oïr.
« Ce n'eſt pas bon de trop enquerre,
« Ne de grant pais ſoy mettre en guerre ;
« Pour ce me tais & me tairay,
« Et Franchiſe ouvrer en lairay,
« Et Bonne amour qui ſcet comment
« Mes cuers eſt tous en ſon commant.
« Car li biens d'Amours ſont parti
« Non pas par moi, non pas par ti,
« Ains ſont departi par Franchiſe,
« Ainſi comme Amour le deviſe.
« Et vraiement plus chier aroie
« Un bien, ſe dignes en eſtoie,
« Qui me fuſt donnés franchement
« De cuer, & amoureuſement,

(1) Loange ſemble avoir ici le ſens de récompenſe.

« Que toute joie ne feroie
« D'amour, ſe je la demandoie.

« Et vous eſtes ſubtil & ſaige,
« Si véés bien, à mon viſage,
« Mon fait, mon eſtat, & ma guiſe,
« Et qu'en moy n'a point de faintiſe.
« Si n'eſt meſtier que je vous die
« Mon meſchief ne ma maladie,
« Car moult bien par cuer le ſavez,
« Et auſſi par eſcript l'avez.
« Et ſe vous m'amez tenrement
« Si com vous dites vraiement,
« Vos fais aus dis feront ounis,
« Ou autrement je ſui honnis,
« Ne ne lairés pas de legier
« Que ne me doiés allegier.
« Et ſe je vous merci rouvoie, (1)
« Il puet eſtre que j'y faudroie;
« Et certes je feroie mors.
« S'aim mieus endurer les remors
« Dont couvertement tous m'eſſil, (2)
« Que moy mettre en ſi grant eſſil.
« Si me vaut mieus ainſi atendre,
« Que rompre mon arſon au tendre. (3)
« Vous me dites que vous m'amez,
« Et vo dous ami me clamez,
« C'eſt le mieus qui de vous me veingne,
« Et c'eſt la guiſe d'Alemaingne,

(1) Si je vous demandois le don d'amoureuſe merci.
(2) Je me ronge en ſecret.
(3) Que rompre l'arc en le tendant.

« Qu'on garist la gent par paroles. (1)
« On l'aprent par tout aus escoles.
« Et je reçoy en pacience
« Quanqu'il vient de vo conscience.
« Il a en vo riche tresor
« .C. mille biens, & plus encor,
« Qui ne porroient estre mendre
« Pour chose qu'on en scéust prendre.
« Ne tant donner en scéussiés
« Qu'adès plus riche ne fuissiés.
« C'est la plante de tout le monde,
« C'est la manne & la mer profonde
« Où l'on ne treuve fons ne rive :
« Cils est bien fols qui en estrive;
« Qui plus en prent plus en y vient.
« Ainsi de vo tresor avient,
« Qu'il accroist tousdis en richesse,
« Quant on en fait plus grant largesse.
« Et se vous en estes avere,
« Tres-belle, foy que doy Saint Pere,
« Bien vous en porrez repentir;
« Car je vous di & sans mentir,
« Toutes choses ont leur saison.
« Je n'i met nulle autre raison,
« Car vous n'estes pas au raprendre;
« Si que bien me poez entendre.
« Mais une chose trop m'argue,
« Qu'entre gent, partout, & en rue,
« Quant vous dites : « venés à mi, »
« Vous m'appellez vo dous ami,

(1) Par la vertu de certaines paroles.

« Et volez bien que chafcuns fache
« Que vous m'amez; dont je me cache,
« Quant enfement parler vous voy,
« Que de vo voie me defvoy. (1)
« Uns biens d'amours couvertement
« Donnés, vault .c. ouvertement.
« Je vueil cy finer mon fermon,
« Que trop longuement vous fermon;
« Et s'ay bien prouvé par mon plaint,
« *Qu'affez rueve qui fe complaint.* »
Ainfi parlames longuement,
Et elle refpondi briefment :
« Amis, j'oy bien voftre complainte,
« Et voftre dolereufe plainte;
« Et que n'avez pas hardement
« De requerir couardement
« La chofe que plus defirez,
« Dont profondement foufpirez;
« Et que vous fentez la morfure
« D'ardant defir qui eft moult fure;(2)
« Et que ne foie avere ou chiche
« De mon trefor puiffant & riche
« Que, par donner ne par promettre,
« Ne puet amenrir ne remettre:
« Et de ce que, devant la gent,
« Vous appelle mon ami gent :
« Par quoy vo conclufion preuve
« Que qui fe complaint affez reuve.
« Si qu'amis, je refponderay
« Et tel refponfe vous feray :

(1) Car je m'écarte de votre voie.
(2) Acide, aigre.

« Que volez-vous que je vous die ?
« Jà couars n'ara belle amie.
« Ne ce n'eſt pas par mon deffaut,
« Amis, qu'en vous joie deffaut.
« Que volez-vous que je vous face?
« Je vous regarde face à face,
« Je vous chante, je vous ſoulace, (1)
« Ami vous claim en toute place :
« Je vous aim ſur tout, c'eſt la ſomme ;
« N'en monde n'a ſi vaillant homme
« Que je volſiſſe avoir changié,
« Amis, pour vous donner congié.
« De mon treſor que tant priſiés,
« Qui ne porroit eſtre priſiés, (2)
« Amis, je le vous abandoing,
« Prenés-le, tout je le vous doing. »

Et je li reſpondi tantoſt :
« Qui tout me donne, tout me r'oſt. » (3)

LA DAME.

« Et de ce qu'amy vous appelle
« Devant la gent, ceſt à cautelle ; (4)
« Que je puiſſe à vous mieus parler,

---

(1) Je chante vos vers, je vous conſole.

(2) « Quant à mon tréſor, c'eſt-à-dire mon honneur, que vous dites être ſans prix, je vous en fais l'abandon. » Il faut avouer que la jeune fille ne pouvoit mieux dire ni faire, pour encourager ſon amoureux tranſi.

(3) Tout me reprend.

(4) Par précaution.

« Et vers vous venir & aler.
« C'eſt le meilleur, bien le ſavez.
« Pour en ce cas, tort en avez,
« Amis, ſe vous en avez honte.
« Ou, dites que je vous ahonte,
« D'or en avant je m'en tairay,
« Et l'amer de tous poins lairay.
« Nonpourquant, je vueil bien qu'on voie
« Nos amours, par rue & par voie;
« Car puis quil n'i ha que tout bien,
« Il me plaiſt, & ſi le vueil bien. »

Et adont, je devins homs teus
Qu'onques-mais ne fui ſi honteus,
Qu'à li ne ſavoie reſpondre;
Et me voloie aler repondre. (1)
Mais la belle qui commande ha
Sur moi, tantoſt me commanda
Que je fuſſe liés & joieus,
Et, en l'eure, toute joie eus.
Car la belle me reparti (2)
D'un bien qui en .ij. ſe parti;
Dont j'emportay une partie,
Et de l'autre fu repartie.
Congié pris, & puis j'avalay
Tous les degrés & m'en alay,
Gais & jolis & envoiſiez,
Et de mes maus tous apaiſiez.
Si m'en alay bouter en cage, (3)
Pour faire mon pelerinage :

(1) Me cacher. — (2) Me fit part. — (3) M'enfermer.

Mais nonpourquant le partement
De nous m'anuioit durement;
Car tous mes cuers li demouroit
Qui la servoit & aouroit.
Si fis ce rondel en chemin,
Et li tramis en parchemin :

RONDEL.

Sans cuer, dolens, de vous departiray,
Et sans avoir joie jusqu'au retour;
Puis que mon cuer du vostre à partir ay, (1)
Sans cuer, dolens, de vous departiray.
Mais je ne say de quele part iray,
Pour ce que, plains de dolour & de plour,
Sans cuer, dolens, de vous departiray,
Et sans avoir joie jusqu'au retour.

LA DAME.

RONDEL.

Sans cuer de moy pas ne vous partirez,
Ainsois arés le cuer de vostre amie,
Quant en vous iert par tout où vous serez; (2)
Sans cuer de moy pas ne vous partirez.
Certaine suis que bien le garderez
Et li vostres me fera compagnie.
Sans cuer de moy pas ne vous partirez,
Ainsois arés le cuer de vostre amie.

Là, fait .IX. jours ma demeure ay; (3)

(1) J'ai mon cœur à séparer du vôtre.
(2) Quand ce cœur sera partout où vous serez.
(3) J'ai accompli ma neuvaine.

Et ainſi com j'y demouray,
Ma dame ne s'oublia mie;
Ains miſt ſus une chevauchie
De dames & de damoiſelles
Cointes, gentes, juenes & belles,
Pour moy véoir & viſeter,
Et de merencolie geter.
Mais onques-mais ne vi pour voir
En ma vie ſi fort plouvoir.
Si vinrent tout droit à l'égliſe
Qui n'eſtoit pas de terre gliſe,
Ainſois eſtoit de pierre dure,
A grans pilers, à grant volture.
Lors vint mon ſecretaire à moy
Et diſt : « Sire, par Saint Eloy,
« Vez-la vo dame, ce m'eſt vis,
« A ce gent corps, à ce cler vis. »
Et je ne me fis pas prier
D'aler vers li ſans detrier.
Si vi tantoſt que c'eſtoit celle
Cui je mis à non Toute-belle.
Mais illec petit ſejourna,
Car en l'eure s'en retourna,
Pour l'amour de ſes compagnettes,
Qui eſtoient ſur eſpinettes, (1)
Pour doubtance de leurs maris,
Qui ont touſdis les cuers marris,
Quant elles ſont en compagnie,
Où l'on meine joieuſe vie;
Voire s'il le puelent ſavoir. (2)

(1) Sur les épines.
(2) *Voire* dans le ſens de *mais*.

Maiṡ elles ont trop po ſavoir,
Se ne ſe ſcevent conſillier,
Pour leurs maris entortillier.

Or ne parlons plus de ceſte oeuvre,
Chaſcuns & chaſcune bien ouevre.
La belle, gracieuſe & douce,
Qui mes maus amoureus adouce,
Oÿ la meſſe toute entiere;
Et je l'eſcoutay par derriere.
Mais trop richement m'echéy, (1)
Que quant on diſt : *Agnus dei*,
Foy que je doy à ſaint Crapais, (2)
Doucement me donna la pais,
Entre .ij. pilers du mouſtier. (3)
Et j'en avoie bien meſtier,
Car mes cuers amoureus eſtoit
Troublés, quant ſi toſt ſe partoit.
En ſouſpirant la convoiay :
Et quant bien fait mon convoi ay,
Dedens ma chambre m'en revins,
Penre pain, ſel & chars & vins,
Entre moi & mon ſecretaire,
Qui avoit le mal ſaint Aquaire. (4)
Quant elle ſe partoit ainſi,
En tel haſte & en tel ſouſſi,

---

(1) M'échut, m'arriva.

(2) S. Caprais ou Capraiſe, abbé de Lérins.

(3) Le *Pax Dei*, plaque ou patène que l'on baiſoit à la meſſe. Ici les lèvres de Péronne furent apparemment le *Pax Dei*.

(4) On donnoit autrefois ce nom à l'épilepſie que ſaint Acaire, évêque de Noyon, guériſſoit; mais ici je crois qu'il faut entendre que le ſecrétaire mouroit de faim.

Je bus petit, & mains menjay,
Et à la table adès ſonjay
Comment ma dame eſtoit venue,
Pour faire ſi courte venue;
Qu'aſſez mieus vaulſiſt ſa demeure,
Que venir & r'aler en l'eure.

Je repris ma devotion;
Mais plus eſtoit m'intention
A penſer à ma vravelette, (1)
(C'eſt à dire à ma damelette.)
Qu'elle n'eſtoit n'à ſaint n'à ſainte.
Si avoie penſée mainte
Qu'amans n'eſt unques aſſévis, (2)
N'aſſaſiés à ſon devis;
Et s'avient po ſouvent, ſans faille,
Qu'aucune choſe ne li faille.
S'avoit en mon cuer grant rumour,
Que feroie de ceſte amour
Où ainſi me ſuis embatus.
Pour c'eſtoie tous abatus,
Que la voy à trop grant dangier; (3)
Et ce faiſoit joie eſtrangier
De moy, ſi que je ne ſavoie
Comment maintenir me devoie.
Si appellay mon ſecretaire,
Et li fis ceſte lettre faire;

---

(1) A ma demoiſelle, *puellula*. Diminutif du mot allemand *fraülein*, fraaulette ou *vraaulette*.

(2) Aſſouvi.

(3) J'étois tout abattu, parce que je la voyois avec trop de difficulté.

Et si, li ay par li tramis
Ce Rondel qu'en la lettre a mis : (1)

RONDEL.

Toute-belle, vous m'avez viseté
Tres-doucement, dont .c. fois vous mercy ;
De tres-bon cuer & par vraie amité,
Toute-belle vous m'avez viseté.
Et avec ce éu avez pité,
Pour conforter mon cuer taint & nercy.
Toute-belle, vous m'avez viseté
Tres-doucement, dont .c. fois vous mercy.

XI. — *Mon tres-dous cuer,* (2) *je vous prie pour Dieu que vous me vueilliez tenir pour excusé, se je n'ay envoié vers vous, puis que vous partistes de moy; car Dieus scet que ce n'est pas par deffaut d'amour ne de bonne volenté; mais, par m'ame, je ne l'ay peu amender, pour certaine chose que mi & mon secretaire vous dirons; &, especiaument, il ne me semble mie bon que j'envoie si souvent par devers vous, pour les paroles,* (3) *& pour ce qu'on ne se puet trop garder. Quanque j'en di & fais, je ne le fais que pour le milleur & pour honneur; comment que je vous desire plus à véoir que toutes les créatures du monde. Et, mon tres-dous cuer, vous ne devez mie penser que ce que j'en fais, le faice pour vous eslongnier; car des meschiés & de toutes les peines qui en l'amoureuse vie sont, sans estre escondis,* (4) *c'est li plus grans que demourer loing de ce qu'on aime. Et quant on ne puet veoir, oÿr ne sentir ce que on*

(1) Que le secrétaire enferma dans la lettre.

(2) Remarquez qu'a partir des gages d'amour donnés & reçus, Machaut ne l'appelle plus sa *tres-chiere & souveraine dame*, mais seulement *mon tres-dous cuer*.

(3) Var. *Paraboles*, bavardages.

(4) Sauf le malheur d'être éconduit.

aime plus & desire que toutes les choses que Nature porroit ne saroit faire; & si ne puet-on souvent envoier vers li, c'est merveilles que li cuers ne part, ne comment uns cuers amoureus puet souffrir ne endurer tele doleur : &, par especial, quant Desirs l'alume & esprent, & le contraint à desirer ce qu'il ne puet veoir ne avoir. Mais, Douce plaisance, Douce esperance, Douce pensée & tres-Dous souvenirs le norrist & soustient. Et, par m'ame, mon tres-dous cuer, se ce n'estoit vostre douce ymage qui me fait plus de biens qui toutes les choses qui sont en ce monde, riens conforter jamais ne resjoÿr ne me porroit, fors seulement morir : car Desirs me meinne trop dure vie, ne je ne suis en lieu n'en place qu'il ne me soit tousjours à l'euil & au cuer; si que se je vous voloie laissier ou oublier, dont Dieus me gart, par m'ame, il ne me lairoit. Si devés estre asseurée de moy, de mon cuer & de m'amour. Et, par ycelui dieu qui me fist, il ne porroit avenir que je vous oubliasse, nés que je porroie monter aus nues sans eschiele. Et je m'en fie en vostre bonté. Si, met m'ame, mon cuer, ma vie & quanque j'ay en vostre ordenance. Et, mon dous cuer, la souvereinneté se taist & unité (1) parole, pour ce que vous dites que vostre fait est li miens, & li miens est li vostres. A Dieu, ma tres-douce amour, qui vous doint joie, pais, & paradis, & volenté de moy amer ainsi comme je vous pense à servir.

Vostre tres-loial ami.

Si n'atendi pas longuement,
Ains me respondi proprement,
De tel metre, & de tele rime
Com li rondeaus que j'ay fait rime.

(1) *Unite* ou *unité*, c'est-à-dire union, égalité de pensées.

RONDEL.

Tres-dous amis, j'ay bonne volenté
De vous donner joie & pais, & mercy,
Et d'acroiſtre vo bien & vo ſanté,
Tres-dous amis, j'ay bonne volenté.
Car dedens vous ay mon fin cuer enté,
Pour ce que voy qu'il me vuet amer cy.
Tres-dous amis, j'ay bonne volenté
De vous donner joie & pais, & mercy.

Quant mes ſecretaires revint,
Salus m'aporta plus de vint,
Voire, par Dieu, plus de cent mille :
Et je ſavoie moult bien qu'il le
Me diſoit veritablement,
Que faire n'oſaſt autrement.
Et m'aporta ce rondelet
Qu'elle avoit fait tout nouvelet,
Et l'avoit en ſa lettre enclos.
Je le vi bien, quant la deſclos.

XII. — *Mon cuer, & mon tres-dous ami, je vous pri tant doucement que je puis, qu'il ne vous vueil deſplaire ſe je ne vous ay eſcript; car en verité je n'ay pas eſpace de vous eſcrire ſi ſouvent comme je vorroie. Et de ce que vous m'avez eſcript qu'il ne me vueille deſplaire ſe je n'ay eu nouvelles de vous, ſachiés que je ne cuide pas que vous péuſſiés faire choſe qui me péuſt deſplaire; car je ſay, & croy certeinnement que tout quanque vous faites, vous le faites en bonne amour & en bonne foy. Mon dous cuer, j'ay bien véu que voſtre nueſvaine ne ſera ce prochain dimenche aſſevie : &, cellui jour, il convient partir, ma ſuer & moy, pour aler à* .IIII. *lieues long; & ſuis certeinne qu'il ſera avant le lundi au ſoir ou le mardi au matin que nous re-*

tournions. (1) *Si vous pri que vous vous vueilliés esbattre aveuc les compagnons qui vous defirront à véoir, & vous feront grant chiere, jufques nous foiens retournées; & penre le temps ainfi comme il venra : car je penfe que le temps me anuiera bien autant comme il fera vous. Et efchivaffe volentiers cefte alée, fe je ofaffe ne péuffe bonnement; mais j'ay efperance que un de nos jours, que nous arons à ma retournée, fi en vaurra bien* .IIII. *de ceus que nous arons perdus, à la peine & bonne diligence que je y metteray. Si vous pri, mon dous cuer, que vous vous vueilliés conforter, & tenir voftre cuer en joie, & penfer que tuit mi defir & toutes mes penfées font pareilles aus voftres, quant à voftre fait. Et, mon dous ami, ne vueilliés penfer ne ymaginer que je vous puiffe laiffier ne oublier, car fe Dieus me doint joie de vous que j'aimme plus que tout le monde, quant je vous lairay, vous verrés toutes les rivieres du monde retourner amont, & ne porroit avenir que je vous oubliaffe pour chofe qui péuft avenir, nés que porroie faire* .I. *nouviau monde de nient. Si que, mes dous amis, je vous pri que vous oftés de voftre cuer toute melencolie, car je ne porroie avoir bien ne joie tant que je vous fceuffe à mefchief. Je pri Dieu qu'il vous doint honneur & joie de tout ce que voftres cuers aime.*

Voftre loial amie.

Sa lettre bien confideray,
Et lors contre moy efperay (2)
Plufeurs chofes à moy contraires;
(Et auffi fift mes fecretaires,) (3)
Qu'elle en aloit hors de fon eftre,

(1) Que lundi ou mardi matin viendra avant notre retour.

(2) *Efperay*, j'attendis, je prévis.

(3) Il fembleroit que le fecrétaire eût mis fon dévolu fur la fuivante de Peronnelle.

Le droit jour que j'y devoie eftre.
Et la belle bien le favoit,
Nonpourquant, partir fe devoit.
Si, devins melencolieus,
Triftes, penfis & enuieus;(1)
Et recommençay fans delay
Mon veu, que je point ne delay ; (2)
Mais le fis de trifte matiere,
Toute contraire à la premiere.

RONDEL.

Long font mi jour & longues font mes nuis,
Et quanque voy me defplaift & anoie,
Quant ce ne voy que trop me fait d'anuis;
Long font mi jour & longues font mes nuis.
C'eftes vous, belle; Amours & tu me nuis,(3)
Quant en larmes mes dolens cuers fe noie;
Long font mi jour & longues font mes nuis,
Et quanque voy me defplaift & anoie.

LA DAME.

RONDEL.

Amis, bien voy que tu pers tous deduis,
Pour ce qu'il faut que face cefte voie;
Dolente fuis quant fi po te deduis.
Amis, bien voy que tu pers tous deduis.
Mais au retour, fe Dieus plaift & je puis,
Je te donray pais, & folas & joie.
Amis, bien voy que tu pers tous deduis,
Pour ce qu'il faut que face cefte voie.

---

(1) Chargé d'ennuis.
(2) Le vœu qu'il avoit fait de compofer une neuvaine de vers.
(3) C'eft vous, belle, l'amour & vous, qui me nuifez.

L'AMANT.

RONDEL.

Belle, quant vous m'arés mort,
Perdut arés voftre ami;
Moult aray piteufe mort,
Belle, quant vous m'arés mort.
Se vos cuers n'en ha remort,
Helas! bien puis dire : aymi!
Belle, quant vous m'arés mort,
Perdut arés voftre ami.

LA DAME.

RONDEL.

Amis, fe Dieus me confort,
Vous arés le cuer de mi,
Qui feur tous vous aime fort;
Amis, fe Dieus me confort.
Or laiffiés tout defconfort,
Car vous l'avés fans demi;
Amis, fe Dieus me confort,
Vous arés le cuer de mi.

L'AMANT.

RONDEL.

Puis que languir fera ma deftinée,
Mes cuers ne puet fi doucement languir,
Com par vous, belle, où font tuit mi defir;
Ce m'iert honneur & bonne renommée,
Puis que languir fera ma deftinée.
Et fe je muir ainfi, tres-belle née,
Pour voftre amour je feray vray martir.

Et ce sera mon millour, sans mentir,
Puis que languir sera ma destinée.
Mes cuers ne puet si doucement languir
Com par vous, belle, où sont tuit mi desir.

Si que ces Rondelés ay mis
En ceste lettre, & li tramis.

XIII. — *Mon dous cuer & ma tres-douce amour, j'ay bien véu ce que vous m'avés escript ; si vous plaise savoir que se vous ne fuissiés en ce pays, je n'i fuisse pas venus, jusques à un grant temps, pour riens qui avenist ; &, à present, je n'ay riens à faire en ce pays fors vous veoir. Helas ! & vous vous en volés partir quant je y doi venir, qui m'est trop dure chose. Et aussi, Monseigneur m'a mandé par ses lettres que, ma .IXne. faite, je voise par devers lui. Mon dous cuer, si m'est & sera trop dure chose de vostre allée, car .I. jour de vostre demeure me sera uns ans, & se vous povez bonnement demourer, à vostre honneur, riens ne me porroit tant plaire ; car, mon dous cuer, vous savez comment il me convient briesment partir, & si ne vous puis mie souvent veoir à ma volenté. Et se vos dous cuers s'acorde à vos douces paroles, vous vous penriés bien près de demourer ;*(1) *& aussi, s'il vous souvenoit bien de vostre borgne vallet.*(2) *Je vous pri doucement que vous me vueilliés rescrire vostre bonne volenté ainsois que vous partés, & toutevoie je vueil tout ce que vous volés. A Dieu mon dous cuer & ma tres-douce amour !*

Vostre tres-loial ami.

Je li envoyay cest escript :

---

(1) Sans doute : *vous prendriez bien à cœur....* ou « vous sauriez bien prendre le temps de.... »

(2) Il entend, je crois, parler de lui-même, apparemment comme l'appeloit en badinant la demoiselle.

Et elle tantoſt me reſcript,
En la maniere & en la fourme
Que ceſte lettre m'en enfourme.
Et ce rondelet m'envoia
Que dedens ſa lettre ploia,
Et reſpont à celui deſſeure
Qu'en preſent fis, & en po d'eure.

RONDEL.

Voſtre langueur ſera par moy ſanée,
Tres-dous amis, que j'aim ſans repentir,
Se moy laiſſiez & Amours convenir;
Je le vous jur, comme amie & amée,
Voſtre langueur ſera par moy ſanée.
Si me devez tenir pour excuſée,
Car il me faut malgré mien obéyr;
Mais je tenray convent au revenir. (1)
Voſtre langueur ſera par moy ſanée,
Tres-dous amis, que j'aim ſans repentir,
Se moy laiſſiés & Amours convenir.

XIV. — *Mon dous cuer & mon dous ami, j'ay receu vos lettres, enqueles vous me faites ſavoir voſtre bon eſtat, dont j'ay moult grant joie plus que de choſe qui me puiſt avenir: & ſe vous ſaviez bien la bonne volenté que j'ay de faire choſe qui vous plaiſe, vous ne m'eſcririés que je méiſſe peine à le faire; que, par ma foy, j'ay ſi grant penſée & ſi bonne volenté que je ne cuide mie que nulle créature le puiſt avoir plus grant. Et ſoiés certains que à mon retour je y mettray & cuer & corps & une partie de mon honneur, (laquele je m'aten que vous garderés bien), à faire de quanque je ſaray qui vous porra donner joie & confort. Et ſe vous dites que vous reſſongnez le parte-*

(1) *Convent*, choſe convenue, engagement.

ment, je ne cuide mie que vous le ressongniez plus de moy; car j'en ay tant de pensées, que en l'eure qu'il m'en souvient, je ne puis bien avoir, & souhaite bien souvent que je peusse estre vostre chapelain ou vostre clerc, pour tousjours estre en vostre compagnie. A dieu mon tres-dous cuer, qui vous doinst santé & pais & joie de quanque vous desirés.

Vostre loyal amie.

Ainsi ma dame s'en ala,
Et, la journée, je vins là,
Dont elle s'estoit departie.
S'os des griés pensers ma partie;
Car j'atendi .II. jours ou trois,
Melencolieus & destrois.
Et de ce pas ne me merveil,
Car son dous vis blanc & vermeil,
M'avoit là seulement mené :
Car je n'avoie à homme né
Riens à faire n'a marchander,
Fors, sans plus, pour moy eschauder
Au feu qui esprent maint musart;
Et qui plus en est près, plus art.
Ne pensés pas que je vous die
Que j'en rien tiengne à musardie,
Se j'aim ma douce dame gente;
Car ce ne fu onques m'entente :
N'onques mais si grant bien ne fis
Ne tele honeur, j'en suis tous fis,
Com de li amer entreprendre, (1)
Si que nuls ne m'en doit reprendre.

(1) Comme d'entreprendre de l'aimer.

Finalement, elle revint,
Mais j'eus des penſers plus de vint,
Par quel voie, ne par quel tour
Je verroie ſon cointe atour.
Car vers li envoier n'oſoie,
Et auſſi je ne congnoiſſoie
En ſon hoſtel homme ne fame
Qui ſcéuſt l'amoureuſe flame
Dont mes cuers eſt bruys & tains,
Et mors, s'il n'eſt par elle eſtains.
Si me mis à une feneſtre
Véant à deſtre & à ſeneſtre;
Et pris forment à colier,
S'elle me vorroit envoier,
Celeément aucun meſſage,
Ou clerc, ou femme, ou preſtre, ou page.
Si fui longuement en ce point,
Que de meſſage ne vi point.
Lors appellay mon ſecretaire,
Et li dis : « Je ne me puis taire;
« Je croy que je ſoie en oubli
« De la belle qu'onques n'oubli.
« Pren dou papier, je vueil eſcrire. »
Et il le fiſt ſans contredire,
Si qu'en ſouſpirant court & brief,
Je li fis eſcrire ce brief.
Mes ſecretaires li porta
Et aſſés toſt me raporta
Que la Tres-belle m'atendoit
Et qu'elle par li me mandoit
Que plus illec ne demouraſſe,
Et d'aler vers li me haſtaſſe.
Car elle eſtoit toute ſeulette

Fors ſans plus une pucelette;
Et que moult volentiers véu
Avoit mes lettres & léu;
Et diſt qu'elle priſt à ſourire
De cuer & doucement à lire :

XV. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, j'envoie par devers vous, comme cils qui ha ſi grant deſir de vous veoir, que cuers ne le porroit penſer ne bouche dire. Et vous porrés ſavoir que je vous ay atendu* .III. *jours en tel eſtat comme Dieus ſcet, & en tel martire : ſi vous ſuppli humblement & pour Dieu, que vous vueilliés penſer comment je vous puiſſe veoir, ou moy mort. Et quant à la bonne volenté que vous avés de faire choſe qui me doie plaire & donner confort, je ne vous en ſay ne puis mercier auſſi comme je le vorroie faire; car je n'en ſuis mie dignes. Et quant à voſtre honneur*(1) *que j'aim plus .c. fois que ma vie, jà Dieus ne me doinſt tant vivre que par moy ne par mon fait, elle ſoit en peril en tout ou en partie: car, par Dieu, je l'aim & ameray & garderay, tant comme je vivray; ne je n'aray penſée du contraire. Et, par la foi que je vous doy, que j'aime .c. fois mieus que moy n'autrui, j'ameroie mieuz mort premiere & ſeconde, que faire ne dire choſe dont elle fu empirée ne amenrie. Mon tres-dous cuer, je ſuis à hoſtel où je fui l'autre fois; mais, pour Dieu, mon tres-dous cuer, vueilliés penſer comment je me partiray de vous & qu'il n'i ait que vous & moy, ſe vous poez bonnement : car, par m'ame, le partir de vous me ſera ſi dur que j'ay tres-grant doubte que je ne le puiſſe endurer. Si que s'il y avoit eſtranges gens, chaſcuns ſe porroit percevoir de ma maniere & je ne le vorroie pour riens qui peuſt avenir. Hélas! mon dous cuer, vous m'eſcriſiés que pour moy veoir ſouvent vous vorriés eſtre en petit eſtat aveuc*

(1) Par honneur, ils entendent toujours, bon renom, réputation.

moy; mais par Dieu il n'eſt ſi petite choſe au monde, que je ne voſiſſe faire entour vous, tous les jours de ma vie, pour vous veoir & oÿr à mon gré. A Dieu, mon dous cuer, qui me doint joie de vous & de voſtre honneur, & de quanque voſtres cuers aime.

Voſtre vray & loial ami.

Lors alay vers ma dame chiere,
A cuer riant, à lie chiere;
Et par Dieu paoureuſement
Y aloie & couardement.
Ne ſavoie pour quoy c'eſtoit,
Fors qu'Amours le m'amonneſtoit.
Si fis ce rondel en alant,
Pour s'amour, & tout en parlant.

Trembler, fremir & muer me convient,
Si que ne ſay ſouvent que devenir :
Toutes les fois que de vous me ſouvient,
Trembler, fremir & muer me convient.
Douce dame je ne ſay dont ce vient,
Mais, par ma foi, neis d'un ſeul souvenir.
Trembler, fremir & muer me convient,
Si que ne ſay ſouvent que devenir.

Quant je fui venus devant elle,
Tantoſt me priſt la Bonne & belle,
Et m'aſſéï dalez ſa coſte,
Et mon ſecretaire d'encoſte,
Qui de moy partir ſe voloit;
Dont li cuers forment me doloit.
Car il avoit un gros afaire,
Qu'il li convenoit à chief traire.
Quant elle vit qu'il me laiſſa,
Un petit vers li s'abaiſſa,

Et li dist moult doucettement :
« S'il pooit estre bonnement,
« Dous amis, se Dieus me sequeure,
« Moult me plairoit vostre demeure.
« Car il a tel, bien près de mi,
« Qui en dira souvent : « eimi ! »
Il respondi : « faire l'estuet,
« Car autrement estre ne puet :
« Mais tost revenray, se Dieu plaist,
« Car là ne feray pas long plait. »

Il s'en ala, je demouray,
Et les tres-dous biens savouray
De son ueil, de son douz viaire,
Qui doit à tous dessus tous plaire,
En garissant les dolereus
Qui sont plein de mauls amoureus.
Donné me furent à plenté,
Et de si bonne volenté,
Si bien, si bel, si largement,
Et si tres-amoureusement,
Que mieus souhaidier ne déusse.
Et, certainement, se je fusse
Le plus parfais de tout le monde,
Et se tout l'or qui y habonde
Fust miens, en deniers tous contans,
Devoie-je estre bien contens.
Et s'aucuns dit que je me vante,
Je n'en donne le vent qui vente,
Car les biens que je savouroie
Venoient dou tresor de joie
En qui tout li bien sont compris.
S'en di ce que j'en ay compris.

Son bel acueil enhardissoit
Mon cuer, qui pour li gemissoit;
Sa douceur fine adoucissoit
Mes tres-dous maus & garissoit;
Son ueil sur moi resplendissoit
Et doucement me nourrissoit;
Son doulz parler m'assagissoit;
Par le bien que de li issoit;
Sa bonté me benéissoit;
Son noble cuer m'anoblissoit;
Sa franchise m'affranchissoit,
S'umilité m'asservissoit,
Ne riens nulle n'amenrissoit
Son trésor, pour bien qui cy soit. (1)
Si qu'on n'en doit pas faire espergne :
Qu'il n'a si estrange en Auvergne,
S'il fust lés ma dame presens
Qui héu n'eust de ses presens,
Et enrichis de sa largesse.
Si que je di que c'est richesse
Qui mouteplie & adès croist,
Ne pour donner pas ne descroist.
Doit-on bien dont tel dame amer
Qui puet garir les maus d'amer,
Et fait cesser toute dolour,
Sans penser vice ne folour?
Et cils qui mal y penseroit,
Traïtres & mauvais seroit;
Qu'au monde n'a tel mesprison
Ne si mortele traÿson
Com d'estre privés anemis.

(1) *Son trésor*. Son honneur.

Or dira : « Je ſuis vos amis, »
Et par ce, la vorra traÿr!
Hé Dieus! qu'on doit tels gens haÿr,
Qui penſent tele deshonnour,
En ſigne de paix & d'onnour!
On devroit telz gens à chevaus
Traïner par mons & par vaus.
Une dame tant fort vaillant,
A dire voir, n'a plus vaillant
Que s'onneur, & s'elle la pert(1)
Chaſcuns dira tout en apert :
« Vés-là celle qui ſe fourfiſt. »
Or regardés dont quel profit
On puet avoir de tels gens ſievre :
Ou monde n'a ſerpent ne wivre,
Dont on n'euſt grigneur meſtier
Que de gens de ſi vil meſtier.
N'en monde n'a ſi grant ſigneur
Qu'on priſe rien, s'il n'a honneur.
Pléuſt à Dieu qui à droit juge
Que je fuiſſe de tel gent juge
Qui penſent teles villenies;
Mais ils perderoient les vies
Et morroient de mort honteuſe
Dure, diverſe, & angoiſſeuſe;
Et perdroient corps & avoir,
Sans jamais bien ne joie avoir.

Comment ha uns homs hardement

(1) On voit que cette longue tirade eſt faite pour être attentivement lue de la dame & pour la maintenir en ſécurité contre l'indiſcrétion de celui auquel elle ne refuſe rien.

De penſer ſi tres-fauſſement
Qu'un feroit, & l'autre diroit,
Et ſa dame ainſi traÿroit!
Li uns Jheſucriſt li jura (1)
Qu'il l'amera tant com durra,
Li autres li fiancera
Que ſans retollir ſiens ſera, (2)
Et ce, tout pour li decevoir!
Qu'elle ne ſaura percevoir
Sa traÿſon, ſa mauvaiſté
Et ſa mortel inimiſté.
Hé Dieus! quel foy; hé Dieus! quel homme!
On le devroit geter en Somme,
Ou deſſoubs le pont à Soiſſons,
Pour faire viande aus poiſſons.
Que demande-on ces famelettes? (3)
Elles ſont ſi tres-doucelettes,
Si plaiſans & ſi amoureuſes,
Si amiables ſi piteuſes,
Que riens ne ſcevent refuſer;
Si ne les doit-on pas ruſer,
Decevoir, honnir ne trichier,
Ains les doit-on avoir ſi chier
Com on doit avoir ſa main deſtre.
Endroit de moy, je vueil tels eſtre
Qu'elles feront de moi chieries,
Sans penſer maus ne tricheries;
Et tous mes jours les ſerviray

---

(1) L'un lui jura par Jéſus-Chriſt.

(2) *Sans retollir*, ſans garder droit de reprendre. Expreſſion juridique qui revient ſouvent ici.

(3) Que demande-t-on à ces foibles femmes....

Et leur loenge adés diray.
Et feray chose qui leur plaise
A mon pooir, cui qu'il desplaise,
Sans salaire & sans guerredon.
Ne jà n'en quier requerre don,
En l'onneur de la gracieuse
Que j'aim de pensée amoureuse.

Taire me vueil d'or en avant,
De ce qu'ay parlé cy devant;
Car bien say que tele matiere
Li mauvais ne l'ont mie chiere,
Pour ce qu'il vuelent leur malice
Celer, sil puelent, & leur vice.

Or vous diray ce qui m'avint,
Et à quel chief cest amour vint;
Car ma douce dame le vuet;
Quant il lui plaist, faire l'estuet.

Je fui là .III. jours & .III. nuis,
Les jours liés, les nuis plains d'anuis;
Que Desirs par nuit me toloit
Le dormir, Amours le voloit.
Si me tournoie & retournoie
En mon lit ou pas ne dormoie.
Mais Pité de jour garissoit
Ce qu'Amours de nuit honnissoit;
Car des biens de quoy je vous conte,
Estoie péu, malgré Honte,
Tous les jours, une fois ou deus;
Car je n'estoie pas honteus
Du prendre ne du recevoir;

Et je faiſoie mon devoir,
Quant Largeſſe les preſentoit,
Et Bonne-amour s'i aſſentoit.
Et ma douce dame jolie
Eſtoit du donner toute lie;
Car tout eſtoit à ſa loenge :
N'en ce monde n'a ſi eſtrange,
S'il la véiſt, qui n'en héuſt,
Et qu'elle ne l'en repéuſt.
Et quant je de fin cuer l'amoie,
Sur tout ce je me delitoie.
Nuls homs n'en doit avoir merveille,
Car ſeconde n'a ne pareille,
Ne quanqu'on puet de bon nommer,
Dire, ymaginer ne ſommer.
Mais il n'eſt choſe qui ne fine,
Ne qui ne viengne à ſon termine :
Il me convint de li partir,
Lors fui-je certes droit martir.
Là commenſai-je à larmoier,
Et ma léeſce à deſvoier,
La triſteſce en mon cuer trouvay.
Là certeinnement eſprouvay
Qu'il n'eſt ſi dure departie
Comme c'eſt d'ami & d'amie.
Là pris de la belle congié
Einſi com j'éuſſe ſongié.
Car, certes, pas bien ne ſavoie
Que je faiſoie ne diſoie.
Elle diſt : « A Dieu, dous amis!
« Je tenray ce que j'ay promis;
« Car bonne & léal vous ſeray,
« Et de fin cuer vous ameray.

« Revenés toſt, je vous en pri,
« Et n'oubliés pas mon depri.
« Car c'iert mal fait ſe vous tenés
« Que vous par ci ne revenés. »
Je li dis : « Par ci revenray,
« Et loial convent vous tenray. »
De là me parti tout en l'eure,
A cuer qui fort ſouſpire & pleure;
Mais ainſois que je me partiſſe,
Ne qu'à cheval monter volſiſſe,
Ceſte lettre li envoiay
Qu'eſcris de ma main, & ploiay.(1)

XVI. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-chiere amour, j'ay grant doubtance que vous ne tenez mains de mi, de ce que, quant je ſuis en voſtre préſence, je n'ay ſens, maniere ne advis, & ſuis comme uns homs perdus. Et, par la foy que je doy à vous que j'aim .c. mille fois mieus que mi, toutes les fois que je vous voy, je n'ay vertu qui ne m'oublie. Car il me convient ſuer ſans chaleur, & trembler ſans froideur. Et quant je ne vous puis véoir, & il me ſouvient & ſouvenra de la tres-douce & ſade nourriture dont vos nobles cuers m'a franchement & doucement repeu & par pluſieurs fois & ſans demander, Deſirs ſi me point & aſſault par telle maniere, qu'il convient que j'aie le cuer ſi eſtreint que la liqueur en deſcent parmi mes yeus. Et par m'ame, s'Eſperance n'eſtoit qui me conforte ſur toutes choſes, je n'ay pas corps pour telz cops endurer ne ſouſtenir. Et auſſi voſtre douce ymage me conforte & me confortera ſur toutes choſes, & ce que je penſe, qu'onques ſi gentil corps, ne ſi nobles cuers ne fu, qui n'i euſt franchiſe & pitié. Et, mon*

(1) Il écrit lui-même parce qu'il n'a pas avec lui ſon ſecrétaire.

tres-dous cuer, je me part de vous, & ne ſay quant je vous porray veoir; ne je n'ay pas bien perſonne pour envoier devers vous, ainſi comme je ſoloie; & ſi ne laiſſe perſonne qui me doie ne puiſt recommender ne ramentevoir à vous; ſi que ſe vraie amour & voſtre bonté ne m'i ramentoivent, je ſuis perdus & mors: car nuls ſi grans meſchiés ne me porroit avenir, comme ſe je fuſſe de vous entroubliés. Si que il m'en convient du tout laiſſier convenir vous & loial Amour & voſtre bonté, & vivre en eſperance, en attendant la bonne journée que je puiſſe vers vous retourner. Et ce ſera quant je porray, & non mie quant je vorray. Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, je prie Dieu qu'il vous doint pais, joie, & ſanté; & grace que nous nous puiſſiens briefment à joie reveoir.

Voſtre tres-loial ami.

Je me parti le lendemain;
Mais je me levay ſi tres-main
Com je vi le jour ajourner;
Qu'aprés congié, le ſejourner
Ne m'eſtoit pas moult honnourable,
N'à ma plaiſance profitable,
Pour ce que ne péuſſe vir
Ma douce dame, n'aſſevir
Mes yeux de li bien regarder.
Pour ce m'en alay ſans tarder
En une moult belle contrée,
Douce & bonne & bien atemprée,
Et où n'eſtoie pas hays:
Car li drois ſires du pays(1)
Me fiſt grant honneur & grant feſte,
Et toute compagnie honneſte

(1) Charles, dauphin, duc de Normandie. (Voy. p. 71, v. 1529.)

Voloit; & on là me tenoit (1)
Trop plus qu'à moy n'appartenoit.
De chevaliers, de damoisiaus,
D'aler aus chiens & aus oisiaus,
Ne convenroit-il pas parler :
Tous les jours y pooie aler
Avec mon signeur souverain,
Que j'aim sur tous, par saint Verain! (2)
Car moult de biaus dons me donna,
Et le sien moult m'abandonna.
Mais se j'éusse l'abondance
De tous les biens qui sont en France,
Ne fusse-je pas assevis
Ne saoulés à mon devis,
Quant véoir ne pooie celle
Qui est de tous les biens ancelle.

Là demouray près de quinsaine,
Mais au meins, chascune semaine,
J'envoioie vers Toute-belle
Pour savoir aucune nouvelle
De son estat, de sa santé
Et de sa bonne volenté. (3)
Car souvent de li me doubtoie,
Et souvent m'en asséuroie,
Ensi com mes entendemens
Faisoit ses divers jugemens.
Si que pour mieus ramentevoir

---

(1) *Voloit*. On chassoit au vol : « On tenoit de moi plus de compte qu'à moi n'appartenoit, sans parler de chevaliers, de damoiseaux, de chasse aux chiens & aux oiseaux. »

(2) Saint Véran, évêque de Lyon au sixième siècle.

(3) De ses bonnes dispositions pour moi, dont je n'étois pas bien sûr.

Et auſſi pour mieus percevoir
S'elle m'eſtoit ferme & ſéure,
Li envoiay ceſte eſcripture;
Car j'avoie dou mal aſſez,
Et tant qu'eſtoie tous laſſez
Dou porter & dou ſouſtenir;
Si ne me pooie tenir
Que devers elle n'envoiaſſe,
Et mon eſtat ne li monſtraſſe.

XVII. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, j'envoie par devers vous pour ſavoir voſtre bon eſtat, lequel je deſire plus à ſavoir que nulle riens née, ne que de créature qui vive : & du mien, s'il vous en plaiſt à ſavoir, j'eſtoie en eſtat que homs amoureus doiſt eſtre, & auſſi comme vous me commandaſtes au partir, & je le vous promis. Je ne partiroie pour riens de ce pays ſans vous véoir; mais, mon dous cuer, quant ce ſera, je ne vous porray véoir s'il ne vient de vous, & ſe vous ne querés lieu & temps, espace & loiſir de mi véoir : car de vous vient m'amoureuſe dolour, &, pour ce, faut que mes confors en viengne. Et pour Dieu, mon tres-dous cuer, vueilliez faire que uns jours vaille quatre, quant je ſeray vers vous; car je n'i porray mie demourer tant comme je vorroie, Dieus le ſcet; & ce me ſera le partir ſi dur que, par m'ame, je ne ſay comment je le porray porter ne endurer, ne comment je m'en conforteray : & c'eſt une choſe que je reſſoingne trop. Si, vous prie pour Dieu, que tant comme je ſeray près de vous, vous mettés peine de mi conforter pour le temps à venir : car, par Dieu, il n'eſt biens ne joie ne confors qui me péuſt venir, s'il ne venoit de vous; n'onques mais dame ne fu tant aimée ne ſi loiaument deſirée comme je vous aim & deſir, ſans partir ne muer; en ceſte pel mourray. Ma tres-douce amour, je vous verray brieſment, ſe Dieu plaiſt, & ſeray en l'oſtel ou je fui les autres fois.*

Si, me recommande à voſtre grace, car vous ſavés que je ne vous puis bonnement véoir ne parler à vous, s'il ne vient de vous. Et, mon dous cuer, je n'ay mie ſi bien perſonne pour envoier à vous, comme j'avoie, puis ne vous vi-je. Si vous prie pour Dieu, que à ceſte fois vous me monſtrés l'amour que vous dites que vous avez à mi, par quoy je me porte gais, chantans & envoiſiés, jolis & tres-fins loyaus amis. Mais, pour Dieu, ne faites choſe pour ma plaiſance dont on puiſt parler; car, par ycelui dieu qui me fiſt, j'ameroie mieus morir ou que jamais je ne vous véiſſe, dont Dieus me gart! car s'il advenoit, je ſeroie bien mors. Et, mon tres-dous cuer, je demourray .III. *jours ou quatre là où vous eſtes. Si me porrés des biens faire aſſés s'il vous plaiſt; & pléuſt à Dieu que jamais ne m'en partiſſe tant comme vous y ſerés. Et, mon tres dous cuer, uns biens d'amours donnés & receus amoureuſement & ſecretement vaut.* C.; *& uns jours bien emploiés vault* .I. *an, & eſt remedes & confort contre la mort, contre Deſir & contre Fortune. Je n'en di plus, mais vous ſavés bien qu'aſſez rueve qui ſe complaint. Je ne vous envoie rien de Rondelet, car il ha tant de gent à ceſte court, & de noiſe, & tant m'i annoie que je y puis po faire de nouvel. Toutefvoies, je fais adès en voſtre livre*(1) *ce que je puis. Mon dous cuer reſcriſiez-moy voſtre bon eſtat & voſtre bonne volenté par ce meſſage. Je prie Dieu qu'il vous doinſt pais & bonneur, ſanté & joie de quanque voſtre cuer aime.*

Voſtre tres-loial ami.

Quant elle ot véu mon eſcript,
La Tres-belle ainſi me reſcript
Par mon meſſage, & ſans attendre.
Or vueilliés bien ſa lettre entendre :

---

(1) Le *Voir-dit*, qu'il compoſoit, on le voit, à meſure des événements.

XVIII. — *Mon cuer, m'amour & quanque je deſir; j'ay bien véu ce que vous m'avés eſcript; ſi feray de tres-bon cuer ſongneuſement & diligemment le contenu de vos lettres; car, par icellui Dieu qui me fiſt, il ne m'eſt mie advis que je péuſſe meſprendre, ne que il me péuſt mal venir de faire choſe qui vous pléuſt, ne de choſe que vous me loiſſiés*(1) *ou conſelliſſiés. Et ne vous doubtés en rien; que ſe tous li mondes me looit ou conſilloit une choſe & le contraire vous plaiſoit, voſtre douce volenté ſeroit aſſevie & laiſſeroie la volenté de tous les autres. Si devés eſtre bien aſſéur de moy & de mon amour, car je vous ſay ſi bon & ſi loyal en tous cas, & auſſi que vous amez tant moy, mon bien, ma pais & mon honneur, que vous ne me vorriés, ne fariés ne daigneriés conſillier choſe qui ne fuſt à mon honneur, plus que créature qui vive. Si ſuis bien tenue à faire vos bons plaiſirs, & ſi, les feray à mon povoir, & vous ameray ſur toute créature humaine tres-loiaument, tous les jours de ma vie, & plus encores, ſe plus vivre pooie. Et, mon tres-dous amis de mon cuer, vous dites que vous reſſongniés le partir de moy, & que ce vous ſera moult dure choſe; mais ſoiez certains que je croy que il me ſera plus dur que à vous; car, en l'ame de moy, c'eſt la choſe du monde de quoy je reſſongne le plus, & à quoy je penſe le plus, après vous. Mais, ſe Dieu plaiſt, vous & moy y pourverrons de tele maniere que nuls ne s'en percevera. Et, mon dous cuer, nous nous en devons conforter; car c'eſt choſe qu'il convient faire, n'onques ne fu autrement. Si devons penre le temps ainſi comme Dieus le nous envoie. A Dieu, mon dous cuer, qui vous doinſt joie de quanque voſtres cuers aime & deſire.*

Voſtre tres-loial amie.

---

(1) Ou *louaſſiez*. Le verbe *louer* ſe prenoit ordinairement à peu près comme ſynonyme de *donner avis*, *conſeil*.

Je reçus ceste lettre cy
Droit en la ville de Crecy. (1)
Là fu le duc de Normendie,
Mon droit Signeur, quoy que nuls die. (2)
Car fais suis de sa nourriture, (3)
Et suis sa droite créature.
Et quant je les os pourvéu,
Et .III. fois ou .IIII. léu,
Je ne péusse souhaidier
Riens qui tant me péust aidier
A ma maladie amoureuse.
Car ma dame m'estoit piteuse,
Et me promettoit franchement
Joie, pais & alligement,
Par vraie & juste experience :
Si que je n'avoie grevence
Ne riens nulle qui me fust dure;
Ains vivoie en plaisance pure,
Pour ce que par amours l'amoie.
Et, en ce plaisir, je pensoie
A sa grant biauté souveraine,
Qu'ele est trop plus belle qu'Elaine;
Et encor plus à sa bonté
Dont je vous ay assez compté.
Si faisoie conclusion,
Selon ma simple opinion,
Qu'on doit prisier les choses belles,

---

(1) Apparemment Crécy en Brie, à deux lieues de Meaux.

(2) *Nuls*, c'est-à-dire ceux de la faction du roi de Navarre. — Cette lettre fut écrite près d'un an avant le 8 avril 1364, date de la mort du roi Jean.

(3) Je crois que par ces mots « de sa nourriture », il entend « de sa maison ».

Seulement plus pour le bien d'elles,
Qu'on ne fait pour nulle autre chofe
Qui foit, dehors ou ens, enclofe.

En monde n'a fi bel deftrier,
Soiés fus, le piet en l'eftrier,
Et le ferez des efperons,
(Au mains nous ainfi l'efperons,)
Que s'il ha mauvaife maniere,
Que s'il vuet reculer arrière,
Ou s'il fe couche ou s'il fe cabre
Ainfi com cils qui fait la cabre, (1)
Ou s'il fiert & regibe, ou mort,
N'avant n'iroit .1. pas, pour mort, (2)
Qu'on ne die : il eft trop mauvais,
Donnés-le aus mefeaus de Biauvais. (3)

Ne il n'eft chevaliers tant biaus,
Ne qui tant face de cembiaus,
Tant foit jolis ou biaus ou cointes,
Et de toutes dames acointes,
Que s'il s'en fuit d'une bataille
Où il eft, tels qu'adès s'en aille,
Qu'on le doie amer ne prifier;
Ains le doit chafcuns desprifier.
Et s'il eft aucuns qui le prife,
En li prifant il fe desprife;
Car on fe doit de telz gens taire
S'on ne vuelt leurs deffaus retraire.

---

(1) La chèvre. En latin : *capra;* en efpagnol : *cabra. Cabri* fe dit encore en Champagne.

(2) Et n'avanceroit d'un pas en dépit du mors. — (3) Aux lépreux.

Car c'eſt leur meſtier, c'eſt leur ordre : (1)
Si ne ſe doivent pas amordre
A eulz abſenter ne fuyr,
N'en ce nuls ne les doit ſuyr. (2)

En monde n'a ſi belle dame
Que s'elle ſe jette en diffame,
Tant qu'en perde ſa renommée
Par ſon deffaut, que mains amée
N'en ſoit, & ſouvent mains priſie,
Et qu'on ne la hée & maudie,
L'eure & le jour qu'elle fu née,
Quant elle s'eſt ainſi portée;
Et qu'honneur touſdis ne la fuie,
Plus que chas ne fait iaue ou pluie;
Au mains, tant comme elle ſera
En l'eſtat qu'honneur deffera.

Pour ce, di veritablement
Que li ſage communement
Aiment les gens pour leur bonté,
Aſſez plus que pour leur biauté.
Car grant biauté eſt une grace
Des menres que nature face.
Dont ſe je l'aim & belle & bonne,
(Et chaſcuns bons ce nom li donne,)

---

(1) C'eſt leur office, le devoir de l'ordre de chevalerie de bien combattre.

(2) Machaut parloit auſſi librement, ſix ou ſept ans après la funeſte bataille de Poitiers (19 ſeptembre 1356). « Pluſieurs des batailles de la « partie du roi de France, tant chevaliers comme eſcuiers, s'enfuirent « vilainement & honteuſement; & dient aucuns que pour ce fu l'oſt du « Roi deſconfit. » (*Grandes Chroniques de France*, t. VI, p. 33.)

On ne me doit mie reprendre,
Se de fin cuer l'aim ſans meſprendre.
Et j'en acquier & los & pris,
Si je l'aim, ſer & loe & pris.
Mais ſe j'amoie une chetive,
On me devroit deſſus la rive
Getter en une iaue parfonde,
Ou eſcerveler d'une fonde.
Et ſe chetive la ſavoie,
Par ma foy, jà ne l'ameroie.
Si doy bien eſtre ſus ma garde,
Et fort penſer, que ſi me garde
Qu'envers li ne penſe ne face
Choſe qui ſon honneur efface :
Car en cas que je le feroie
Envers Amour me meſferoie,
Et tout le bien que j'ay de li
Seroit mort & enſeveli.

Moult deſiroie le retour
Vers ma dame au plaiſant atour,
Si ne faiſoie qu'eſpier
Penſer, muſer & colier,
Comment par gré me departiſſe,
Par coy toſt ma dame véiſſe.
En la fin j'alay congié prendre ;
Mais Monſeigneur me fiſt attendre
Contre mon gré, .III. jours ou quatre,
Pour ſolacier & pour esbattre.
Et puis par ſon gré me parti,
Et de ſes biens me reparti,
Ainſi com ci-devant dit l'ay.
Et lors me parti ſans delay

Et m'en alay la droite adreſſe
Devers m'amour & ma déeſſe.
Si vins en ſa douce preſence,
Navrés d'une amoureuſe lance :
Mais la belle qui touſdis rit
Moult doucement, mes maus garit.
Je me tais de mon acointance,
Et de ma ſimple contenance;
Car j'eſtoie adès à mes unes. (1)
Mais ſe je veniſſe de Tunes,
La gracieuſe, que Dieus gart,
De bel acueil, de dous regart
Ne me partiſt plus largement.
Après m'appella ſagement
Et, ce vous di, tout à un cop,
Qu'elle n'en fiſt ne po ne trop;
Car ſi ſagement s'i porta
Que de tous bons los emporta.
A dont à li petit parlay
Qu'aveuc les autres m'en alay.
Quant il fu temps de departir,
Moult bas me diſt : « Celle part tir, (2)
« Dous amis, que véoir vous puiſſe.
« Faites qu'en ce vergier vous truiſſe
« Après ſouper, pour nous déduire,
« Quant li ſolaus laira le luire. »
Et je ne m'i oubliay pas,
Ainſois y vins plus que le pas;
Mais elle y eſtoit jà venue,
S'ot grant joie de ma venue,

(1) *A mes unes*, toujours de même. Le ſens eſt incertain.
(2) Tire, dirige-toi de ce côté où, &c.

Et lors me dist en sousriant :
« Se vous estiés le roy Priant
« Si, vous faites-vous bien attendre. »
Et je respondi, sans attendre,
A mains jointes & à genous :
« Douce dame, faites que nous
« Demenions amoureuse vie;
« Et qui scet bon mot si le die :
« Ves-me cy, je le vous amende. »
Et la belle reçut l'amende.
Là parlames de nos amours,
Des griés, des peines, des clamours
Que Desirs fait aus vrais amans,
Et aus dames qui sont amans;
Comment il vient lance sur fautre
Assembler à l'un & à l'autre;
Comme il les assaut & detaille
De sa lance dont li fers taille;
Comment il les navre & dessent,
S'Esperance ne les dessent.
Mais moult souvent le pris emporte
Desirs, quant Esperance forte
N'est contre li, pour bien combatre.
Lors convient sa baniere abatre,
Et douce Esperance estre en fuite,
Pour ce que scet trop po de luite.
Là est li amans entre piés;
Car autressi com uns trepiés (1)
De quoy on fait moult grant essart,

(1) Un trépied de cuisine. Les *queux* s'en servoient fréquemment pour frapper, assommer; comme dans le *Lai d'Havelok :* « ad trepez & ad chauderons. » (*Éd. de F. Michel.*)

Eſt tous les jours en feu & s'art;
Et quant il advient qu'on l'en oſte
On le gette en un coing d'encoſte;
Mais quant li fus en eſt eſtains,
Il eſt noirs & bruys & tains.
Ainſi eſt-il des amoureus
Qui ſont plains de maus ſavoureus:
Et quant leur deffenſe eſt petite,
Deſirs les aſſaut & deſpite,
Et les fait à martire offrir.
Si, n'ont confort fors de ſouffrir.

Quant nous éuſmes deviſé
De nos amours, je m'aviſé
Que li feroie une requeſte
Qui me sembloit aſſez honneſte.
Si li di : « Belle, bonne & ſage,
« Vous devés un pelerinage,
« Ce m'a-on dit, à Saint-Denis.
« Bien ſeroit or mes maus fenis,
« Se le vous plaiſoit apaier,
« Mais que fuſſe voſtre eſcuier:
« Une heure vault une ſemaine,
« Et un bon jour, quant Dieus l'amaine,
« Vault bien .III. mois, n'en doubtez mie.
« Si que, ma belle douçe amie,
« Je vous pri que vous le paiez,
« Et que ce pas ne deſlaiez. »
Et elle reſpondi en l'eure :
« Dous amis, ſe Dieus me ſequeure,
« De ce faire pas ne recroy :
« Et vous ſavez aſſez, ce croy,
« Que je ne ſuis pas mienne dame;

« Mais nous irons à Sainte-Jame (1)
« Ou à Saint-Denis, ſe je puis,
« Moy & ma ſuer & vous ; & puis
« Nous venrons icy ſejourner,
« Quant Dieus nous laira retourner. »
Moult doucement l'en merciay,
Et d'elles haſter li priay ;
Si qu'elle tint un parlement,
Li & ſa ſuer ſecretement :
Et manderent une voiſine
Qu'elle appellerent leur couſine.
Le jour après nous en alames,
Son pelerinage paiames.

Mais la belle, par ſaint Lieffroy,
Voult chevauchier mon palefroy ; (2)
Dont ſi fort l'aim & ameray
Que jamais ne le venderay.
Ce fu droit le jour que l'en dit
La bénéiſſon du Lendit ; (3)
Mais onques ſi joliement,
Ne ſi tres-envoiſiement,
Ne vi aler hommes ne fames,
Comme faiſoient ces .III. dames.
Et d'autre part je m'efforçoie

---

(1) Il y a une Sainte-Jamme dans l'Ile de France ; une autre en Champagne, à douze ou quinze lieues de Conflans au midi, & d'Unchère au nord. Il s'agit apparemment de la Sainte-Jamme ou Jemme de l'Ile de France.

(2) Mon propre cheval.

(3) Cette bénédiction ſe célébroit le 12 juin, lendemain de la fête de ſaint Barnabé. On s'accorde aujourd'hui à dire que ce mot *Lendit* ou *Landit* répond à *indictum*, & ſe prenoit dans le ſens de *foire* régulièrement indiquée, fixée.

D'eſtre liés, ce que je pooie.
Mais chaſcune avoit un chappel
Floreté d'or, ainſi l'appel,
De roſes doubles & vermeilles,
Qui bien lor ſéoit à merveilles.
Mais pour ce qu'il en fuſt memoire,
Ainſi alames par la foire,
Où moult de choſes marchandames,
Mais onques riens n'i achetames;
Car certainement nos penſées
Eſtoient ailleurs ordenées;
C'eſtoit à ſon pelerinage
Qu'elle voloit d'umble courage
Paier & tres-devotement.
Et je, pour s'amour, vraiement,
Et pour ſa contemplation,
Y avoie devotion.
Si le paiames ſans targier;
Et puis nous venimes mengier
A une ville qu'on appelle
Par tout à Paris La Chapelle.
Mais il y avoit ſi grant nombre
De gent, qu'il n'y avoit pas d'ombre (1)
Qu'on y péuſt bien hebergier
Le corps & le chien d'un bergier.
Nonpourquant nous fuſmes ſi aiſe,
Que, foy que je doy ſaint Nicaiſe,
Il a paſſé plus de ſept ans
Que ne fui ſi bien de ſept tans.
Après mangier, l'oſte paiames;
Et puis d'ilueques nous levames.

(1) C'eſt-à-dire : ombre d'eſpoir.

Mais onques ſi bonne journée
Ne fu pour amant adjournée.
Car ma dame diſt : « J'ay ſommeil
« Si grant, que toute m'en merveil,
« Et trop volentiers dormiroie,
« S'une chambre & un lit avoie. »
Il avoit là un ſergent d'armes,
Qui avoit beu juſques aus larmes
D'un trop bon vin de Saint-Pourſain ; (1)
Chaſcuns le teſmoingne pour ſain,
Mais il le faiſoit chanceler,
Si qu'il ne s'en pooit celer.
Li ſergens dit : « Par Saint Guillain !
« Il ha près de ci un villain
« Qui demeure au bout de la ville :
« Il ne penroit ne crois ne pile ;
« Et s'a une belle chambrette
« A .II. lis, qui eſt aſſés nette,
« Où bien ſerez & à couvert :
« Et ſi ara de l'erbe vert. (2)
« Venés-ent, je vous y menray,
« Et le chemin vous apenray. »
Ma dame li diſt : « Je l'acort. »
Si fuſmes tuit en ceſt acort.
Devant ala & nous après,
Qui le ſiviens aſſés de près.

---

(1) Petite ville d'Auvergne ſur la Sioule, à cinq ou ſix lieues de Gannat. Ses vins, autrefois ſi recherchés, conſervent encore une certaine réputation. Saint Pourçain vivoit en Auvergne au ſixième ſiècle.

(2) Remarquez cette herbe verte dont les chambres étoient jonchées ; & ce vilain, aſſez aiſé pour avoir une belle chambre à deux lits qu'il offre aux étrangers, ſans exiger de ſalaire.

Quant elles furent là venues,
Au chaut du ſoleil eſméues,
.II. lis trouverent tout à point.
Lors ſa ſereur n'attendi point,
Ains ſe coucha en un des lis,
Acouveté de fleurs de lis.(1)
Ma dame en l'autre ſe coucha,
Et .II. fois ou .III. me hucha;
Auſſi faiſoit ſa compaignette
Qui avoit à non Guillemette :
« Venés couchier entre nous deus,
« Et ne faites pas le honteus.
« Veſci tout à point voſtre place. »
Je reſpondi : « Jà Dieu ne place
« Que j'y voiſe : més hors ſeray,
« Et là je vous attenderay,
« Et vous eſveilleray à Nonne,
« Si toſt com j'orray qu'on la ſonne. »
Adont ma dame jura fort
Que j'iroie, & quant vint au fort,
De li m'aprochay en ruſant,
Et touſdis en moy eſcuſant,
Que ç' à moy pas n'appartenoit :
Mais par la main ſi me tenoit
Qu'elles m'i tirerent à force.
Et lors je criay : « On m'efforce! »
Mais Dieus ſcet que de là geſir
Eſtoit mon plus tres-grant deſir,
N'autres paſtez ne deſiroie,
D'autre avaine ne heniſſoie.(2)

---

(1) *Acouveté*, parſemé. Variante : « à couverte » coutepointe.

(2) Je ne henniſſois pas pour une autre avoine. Ce vers rappelle le

Li ſergens qui l'uis nous ouvry,(1)
De .II. mantelés nous couvry,
Et la feneſtre cloÿ toute,
Et puis l'uis; ſi qu'on n'y vit goute.
Et là ma dame s'endormy,
Touſdis l'un de ſes bras ſur my.
Là fui longuement delès elle,
Plus ſimplement qu'une pucelle;
Car je n'oſoie mot ſonner,
Ne touchier, ne araiſonner,
Pour ce qu'elle eſtoit endormie.
Là vi-je d'amour la maiſtrie :
Car j'eſtoie comme une ſouche
Delez ma dame, en ceſte couche,
Ne ne m'oſoie remuer,
Nient plus s'on me voſiſt tuer.
Et toutevoie, à la parfin,
Ma dame que j'aim de cuer fin,
Qui là dormi & ſommeilla,
Moult doucettement s'eſveilla,
Et moult baſſetement touſſy,
Et diſt : « Amis, eſtes-vous cy?
« Acolés-moy ſéurement. »
Et je le fis couardement,
Mais moult le me diſt à bas ton.
Pour ce l'acolay à taſton,
Car nulle goute n'i véoie :
Mais certeinement bien ſavoie
Que ce n'eſtoit pas ſa compaigne.
S'eſtoie com cils qui ſe baigne

---

fabliau : *De la femme qui demandoit pour Morel ſa pourvende avoir*. (Recueil de Méon.)

(1) Qui nous avoit ouvert la porte du logis.

En flun de paradis terreftre;
Car de tout le bien qui puet eftre
Par honneur, eftoie affevis
Et faoulés, à mon devis
Sans plus, pour la grant habundance
Que j'avoie de fouffifance.
Car tout ce qu'elle me difoit,
Trop hautement me fouffifoit;
Et tout le bien que je fentoie
A gouft de merci favouroie,
Sans penfer mal ne tricherie;
Car trop eftoit de moy cherie.
Pour ce vueil un po parler ci
Quel chofe ce eft de merci.

L'un aime, crient & fert fa dame,
Sans penfer ne defirer blame,
Sans plus, pour venir à vaillance;
Et fe met fouvent en balance
De toft valoir ou toft morir,
Sans demander autre merir;
Et va cerchant les guerres dures
Et les lointaines aventures.
Souvent ha fain & po d'argent,
Et moult fouvent paffe par gent
Qui trop plus toft li ofteroient
Le fien que rien ne li donroient;
Et moult fouvent tout perderoit
Puis qu'il ne fe deffenderoit.

Li autres ne vuet que joufter :
Mais encor y vueil adjoufter
Danfer, chanter & caroler.

L'autre baisier & acoler
Vuet sa dame, & plus ne li quiert;
Bien li souffist quand ce acquiert.
Li autres delès li seroit
Cent ans, que jà n'i penseroit;
N'il ne li oseroit requerre,
Pour tout le bien qui est sur terre :
Non, par Dieu, faire .I. seul semblant;
Ainsois ara le cuer tremblant,
Et ce li souffit que la voie,
Et que dalès li s'esbanoie.
Et quant à chascun d'eus souffist
Sans desirer autre profit,
Je di que vraie souffisance
D'amours est mercy, sans doubtance.

Ainsi fui doucement péus
Des tres-dous biens qui sont déus
A ceus qui aiment loyaument,
Par souffisance seulement;
Car se ce ne fust souffisance,
Moult petite estoit la pitance.
Mais bien n'i ha qui soit petit,
Puis qu'on le prent par appetit,
Et qu'on le donne liement
De bon cuer & joliement.

Quant temps fu, d'ilec nous levames,
Et plusieurs compagnons trouvames,
Qui en chantant nous esveillierent,
Qu'onques le jour ne sommillierent.
Puis alames jouer aus boules,
Pour vin, pour chappons & pour poules,

Pour poulés, & pour lappereaus,
Et pour frommages ſautereaus;
A dire eſt, frommages de Brie. (1)
Si que toute la compagnie
Par accort ſoupames enſemble
En un vergier, qui bien reſſemble
De douceur le biau paradis
Qu'Eve & Adans eurent jadis.
Car tant eſtoit vert & flory
Que, qui ſeroit ou pilori,
Dou véoir ſe esjoïroit,
Et ſa honte en oublieroit.
Là ſoupames bien & attrait;
Et là ma douce dame a trait
Maint trait à moi, pour moy attraire,
Qui eſtoie ſiens, ſans retraire;
Car elle ſcet bien qu'elle m'a,
Dès que ſon ami me clama.
Là fumes ſervi de dous lais,

(1) *A dire eſt.* C'eſt-à-dire. — *Sautereaus*, qu'on ne trouve pas dans les gloſſaires, avoit le ſens de *meſſier*, moiſſonneur. Voyez Du Cange, au mot *Saltarius*. Fromages ſautereaus ſont donc fromages de moiſſon, nommés encore fromages de *gain;* ce dernier mot ayant le ſens d'*automne* &, par extenſion, de *moiſſon*. De là *gagner*, pour *moiſſonner*, & notre *regain*, ſeconde moiſſon. Ce furent donc des fromages de Brie que l'abbé de Saint-Denis avoit envoyés à ſaint Louis: « L'abbé de S. Denis « en France, » diſent les *Grandes Chroniques*, « fu en moult grant paine « & en moult grant penſée quel preſent il envoieroit au Roy en la terre « d'Oultremer. Si lui fu loé qu'il luy envoiaſt *fourmages de gain;* que « c'eſtoit une viande de quoy les barons de France avoient grant ſouf- « fraite. L'abbé crut le conſeil; ſi envoia deux moines à Aiguemorte pour « avoir une nef, laquelle il firent emplir de chapons & poulles & de « fourmages de gain & de pois de Vermandois.... De leur venue fu le « Roy moult lie & toute ſa compaignie. » (A l'année 1252.)

Dans mon édition des *Grandes Chroniques* je n'avois pas bien entendu cette acception des mots *fourmages de gain.*

D'entremés, & de virelais, (1)
Qu'on claime chanſons baladées,
Bien oÿes, bien eſcoutées,
Et de tout le fait de muſique,
Tres-bien & tres-proprement; ſi, que
On ne ſavoit auquel entendre.
Là pooit-on aſſés aprendre;
Car chaſcuns faiſoit ſon effort
De chanter bien, & bel & fort.
Là juſques près du jour veillames,
Et puis les dames convoiames
Chaſcune dedens ſa maiſon,
A torches, & ce fu raiſon.
Amours pas là ne m'eſſaia, (2)
Ainçois largement me paia,
Si com bien faire le ſavoit,
Le bon jour qu'elle me devoit :
Et à celle, que j'en mercy,
Embla Souffiſance mercy,
Sans plus, par penſer doucement
A honnourable esbatement. (3)

Là demouray .VII. jours en route,
A grant deduit, moy & ma route; (4)
Et dalès ma dame dinay,

(1) *Entremets* a bien ici le ſens d'*intermèdes;* jeux entre les deux ſervices de table. — Les virelais n'ont jamais été confondus avec les chanſons baladées; il faut donc à mon avis entendre ici : « chanſons qu'on claime baladées. »

(2) Ne me ſoumit pas à une nouvelle épreuve.

(3) C'eſt-à-dire, je crois : La ſatisfaction que je reſſentois m'empêcha de réclamer ou d'obtenir entière merci, & d'aller au delà de douces penſées & d'honnêtes ébats.

(4) Ma compagnie.

Où petit prins pain & vin ay;
Qu'en li véoir me delitoie,
Et de cela me ſaouloie.
Car nous eſtions priveément,
Si qu'il n'i avoit ſeulement
Fors la belle, moy & ſa ſuer
Qui ne la laiſſaſt à nul fuer.
Mais ma dame qui commande ha
Seur moy, me diſt & commanda
Qu'aucune choſe li déiſſe,
Ou que de nouvel la féiſſe;
Si fis cecy nouvellement
A ſon tres-dous commandement.

BALADE.

Gent corps, faitis, cointe, apert & joly,
Juene, gentil, paré de noble atour,
Simple, plaiſant, de bonté enrichy,
Et de biauté née en fine douçour;
Mon cuer ha ſi conquis par ſa douçour
Le dous regart de vo viaire cler
Qu'autre de vous jamais ne quier amer.

S'ay droit, que j'ay ſi noblement choiſy,
Que ſe je fuſſe à chois d'amer la flour
De ce monde, s'éuſſe-je failly
En mieus choiſir qu'en vous, dame d'onnour.
S'en remercy vous & loyal Amour
Qui tient mon cuer en ſi plaiſant penſer;
Qu'autre de vous jamais ne quier amer.

Tres-douce dame, & puiſqu'il eſt ainſy
Que je vous aim, ſans penſer deshonnour,
Et qu'en tous lieus avés le cuer de my
Qui mercy prie humblement nuit & jour;
Je vous depri, par vois plaine de plour,
Que vous vueilliés ſavoir, par eſprouver,
Qu'autre de vous jamais ne quier amer.

Et elle fiſt ce rondelet
Qui ne me ſemble mie let,
Car il n'i ha rien que reprendre;
Mais elle le fiſt ſans attendre,
Et ſi volt que je l'emportaſſe
Ainſois que de là m'en alaſſe.

RONDEL.

Autre de vous jamais ne quier amer,
Tres-dous amis cui j'ay donné m'amour;
Car à mon gré je ne puis mieus trouver.
Autre de vous jamais ne quier amer.
Et ſi ſay bien, ſans le plus eſprouver,
Que voſtre cuer fait en moy ſon demour.
Autre de vous jamais ne quier amer,
Tres-dous amis cui j'ay donné m'amour.

Finablement li termes vint
Que de li partir me convint;
Si prins congie moult humblement,
Acompaigniés petitement
De Sens, de Maniere & d'Avis.
Mais elle vit bien à mon vis
Qu'en l'eſperit bleciés eſtoie,
Quant ainſi ma coulour muoie.
Car j'eſtoie deſcoulourés,
Triſtes, dolans & eſplourés;
Pour ce que j'eſtoie certains
Que de li ſeroie lointains
Longuement, contre mon voloir;
Et ce me faiſoit trop doloir.
Mais la Tres-belle & bonne & ſage,
Au gentil corps, au franc courage,
Me prinſt doucement par la main,

Et dift : « Vous revenrés demain,
« Qu'au matinet me leveray
« Et à Dieu vous commanderay,
« Et non pas cy, devant la gent. »
Je refpondi com fon fergent :
« Ma dame, à Dieu ! puis qu'il vous plait. »
Je m'en alay fans autre plait,
Mais je fis fon commandement ;
Car j'y vins fi fongneufement
Que la belle encor fe gifoit.
Et l'efveillay, ce me difoit, (1)
A l'ouvrir d'une feneftrelle
Qu'à feneftre eftoit delès elle.
Si tiray un po la courtine
De cendal, à couleur fanguine.
Mais elle n'eftoit pas feulette,
Qu'o li eftoit la pucellette
Qui, el vergier vert & feuilli,
Les fleurs dou chapelet cueilli.
Moult coiettement la huchay,
Et petit de li m'approchay,
En fa grant biauté regardant,
S'onneur & fon eftat gardant,
Qu'autrement faire ne l'ofoie,
Pour fon courrous que je doubtoie.
Mais la belle ne dormoit mie,
Ainfois par fa grant courtoifie,
Par devers moy fe retourna.
N'elle prins nul autre atour ha, (2)

---

(1) Je l'éveillai en ouvrant la fenêtre, comme elle me dit.

(2) Et ne prit-elle aucun autre atour. Il n'y a pas ici d'obfcurité, ni furtout dans le vers fuivant. Cependant la miniature les repréfente tous

Fors que les uevres de nature;
Tant belle, qu'onques créature
Ne pot eſtre à li comparée;
Tant en fu richement parée.
Lors par mon droit nom m'apella
Et diſt : « Amis eſtes-vous là? »
Je dis : « Oÿl, ma douce amour;
« Mais j'ay grant doubte & grant cremour,
« Pour voſtre pais, qu'aucuns ne veingne. »
Et elle diſt que riens ne creingne,
Car nuls n'y vient s'on ne l'apelle.
Ainſi m'aſſéura la belle.
Quant je vi ſa coulour vermeille,
Et ſa biauté qui n'a pareille,
Son dous vis, ſa riant bouchette,
Douce plaiſant & vermillette,
Et ſa gorge polie & tendre,
Je m'agenouillay ſans attendre
Et encommençay ma priere,
A Venus, par ceſte maniere :

« Venus, je t'ay tousjours ſervi,
« Depuis que ton ymage vi;
« Et dès lors que parler oï
« De ta puiſſance;
« Et pour ç' humblement te depri,
« Que vueilles oïr mon depri,
« Et que tendes ſans nul detri
« A m'aligence.
« Car je voy ci en ma preſence

deux un peu plus *atournés;* Machaut, comme on va voir, p. 158, n'y eſt pas même débarraſſé de ſon ſurcot.

« La biauté, la douce ſemblance
« Qui mon cuer ha navré ſans lance,
« Et l'a ravi;
« Et pooir n'ay que je m'avance
« De li touchier, car j'ay doubtance
« De ſon courrous; ce point & lance
« Le cuer de mi.

« Tu ies ma dame & ma déeſſe,
« Tu ies celle qui mon cuer bleſſe,
« Et le garis par ta nobleſſe
« Si doucement,
« Qu'il n'i ha doulour ne deſtreſſe
« Fors deduit, plaiſance & léeſſe.
« De ce es ſouvraine maiſtreſſe
« Certainement.
« Tu joins .II. cuers ſi proprement
« Qu'il n'ont qu'un ſeul entendement,
« Un bien, un mal, un ſentement,
« Une triſteſce :
« Or me donne dont hardement,
« Qu'à ce tres-dous viaire gent
« Preingne pais au departement;
« S'aray richeſſe.

« Et en cas que ne le feras,
« Tu m'as fait, ſi me defferas,
« Et à la mort me metteras;
« C'eſt, ſans mentir.
« Mes cuers eſt deſconfis & mas,
« Et tu ſcés moult bien que tu m'as;
« Si dois eſtre mes advocas,
« Et ſoubſtenir

« Ma pais, ma joie & mon defir.
« Et fi dois ma fanté querir,
« Et moy bonnement enhardir;
« Voire en ce cas.
« Mais fe tu me vues deguerpir,
« Et à ce grant befoing faillir,
« A Dieu tout ! je vueil ci morir,
« Sans nul refpas. »

Quant j'os ma priere finée,
Venus ne s'eft pas oubliée,
N'elle auffi pas ne s'oublia;
Car moult bien fouvenu li a
De mon fait & de la requefte.
Si fu toft la déeffe prefte,
Car tout en l'eure eft defcendue,
Couverte d'une ofcure nue,
Pleine de manne & de fin baume
Qui la chambre encenfe & embaume.
Et là fift miracles ouvertes,
Si clerement & fi appertes
Que de joie fui raemplis,
Et mes defirs fu acomplis :
Si bien que plus ne demandoie
Ne riens plus je ne defiroie.
Et quant cils miracles fu fais,
Je li di : « Déeffe tu fais
« Miracles fi appertement
« Qu'on le puet véoir clairement.
« Dont je te ren grace & loange
« Sans flaterie & fans lofange. »

Toutevoie tant vous en di :

Quant la déesse descendi,
Li cuers me fremy & trembla,
Et de ma dame il me sembla
Que un petitet fu esmeue,
Et troublée de sa venue.
Si, qu'ainsi, de la nue obscure



Éusmes ciel & couverture,
Et tous .ij. en fumes couvert
Si qu'il n'i ot rien descouvert.
Et ce durement me séoit,
Qu'adont riens goute n'i véoit.
Et si dura longuettement
Tant que j'eus fait presentement,

Ains que Venus s'en fust alée,
Ceste chanson qu'est baladée :

CHANSON BALADÉE.

Onques si bonne journée
Ne fu adjournée,
Com quant je me departi
De ma dame desirée
A qui j'ay donnée
M'amour, & le cuer de mi.

Car la manne descendi
Et Douceur aussi,
Par quoi m'ame saoulée
Fu dou fruit de Dous ottri,
Que Pité cueilli
En sa face coulourée.
Là fu bien l'onnour gardée
De la renommée
De son cointe corps joli ;
Qu'onques villeine pensée
Ne fu engendrée,
Ne née entre moy & li.
Onques si bonne journée, &c.

Souffisance m'enrichi
Et Plaisance si,
Qu'onques créature née
N'ot le cuer si assevi,
N'à mains de souci,
Ne joie si affinée.
Car la déesse honnourée
Qui fait l'assemblée
D'amours, d'amie & d'ami,
Coppa le chief de s'espée
Qui est bien temprée,
A Dangier, mon anemi.
Onques si bonne journée, &c.

Ma dame l'enſeveli
Et Amours, par ſi
Que ſa mort fuſt toſt plourée.
N'onques Honneur ne ſouffri
(Dont je l'en merci)
Que meſſe li fu chantée.
Sa charongne traïnée
Fu ſans demourée
En un lieu dont on dit : fi !
S'en fu ma joie doublée,
Quant Honneur l'entrée
Ot dou treſor de merci.
Onques ſi bonne journée, &c. (1)

Après, Venus s'eſvanuy,
Et en ſa nue s'en fuy.
Je demouray tous esbahis,
Et auſſi com tous eſtahis : (2)
Et ma dame eſtoit esbahie,
Et un petitet eſtahie.
Adont doucement l'aparlay,
Et par ceſte guiſe parlay :
« Douce ſuer & douce compaingne,
« Je ne cuit que jamais aveingne
« A .II. amans n'à créature,
« Nulle ſi plaiſant aventure,
« Si douce n'à tant d'onneſté,
« Comme ceſte-ci a eſté.

---

(1) On pourra ſourire de cette façon de laiſſer entendre tout ce qui dut ſe paſſer entre le poëte & ſa jeune amie; & cette invocation à Vénus, déeſſe de volupté, qui intervient ſans donner priſe à Danger, c'eſt-à-dire aux refus de la belle. Mais au moins conviendra-t-on qu'on ne pouvoit raconter d'une manière plus délicate une converſation de ce genre. On peut, à la rigueur, admettre que les exigences de Machaut furent ſatisfaites, ſans anticipation ſur les droits d'un futur époux.

(2) Extaſié, en extaſe. Ce mot n'eſt pas dans les Gloſſaires.

„ Avez-vous bien apperceu
„ La déeſſe que j'ay véu,
„ Sa grant biauté, ſa contenance,
„ Son ſens, ſon pooir, ſa vaillance :
„ Comment elle vous aombra
„ De ſa nue qui douce ombre ha ;
„ Comment elle nous a ſervi?
„ Et ſi ne l'ay pas deſſervi,
„ Car nel porroie deſſervir
„ Juſques à mil ans pour ſervir. „
Elle me diſt : „ Tres-dous amis,
„ En nos cuers la déeſſe a mis
„ Amours qui touſdis croiſtera,
„ Ne jamais ne s'en partira.
„ Bien ay véu ſa deſcendue,
„ Et ſon alée & ſa venue :
„ Or amez fort & loialment,
„ Car je vous promet bonnement
„ Que mon cuer avez ſi ravi
„ Que le bien amer vous renvi ;
„ Ne jamais en jour de ma vie
„ Je n'aray d'autre amer envie. „
Je di : „ Belle, Dieus le vous mire !
„ Trop plus vous aim que ne ſay dire,
„ Et jamais ne vous fauſſeray ;
„ Mais vrais & loiaus vous ſeray. „

Adont la belle m'acola,
Et mis ſon bras à mon col ha,
Et je de .II. bras l'acolay,
Et mis ſon autre à mon col ay :
Si attaingny une clavette
D'or, & de main de maiſtre faite,

la clef

Et dist : « Ceste clef porterez,
« Amis, & bien la garderez,
« Car c'est la clef de mon tresor.
« Je vous en fais seigneur des or,
« Et desseur tous en serez mestre.
« Et si l'aim plus que mon œil destre,
« Car c'est m'onneur, c'est ma richesse,
« Et ce dont puis faire largesse.
« Par vos dis ne me puet descroistre,
« Ainsois ne fait tousdis qu'acroistre. (1)
La clef pris, & li affermay
Dou bien garder, car moult l'amay.
Puis, pris un anel en mon doy,
Et li donnay, faire le doy.
Lors en souspirant congié pris
De ma douce dame de pris;
Car pour le soleil qui venoit,
De là partir me convenoit.



(1) « Mon bon renom, ma *richesse* ne peuvent diminuer par vos vers ». — Assurément, cette clef, dont Machaut reçoit le don, est l'honneur, le bon renom de celle qui vient de lui abandonner son plus cher trésor. Dès ce moment, Machaut en avoit la clef, c'est-à-dire pouvoit en faire un bon ou mauvais usage, par sa discrétion ou son indiscrétion. Il peut sembler inutile de réfuter l'opinion de M. Prosper Tarbé, qui voit dans le don de cette clef la preuve d'un expédient matrimonial auquel les maris italiens ont eu, dit-on, quelquefois recours, mais dont un seul fou, le client d'un avocat nommé Freidel, eut jamais en France l'idée de faire l'épreuve. Quoi qu'il en soit, pouvoit-on supposer qu'une jeune fille de dix-huit ans, libre de ses actions comme on a vu, ait eu volontairement recours à un pareil moyen de rendre sa vertu inattaquable ; ou qu'on lui eût laissé la liberté d'user de cet expédient, quand & comme elle l'entendroit, & de se dessaisir de ce droit en faveur d'un autre dont l'absence pouvoit se prolonger indéfiniment? Cela est absurde ; cela fait venir, bien mal à propos, de vilaines pensées, & nous pouvons assurer que ni Machaut ni la demoiselle ne soupçonnèrent qu'on pût jamais prendre le change sur le véritable sens de cette clef de l'honneur, confiée à la garde d'un amant.

Si m'en alay les ſaus menus,
Tant qu'en mon hoſtel ſuis venus.

Et ſe j'ay dit ou trop ou pau,
Pas ne meſpren; car, par ſaint Pau,
Ma dame vuelt qu'ainſi le face,
Sus peine de perdre ſa grace.
Et bien vuet que chaſcuns le ſache,
Puis qu'il n'i ha vice ne tache :
Et ſe le contraire y héuſt
Elle bien taire s'en ſcéuſt,
Et au celer bien li aidaiſſe;
Car par ma foy bien le celaiſſe. (1)
Jà vous ay ceſte choſe ditte,
Mais ne m'en chaut ſe c'eſt reditte.

Je montay ſur ma haguénée,
Et chevauchay la matinée;
Ne de chevauchier ne finay
Tant que je vins où je diſnay.
Mais le diſner ne pos attendre,
Ains me convint en l'eure prendre
Mon eſcriptoire pour eſcrire
Les lettres que cy orrez lire.
Et ſi, fu dedens enfermée
La chanſon ci devant nommée,
Et li tramis ſans detrier;
Qu'à moy grevoit le detrier.

XIX. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour*, *j'en-*

---

(1) On ne voit pas bien ce qu'elle auroit voulu tenir ſecret, après ce qu'elle vouloit qui fût découvert.

voie par devers vous pour savoir vostre bon estat, lequel vueille Nostre Seigneur tousjours faire si bon comme je le desire de tout mon cuer, & comme vous meismes le vorriés! & par m'ame je ne puis attendre d'envoier à vous; & du mien plaise-vous savoir que je fusse en tres-bon point, se je vous péusse veoir tousdis. Mais quant je suis & seray loing de vous, & il me souvient de la tres-douce pasture & sade nourreture dont vous m'avés si doucement nourry & repéu, & se j'ay & aray po de joie & de léesce, nuls ne s'en doit mervillier. Toutevoie, je me conforte en ce que onques encor ne fu qui encores ne soit, se Dieus plaist. Et, mon tres-dous cuer, je fui nices & rudes, au départir de vous: si, le me vueillez pardonner quant je ne vous sceus mercier; pour ce que, en l'ame de mi, je estoie si pris & si souspris, que je ne savoie qu'il m'estoit advenu, pour le grant miracle que la Déesse fist en nostre présence. Et toutes les fois que je y pense, je en suis tous esbahis, & aussi de vostre grant humilité. Car se je estoie li plus biaus, li plus sages & li plus parfais du monde, si m'a Dieus & vous bien pourveu; ne je ne suis mie dignes de desservir le plus petit des biens que vous m'avés fait: & je prie à Dieu qu'il me doint, avant la mort, que en jour de ma vie, je ne face ne die chose qui vous doie desplaire. Si vous prie, pour Dieu, mon dous cuer, qu'il vous souveingne de moy; car par m'ame je ne vous vorroie ne porroie oublier; & se je le voloie, Desirs ne me lairoit; car, par Dieu, onques je ne vous desiray tant à véoir des .c. pars comme je fais & feray; & il y ha bien cause. Et ce sera quant Dieu plaira & je porray, & non pas quant je vorray, Dieus le scet. A dieu mon tres-dous cuer, qui vous doint joie & honneur & santé.

Vostre tres-loial amy.

Mais elle ne fu perisseuse
De rescrire, ne mal songneuse,
Ains me rescript par le message

Ce qu'eſt eſcript en ceſte page;
Et le rondel qu'elle avoit fait
Au miracle cy devant fait.

XX. — *Mon tres-dous cuer & mon vray amy, j'ay receu vos lettres & ce que vous m'avez envoié, de quoy je vous merci tant & de cuer comme je puis plus; & par eſpecial de la bonne diligence que vous avés eue de moy faire ſavoir voſtre bon eſtat; car c'eſtoit le plus grant deſir que je euſſe (après celli que j'ay de vous revoir) que de ſavoir que vous fuſſiés en bon point. Et ay eu plus de bien & de joie au jour & à l'eure que je receus vos lettres que je n'avoie eu puis que vous partiſtes. Et pour un deſir que j'avoie de vous veoir, avant que je vous euſſe veu, je en ay ad preſent .c. mil, & à bon droit. Car je n'avoie mie encores congneu le bien, l'onneur & la douceur que j'ay depuis trouvé en vous. Si vous jure, en l'ame de moy, qu'il n'eſt eure en quelque eſtat que je ſoie que il ne me ſoit avis que je vous voie devant moy, & que il ne me ſouviengne de voſtre maniere & de tous vos dis & vos fais. Et, par eſpecial, de la journée de la beneyçon du Lendit, & de l'eure que vous partiſtes de moy & je vous baillay ma clavette d'or : ſi la vueilliés bien garder, car c'eſt mon treſor plus grant. Si n'os onques-mais .II. ſi bons jours à mon gré. Si ne cuide mie quil peuſt avenir choſe par quoy je vous peuſſe oublier; car il n'eſt riens de quoy il me ſouviengne tant, nes Dieu prier.* (1) *On me diſt, quant vous partiſtes, que on vous avoit veu partir, & que vous me mandiés que vous n'aviés veu nullui, & aviés dit que ce avoit eſté pour ce que vous ne m'aviés point veu. Et j'entendi bien tantoſt que c'eſtoit à dire; je le ſavoie bien : car tout en tel eſtat que vous me laiſſastes, ſans prendre nulle autre choſe, je alay après vous & vous regarday, juſques vous fuſtes hors : & en verité il ne fu puis*

(1) Même de prier Dieu.

jours, à celle droite heure par especial, que il ne me souvenist de vous. Je vous envoie un rondel qui fu fais le jour & l'eure que le virelay fut fais que vous m'avez envoié, & à l'eure que li miracles fu fais. A Dieu mon dous cuer, qui me doinst tel joie de vous comme mon cuer desire & de moy à vous aussi.

Vostre loial amie.

RONDEL.

Merveille fu quant mon cuer ne parti,
Quant de moy vi mon dous amis partir,
Car tel dolour onques-mais ne senti.
Merveille fu quant mon cuer ne parti.
Tant com je po de resgart le sievi,
Mais en po d'eure ne le pos plus véyr.
Merveille fu quant mon cuer ne parti,
Quant de moy vi mon dous ami partir.

Quant j'oÿ sa rescription,
Se l'ymage Pymalion,
Polixena la troÿenne,
Deyamira, & belle Heleine,
La belle Roÿne d'Irlande (1)
Me priaissent, en ceste lande,
Que je par amours les amasse,
Certes toutes les refusasse;
Car j'estoie en si tres-bon hait
Que ce n'estoit que droit souhait.
Si m'en alay, jolis & gais;
Et passay les guéz & les gais (2)

(1) Dame dont Meliadus, dans le roman dont il est le héros, devint éperdument amoureux.

(2) *Gais* ou *guets*, *aguets*.

De l'Archepreftre & des Bretons,(1)
Que ne prifoie .II. boutons.
Tant que je vins en une plaine(2)
De tous biens & de bon air plaine;
Et là une dame encontray
Qui, de Tornu jufqu'à Courtray,
Non, de Paris jufqu'à Tarente,
N'avoit fi belle ne fi gente.
Et fi eftoit acompagnie
De belle & bonne compagnie.
Et quant la belle m'approcha,
De près par mon nom me hucha;
Et getta fa main à ma bride,
Dont j'os grant paour & grant hide,
Car elle dift : « Vous eftes pris,
« Et vous menray en mon pourpris. »
Les autres venoient de ren;
Si refpondi lors : « Je me ren.
« Qui eftes-vous, qui me prenez?
« — Venez aveuques moy, venez! »
Dift elle, « vous le farez bien,
« Mais à prefent n'en farez rien. »
Si m'enmena tout en parlant,
Et je li difoie, en alant,
Devant tous & en audience :
« Vous m'avez pris fans deffience. »
Si me dift : « Ne vous y fiés;
« Qui meffait, il eft deffiés.(3)

---

(1) Arnaud de Cervoles, un des plus redoutés capitaines de la Grande-Compagnie. (Voyez plus haut, p. 68.)

(2) Ici nouvel épifode allégorique dont l'agrément dut être furtout bien fenti par la dame. — *Tournu*, Tournus.

(3) Celui qui eft furpris mal faifant eft tout défié.

« Et vous m'avez griefment meffait.
« S'en corrigeray le meffait. »
Après, auſſi com par courrous,
Me diſt *tu*, & laiſſa le *vous*.
« Ne t'ay-je pas reconforté,
« Et joie de loing apporté ;
« Et donné déduis & léeſce
« Et fait joie de ta triſteſce?
« Et ay eſté tes champions
« En toutes tribulations :
« Quant Honte te vint aſſaillir,
« Tes cuers eſtoit au defaillir ;
« Ne ploiay-je pour toy mon gage?
« N'onques n'i ot nul autre oſtage
« Fors moy, qui en fis la bataille
« A mon eſpée qui bien taille,
« Et la rendi plus deſconfite (1)
« Que ce qu'elle fuſt enſoubite.
« Toutes fois que Deſirs t'aſſaut,
« Je me met ou premier aſſaut,
« Ne pas ne ſuis la derreniere,
« Ains porte par tout la baniere.
« Ne Deſirs n'a tant de puiſſance
« Qu'il te puiſſe faire grevance.
« A tous beſoins me treuves preſte,
« Sans appeller & ſans requeſte;
« Dont je di que la bonté double.
« Et tu ne me priſes un double, (2)
« Ne tu n'as encor de moy dit
« Rien d'eſpecial en ton dit,

(1) *La rendi*, rendis la honte.... — *enſoubite*, ſubjuguée.
(2) Petite pièce de monnoie, comme un *double tournois*.

« Ne rendu graces ne loenge. »
« Tu le ſcés bien, di le voir, ment-ge? »
Je li dis : « Par ſainte Yſabel,
« Ma dame, vous parlés moult bel,
« Et puet-eſtre que dites voir;
« Mais je vorroie bien ſavoir
« Voſtre nom; ſi, m'eſcuſeroie
« Par devers vous, ſe je pooie. »
Elle diſt : « J'ay nom Eſperance :
« Voi-ci Meſure & Attemprance,
« Bon-avis & Confort-d'ami,
« Qui ſont touſdis avecques mi,
« Et qui t'ont fait maint biau ſerviſe,
« Non par devoir, mais par franchiſe. »

Je li fis lors la reverence,
Et les autres, en ſa préſence,
Moult humblement; & m'acuſay;
Qu'onques de rien ne m'eſcuſay,
Pour ce qu'Eſperance avoit droit
Et je le tort, en tout endroit.
Et ſi la merciay moult fort
De ſa grace & de ſon confort,
Qui m'avoit nourri & refait;
Et des biens qu'elle m'avoit fait.
Lors Bon-avis prinſt la parole,
Qui bien & ſagement parole,
Attempreément, par meſure;
Et diſt : « Dame, ſe meſpreſure
« Vous a fait, il le vous amende;
« Car en meffait ne giſt qu'amende.
« Prenez-la, je le vous conſeil,
« Et ce me ſemble bon conſeil. »

Ainſi diſt chaſcuns & chaſcune,
Si que j'eus la bonne fortune
Qu'Eſperance diſt : « Je l'ottroy;
« Venés avant entre vous troy,
« Dalès Avis, qui tauxera (1)
« Quele amende il nous en fera. »
Confort-d'ami diſt doucement :
« Ma dame, je los vraiement,
« Que vous le mettés à renſon,
« Et qu'il en paie une chanſon,
« Rondel, balade ou virelay. »
Et elle diſt : « Je vueil un lay
« Apellé : le *Lay d'Eſperance*,
« Et par ce li feray quittance :
« Si ſe partira franchement
« Sans plus avoir d'empeſchement. »

Lors di-je : « Dame, à ce traitié
« Que vous avés fait & traitié,
« Moult volentiers je me conſens;
« Mais, je n'ay mie ſi bon ſens,
« Com pour faire ſi bon ouvraige.
« Mais tant bonne & ſage vous ſay-je
« Que, s'aucune choſe y deffaut,
« Vous ſupplierez mon deffaut. »
Si, requis terme competant,
Je l'os; ſi m'en parti atant.
Mais je fui depuis ſus ma garde,
Et dis à mon vallet : « Regarde
« Environ toy ſongneuſement;

(1) Autour de Bon-avis qui taxera l'amende.

« Car on va mal ſéurement,
« Tu le vois bien, en ceſte marche. (1)
« Et fier cheval des eſperons,
« Par quoy plus toſt nous en alons.
« Je te le di pour le milleur.
« En ce paÿs ſont tuit pilleur,
« Qui prennent les gens & detiennent
« Et robent ; ne ſay dont il viennent,
« Et s'en tuent, car en leur ombre (2)
« Chaſcuns à mal faire s'aombre.
« Di-je chaſcuns ? je ment, ſans faille,
« Car il n'eſt regle qui ne faille ;
« Mais pluſeurs avec eus ſe mettent,
« Qui de leurs euvres s'entremettent. »
S'avoie .IIII. contre ſept ; (3)
Tant que je vins à mon recept.
Et quant je vins en ma chambrette
Qui eſtoit belle & gente & nette,
Petit doubtay la pillerie
De ces pilleurs, que Dieus maudie !
Car, là fui fermes & ſéurs,
Sans plus doubter leurs meſéurs.
Et à moy acquitter penſay
Si qu'ainſi mon lay commenſay.
Quant il fu fais, je le tramis
Si com je l'avoie promis ;
Et tout ainſi comme dit ay
Vers Eſperance m'acquitay.

---

(1) On court grand riſque ſur ce chemin.

(2) Et ils en tuent ; car ſous leur couvert, &c.

(3) Nous étions quatre « contre ſept ». Apparemment qu'ils voyoient non loin d'eux.

LAY ET Y A CHANT. (1)

I

Longuement me ſui tenus
De faire lais;
Car d'amours eſtoie nus.
Mais, deſormais,
Feray chans & virelais;
J'y ſuis tenus :
Qu'en amours me ſuis rendus
A tousjours-mais.

S'un petit ay eſté mus,
Je n'en puis mais;
Car pris ſuis & retenus
Et au cuer trais,
Tout en un lieu, de .II. trais
D'uns yeus fendus (2)
Vairs, poingnans, ſès & agus,
Rians & gais.

II

Car ma dame que Dieus gart
Pour un dous riant regart,
D'ardant Deſir fiſt un dart,

(1) Guillaume de Machaut paſſoit pour avoir excellé dans la compoſition des lais, dont les règles étoient des plus difficiles à obſerver. Il y a donc un certain intérêt à voir un de ceux qu'il croyoit apparemment avoir le mieux fait. En voici les règles d'aprés Euſtache Deſchamps : « Il y faut avoir douze couples, chaſcune partie en deux, qui font vingt-« quatre. Et eſt la couple aucune fois de huit vers, qui font ſeize; au-« cune fois de neuf, qui font dix-huit, aucune fois de dix qui font vingt, « aucune fois de douze qui font vingt-quatre de vers entiers ou de vers « coppez. Et convient que la taille de chacune couple à deux paragra-« phes ſoit d'une rime différente, d'une double couple à l'autre, excepté « que la dernière couple de douze qui font vingt-quatre ſoit de pareille « rime & d'autant de vers ſans redite comme la premiere. » Nous allons voir que Machaut a très-exactement obſervé ces règles compliquées.

(2) Comme s'il y avoit « d'une paire d'yeux. »

Et un d'Efperance:
Mais mort m'éuft, fans doubtance,
Defirs, & fans deffiance,
S'Efpoirs où j'ay ma fiance
Ne fuft de ma part.

Car quant je fenti l'efpart
Dou regart qui mon cuer art,
Ne perdi, à tiers n'à quart,
Sens & contenance,
Mais tout : maniere & poiffance.
Lors me fift penre plaifance
En ma jolie fouffrance
Efpoirs, par fon art.

III

Mais ce durement m'efmaie,
Que ne fay
Se cefte amoureufe plaie
Qu'au cuer ay
Vient d'Amours ou de Cuer vray.
Car Dous regars maint cuer plaie,
Qu'ailleurs, dame ami ha gay. (1)
S'en morray
S'ainfi m'eft; mais d'amour vraie
L'ameray.

De voloir que m'en retraie
Jà n'aray, (2)
Pour dolour que mes cuers traie;
Ains feray
Vrais, & de cuer ferviray
Ma dame plaifant & gaie.
Et quant mes jours fineray
Sans delay

(1) Car maint regard bleffe, quand l'amant heureux eft ailleurs.
(2) Jamais n'aurai de volonté qui m'en retire.

Mon cuer, que s'amour deplaie,
Li lairay.

IV

Ne ſavoie
Quant fui pris,
Se j'eſtoie
Mors, ou vis;
N'entendoie
Gieu ne ris,
Ains ſambloie
Homs ravis;
Ne queroie
Paradis,
N'autre joie,
N'autre pris;
Ne ſentoie
Riens, tandis
Que véoie
Son cler vis
Qui m'a de s'amour eſpris.

Toute voie
Je repris,
En la coie,
Mon avis;
A qui proie,
Com ſougis,
Qu'elle m'oie.
Car envis
Gariroie,
S'eſcondis
Me trouvoie
A touſdis :
Faut que ſoie
Ses amis.
Or ſoit moie,

Ne devis
Plus, si seroie assevis.

V

Ne say se je dor ou veil,
Quant son riant ueil,
Son gent corps qui n'a pareil,
Et son dous accueil
Voy & son cointe appareil,
Simple, sans orgueil ;
Et son vis blanc & vermeil
Plus que fueille en brueil,
A qui d'amer me conseil ; (1)
Dont maint plaisant mal recueil.

Son chief d'or samble au soleil,
Et s'a bel entr'ueil ;
Pour ç'avoir autre conseil
Jà ne quier ne vueil ;
Ainsois du tout m'appareil
A faire son vueil,
Et à li servir m'esveil ;
Qu'en li tel bien cueil
Dont je me seingne & merveil ;
Car tous vices en despueil.

VI

Ne fait-il bon tel dame amer
Et desirer
Et honnourer,
Où homs trouver
Ne puet amer,
Fors douceur fine à savourer?

---

(1) Auquel je prens conseil pour aimer.

Tres-noble destinée
Ha cils qui si puet assener,
Sans dessevrer :
Qu'elle n'a per,
Ains est nomper;
Et, sans doubter,
On ne puet milleur regarder,
Ne si tres-belle née.

Dont doi-je bien s'onneur garder
Et, sans cesser,
Ymaginer
A li porter
Foy, sans fausser,
Et là tout mon sens appliquer,
Sans villaine pensée.
Mais mieus vorroie estre oultre mer
Sans retourner,
Qu'entr'oublier
Son dous vis cler,
Ne que penser
Chose qui peust empirer
Sa bonne renommée.

VII

Certes, j'ay si grant deport,
Quant je voy son noble port,
Et quant, sans villain rapport,
J'oy que chascuns son effort
Fait de li prisier tres-fort,
Dessus toute créature;
Que je n'ay pensée oscure,
Tristesce, mal, ne pointure,
Ne chose qui me soit dure;
Ains ay une envoiséure
Si tres-douce, & si tres-pure
Qu'elle vault merci au fort.

En li véoir me deport,
En li servir me confort,
En li amer pren confort,
Et l'espoir qui me fait fort
Contre Desir, qui me mort;
Mais riens ne pris sa morsure.
Et s'on dit qu'elle m'est dure,
Ou qu'elle n'a de moy cure,
Ne m'en chaut, qu'en sa figure
Preng si douce norriture,
Que ne doubt rien que j'endure,
Mal d'amour ne desconfort.

VIII

Et quant je puis vivre einsi,
Si liément & sans soussi,
Trop grant folour
Seroit de rouver s'amour
Ou sa merci.
Car je n'ay pas desservi
Si grant honnour,
Et si n'en suis, par nul tour,
Dignes aussi.

Tost m'aroit dit : « Va deci! »
Helas! se ceavoie oï
De sa douçour,
Bien seroit la joie plour
Du cuer de mi;
Car il partiroit parmi.
Pour ce demour
En souffrance & en cremour,
Subjés à li.

IX

Là sont mis tuit mi plaisir,
Là m'ottroy,

Là porter foy
Vueil bonnement.
Là vueil amoureusement
Vivre & morir :
Là, me tir ;
Là, mi desir
Sont, là m'employ :
Là maint tous li cuers de moy
Entierement,
Doucement
Et humblement,
Pour li servir.

D'amer ne me puis tenir,
Quant je voy
Le maintien coy
De son corps gent
A qui je suis ligement
Sans retollir,
Sans partir,
Sans repentir.
Faire le doy
Car .c. mille biens reçoy
Contre un tourment :
Autrement
Certainement
N'ay à souffrir.

X

Si, n'est vie
Si jolie
Com de desirer amie,
En espoir
Qui chastie
Et maistrie
Desir, si qu'il n'ait maistrie
Ne pooir,

Qu'il detrie
Vie lie,
Quant Efpoirs ne l'amolie.
Pour ç' avoir,
Quoyqu'on die,
Sans partie,
Vueil d'Efpoir la compagnie
Main & foir.

XI

Car je fuffe, longtemps a, mors,
S'il ne fuft à martire,
Par l'ueil qui trait en mon corps
De Defir une vire, (1)
Qui jà n'en fera traite hors,
Se m'amour ne l'en tire,
Ou Bons efpoirs qui m'a, dès lors,
Vifité com dous mire,
Et conforté mes defconfors
Doucement; Dieus li mire!

C'eft mes chaftiaus, c'eft mes reffors,
C'eft ce qui eftaint m'ire;
C'eft li avoirs, c'eft li trefors
Dont on ne puet mefdire;
C'eft de ma vie li drois pors,
C'eft ma joie à droit dire.
Tous li argens & tous li ors
De France & de l'Empire
Ne vault pas l'un de fes confors
Où Défefpoir s'aïre.

XII

Et quant ad ce fuis venus
Qu'amis fuis vrais,

(1) Une flèche. D'où l'ancien mot *vireton*.

Et d'Efpoir bien pourvéus,
Un joli fais
Gracieus & plains de pais
M'eft accréus,
Qui ne fera mis en fus
De mi, jamais.

Car fe j'avoie affez plus
Que je ne fais,
Et s'éuffe plus que nus
Pris, en tous fais,
Si fuis-je norris, refais,
Et pourvéus
Largement, & bien péus
De fes biens fais.

Quant j'eus fait le dit & le chant
De ce joli lay que je chant,
Moult fouvent en la ramembrance
De ma dame & douce Efperance,
Je le fis efcrire & noter,
Si bien qu'on n'i péuft noter,
Fors tant fans plus qu'en bon efpoir
Vivre & fervir ma dame efpoir.
Quant il fu fais, je le ploiay,
Et en ces lettres l'envoiay
A ma dame par un varlet
Qui pour autre chofe n'alet;
Et li efcris comment j'eftoie
Pris d'Efperance enmi ma voie.

XXI. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-chiere fuer & ma tres-douce amour, onques je n'eus fi grant defir de favoir & oÿr bonnes nouvelles de vous & de voftre bon eftat; & auffi que vous les oÿffiés de mi, comme j'ay eu en chemin & ay en-*

cores. Et, ma tres-douce amour, vous ſavés bien comment tous li pays eſt pleins & chargiés de gens d'armes & d'annemis & pilleurs ſus les bonnes gens ; ſi vous plaiſe à ſavoir, ma douce amour, que onques ne fui en ſi grant peril comme j'ay été, ſe ce ne fuſt li ſouvenirs & li dous penſers que j'ay eu & ay à vous : car yceuls me donnent & ont donné ſi grant vertu, que, mercy à Dieu & à vous, je ſuis eſchapés des mauvais. Mais toutesfois, je n'ay ſceu ne peu ſi bien eſchiver ne guenchir le perilleus pas, que je n'aie eu moult grant paour. Car quant je os paſſé auques les plus perilleus pas, & cuidoie eſtre & chevauchier plus ſeurement, je vins en une moult belle plaine, & penſoie à la grant biauté & à la parfaite bonté & honnourable courtoiſie qui en vous ſont, & auſſi aus grans biens que vous m'avés fais, deſquels je ne ſuis pas dignes, ne ne les porroie ne ne ſaroie remunerer ne deſſervir. Je ne me donnay de garde, en regardant ſus coſté : & vi chevauchier une moult grant compagnie de moult nobles gens qui vinrent tout droit vers mi. Si que ſe os paour, nuls ne s'en doit mervillier; car, & devant tous vint une dame qui me diſt : « Vous eſtes prins. » Et quant je m'aperceus que c'eſtoit une ſi noble dame, & auſſi qu'il me ſouvint plus ardemment de vous, pour ce qu'elle eſtoit dame moult noble, je reſpondis moult humblement : « Dame je me « rens, » & li demanday qui elle eſtoit qui m'avoit pris. Et elle reſpondi que bien le ſaroie, & qu'elle m'avoit fait moult de ſervices & de bontés, deſqueles onques ne li avoie fait remuneration : mais, avant que jamais partiſſe de li, elle ſaroit bien comment ce feroit. Et finablement me diſt qu'elle avoit à non Eſperance, & adont fui moult confortés. Et lors vint chevauchant Meſure & Attemprance, avec l'autre compagnie qui moult noble eſtoit, & li dirent : « Dame, plaiſe- « vous à ordener de li telement qu'il puiſt eſtre acordés à vous. » Et lors, tint moult grant & long conſeil, & avec ſa gent fu ordené & par grace que, pour ce qu'elle m'avoit toute ma vie

donné & procuré moult d'onneurs & de biens, que, en restitution & renumeration d'iceuls, & aussi pour amende tauxée par li & par ses gens, de ce que en ce livre ne avoie riens fait d'especial chose qui feist à conter pour li, je féisse un lay appellé Lay d'Esperance. Lequel lay, mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour, je vous envoie enclos en ces présentes & vous prie, tant amoureusement & de cuer comme je puis plus, qu'il vous plaise à le savoir, car il vient de vous, ne n'ay mestier d'Esperance se n'est pour vous. Et, ma tres-douce amour, puis qu'il est fais pour vous, il est raison que vous le sachiez premier que li autre. A Dieu, mon tres-dous cuer, qui vous doint tel bien, tel honneur & tele joie come je vorroie pour moy-meisme.

Vostre tres-léal ami.

Lors ma douce dame jolie,
Qui de ma léesce estoit lie,
Et de ce qu'estoie eschapés
Dou lieu où j'estoie attrapés,
Ne fist pas mon message attendre;
Ains le delivra sans attendre,
Ainsi com véoir le porrés
Quant ces lettres lire vorrés.

XXII. — *Mon tres-dous cuer & mon tres-dous & mon tres-loial ami, j'ay bien veu, par vos amoureuses lettres, comment & queles aventures vous avés eu en chemin, & que vous estes en bon point & en santé; de quoy j'ay plus grant joie que de chose de ce monde. Et, mon tres-dous cuer, plaise-vous savoir que onques lettres ne vinrent si bien apoint comme les vostres darrenieres; car vraiement depuis que vous m'escrisistes l'autre fois, je ne fui sans pensement, soussi & paour, que vous n'euissiés aucun empeschement. Mais quant je vis vos lettres, onques n'os joie qui si m'alast au cuer; car à paine me pos-je sous-*

tenir de joie, quant je les tins; tous li cuers m'esvanuy : de quoy moult de teles dames avoit avecques mi (1) *qui se mervillierent que j'avoie : & toutesfois li cuers me revint, & m'en alay en ma chambre, disant que je m'aloie reposer un po. Et chascuns s'en ala, & me laissierent, car il cuidoient que je fuisse moult malade : & si estoie-je. Et fermay ma chambre, & leu vos douces lettres, & entendi bien tout le fait & sceu la verité de nos* .II. *cuers qui jamais ne porront desjoindre; car je voy bien & enten que l'un porroit po vivre sans l'autre. Si eus, en lisant, moult de biens & moult de maus, mais je les soustien bien, & me sont moult dous. Si sachiés bien, mon dous cuer, que j'ay pris & veu le lay qui estoit enclos en vostre douce lettre, & vous promet que je le saray au plus tost que je porray, & ne chanteray autre chose jusques à tant que je sache le dit & le chant : Car c'est chose de dit & de chant qui onques plus me plaist. Mon tres-dous amis, Nostre seigneur vous doint bonne santé, pais & tele joie comme vostres cuers & li miens mieus le desirent.*

Vostre leal amie.

Mais je vous ay autre fois dit,
Si com il apert par mon dit,
Que cils qui sent l'amoureus point
N'est mie tousdis en un point :
Ainçois reçoit mainte pointure,
Une heure douce, l'autre sure.
Et Desirs qui a mis à mort
Maint amant, desiroit ma mort,
Et en tous lieus me couroit seure,
En tous estas, & à toute heure.
Si ne le pooie endurer,

---

(1) Il y avoit avec moi telles nombreuses dames qui, &c.

Car il ne me laiſſoit durer
En egliſe, n'à champ, n'à ville.
Si me ſembloit choſe trop vile
De vivre en tele peſtilance;
Ne Dous penſer, ne Eſperance
Ne pooient avoir victoire
Encontre li, c'eſt choſe voire;
Ainçois nous .III. deſconfiſſoit,
Dont ſouvent mes cuers gemiſſoit.
Quant je vi la deſconfiture,
Je fis tantoſt ceſte eſcripture
Et ſi, l'envoiay à ma dame;
Car je n'avoie confort d'ame,
Ne nuls ne ſavoit la doulour
Qui faiſoit palir ma coulour.
Si qu'à plourer me confortoie,
C'eſtoit tout le bien que j'avoie.

XXIII. Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Oy de ton ami la clamour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Voy comment je pour toi demour;
Fay tant qu'o toi ſoit mon demour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Oy du grand deſir la rumour
Qui fait en mon cuer ſon demour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Fay qu'avec toy face ſejour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Fay que j'aie encor un bon jour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Oy de long comment pour toy plour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Voy comment pour toy je m'eſplour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Tari le ruiſſel de mon plour.

Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Eſtain de Deſir la chalour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Amenuiſe ſa grant rigour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Ajes pité de mon labour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Met en ton tres-dous cuer tenrour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Voy ma peine, voy mon labour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Voy comment pour t'amour labour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Voy ma tres-amere triſtour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Voy mes meſchiés, voy ma dolour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Conſidere ma grant fréour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Voy que de mort ſuis en paour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Regarde comment je m'atour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Voy comment je pleur en deſtour,
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Pour ton cointe corps fait à tour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Voy qu'en toy ſunt touſdis mi tour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Voy comment pour toy deſcoulour.
Mon cuer, ma ſuer, ma douce amour,
Ouvre le ſlun de ta doucour,
S'arouſe ma pale coulour.

A Dieu mon tres-dous cuer, qui vous doint joie, pais & tout le bien que voſtres cuers deſire.

Voſtre tres-loial amy.

Lors ma dame, comme dolente,
De refcrire ne fu pas lente,
Car certeinement bien appert
Par fa lettre tout en appert.

XXIV. — *Mon tres-dous cuer, & mon tres-dous amy, vous m'avez envoié vos lettres qui m'ont plus donné à faire & à eftudier que lettres que vous m'envoÿffiés onques mais. Sachiés* (1) *que je me merveille moult pourquoy vous faites tels plains ne tels clamours, ne pourquoy vous menés fi dure vie : car il m'eft avis que vous n'avés pas trouvé en mi pour quoy vous le devés faire, ne n'eft pas m'entention que vous li trouvés jamais; combien que je foie certaine que li cuers vous fait moult mal de ce que vous eftes fi loing de moy; & je le fay bien par moy-meifme : car, en verité, je ne vous porroie efcrire le grant mefchief que j'en ay. Mais je me reconforte en ce que, fe Dieu plaift, je vous reverray briefment : & je vous prie tant comme je puis, & commande de tel pooir comme j'ay fur vous, que vous vueilliés ofter voftre cuer de tout plour & de tout anoy, fe vous volés que le mien foit aife; & penre bon reconfort en vous. Car je vous jur & promet par ma foy que je ne vous fis onques tant de bien ne de doucours, de .c. mille tans comme j'ay grant defir de vous en faire. Ne toute ma vie, vous ne me trouverés laffe de faire chofe qui vous doie plaire. Si m'eft avis que vous ne me devés point faire de dueil, ains devés eftre en joie & en léefce. Et je vous prie que vous y foiez, fe vous m'amés de riens. Et pour ce, je vous envoie cefte balade que j'ay puifie en la fontaine de larmes où mes cuers fe baingne, quant je vous voy à tel mefchief; car par Dieu je ne porroie ne vorroie bien ne joie avoir, puis*

---

(1) Elle femble lui donner à entendre ainfi, qu'elle n'a pas trouvé trop ingénieufe cette façon de correfpondre; & nous fommes un peu de cet avis.

que je vous saroie en doleur & en tristesce. Et, pour ce, ay fait ceste balade, — de cuer plourant en corps malade.

Vostre léal amie.

Il n'est dolour, desconfort ne tristesse,
Anuy, grieté ne pensée dolente, (1)
Fierté, durté, pointure ne aspresse,
N'autre meschief d'amour, que je ne sente:
Et tant plaing, souspir & plour,
Que mes las cuers est tous noiés en plour.
Mais tous les jours me va de mal en pis,
Et tout pour vous, biaus dous loiaus amis.

Car quant je voy que n'ay voie, n'adresce
A tost véoir vostre maniere gente,
Et vo douceur qui de long mon cuer blesce,
Que toudis m'est par pensée presente,
Je n'ay confort ne retour
Fors à plourer, & à haïr le jour
Que je vif tant; c'est mes plus grans delis,
Et tout pour vous, biaus dous loyaus amis.

Mais se je suis loing de vous sans léesce,
Ne pensés jà que d'amer me repente,
Car Loiauté me doctrine & adresce
A vous amer en tres-loial entente.
Si que Cuer, Penser, Amour,
Voloir, Espoir & Desir sans retour
Ay eslongié de tous & arrier mis,
Et tout pour vous, biaus dous loiaus amis.

Quant je vi qu'elle se plaignoit
Pour m'amour, & qu'elle baignoit
Son cuer en larmes amoureuses,

---

(1) Ou *grieveté*. Chose pénible.

Et que ſes penſées joieuſes
Eſtoient toutes converties
En droites grienges, o uerties, (1)
Et que c'eſtoit tout par ma coulpe
Qui vers li me grieve & encoulpe,
Seulement pour mon eſcripture
Qui pour ſa pais eſtoit trop dure ;
Moult durement me repenti,
Quant pour ce qu'avoie ſenti
D'ardant deſir l'amoureus point,
Li avoie eſcript en tel point.
Qu'auſſi bien le ſentoit la belle
Au cuer, par deſſus la mamelle,
Que moult de meſchief li faiſoit,
Mais toutevoie s'en taiſoit ;
Elle ſouffroit en pacience
Pour ce qu'elle avoit eſperence
Qu'onques ne fu qu'encor ne ſoit. (2)
Car cils qui tel dolour reçoit
Ne ſe doit pas deſeſperer
Pour Deſir, ains doit eſperer
Que, comment que joie demeure,
Encores venra la bonne heure
Que de la tres-douce rouſée
De Mercy ſera arrouſée.
Là pluiſeurs fois ſa lettre lui,
Tous ſeuls qu'il n'i avoit nelui,
Fors moy ſans plus & ſon ymage,
A cui j'amenday mon outraige,
Mon meſfait, & ma grant folie,

(1) Converties ou tournées en vrais chagrins.
(2) Qu'il n'eſtoit rien arrivé qui n'arrivât encore.

Pour ma douce dame jolie.
Si que, ſans faire long detri,
Ceſte lettre-ci li eſcri
Moult humblement, en accuſant
Deſir, & en moi eſcuſant.

XXV. — *Mon tres-dous cuer, ma chiere ſuer & ma tres-douce amour, je vous mercye tant humblement comme je puis, & non mie tant comme je doy, de vos douces & gracieuſes eſcriptures qui m'ont tant conforté qu'il n'eſt triſteſce ne doleur qui me puiſt venir. Si feray ce que vous me commandés à mon pooir ; & ſe je vous ay un po rudettement eſcript, ce fait Deſir que j'ay plus creu que je ne déuſſe. Si, le me vueilliés pardonner. Des nouvelles de par de ça s'il vous plaiſt ſavoir, pluſeurs grans ſigneurs ſcevent les amours de vous & de mi, & ont envoié par devers moy un chapellain qui eſt moult mes amis, & m'ont mandé que par li je leur envoie de vos choſes & les reſponſes que je vous ay fait; eſpecialement :* Celle qui onques ne vous vit; *ſi ay obéy à leur commandement. Car je leur ay envoyé pluſeurs de vos choſes & des miennes, & ont volu ſavoir ſe il eſt verité que je aie voſtre ymage, & je l'ay monſtré à leur meſſage, bien & richement parée & miſe haut au chevés de mon lit; ſi que chaſcuns ſe merveille que ce puet eſtre. Et ſachiez qu'il ſcevent comment vous m'avez reſuſcité, & rendu joie & ſanté ſans ce que vous m'éuſſiez onques véu. Si tiennent ſi grand bien de vous, de voſtre douceur & de voſtre humilité, comme de dame dont il oÿſſent onques parler. Si leur ay eſcript, à voſtre loenge, le bien & la douceur qui y eſt & ce qu'il m'en ſemble, mon dous cuer. Et puiſque il eſt ainſi que, ou royaume & en l'empire, nos amours ſont ſceues & revelées, & eſpeciauement des meilleurs, bien ſeroit ores de male heure nés cils qui fauſſeroit de nous* .II., *car jamais n'aroit honneur. Et, par m'ame, ma tres-douce ſuer, j'ay ſi grant fiance en voſtre noble cuer & en voſtre*

tres-fine douceur, que je ſay certainement qu'il n'i porroit avoir que loyauté : ſi en ſuis tous ſeurs, & je m'en aten à vous de tous poins. Et, quant à moy, il ne me ſemble mie que nes la mort péuſt mon cuer oſter ne departir de vous. Si en devés bien eſtre en voſtre pais : & certes, ma tres-douce ſuer, j'ay ſi grant joie & ſi grant plaiſance en voſtre bon renon & en voſtre loenge qui ainſi s'eſpant par tout & eſpandera, ſe Dieus me donne vie, qu'il n'eſt doleur ne triſteſce qui me peuſt venir. Et m'eſt avis que tout le bien & la joie que je voy que li autre ont, ſoit doleur & tribulation contre la joie & le bien que j'ay, & il y ha bien cauſe ; car ſe j'eſtoie li plus parfais en toute choſe qui onques fuſt, ſi truis-je en vous aſſez de biens & de douceurs. Et, mon dous cuer, quant au noble & au riche treſor dont j'ay la clef, par Dieu je l'iray deffermer le plus toſt que je porray, & feront au deffermer Foy & Loiauté, Droiture & Meſure. Et ſe Deſirs voloit faire le maiſtre on ne li ſoufferroit mie, puiſque vous & moy & Loiaulté & bonne Eſperance ſommes alliés contre li.(1) *Et, par ma foi, il eſt à moitié deſconfis ; ne je ne priſe mais riens choſe qu'il me puiſt faire, pour les douces & amiables lettres que vous m'avez eſcriptes. J'ay fait un Rondel que je vous envoie, & arez le chant par le premier que j'envoieray vers vous : & y eſt voſtre nom, ainſi comme vous le verrez, par ceſte cedule encluſe en ces preſentes. Et, mon dous cuer, s'il vous ſouvient de moy, par Dieu vous n'eſtes pas deceue, car je laiſſe tout autre ſouvenir & toutes autres penſées pour vous : & de ce que vous dites que vous vous fiez tant en moy que je ne porroie faire choſe qui vous péuſt deſplaire, Dieus le vous*

---

(1) Il faut admettre ici que la jeune fille lui avoit dit : « Je vous confie « le ſecret & la propriété de mon honneur. Vous pouvez en diſpoſer à « votre gré ; j'ai l'aſſurance que vous garderez bien notre ſecret & n'a- « buſerez pas des droits abſolus que je vous donne. » De là la proteſtation que fait l'heureux dépoſitaire de garder meſure & loiauté, juſqu'à retenir Deſir s'il vouloit trop faire le maître.

mire, car par m'ame je m'en garderay bien, se Dieu plaist. Mon tres-dous cuer, par m'ame, onques je n'oy dire de vous que bien & loyaulté & honneur. Si ay toute doubte, toute souspeçon bouté hors de mon cuer, & tien que vostre belle & douce bouche ne daigneroit mentir. Si tenés fermement que je vif en joie & en revel plus que amans qui soit en pays où je demeure; & me suis remis à faire vostre livre, enquel vous serés loée & honnourée de mon petit pooir, & toutes autres dames pour l'amour de vous. Et, ma tres-douce amour, les oreilles vous deveroient bien fort & souvent mengier; (1) *car je ne suis en compagnie que on ne parole tousjours de vous, & en tel bien que tous cils qui vous ont véu vous comperent à l'escharboucle, qui esclaircist les oscures nuis, au saphir qui garit de tous maus, & à l'esmeraude qui fait tous cuers resjoir: &, brief, chascuns vous tient comme la fleur des dames. Et, par icellui qui me fist, j'en ay tele joie que je ne le vous porroie dire n'escrire, & tout ce saurés-vous bien par autre que par moy. Si ne donroie mie mes souhais, mes souvenirs & mes douces pensées pour l'avoir d'un tres-bien riche roiaume. Car quant je pense bien à vostre pure, fine & esmerée douceur qui est dedens mon cuer enfermée comme tresor en coffre, & enclavée comme pierre en or, il m'est souvent advis que je soie avec vous aussi doucement que je fui onques. Et, mon dous cuer, se je ne vous envoie de mes choses si souvent comme je soloie, je vous suppli humblement qu'il ne vous desplaise mie. Car se je avoie la teste de fer & le cuer d'acier & le corps d'aymant, ne porroie-je mie bien faire vostre livre & penser à faire autres choses, qu'il ne convint laissier l'un pour l'autre. Je vous suppli tant humblement comme je puis & de tout mon cuer que vous me vueilliez envoier l'une des choses que vous mettés plus près de vostre cuer, par quoy je la puisse mettre si près du mien comme je porray. Et certes se vous la*

---

(1) *Mengier*, pour démanger. Nous disons aujourd'hui *tinter*.

m'envoiez, je la tenray comme vraie & digne relique. Et vous estes si bonne & si sage que vous sarez bien que c'est à dire. Et aussi me vueilliez faire si bien de vostre suer que, quant je venray vers vous, nous puissons mener bonne vie sans dangier.

A Dieu, mon tres-dous cuer, qui vous doint le bien & la joie que vous desirés!

Vostre loial ami.

Ma dame ainsi me resjoÿ,
Comme dessus avez oÿ,
Par son gracieus mandement
Et par son dous commandement,
Com celle en qui tout mon cuer maint.
Or pri Dieu que vers li me maint
Briefment, si seray assevis;
Car plus ne me faut, ce m'est vis.
Mais jà Dieus ne me laist tant vivre,
Ains me toille honneur & mon vivre,
Quant de li me departiray;
Car quant devers sa part iray
Ce n'iert mie à repentir.
Si puis bien dire, sans mentir,
Et s'en parole qui volra!
Mais certeinnement on verra
Tout clerement, je n'en doubt mie,
La fleur de lis croistre en l'ortie,
Et le fruit naistre en la racine,
Et fin basme porter espine,
Et en suzin germer la rose, (1)
Qui seroit moult estrange chose;
Aincois que queurre de tel laisse (2)

---

(1) *Succin*, substance bitumineuse; ambre jaune.
(2) Avant qu'on me voie aller, courir de tel pas, que....

Que je l'entroublie ne laiſſe.
Tous ſiens ſuis ſans departement,
N'il ne porroit eſtre autrement.
Ainſi j'ay eſperance qu'elle
Vuet moult bien quant ami m'appelle,
Et, de ſon bon, claime chaſcun
Ami, ne n'en aimme adès qu'un.
Et ſa reſponſe le m'enſeingne,
Avoir n'en quiers nulle autre enſeingne.
Vés-là ci, je la vous liray,
Que jà mot n'i oublieray.

XXVI. — *Mon dous cuer, ma douce amour & mon tres-chier ami, plaiſe vous à ſavoir que, la merci Dieu & la voſtre! je ſuis en tres-bon point de corps & de cuer auſſi; car je le ſay en ſi plaiſant & ſi dous demour, que il ne porroit nul mal avoir, tant que il ſoit par devers vous. Car, par Dieu, il i eſt à toute heure & ſera toute ma vie. Et quant je m'aviſe que je l'ay ſi tres-bien hebergié que je porroie ne voldroie mieus, il n'eſt nuls maus que li corps puiſt avoir. Et ainſi comme je ſay que li voſtres cuers eſt tous par devers moy & que vous vous tenés ſeurs de m'amour, & que vous eſtes en joie & en revel, j'en ay tel joie que je ne le porroie dire; car certes je ne porroie avoir joie ne aiſe tant comme je vous ſentiſſe à meſchieſ. Mon dous cuer, j'ay receu vos lettres enqueles vous me faites aſſavoir que pluiſeurs grans ſigneurs ſcevent les amours de vous & de moy, & que il vous ont mandé que vous leur envoiez de vos choſes & des moies. Si me plaiſt tres-bien que vous leur en aiés envoié, car je vueil bien que Dieu & tout le monde ſache que je vous aime & ay plus chier que homme qui au jour de hui vive. Et ſi, me tien à mieus parée & à plus honnourée de voſtre amour, que de roi ne de prince qui ſoit en monde. Car, à mon gré, il n'a femme en monde mieus aſſenée d'ami que je ſuis; de quoy je loe Dieu, Amour & Venus,*

tous les jours plus de cent fois, & si say certainement que je ne feray jà vers vous fausseté par quoy je doive avoir nul blasme. Et pour toutes ces causes ne me chaut-il se nos amours sont descouvertes. Et ainsi vous savés bien que c'est pour le milleur. Et, mon dous cuer, vous m'escrivés que vous avés si grant joie de mon bon renon qu'il n'est mal qui vous puist venir. Et, par Dieu, mon dous cuer, si ay-je dou vostre, & je l'en doi bien avoir, car je croy qu'en tout le monde n'en a nul qui ait meilleur renommée de vous de tous les bons; & vous savés que ce fu le commencement de nos amours, lequel fu trop tart, à mon gré; car c'est le plus grand regret que j'aie que du bon temps que nous avons perdu : & n'ay riens que je ne vosisse avoir donné par quoy nous éussions plus tost commencie. Et, mon dous cuer, vous m'escrisiés que vous venrés briefment deffermer le tresor dont vous avés la clef; & se ceuls que vous m'avez mandé qui seront au deffermer y sont, la compagnie en vaudra mieus, & je pense bien que il y seront. Et ne cuide mie que se Desirs y vient, qu'il nous puist en riens grever; car celle noble compagnie l'aroit tost desconfit. J'ay veu le rondel que vous m'avez envoié, & y ay bien trouvé mon nom : & ay grant joie de ce que vous estes remis à faire nostre livre, car j'ay plus chier que vous le faciés que autre chose, & me souffira, se vous m'envoiés, toutesfois que vous m'escrivés, .1. petit rondelet ou aucune chanson nouvelle. Car je n'en vueil nulles aprendre que des vostres; &, par ma foi, il ne me desplaist point se vous envoiés à autres qu'à moy; car chose qui vous plaist ne me porroit desplaire. Mais qu'il vous plaise que je les aie la premiere. Je ne vous envoie pas ce que vous m'avés mandé, pour ce qu'il m'est avis qu'il ne seroit pas bon de l'envoier par ce message; mais je le vous envoieray par vostre vallet, la premiere fois que vous le m'envoierés, avec vos paternostres(1) *que je ne*

---

(1) Les *paternostres* étoient un chapelet dont chaque grain répondoit à un *Pater Noster* qu'on devoit réciter; de là : dire ses patenôtres.

puis envoier si tost comme je vosisse. Mais je vous envoie la coeffe & le cuevrechief & le touret (1) que je avoie affublé le jour que je reçu vos lettres. Ma suer se recommande à vous, & n'aiez nulle doubte, car je trouveray assez chemin par quoy nous pourrons tout à loisir desfermer le tresor. H. Vostre amis, (2) ha esté à Paris, il se recommande à vous moult de fois; si a grand joie de vostre bien & du mien, & metteroit volentiers peine comment nous en eussions plus. Et, par Dieu, nous le devons amer, car c'est cils par quoy nos amours furent premiers commenciés. Et, mon dous cuer, je ne pense point de mal en ce que vous me mandés que je vous envoie &c; (3) car je say bien qu'il n'en y a point: & si, le vous envoieray le plus tost que je porray. Par le Dieu en qui je croy, vous ne me trouverés jà lasse de faire chose qui vous doie plaire. Je vous pri, recommendés-moy à mon frere & le vostre, (4) & li donnés ceste verge d'or; & li dites que je li prie que il la porte pour l'amour de moy. Mon chier ami, je prie à Nostre seigneur que il vous doint tel bien & tele honneur comme je vorroie.

Vostre loial amie.

Véu avés le dous escript
Que ma douce dame m'escript.
Et aussi je l'ay bien véu,

---

(1) Le *touret*, & non *tourez* (comme l'écrit M. Viollet-le-Duc), étoit, ainsi que l'a conjecturé le même historien du Costume, une partie de la coiffure des dames; je crois qu'elle servoit à retenir & envelopper les cheveux: de là *touret* de *nez*.

(2) C'est apparemment Henri, le même qui avoit porté la première lettre de Peronnelle. Machaut lui avoit longtemps avant adressé une curieuse pièce de vers sur les ennuis que lui causoit l'obligation de monter la garde sur les murs de Reims.

(3) Cet *&c* n'en dit-il pas plus qu'il n'est gros?

(4) Ces deux frères semblent bien désigner affectueusement la même personne, le frère de Machaut.

Ymaginé & concéu.
Et certes quant bien l'ymagine,
Je la compere à la roÿne
Qu'on appelloit Semiramis,
Qui d'avoir fu riche & d'amis,
Et roÿne de Ninivée,
Séant en marches de Caldée.
Valerius Maximus conte
Et si dit ainsi en son conte :
  Semiramis fut une dame
Qui voult honneur & haÿ blame,
Et n'ot pas le cuer si entort
Que à nul vosist faire tort;
Et elle aussi ne voloit mie
Que l'en li féist villenie,
N'à sa gent honte ne damage.
Garder voloit son heritage,
Et moult amoit ses bons amis,
Mais fort haoit ses ennemis;
Et trop plus amoit, sans doubtence,
Misericorde que vengence.
Car elle estoit franche & piteuse,
Et dou mal d'autruy dolereuse.
Un jour advint qu'en son palais,
Qui fu grans & biaus, non pas lais,
Où il ot grant chevalerie,
Et puseurs gens de sa maisnie,
Un message vint en grant haste,
Qui disoit à tous : « Or me haste,
« Parler m'estuet à la Roÿne. »
Encor estoit en sa courtine(1)

(1) Dans ses rideaux.

La roÿne, qui s'atournoit :
Et li més celle part tournoit,
Et fist tant qu'il vint devant elle,
Et puis li conta la nouvelle ;
Et il jura, par saint Antoine,(1)
Que la cité de Babiloine
Estoit contre li revelée.
La dame estoit eschevelée,
Fors tant qu'une tresse tressie
Avoit, & l'autre destressie.
Mais en ce point où elle estoit,
La dame tantost se vestoit,
Et s'en ala à grans eslais
A sa gent, dedens son palais ;
Et leur dit, com vaillant & sage,
Sa desconvenue & l'outrage
Que cils li avoit recité
De Babiloine la cité ;
Et que jamais n'aroit bon jour,
N'en ville ne feroit sejour,
N'a son cuer n'aroit grant léesce,
Ne tresseroit son autre tresce,
Tant que li seroit amendé.
Et lors à ses grans os mandé,
Et si bien les sot pourvéoir
Que la ville vint asséoir ;
Et là fist tant qu'en sa presence
Vinrent tuit à obéissence.
Ne fu ce fait tres-honnourable?
S'Hector, le puissant combatable,
L'éust fait, ne fut-ce grant chose?

(1) Forme de serment pour le moins douteuse.

Dont il avint, à la parclose,
Que ceuls du païs, pour ceste ouevre,
Firent une ymage de cuevre
Qui d'une part estoit tressie,
Et de l'autre part destressie
A sa samblance, de tel taille
Comme elle estoit à la bataille,
En signe de ceste victoire;
Par quoy il en fust grant memoire.

Or vueil ma dame comparer
A Semiramis qui parer
Ne volt son chief ne sa figure,
Fors que des euvres de nature,
Jusqu'atant que la villenie
Qu'on li avoit fait fust vengie.
Je suis la cité proprement, (1)
Que siene suis entierement,
De son droit & de son demainne;
Et elle est de moy souveraine.
Mais Desirs & Merencolie,
Doubtance de perdre ma mie,
Longue demeure, Longue attente
Du véoir, Pensée dolente,
Et ce que je n'ay congnoissance
Où elle maint ne acointance,
N'en ce monde n'a créature
Qui li die ce que j'endure,
Font souvent murmuration
En mon cuer, & rebellion :
Et si estaingnent la lanterne

(1) Je suis à l'égard de ma dame ce que Babylone étoit à Sémiramis.

D'Efpoir qui la cité gouverne.
Dont il faut que li las s'enfuie
Par nuit, dont durement m'anuie.
Mais quant ma chiere dame entent
Cefte nouvelle, pas n'attent
Qu'on la prie de moy aidier,
Car on ne faroit fouhaidier
Comment de moy aidier s'aprefte,
Et comment la belle eft toft prefte.
Car en quel eftat qu'elle foit,
Si toft com mes lettres reffoit,
Et entend la defconvenue
Qu'en fa cité eft advenue,
N'oublie pas qu'elle n'aqueure,
Et que tantoft ne me fequeure
Par la voie plus honnourable
Qu'elle puet & plus convenable ;
Et qu'Efperance ne remette
En fiege, & les autres demette.
Si que tuit à deftruction
Sont mis & en fubjection.
Et pour l'ymage qui fu faite
De Semiramis & pourtraite ;
Enfement, les gens du pays,
Ma dame liges & naÿs, (1)
Féirent pourtraire une ymage
Gente de taille & de corfage,
De maniere & de contenance,
Toute pareille à fa famblance.
Et tant eftoit belle à véoir
Qu'à tous devoit plaire & féoir ;

(1) Les hommes liges-nés de ma dame.

Et pour ſa grant biauté l'apelle
Chaſcuns qui la voit : TOUTE-BELLE.

Mais trop fort me deſconfortaſſe
Se ce ne fuſt : & trop doubtaſſe
Deſir, & ceſte autre merdaille
Qui ne font que noiſe & bataille,
Et qui ſe vuelent reveler,
Quant ne ſe puelent plus celer.
Ceuls dou pays la me tramirent;
Or vous diray ceuls qui la firent :
Ce furent Franchiſe, Pité,
Fine douceur, Vraie amiſté,
Loyauté, Raiſon & Meſure,
Qui toutes y mirent leur cure;
Tres-dous Eſpoirs le m'aporta,
Qui doucement me conforta,
Et encor touſdis me conforte,
Et de mon cuer garde la porte.
Si que jamais n'i enterront
N'à la cité mal ne feront :
Et ſe Deſirs y vuelt venir,
Doucement le faut maintenir,
Et qu'il n'aporte fu ne flame
Qui la cité brule & enflame;
Ne jamais n'i ara penſée
Qui contre moy ſoit ordenée.
Et ſe je ſuis trop longuement
Loing de la belle vraiement,
J'eſpoir qu'à joie la verray
Nompas ſi toſt com je vorray,
Et à ſon ymage touſdis
Trairay, comme à mon paradis.

Or eſt ma dame comparée
A Semiramis qui, parée
Ne volt eſtre, tant que vengence
Fuſt priſe de l'outrecuidence
Que ſi ſubgés avoient fait;
S'en corrigea bien le meſfait.
Si eſt bien temps que je reſponde
A la milleur qui ſoit en monde,
C'eſt à ma dame, & à ſa lettre
Où l'on ne puet plus de bien mettre
Ne de douceur qu'il en y ha;
Et, pour ce, mon oeil la tria
Com la plus monde & la plus pure
De toute humaine créature.
Si li reſpondi ſans attendre
Si com ci le porrés entendre.

XXVII. — *Mon tres-dous cuer, ma douce ſuer, ma douce amour & quanque mes cuers aime. J'ay receu vos lettres, eſqueles vous me faites ſavoir voſtre bon eſtat, dont j'ay ſi tres-grant joie que plus ne puis. Car tant comme je vous ſache en bon eſtat, il n'eſt nulz maus qui me puiſt venir. Et ſe je ſavoie le contraire, dont Dieus vous gart & moy auſſi! certes je ſeroie perdus & mors. Si vous pri, mon tres-dous cuer, que vous vous vueilliés bien garder; car li temps eſt trop perilleus, eſpeciaument là où vous eſtes. Et, mon tres-dous cuer, ſe vous eſtes lie de ma pais, de ma joie & de mon bien, vous n'eſtes pas engingnie; car voſtre pais & voſtre joie eſt la moie. Ne je ne mès nulle difference entre vous & moy que le bien de l'un ne ſoit le bien de l'autre. Et, mon dous cuer, vos douces lettres m'ont telement resjoÿ que, par ycelli Dieu qui me fiſt, toutes les fois que je les lis, les larmes me viennent aus yeus de droite fine joye : car c'eſt un val plein de joie, un flun de douceur, un reſ-*

pit de mort que de les oÿr; & je les ay leues plus de .XX. fois: & qui onques n'aroit amé, par ma foi ſ'il les ooit, il ameroit, ſ'il n'eſtoit trop rudes ou trop meſchéans. Mon tres-dous cuer, vous m'avés fait garde & treſorier des .II. plus nobles choſes qui ſoient en tout le monde, c'eſt de voſtre cuer & de voſtre riche treſor. Et ſe Dieu plaiſt, j'en feray ſi bonne garde, que Dieus & vous & tous ceuls qui le ſaront ſ'en tenront bien apaié: car je ſay bien que vous gardés mieus le mien cuer que je ne ſaroie faire le voſtre. Et vous plaiſe ſavoir que quant je reçus vos lettres, li ſeigneur dont autre fois vous ay eſcript, envoierent vers moy pour avoir de vos choſes & des miennes; & eſpecialement pour véoir voſtre ymage, comment & en quele reverence je l'ay miſe & l'onneure. Et je leur monſtray, ſi en ont moult grant merveille, & m'ont bien mandé que vous eſtes la non pareille des dames. Et, mon dous cuer, vous m'avés mandé que vous loés Dieu, Amours & Venus de ce que vous eſtes ſi bien pourveue d'ami, & que vous ne volriés mie avoir le plus grant homme du monde à ami pour moy. Certes, ma douce amie de mon cuer, vous eſtes trop decéue: car, par m'ame, je ne ſuis mie dignes de vous regarder, ne de vous deſchauſſier. Si n'en devés pas loer amours; mais je la doi loer & mercier, quant elle m'a ſi bien aſſené, comme en vous qui eſtes la fleur des dames, & que eſtes ſi moie que vous dites que je ne porroie faire choſe qui vous deſpléuſt, & que jamais vous ne ſerés laſſée de faire choſe qui me plaiſe. Dieus le vous mire, car je ne le porroie deſſervir ne je n'en ſuis pas dignes. Mon tres-dous cuer, je vous mercy trop chierement de ce que vous m'avés envoié & envoierés; &, par m'ame, toutes les nuis je les couche ſur mon cuer, & les baiſe plus de .C. fois le jour. Voſtres livres ſe fait & eſt bien avanciés; car j'en fais tous les jours .C. vers, &, par m'ame, je ne me porroie tenir du faire, tant me plaiſt la matere, & pour ce que je ſay bien que vous le verriés tres-volentiers. Mais j'ay trop à faire à querir les lettres qui reſpon-

dent les unes aus autres. (1) *Si vous pri qu'en toutes les lettres que vous m'envoierés d'ores-en-avant, il y ait date, ſans nommer le lieu. Je fuiſſe alés vers vous avec le porteur de ces lettres, ſe ce ne fuſt pour .II. raiſons, leſqueles vous ſarés bien cy après. Et, par Dieu, mon dous cuer, je iray deffermer ce precieus & gracieus treſor, le plus toſt que je porray, car ſe Dieus me doinſt joie de vous que j'aime plus que tout le monde, onques en ma vie je ne deſiray tant choſe, & en ay laiſſié le dormir plus de .XXX. fois puis .I. mois. Et, mon tres-dous cuer, vous eſtes courrecie de ce que nous avons ſi tart commencié : par Dieu auſſi ſuis-je; mais ves-cy le remede : menons ſi bonne vie que nous porrons, en lieu & en temps, que nous recompenſons le temps que nous avons perdu; & qu'on parle de nos amours juſques à cent ans cy après, en tout bien & en toute honneur; car s'il y avoit mal, vous le celeriés à Dieu, ſe vous poviés. Mais il n'i ha que bien ne n'ara jà; & on ne puet trop de bien faire. Et, pour ce, doit chaſcuns de nous .II. renvier le bien amer à ſon tour.* (2) *Recommendés-moy tres-humblement à voſtre ſuer. Mon dous cuer, tous li cuers me rit de la joie que j'aten, & de ce que vous trouverés bien voie & loiſir de deffermer ce riche treſor. Je vous envoie une balade qui fu faite au bout du mois que je me parti de vous. Et puis je commençai voſtre livre.* (3) *Et ma tres-douce ſuer, je vous pri trop acertes, que vous &*

---

(1) Auſſi avoit-il un peu brouillé les premières qui, dans le manuſcrit du duc de Berry, ont été écrites après le texte des vers. Une place leur avoit été réſervée, ſans doute par Machaut lui-même, qui aura chargé ſon ſecrétaire de les tranſcrire & mettre en ordre; celui-ci ne l'a pas fait avec aſſez de ſoin. Auſſi M. Profper Tarbé, qui en a publié pluſieurs d'une façon très-incomplète, n'en a-t-il pas retrouvé le fil.

(2) C'eſt-à-dire redoubler d'amour, tour à tour.

(3) Ainſi il commença ſon livre, comme il en étoit ſans doute convenu avec ſa dame, lors de leur première entrevue; il le continua, à meſure de la matière que les lettres & les pèlerinages de Saint-Denis & de Reims lui fournirent.

vostre suer promettés la voie à saint Nichaise de Reims, pour vous & pour ses enfans; (1) *& je vous promet par ma foy que je vous iray querre à la porte saint Anthoine, & .T. vostre frere venra avec moy. Mon tres-dous cuer, vous me faites veillier grant partie des nuis, & escrire grant partie des jours; mais par m'ame, il ne me grieve riens; ainsois y ay si grant plaisance que je ne puis entendre à autres choses, & pour amour de Toute-belle que vous devés bien congnoistre. A Dieu mon tres-dous cuer & ma tres-douce suer & ma tres-chiere dame, qui vous doint pais & santé & joie de quanque vostre cuers aime! Escript le* VIIIe*. jour d'aoust.*

Vostre léal ami.

BALADE.

Hui ha .I. mois que je me departi
De celle en qui j'ay mis toute ma cure,
Mais onques mais mes las cuers ne senti
Nulle dolour à endurer si dure
Com fu le departement;
Car je ne pos dire : « A Dieu vous commant, »
Au departir de ma dame jolie;
Tant me fist mal de li la departie.

Car à peine que mes cuers ne parti,
Tant fu chargiés de dolour & d'ardure,
Quant je perçus que le maintien joli,
Le dous regart & la noble figure,
Et le dous viaire gent
De ma dame laissoie; & vraiement,
En grant paour fui de perdre la vie,
Tant me fist mal de li la departie.

(1) Ainsi la sœur étoit mariée & avoit plusieurs enfans. Ce devoit être une demoiselle de Conflans.

Et ſans doubtance onques puis je ne vi
Riens qui péuſt mettre en envoiſéure
Moy ne mon cuer; & c'eſt drois, que ſans li
Ne quier avoir nulle bonne aventure,
Ne joie, n'alligement;
Car à li ſuis donnés ſi ligement
Que je ne fis onques puis chiere lie,
Tant me fiſt mal de li la departie.

LA DAME.

BALADE.

Amis ſi parfaitement
Suis à vous donnée.
Que c'eſt ſans departement
Et ſans deſſevrée,
Ne, tant com j'aray durée,
Mes cuers ailleurs ne ſera,
Et s'il eſt autre qui bée
A m'amour, il y faurra.

Car ſi amoureuſement
Suis enamourée
De vo gracieus corps gent,
Qui ſeur tous m'agrée,
Que pour créature née
Mes fins cuers ne vous laira,
Et s'il eſt autres qui bée
A m'amour, il y faurra.

Si qu'avés certeinement
Toute ma penſée,
Et m'amour entierement
Eſt en vous fermée;
Ne pour longue demourée
Mes cuers ne ſe changera;
Et s'il eſt autres qui bée
A m'amour, il y faurra.

Cefte balade que j'ay dite
Eftoit dedens la lettre efcripte
Qui s'enfieut, & me refpondoit
Ainfi comme refpondre on doit.

XXVIII. — *Mon dous cuer, frere, compains & vrais amis, j'ay receu vos lettres, & par mon frere .T. qui m'a dit qu'il ha longtemps qu'il ne vous vit en milleur eftat que vous eftes. Si en ay fi grant joie que je ne porroie avoir greigneur de chofe qui me péuft advenir, fe n'eftoit de vous veoir, que je defir plus que nulle autre chofe. Et, s'il vous plaift, vous me venrés veoir au lieu que le porteur de ces prefentes vous dira, où je penfe à eftre, fe Dieu plaift, dedens les octaves de la mi-aouft; car nous devons partir ce lundi prochain venant, ma fuer & moy, pour y aler, pour doubte de la mortalité qui eft trop grant où je fuis; & le plus toft que je feray là, je le vous feray favoir. Si ne m'efcrivés rien jufques à tant que vous orrés nouvelles de moy. Mon tres-dous cuer, je vous envoie ce que vous m'avés mandé, & vos paternoftres. Et vous promet loyaument que je les ay portées, tout en l'eftat que je les vous envoie, .II. nuis & .III. jours fans ofter d'entour moy. Et depuis que li fremaillés fu fais ai-je tous jours porté les paternoftres en ycelle maniere que je les vous envoie; fi vous pri que vous le vueilliés porter. Et je vous envoie unes autres petites, & un petit fremaillet pour voftre ymage,(1) & les ay ainfi portées longuement en l'environ de mon bras. Si vous pri, mon tres-dous cuer, que il ne vous defplaife fe je les vous ay envoiés fi tart; car je ne le pus amender : & fe j'ay nulle autre chofe qui vous plaife, fi le me mandés, & je le vous envoieray de bon cuer; car, par ma foy, je n'ay rien qui ne foit voftre. Et fe vous ne mettés diffe-*

---

(1) Pour fufpendre au cou de fon image. La mefure du bras de Péronne répondoit donc à celle du cou de l'image.

rence entre les biens de vous & de moy, que le bien de l'un ne ſoit le bien de l'autre, par ma foi, vous avés droit; car auſſi n'i en mes-je point; & je tien certainement que tout le bien de vous eſt le mien, & le mien ſi eſt le voſtre : ne je ne porroie eſtre mieus à mon gré. Et je vous jur, par ma foy, que l'amour que j'ay à vous eſt ſi grans que nul puet plus eſtre. Et ſi, m'eſt avis que elle croiſt encore tous les jours & s'i renvie le bien amer. (1) *Et je ſuis certaine que ſi faites vous à voſtre tour; ſi, ne ſera pas legere choſe à faire faillir le jeu qui ſouvent eſt renviez. J'ay eu les* .IIII. *balades que vous m'avés envoies, & en ay aprinſe l'une, ainſi comme celle qui ſe fait fort de vous. Mais il me fait grant mal de voſtre peine. Si vous pri, mon tres-dous cuer, que vous ne prengniés pas tant de peine que voſtre corps en vaille pis; car, par Dieu, il m'en ſeroit trop mal. Et il me ſouffiroit bien toutesfois que vous m'eſcriſiés, ſe vous m'envoiés une petite chanſon ou aucun rondel; mais qu'il fuſt notés : car je n'en vueil nuls chanter que des voſtres; & ſi, m'en aporte-l'en bien ſouvent; mais je ne vueil mettre paine à les apenre, car il m'eſt avis que tout ce que les autres font ne vault rien à regarder ce qui vient de vous. Si vous pri, mon tres-dous cuer, que vous m'en envoiez mains, ſi les m'envoiez notées : &, s'il vous plaiſt, que vous m'envoiez le virelai que vous féyſtes avant que vous m'éuſſies veue, qui s'appelle* L'ueil qui eſt le droit archer *ou* Plus belle que le biau jour, *car il me ſemblent tres-bons. Et, mon dous cuer, vous m'avez eſcript que je vous faiz veiller grant partie des nuis & eſcrire grant partie des jours; &, par ma foy, auſſi le me faictes vous, excepté ce que je n'eſcris mie tant que vous faictes. Maiz je penſe tant à l'amour qui eſt entre vous & moy, que par le Dieu en qui je croy, je y penſe plus que en nulle autre choſe. Et avient ſouvent que ſuis l'eſpace d'un grant jour en ma chambre ou en aucun*

(1) *S'i renvie*, s'y renchérit, s'y accroît.

lieu où je me destourne de la gent, pour ce qu'il ne me destourbent de penser à vous; & en sont aucune fois ma suer & les gens de l'ostel bien esbaÿs de ce que je me tiens si volentiers toute seule. Car je ne l'avoie pas accoustumé & je ne m'en puis tenir; tant me plaist de penser à vous. Mon dous cuer, ma seur se recommande à vous assez de fois & vous desire moult à véoir. Elle vint à moy quant je faisoie ces lettres & me demanda se j'escrivoye à mon amy & je luy respondi que oïl; & elle me dist : « Recommandez moy à luy beaucoup de fois; car, par « Dieu, je le véisse volentiers. » Et je vous pri, mon dous cuer, que vous me recommandés à vostre frere & au mien; car par ma foi, c'est un des hommes du monde que je desire plus à véoir après vous. Mon dous cuer & mon dous ami, je pri à Nostre seigneur qu'il vous doinst honneur, pais, santé & joie, de quanque vostre cuer aimme; si, y partiroie. Escript le diemenche devant la mi-aoust.

Vostre loyal amie.

Ceste balade encor enclose
Fu en sa lettre, & si suppose
Que de sa main escrit l'avoit,
Ainsi com escrire savoit.

BALADE.

Puis que tant à languir ay,
Pour vo longue demourée,
Tres-dous amis, je prendray
Grand confort en la pensée
Que loyaulement suis amée
De vous, aussi vous affie;
Car le bien amer renvie.

Et si tost com je verray,
Amis, vostre retournée,

La dolour oublieray
Que j'ay longuement portée.
De tous maus feray fanée,
Et diray à chiere lie
Que le bien amer renvie.

Et auffi je gariray
Doucement à recelée,
La dolour qu'en vo cuer vray
Eft par Defir engendrée.
Là fera joie doublée
Et verrés un cuer d'amie
Que le bien amer renvie.

Or avés-vous oÿ comment
Celle qui m'a en fon comment
M'envoia lettres & joiaus,
Et reliques & dis nouviaus.
Et certes je les aouroie,
Et fi richement les tenoie
Comme ce fuft mon dieu terrien.
Briefment je n'amoie tant rien,
Fors que ma dame feulement;
Et à toute heure vraiement
Si près de mon cuer les mettoie
Et de mon corps, com je pooie;
Car la douceur qui en iffoit
Si doucement me nourriffoit,
Que c'iert ma plus grant nourreture,
Qui venoit de plaifance pure.
C'eftoit ce qui me foubftenoit
Et qui en vie me tenoit.
C'eftoit mon cuer, c'eftoit ma joie,
C'eftoit quanque je defiroie;
Si que je puis comparifon

Faire, ſanz nulle meſpriſon,
De Hebe & de ma dame gente.

— Hebe déeſſe de Jouvente
Qui des cielz eſtoit boutilliere,
Rajoueniſt, à la priere
D'Ercules, le vieil Yolus,
Deſſus le mont de Tymolus;
Filz fu Carliore le ſage. (1)
Si n'i avoit ſigneur ne page
Qui ne ſe ſeingnaſt à merveille.
De ce fait chaſcuns ſe merveille
Et nés li dieu s'en mervilloient,
Quant pour certain dire l'ooient.
Si que li dieu, leurs viés parens,
Pour eſtre jones & parans
Souvent à Hebe preſentoient,
Et moult doucement li prioient
Qu'il les voulſiſt rajovenir;
Mais onques n'i porrent venir :
Car la Déeſſe bien appriſe
Lors reſpondoit par bonne guiſe,
Et diſoit qu'elle n'avoit cure
De tollir ſon droit à Nature.

Ainſi fait ma dame de mi :

(1) Ovid., *Metam.*, lib. IX, v. 400. — Machaut confond ici le rajeuniſſement des enfans de Calirrhoé avec celui d'Iola. On fait ordinairement Iola fils d'un Iphiclus. *Tymolus*, comme l'écrit Ovide :

Deſeruere ſui Nymphae vineta Tymoli
(*Met.*, lib. VI, v. 15),

pour *Tmolus*, célèbre montagne de Phrygie.

Car, foi que je doy ſaint Remi,
Sa grant biauté me rajoueniſt,
Car de mon cuer mille fois n'iſt;
Et, par ymagination,
En voy touſdis l'impreſſion;
Dont j'en fais oeuvre de joneſce,
Et s'ay touſdis en moy léeſce,
Et l'eſperit juene & legier:
Ce fait tous mes maus alegier;
Comment que nuls ne puet faillir
Qu'il puiſt vivre ſans enviellir.
Car à Nature chaſcuns paie
Son droit, ſon tréu & ſa paie;
Et qui autrement le feroit
Nature trop s'en plainderoit.
Mais ma dame, de ſa nobleſſe,
Le fait comme mere & déeſſe
Que j'aim, aour, criem & deſir,
Et en qui ſont tuit mi deſir.

Longuement ainſi demouray,
Que je ne gemi ne plouray;
Car ainſi vivre me plaiſoit
Tant que riens ne me deſplaiſoit,
Qui d'elle me péuſt venir.
S'en laiſſoie Amours convenir;
Pour ce que j'eſtoie aſſevis
De toute joie à mon devis,
Fors itant que pas ne véoie
Ma douce dame ſimple & coie,
Et qu'elle s'eſtoit departie,
Pour cauſe de l'épidimie,
Dou lieu où fu ſa demourée;

Ains ala en autre contrée.
Et au lieu je ne cognoiſſoie
Créature, ſe Dieus me voie,
A qui rien déuſſe prier,
N'en qui je m'oſaſſe fier.
Et s'on me diſt que j'envoiaſſe
Devers li, faire ne l'oſaſſe,
Car elle m'avoit deffendu,
Se ſa lettre avez entendu,
Que vers li point ne traméiſſe
Tant que nouvelles en oÿſſe :
Et ce fu .II. mois tous entiers
Et aveuc ce j'entrai en tiers, (1)
Qu'onques de li n'oÿ nouvelle
Si que je ne ſavoie s'elle
Faiſoit d'eſcrire ce demour,
Par ruſe ou par deffaut d'amour.
Lors me prinſt trop à avoier,
Quant vers li n'oſoie envoier.

Adont, anemis qui ne dort,
C'eſt Deſirs qui m'a fait maint tort,
Tenoit en ſa main un tiſon,
Et ſi s'en vint en traÿſon.
Et dedens mon cuer ſe bouta,
Si que près le manoir tout ha
A force ars, malgré moy par m'ame,
Et mis tout à feu & à flame.
Et Souvenirs qui conforté
M'a cent fois & joie aporté,
Qui tous biens faire me ſoloit,

---

(1) Au troiſième mois, vers la mi-octobre 1363.

Toute ma joie me toloit.
Car il m'aminiſtroit penſées
Diverſes & deſordenées,
Qui eſtoient entortillies
De courrous & merencolies.
Et pour ice trop me doubtoie
Que celle qu'aim, où que je ſoie,
De ſi vrai cuer, tout en appert,
En lieu de bleu ne veſtit vert.
Si qu'en ce penſer où j'eſtoie
Droitement d'anui ſommilloie,
Et en ceſt anui m'endormi,
Qui ne fu pas trop bon pour mi.
Qu'en dormant un ſonge ſonjay,
Et véu dedens mon ſonge ay,
Qu'en aourant ma douce ymage,
Son chief tournoit & ſon viſage;
Ne regarder ne me daignoit,
Dont mes cuers trop fort ſe plaingnoit :
Et tout eſtoit de vert veſtie,
Qui nouvelleté ſignifie.
Adont me ſouvint des ymages
Qu'avoit fait Virgiles li ſages,
Qui aus Rommains le chief tournoient
Quant leurs ſubjés ſe reveloient. (1)
Comment qu'en moy ſubjection
Fuſt ſans nulle rebellion,
Et qu'en rien n'avoie meſpris

(1) Voyez les poëmes de *Cléomades*, le *Dolopathos*, & les *Fais merveilleus de Virgile*. — Le pauvre amoureux, n'ayant rien à raconter de nouveau ſur ſes amours, continue pourtant ſon poëme, mais en ſe jetant dans des digreſſions que Peronnelle dut lire avec plus de profit que nous ne pouvons en recueillir.

Par devers ma dame de pris;
Si que se je fui à meschief,
Quant je li vi tourner son chief,
Et si vi qu'elle estoit parée
De vert, sans couleur asurée,
Nuls homs ne le me doit enquerre;
Qu'en l'air n'en la mer n'en la terre,
N'ot onques-mais homs, en songant,
Tel mal comme j'os, pour son gent
Et tres-dous vis qui me véoit (1)
Que mon ueil plus ne le véoit.
Si me parti de sa présence,
Plains de dolour & de pesence,
Et, sans véoir sa douce face :
Si m'embati en une place
Où il ot dames, chevaliers,
Damoiselles & escuiers,
Un en y ot appert & cointe
Qui sist sur une coutepointe
De soie, bonne & belle & riche;
Bien croy qu'elle fu faite à liche : (2)
Et plus haut des autres séoit.
Mais trop bien sur son chef séoit
Un chapellet de violettes,
Fait & donné par amourettes.
Si saluay la compagnie
Qui si bien estoit enseingnie
Qu'aveuc euls me firent séoir,
Pour leur esbatement véoir.

(1) A cause de son gentil & dous visage qui défendoit à mes yeux de le voir.

(2) A lisse, de haute lisse.

Si m'assis & vi clerement
Que c'estoit *le Roi qui ne ment*.(1)
Là li firent obéissance
Tuit & toutes, & reverence;
Et j'aussi li fis brief & court.
Chascuns d'eus ala à sa court :
Là ot mainte belle demende
Dont il n'est mestier que je rende
Raison, car long seroit à faire
Dou dire, pour ce m'en vueil taire.
Mais à mon tour atant alay,
Et par tel guise au Roy parlay :

« Rois, tu dois estre véritable,
« Justes, loiaus & charitables,
« Et bien amer tes bons amis,
« Et fort haÿr tes anemis;(2)
« Car trop fait à blasmer li hons
« Qui est crueus comme lyons,
« En temps de pais à son ami;
« Et courtois à son anemi,
« Méesmement en temps de guerre :
« Qu'il ne puet en ce monde acquerre
« Riens dont son pueple tant le blasme,
« Comme de chéoir en tel blasme.

« Belle chose est de vérité

(1) Espèce de jeu. Le poëte, continuant à nous raconter son rêve, va faire un cours d'éducation royale. Nous sommes à la fin de 1363, quand le roi Jean, retournant en Angleterre, vient de remettre au dauphin, duc de Normandie, la régence du royaume.

(2) Double principe de politique que les rois de nos jours ont dû plus d'une fois regretter d'avoir oublié.

« En bouche à roy, & grant vilté
« De roy qui ha bouche qui ment :
« S'il avoit les dens de ciment,
« Et en la bouche le lampas,
« Ne le compleinderoit-l'en pas;
« Que feroit fages : car, fans doubte,
« Mentir eftaint fon honneur toute.
« Et c'eft pechiés & decevance
« De dire contre ce qu'on penfe.

« Juftice dois faire à toute ame :
« Et fi la dois pefer à drame,
« C'eft-à-dire fi léalment
« Qu'à tous foit faite egalement;
« Qu'ire, faveur, pitié, n'amour,
« Haÿne, grandeur & cremour
« Ne te doivent à ce mouvoir
« Que menfonge faces dou voir. (1)

« Se tu vues honneur recouvrer,
« Tu ne te dois pas efprouver
« A la mifere des chétis; (2)
« Ains doit tes cuers eftre ententis
« A foufmettre & donter la force
« De ton anemi, s'il t'esforce.
« Car nobles cuers ne fe doit prendre
« A ce qui ne fe puet deffendre.
« Mais s'un vaillant homme conquiert, (3)
« Honneur & loenge en acquiert;

(1) Que de vérité tu faffes menfonge.
(2) Tu ne dois pas éprouver ta puiffance contre les foibles.
(3) Mais fi un noble cœur dompte & attire à foi un vaillant homme.

« Et en son cuer en ha grant gloire,
« Quant il ha si noble victoire.

« Tu dois estre plains de largesse,
« Sans couardie & sans peresse;
« Ce qu'as, donner à chiere lie,
« Promettre ce que tu n'as mie,
« Et ce qu'aquiers abandonner. (1)
« Ne te chaille d'assés donner. (2)
« As-tu paour d'avoir deffaut?
« Trop plus aras qu'il ne te faut,
« Se tu fais ce que je t'encorne.
« Fay pendre ton seel à la corne
« De cerf qui pent emmi ta sale, (3)
« Si qu'il n'i ait langue si male,
« Qui lettre ou or de toy n'emporte.
« Et si lai ouverte ta porte;
« Car largesse ainsi le commande
« Pour ceus qui te feront demande.
« Mais garde-toi bien d'avarice,
« Qu'en cuer de roy est trop grant vice;
« Que pris, honneur, loenge & grace
« Et bonne renommée efface;
« Et si le fait tant diffamer
« Qu'à paines le puet nuls amer. (4)

---

(1) Et faire abandon de ce que tu as acquis.

(2) *Assez* a toujours le sens de *beaucoup*.

(3) Il y avoit alors dans la grand'salle du Palais un énorme massacre de cerf armé de ses cornes. Seroit-ce la tête du dragon que Godefroi de Bouillon avoit, dit-on, tué, & dont parle le poëte Astesan :

Cujus pellis adhuc muro est affixa palatî ?

(4) On sait que la sage économie du roi Charles V fut toujours taxée d'avarice par les gens de sa maison.

« En tous cas les dames honneure
« De fait, de bouche & à toute heure :
« Aime Dieu & chevalerie,
« Confcience & honnefte vie,
« Ainfi porras terre tenir
« Et les grans guerres fouftenir.

« Roys, bien fay que loiaument juges
« Et que tu hes tous mauvais juges;
« Et pour ç' as nom *rois qui ne mens*,
« Que tu fais loyaus jugemens.
« Bien fay que tu hes villonie
« Et aimes toute courtoifie.
« Armes, dames, honneur & joie :
« Pour c' encor .II. mos te diroie,
« S'il ne te devoit anuier.
« Tu n'as chevalier, n'efcuier,
« Ne homme dont ne fois haïs,
« Se tu ne deffens ton païs,
« Et feye encor en aventure (1)
« Du perdre, qui eft chofe dure.
« Et s'aucuns t'aiment, ce font gent
« Qui ne t'aiment que pour argent.
« Car il n'ont de ton honneur cure
« Ne de toy, fors tant qu'argent dure.
« Et fe tu les vues affevir, (2)
« Il ne te vorront point fervir.
« Et, s'il te fervent, il feront
« Tel que jà bien ne te feront.
« Que vault le fervir fans amour,

---

(1) *Seye*, & fi tu es. *Var.* « Et feyes. » Et que tu fois encore.
(2) Et quand tu les auras affouvis.

« Ne que vault terre, ſans ſignour
« Qui ne la vuet mie deffendre,
« Quant il là voit pillier ou prendre?
« Molins oiſeus, fours qui ne cuit,
« Il ne valent guères, ce cuit.
« Et ſe tu avoies, tres-or,
« De ce monde tout le treſor,
« Et cent fois le jour l'aouraſſes,
« Ne departir ne l'enduraſſes,
« Il ne te vaurroit une ortie;
« Et ſi, ſeroit ydolatrie.
« Car li treſor pas ne deffendent
« Les royaumes quant il contendent;
« Mais bons amis le font de fait.
« Sages eſt qui tel treſor fait.
« Qu'on dit : mieus vault amis en voie,
« Que ne font deniers en courroie.
« Ne te conſeille par merdaille, (1)
« Qu'il ne valent rien en bataille;
« N'à garſons, car, ſe tu les crois,
« Je te jur ſur toutes les crois
« Qui furent en Jheruſalem,
« Il te mettront en ſi mal an
« Que tu n'i porras conſeil mettre,
« Par cop d'eſpée ne par lettre.
« Mais tu ies ſages & ſubtis,
« Larges, courtois, nobles, gentis,
« Si que d'eus bien te garderas,
« Et aus bons te conſilleras,
« Qui metteront corps & avoir
« Ad ce qu'honneur puiſſes avoir.

---

(1) Que la lie du monde (la merdaille) ne te conſeille.

« Se tu fais ce que je t'enfeingne,
« Tu porteras d'onneur l'enfeingne,
« Et bons amis feras fans faille
« De Mars, qui eft dieu de bataille.

« Et fe trop largement parole
« Mon fonge, efcufe ma parole.
« Mais cils petitement befongne
« Qui riens ne fait de fa befongne.
« Et pour ce que j'y fuis tenus
« Diray pour coy j'y fuis venus.

« Rois, je m'en vieng à toy complaindre
« Des maus d'amour que me font taindre,
« Et de Defir qui maint affaut
« Me fait, & maint tour & maint faut.
« Si te diray tout mon affaire
« Et auffi quanque j'ay à faire :
« J'aim une dame par amours
« Sur toutes; or eft mes demours
« Loing d'elle, dont petit la voy,
« Et po fouvent vers li envoy.
« N'il n'eft perfonne qui li die
« Mon amoureufe maladie,
« Ne qui à li me ramentoive,
« Pour mal que pour elle reçoive.
« Ne je n'ofe vers elle aller,
« Car riens ne vaurroit mon aler;
« Pour ce que je ne congnois ame
« Où elle demeure, par m'ame;
« N'elle ne doit vers moy venir.
« Ne ce ne porroit advenir,
« Qu'Argus o fes .c. yeus la garde,

« Malebouche la fait couarde,
« Paour & Doubte de meffaire.
« Et Fortune m'i eft contraire :
« Car il ha près de .ix. femaines
« Que de li nouvelles certaines
« N'oÿ, dont je fuis en doubtance
« Qu'elle n'ait aucune grevance,
« Où que fon cuer ne foit ailleurs;
« Qu'elle trop en voit de milleurs.
« Toute-voie j'ay fon ymage
« Pourtraite au vif en une page,
« Si bien, fi bel, fi vivement,
« Qu'on ne porroit plus proprement.
« N'a qu'un po que je l'aouroie
« Et mon fervice li paioie,
« Mais elle me tourna le chief,
« Dont je fui à trop grant mefchief.
« Mais encore, pour mon mal eur,
« Sa robe qui eftoit d'afur,
« Qui Loyauté fignefioit,
« Et où mes cuers moult fe fioit,
« Fu en couleur de vert changie,
« Qui nouvelleté fignefie.
« Dont je fuis en fi petit point
« Que mais de joie en moy n'a point,
« Qu'elle ne puet à moy venir;
« Et feulement par fouvenir (1)
« Qui li empefche fa venue;
« Las! ce m'ocift, & me par-tue.

---

(1) Par la préoccupation de ce qui peut l'empêcher de venir. *Souvenir* a été pris plus haut dans le même fens.

« Ainſi ay tous maus à toute heure
« Et ſi ne truis qui me ſequeure.

« Mais une choſe trop m'anoie :
« Qu'on quiert tant à avoir monoie, (1)
« Qu'il me faut paier quarantieſme,
« Trentieſme, vintieſme, treizieſme,
« Et auſſi trois fois le diſieſme,
« Huitieſme, ſiſieſme, cinquieſme,
« Et encor parl'-on du deuſieſme,
« Voire, par Dieu, & du centieſme;
« Les blez & les vins ſont faillis,
« Dont li pueples eſt mal baillis,
« Si que Dieus d'amont nous guerrie; (2)
« Et li Papes ne s'en feint mie.
« Li diables atiſe la guerre,
« Auſſi fait li rois d'Engleterre.
« Or y revient la Grant-compagne (3)
« Qui va juſques en Alemaigne.
« Mais trop me pleing de l'Archepreſtre,
« Et des Bretons qui font le meſtre
« Si, que li païs eſt pilliés,
« Tous gaſtés & tous eſſiliés.
« Avec ce, li leu nous menguent,
« Qui nous eſtranglent & nous tuent;
« Et s'eſt ſi grans mortalités
« En bours, en villes, & en cités,
« Et tout par tout le plat païs,

---

(1) Le poëte revient bruſquement à un autre ſujet politique.
(2) Le Dieu d'en haut, comme le déclare le Pape.
(3) La Grande Compagnie.

« Que chafcuns en eft esbahis.
« N'ame n'oy qui ne prophetife
« Pis pour le pueple & pour l'eglife;
« Si que trop ferons accoupis,
« Quant chafcuns dit : *Vous arés pis*.
« A cy dolour & mefchéance,
« A cy mefchief & peftilence,
« Et qui le porra endurer,
« Ne comment porra-on durer?
« Certes les dis plaies d'Egipte,
« Contre ce, fu chofe petite;
« Car li egiptien efperoient
« Qu'après le mal bon temps aroient,
« Ainfi com fait l'omme fauvage,
« Quant il voit plouvoir ou bofcage,
« Il efpoire qu'il fera bel;
« Pour ce chante & eft en revel.
« Mais nous vivons en efperance
« D'avoir adès plus de grevance,
« Et c'eft la confummation
« Et fin de no deftruction,
« Se Dieus de fa grace n'i euvre :
« Si m'aten à lui de cefte euvre.
« Car s'il a la chofe baftie,
« D'omme ne puet eftre garie,
« N'eftre mife à point nullement,
« S'il ne vient de li proprement.

« Mais toutes ces maléurtés
« Ces peftilences, ces durtés,
« Ne font à moy ne froit ne chaut :
« Car, par ma foi, il ne m'en chaut.
« Mais ce me fait pene & anoy

« Que ne voy ma dame & n'oy, (1)
« Ne que nouvelles de li n'ay ;
« Et piece a que je ne finay
« De vivre & languir en attente
« Qu'à moy fust ou j'à li presente, (2)
« Ou que nouvelles en oÿsse
« Teles que je m'en resjoÿsse.

« Et pour ce, Roy, je te depri
« Que vueilles oÿr mon depri,
« Et que de ton cuer les oreilles
« Ouevres, si que tu me conseilles. »

Li rois ma parole entendi,
N'onques un mot ne respondi,
Tant que j'eus dit ma volenté
De s'onneur, & de ma santé,
Et toutes les conditions
De mes grans tribulations.
Et lors commença à sourire,
Et en riant me prinst à dire,
Sagement & de bel arroy,
Ainsi com il affier à roy :

« Amis, je t'ay moult bien oÿ,
« Et mon cuer as moult resjoÿ
« De tes courtois enseignemens ;
« Mais si lons est tes parlemens,

(1) Ces vers rappellent ceux qu'on a tant reprochés au grand Corneille :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

(2) Qu'elle recherchât ma présence ou moi la sienne. Vers détestable.

« Que trop longue chose feroit
« Qui chascun mot repeteroit.
« Si me passeray pour brieté
« De m'onneur & de ta grieté ;
« Et me garderay de mesprendre :
« Si que n'i ara que reprendre,
« Se je puis & Dieus le m'ottroie.

« Et de ce mal qui te maistroie,
« Et qui t'a si mal atourné
« Pour l'ymage qui t'a tourné
« Son chief, & de sa vestéure
« De bleu qu'est muée en verdure,
« Qui signefie fausseté ;
« Biaus amis, c'est grant niceté
« Dou penser ; car il le te semble,
« Tu dors & paroles ensemble, (1)
« Et si m'est avis que tu songes.
« On ne doit pas croire les songes ;
« Raisons est que tu la véisses,
« Ainsois que d'elle te plaingnisses.
« Et s'en bon estat la trouvoies,
« De li plaindre ne deveroies ;
« Car amans qui se plaint à tort
« Ha cuer rude, nice & entort.
« Esveille-toy & la regarde ;
« Car t'amour n'est pas si musarde
« Qu'elle jamais riens te déist
« De quoy le contraire féist.
« Tu feroies plus esbahis
« Que cers ramés & estahis,

(1) Tu dors & tu parles en même temps, comme si tu étois éveillé.

« Et s'aroies paour & hide,
« Que ſe tu véoies d'Ovide
« Les diverſes mutations
« Faites en maintes regions.

« Joſephus nous dit & raconte, (1)
« Que pour le pechiés & la honte
« De ceus de Sodome & Gomorre,
« Dieus les volt tous confondre en porre.
« Par ſouffre ardant les confondi,
« Et la terre environ fondi;
« N'onques n'en pot eſchaper ame,
« Fors Loth, ſes enfans & ſa femme.
« Car Dieus, qui tout fiſt & fourma,
« A trois angles donné fourme ha
« Tele qu'il ſembloient homme eſtre.
« Sages eſt qui ſert ſi bon meſtre :
« Et les envoia à Abram,
« Qui puis fu nommés Abraham :
« Cils les reçut deſſous le chaiſne
« Où il habitoit, car de fraiſne
« N'avoit ne maiſon ne palais,
« Ne de pierre, ne biaus ne lais.
« Les .III. angles de li partirent,
« Et Loth hors de Sodome mirent,
« Aveuc ſa femme & ſes enfans,
« Qui d'aler ne furent pas lens.
« Mais li angle leur deffendirent,
« Et de par Dieu moult bien leur dirent

---

(1) *De Antiquitatibus Judæor.*, lib. I, c. XVIII. Machaut cite ici Joſèphe de préférence à la Bible, pour ne pas être accuſé d'accorder la même autorité aux livres ſaints & aux *Métamorphoſes* d'Ovide.

« Qu'adès devant euls en alaſſent,
« Et darrier euls ne regardaſſent.
« La feme Loth mal ſe garda,
« Car darrier elle regarda,
« Et tantoſt elle fut muée
« En ſel, c'eſt verité prouvée;
« Car en ſa forme & ſa figure
« Eſtoit de ſel ſon eſtature.
« Joſephus le teſmongne, & dit
« Qu'en ce point pluſeurs fois la vit.

« Auſſi li Dieu les gens muoient
« En quelque forme qu'il voloient,
« Et les Déeſſes enſement :
« Car on véoit appertement
« Les uns mués en forme d'arbre,
« Les autres en pierre de marbre.
« Perſéus qui par l'air voloit
« Se muoit en ce qu'il voloit;
« Politetus le deſpriſoit,
« Et partout de li meſdiſoit;
« Mais en pierre ſi le mua,
« Qu'onques puis ne ſe remua,
« Par le chief Gorgon qu'il gardoit : (1)
« Qu'ame ce chief ne regardoit
« Que en pierre ne fuſt muée,
« Tant fut ſoutive ne deſrée.
« Ovides le dit en ſes fables,
« En moralitez veritables.

(1) Le chief, la tête de Méduſe la Gorgone, qu'aucune âme ne pouvoit regarder, &c. Voy. *Ovid. Metam.*, lib. V, vers 242.

« Se tels mutations véoies,
« Certes moult t'en mervilleroies,
« Quant de joie ainſi te deſrobe
« La mutation d'une robe.
« Il puet eſtre qu'as deſſervi,
« (En ce que ta dame as ſervi,)
« La rage que tu li mès ſeure;
« Ou merancolie demeure
« En ton cuer, qui te fait penſer
« Vers elle ſi villain penſer;
« Ou que tu la ſers fauſſement;
« Ou que ta bouche fauſſe ment.
« Si qu'amis, en vain te traveilles,
« Qui de ce à moy te conſeilles.
« Puet-eſtre qu'elle n'a loiſir
« D'eſcrire à toy à ſon plaiſir,
« Pour ce qu'elle eſt trop près tenue.
« Or maintiens-tu qu'elle te tue?

« On voit & ſcet tout en appert,
« Que moult furent ſage & appert
« Cil qui les ſciences trouverent,
« Et aus peuples les lois donnerent.
« Lamech li mauvais fu bigames, (1)
« Et ſi ot tout premier .II. femmes,
« Dont l'une avoit à non Ada,
« Et l'autre avoit à non Stella.
« Il engendra d'Ada Jabel,

(1) *Bigame*. C'eſt-à-dire : deux fois marié. Le mot *bigame* n'avoit alors que cette acception. Les clercs, dont l'Égliſe étoit cenſée l'épouſe, étoient *bigames* s'ils ſe marioient en réalité. — Cette tirade eſt priſe de Joſèphe. *De Antiquitatib. Jud.*, lib. I, c. v.

« Qui fu tantoſt après Abel, (1)
« Et Tubal; cil .II. furent frere,
« Iſſu d'un pere & d'une mere.
« Jabel trouva les panetieres
« Que portent bergiers & bergieres,
« Et la guiſe d'euls hesbergier,
« Et tout ce qu'il faut à bergier;
« Et premiers les beſtes ſevra,
« Et ſelon leurs genres ouvra.
« Tubal trouva l'art de muſique,
« Tubtaÿn trouva la fabrique; (2)
« Mais Tubal au ſon des martiaus
« Fiſt tons & ſons & chans nouviaus,
« Et notes, & les ordenances
« De muſique & les concordances.
« Et s'aucuns y ont amendé,
« Je ne leur ay pas commandé. (3)
« Et Noéma trouva le tiſtre, (4)
« Et le filer, car, à ſon titre,
« On fait linges & draperies,
« Et les belles toiles delies.
« Chus, li fils Chan fils de Noé
« Qui premiers en l'arche a noé,
« Fuſt cils qui trouva la ſcience
« Que l'en appelle nigromance,
« Et fiſt une ymage fondiſe,
« Par tel maniere & par tel guiſe
« Que l'ymage li reſpondoit

(1) Qui vint au monde après le temps d'Abel.
(2) C'eſt-à-dire, les inſtruments de fer *(fabrica)*.
(3) Machaut ſemble être de ces « aucuns » qui auroient perfectionné l'art de muſique, ſans avoir attendu les encouragements du Roi.
(4) L'art de tiſſer.

« A tout ce qu'il li demandoit :
« Et ce fut la premiere ymage
« Qu'onques fu, ce dient li ſage.
« Phoronéus donna les lois
« Tout premierement aus Grijois.
« Quant Silivius Tullius
« Gouverna après Juſtius, (1)
« Il avoit .VII. ſages à Romme, (2)
« Veſci les nons, je les te nomme :
« Li premiers fu Tales nommés,
« De Mileſe fu ſeurnommés ;
« Et Pictatus de Mutteleine,
« Qui ot pour ſavoir moult de peine ;
« Li tiers eſtoit Solons Dathenes,
« Attrais de la cité d'Athenes ; (3)
« Et Sillum de Lacedomoine,
« Fu des marches de Babiloine ;
« Et Periander de Corinthe,
« Li .vme., en l'ordre quinte ;
« Li ſiziemes, Cléobolus
« D'Elyode, (4) & Byaüs
« De Peine (5) fu attrais & nés,
« Homs nobles, vaillans & ſenés.
« Li Sept ſage furent nommé

---

(1) Il n'eſt pas aiſé de ſe reconnoitre dans ces deux noms de Juſtius & de Silivius Tullius. Phoronée paſſe pour avoir donné des lois aux Argiens. Le Roman des Sept ſages les fait contemporains de Dioclétien.

(2) Ou plutôt en Grèce.

(3) Machaut, dans ces mauvais vers, prend le mot Athènes de la rime précédente pour un ſurnom de Solon, & dans la ſuivante pour la ville même.

(4) De Linſes, dans l'île de Rhodes.

(5) De Priene en Ionie.

« Ainsi com je le t'ay nommé.
« Biaüs fu cils qui disoit
« Que nulle rien siene n'estoit,
« Puis que l'en li péust oster.
« Tu dois bien ce mot cy noter.
« En ce temps fu Pictagoras
« Dont, se de Romme yes, encor as
« Les lois & les enseingnemens
« Qu'il fist sur les .IIII. élemens.
« Il vint des parties d'Auffrique,
« Et trouva l'art d'arismetique,
« Et la maniere de compter :
« Pour ce ne te dois pas doubter
« De dire leurs sens & leurs euvres.

« Dont il m'est vis que petit euvres,
« Quant ainsi yes envelopés
« D'amourettes & attrapés.
« Certes longue chose feroit
« A dire, qui la te diroit;
« Mais se trestuit juré t'avoient
« Que tres-bien te conseilleroient
« De ceste dame qui t'assote.
« Et si héusses Aristote,
« Senecque, Virgile, Caton,
« Salemon, Boesse, Platon,
« Et aussi tous les advocas
« Qui sont en ce monde, en ce cas
« Ne te saroient consillier;
« Non, par Dieu, tuit mi consillier,
« Dont vesci la plus grant partie.
« Dont mervillier ne te dois mie
« Se renommée de moy court,

« Quant j'ay tel confeil à ma court. (1)
« Si te convient à ce venir
« Que laiffes Amours convenir.
« Se tu le fais, bien t'en venra,
« Et efpoirs qu'il t'en mefcherra; (2)
« Car pour un à qui bien en chiet,
« A .IIII. fouvent en mefchiet. »

Et quant on li oÿ ce dire,
Chafcune & chafcuns prift à rire,
Dames, chevaliers, damoifiaus....
Et fi avoit un chien d'oifiaus (3)
Qui prift fi fort à abaier
Qu'il m'efveilla fanz délaier.

Et quant je fui bien efveilliez,
Bonnes gens, ne vous mervilliez
Se je fui esbahis forment,
Quant véu avoie, en dormant,
Les merveilles que dit vous ay.
Adonc durement gouloufay,
A favoir fe ma doulce ymage
Tourneroit vers moy fon vifage.
Si alumay de la chandelle,
Et vins à genous devant elle,
Et la regarday longuement.
Mais il me fembla vraiement
Que fi doulcement me rioit

---

(1) C'eft-à-dire je crois : il ne faut pas t'étonner de mon bon renom, quand j'ai pour me conduire des confeillers tels qu'Ariftote, &c.

(2) *Efpoirs*, peut-être.

(3) Un chien de chaffe pour les oifeaux.

Que mon cuer d'amer desfioit. (1)
Si qu'adonques bien efprouvay
Mon fens, quant ainfi la trouvay.
Car clerement vi que mon fonge
N'avoit riens de vray fors menfonge.

Mais ains que je fuffe levez,
Uns vallés vint tous abrivez,
Qui fort hurté à ma porte ha,
Et une lettre m'apporta
De ma tres-doulce dame chiere.
Je la reçus à lie chiere,
Et puis je la lus fans attendre,
Si come vous porrez entendre :

XXIX. — *Mon cuer, m'amour & mon tres-dous amy, plaife-vous favoir que je fuis en bon point, la merci Noftre feigneur, qui ce vous otroit! Et fuis où vous favez, dès le* XXe *jour d'aouft. Et cuidoie que nous déuffions tantoft partir à aler ailleurs; mais on nous dift qu'il y avoit grant foifon de gens d'armes & d'anemis tout à l'environ & n'y ofoit nuls aler. Et pour ce, n'y avons-nous point efté encor : mais nous partifmes environ* .XVII. *jours après que nous fufmes là venus, pour aler en Brie, pour véoir les maifons de mon frere que ma fuer n'avoit onques-mès veues.* (2) *Et avons là demoré* XV *jours entiers, & ay efté à fi grant ennuy que onques chofe ne m'anuya tant. Et fi avoie des esbatemens biau cop;*(3) *car en tout le chemin on ne faifoit que*

(1) Qu'elle défioit mon cœur au combat amoureux.
(2) C'étoit apparemment la terre de Vielmaifons en Brie, qui appartenoit à la maifon de Conflans. Un fils de Jean, beau-père de Peronnelle, l'auroit alors reçue de fon père, à l'époque de fon mariage.
(3) Des divertiffements.

chanter & veoir dames & damoiselles & dames de religion. Mais quant je véoie plus d'esbatement & de joie, & plus me desplaisoit quant il me souvenoit que je ne vous pouvoie veoir. Et m'avint que j'estoie une nuit en une maison de mon frere, & fu la nuit de la veille de Sainte Crois; & m'estoie endormie en pensant à vous. Si me fu avis, en mon dormant, que je vous trouvoie couchié en une salle en un biau lit bien paré; & là m'estoit avis que vous gisiez forment malade; & avoit une bonne femme vieille encoste vous qui vous gardoit, ce m'est avis. Sitost come je commençay à aprouchier de vostre lit, je commençay à plorer & à vous baisier bien fort, & me sembloit que vous me blasmiez de ce que je vous avoie baisié devant celle femme; & je disoie qu'il ne m'en chaloit & que de vous bien faire ne porroie avoir blasme, & me sembloit que vous vous leviez tantost en tres-bon point & me disiez que je vous avoie gari : & de ce estoie moult lie, si come il me sembloit en mon dormant. Et toute la nuit fu avec vous en cest estat, dont je fu tout le jour en grant merencolie : car je doubtoie que vous n'éussiez éu aucune essoine; & me souvint de Morpheus. *Et quant il me souvenoit que je vous avoie gari, j'en estoie un po plus lie, & tout le jour fui en male pensée. Si vous pry, mon dous cuer, que vous me vueilliez escrire si, celle journée, vous éustes nul ennuy & aussi de tout vostre estat que je desire moult à savoir : & que, par m'ame, il mest avis qu'il a bien un an que je n'oÿ nouvelles de vous. Et vous prie que vous me vueilliez envoier de vos chançons, pour moy esbatre & mettre hors de merencolie. Et sommes là, ma suer & moy, aussi come* .II. *prisonieres; ne je n'y cognois nulle personne dou monde, se n'est de mes gens. Si n'est nuls esbatemens que j'aie, se ce n'est de lire vostre livre & ce que vous m'avez envoié, & de penser à vous. Et se ne fust la pensée & le souvenir que j'ay de vous, je fusse trop à malaise. Mais, par Dieu en qui je croy, je y pense tant & à toutes heures que c'est tout mon confort, ne n'en puis oster ma pensée.*

Et s'il vous plaisoit à moy envoier la copie de ce que vous avez fait de vostre livre, je vous en saroie moult bon gré : si feriez grant aumosne & me donriez grant esbatement ; & je le desire trop à véoir. Et s'il ne vous plaisoit, je ne le monstreroie à nulluy. Mon tres-dous cuer, je vous prie qu'il ne vous desplaise se je ne vous ay plus tost escript ; car, par m'ame, je ne l'ay peu amender bonnement. Mes freres va pardevers le Roy; si, vous prie que vous le voiez & que vous lui faciés telle chiere & à ses gens aussi come vous savez quil est bon dou faire; (1) *& s'il va en vostre maison ne li monstrez pas vostre ymage ; car il m'est avis qu'il ne seroit pas bon. Mais je vueil bien que vous li dictes, un po & non pas trop, que vous m'amez & pour ce que je chante volentiers, & que vous m'avez avant envoié de vos chançons, pluseurs foiz avant que vous me véissiez onques. Je ne vous ay riens escript par les gens de mon dit frere, pour cause que je le vous diray bien, quant il plaira à Dieu que je vous voie, laquelle chose me tarde plus que ne fist onques nulle autre chose. Et il n'est pas de merveille, car je ne puis avoir, sans vous, nuls des biens du tresor dont vous avez la clef.* (2)

Mon tres-dous cuer, je vous pry que, en tous estas que vous porrez, vous vous vueilliez conforter & esjoïr, & ne pensez mie que jà jour de ma vie je me doie repentir de vous amer, ne de faire quanque je saray qui vous doie plaire. Et certes je le doy bien faire, se onques femme le déust faire pour son amy ; car je voy bien que en tous estas vous amez & gardez mon bonneur come la vostre meismes. Et, par Dieu, quant il me souvient de vous & de la journée que vous partistes de moy, & de l'onneur & dou bien que je trouvay en vous, tous li cuers me resjoïst. Mon tres-dous cuer, je pense qu'il sera avant grant piece que

---

(1) En partant d'Unchères, son frère devoit passer par Reims pour se rendre à Paris, où étoit alors Charles V.

(2) C'est-à-dire nulle des joies du cœur.

nous partions du lieu où nous ſommes; ſi vous prie que le plus ſouvent que vous pourrez vous me eſcrivez de voſtre eſtat: & par ce meſſage, tout comment il vous a eſté depuis que je n'oÿ nouvelles de vous. Et ne doubtez mie à moy reſcrire longuement, car, par Dieu, toutes les foiz que je reçoy lettres de vous c'eſt la premiere choſe que je regarde ſe elles ſont bien longues & s'il y a beaucoup de choſes. Et quant je voy qu'elles ſont petites, je ſuis treſtoute courrecie. Si, ne doubtez mie que choſe que vous m'envoïſſiez me péuſt ennuyer. Et ſi, me poez eſcrire tout à loiſir; car ce meſſage ne va pardevers vous pour autre choſe que pour porter ces lettres. Mais il ne ſcet pas que je les vous envoie, car je les li ay faictes baillier par un mien bon ami en qui je me fie moult & qui a eſté longtemps avec moy; & l'ay ainſi fait, pour ce que je ne vueil mie que on ſaiche que je vous envoie meſſaige qui n'aille pour autre choſe. Mon tres-dous ami, s'il avient choſe que li paÿs ſoit ſeurs, tant que nous puiſſons aler où vous ſavez que nous yrons, & ſitoſt come je ſeray là, ſoiez certains que je le vous feray ſavoir. Je prie à Noſtre ſeigneur qu'il vous doint joie de quanque voſtre cuer aime. Eſcript le XVII *jour de ſeptembre. Mon tres-dous cuer & vray ami, je me recommande à vous, tant come li cuers de moy puet plus penſer, come celle qui eſt toute voſtre & qui plus regrette voſtre compaignie que ne fiſt onques turtre ſon per.*

Voſtre loyal amie.

BALADE. (1)

Nuit & jour en tel traveil
Eſt le povre cuer de moy,
Car onques tourment pareil
Ne ſenti, ſi com je croy.

---

(1) Cette balade étoit enfermée dans la lettre.

Car ſanz ceſſer, en recoy,
De celui cui ſui amie
Regrete la compaignie.
Car je ne dors ne ne veil,
Se n'eſt en penſant à ſoy,
A ſon maintieng ſans orgueil,
A ſon gracieux arroy:
Et de ſon dous esbanoy,
Souvent, à face mouillie,
Regrete la compaignie.

Je delivray ſon meſſagier
Le lendemain après mengier;
Maiz de ma grant adverſité
Que j'ay ci-devant recité,
Avoie geté une lettre
Que je li voloie tramettre;
Si l'encloÿ en ces preſentes.
Dont j'os de penſées dolentes
Plus d'un millier, ſe Dieus me gart;
Car ma dame au plaiſant regart
Un petit ſe courſa à my,
Dont je dy pluſieurs foiz : aimy!
Et ſi, n'y avoit ſeel ne cire, (1)
N'il n'avoit en moy courroux, n'ire,
Quant je li mis; mais bien vouloie
Qu'elle ſcéuſt qu'eſté avoie
A meſchief, pour l'amour de li;
Dont j'eus le cuer taint & pali,
Qu'elle me reſcript durement,
Rudement & diverſement :

(1) Il n'avoit ſcellé ni fermé cette lettre, comme pour laiſſer entendre à Peronne qu'elle n'y trouveroit pas ſa dernière penſée. — Je n'avois plus de reſſentiment quand je la joignis à l'autre.

Et bien l'avoie deſſervy,
Quant ainſi l'avoie ſervy.
Car pechié fis & negligence,
S'en ſouffroie la penitence.
Petit au lire s'arreſta,
Pour ce qu'en un feu les geta.
Et l'envoy deſſus vous enforme
Qui eſtoit de lettre de forme :

LONGUE DEMOVRÉE FAIT CHANGIER AMY.

XXX. — *Helas! mon dous cuer, je vous avoie pluſieurs fois dit que je n'eſtoie pas dignes de vous ſervir. Si avez fait pechié de moy ſi loier en vos laz qui jamais ne feray deſliez. Et vous le ſavez bien & je m'y ſuis folement embatus. Mais, mon dous cuer, je cuidoie bien faire. Mon dous cuer, vous m'avez mandé de bouche & par eſcript que je n'envoiaſſe point vers vous jusques vous envoieriez vers my, & j'ay obéi à voſtre commandement qui m'a eſté & eſt moult dure choſe; pour ce que je ne ſavoie mie la cauſe. Mais je penſe que on vous ait blaſmé ou dit aucune choſe de my, ou que vous me vueilliez eſlongier de vous. Car qui de po aime de po het. Non mie que vous ſcéuſſiez haïr moy ne autrui; mais qui bien aime à tart oublie, & de pou pleure à qui la leppe pent. Et, par Dieu, je ne vous ay pas oublié, car j'ay fait pour amour de vous, depuis la Magdelaine,* (1) *ce que je ne cuidoie mie faire en un an; ainſi come cils meſſaiges le vous dira, s'il vous plaiſt à oÿr. Dont je ne dors nvit ne jour ſe po non, que adès n'y labeure & qu'il ne me ſouveingne de vous. Mais puis que matere me fault il me convient laiſſier oeuvre.* (2) *Et ne penſez mie que on le m'ait dit; car experience*

---

(1) Le 22 juillet.

(2) C'eſt apparemment à cauſe de ce défaut de matière qu'il a tant parlé du *Roi qui ne ment*, des *Sept ſages*, &c.

le m'aprent; & auſſi, qui eſlonge de lueil il eſlonge dou cuer. Et pourroit eſtre que quant vous me manderez, je ne porray aler vers vous, pour les ſeigneurs qui ſont en maiſon. Adieu, mon dous cuer, qui vous doint joie & pais plus que je n'en ay, & congnoiſſance de ce que vous me faictes.

De par voſtre amy qui ne ſcet ſe voz cuers l'aime ou s'il le het.

XXXI. — *Mon tres-dous cuer, ma douce amour & ma ſouveraine dame, j'ay receu vos lettres la vigile S[t] Michiel,* (1) *eſquelles vous me mandez voſtre eſtat dont je vous mercy tant come je puis. Car, par m'ame, ceſtoit la choſe de ce monde que mes cuers deſiroit plus à ſavoir; ne pour riens je n'éuſſe laiſſié que je n'éuſſe envoié devers vous & pluſeurs fois, ſe ne fuſt ce que vous me mandaſtes par vos lettres darreinnement & de bouche par Th. que je n'envoiaſſe point à vous juſques atant que j'aroie eu nouvelles de vous; dont j'ay eſté à moult grant meschief. Car je penſoie bien qu'il y avoit certaine cauſe, &, pour ce, je m'en ſuis tenus. Et, mon dous cuer, de mon eſtat dont il vous plaiſt à ſavoir, je ſuis en bon point, la mercy noſtre ſeigneur, & n'os mal, Dieu merci, depuis que je me parti de vous, fors de Deſir qui me meine trop dure vie. Et, par Dieu, j'ay fait enqueſte où vous eſtiez & à pluſeurs, mais nuls n'en ſavoit dire le certain, dont j'ay éu maintes penſées diverſes. Et quant à ce que jeus, revels ne esbatemens ne vous puevent plaire quant vous ne me poez veoir, hélas dolent! & dont me venroit joie, quant je ne vous voy, tres-doulce, ſimple & coie! Certes ce ne pourroit eſtre qu'elle me vinſt d'ailleurs que de vous; car vous avez fait la plaie qui ne puet eſtre garie ſans vous. Et quant*

---

(1) La lettre de Peronne ayant été écrite, comme on a vu, le 27 ſeptembre, Machaut l'avoit reçue le lendemain, veille de la fête de ſaint Michel. Cette promptitude indique une aſſez foible diſtance entre Reims & le lieu où Peronne ſéjournoit.

à vostre songe de la vigille de Sainte Crois, vueilliez savoir & pour certain que .IIII. jours devant ou .V. après, je fui tellement blecié en l'esprit que je laissay de tous poins l'ouvrer en vostre livre, & avoie fine esperance en mon cuer que jamais n'y penseroie, pour ce que je n'ooie nouvelles de vous; & dis plusieurs fois à plusieurs de mes amis privez qui me demandoient que j'avoie, que vous m'aviez oublié. Et, par m'ame, je le cuidoie. Dont je juray moult tres-fort s'il estoit ainsi, que jamais n'ameroye autre ne ne me fieroie en femme. Dont, ainsi come par desesperance, je fiz unes lettres, encloses ès presentes, & autres choses avecques pour vous envoier : mais je ne vorroie pour riens que je le vous éusse envoié adont (1). *Et sachiez certainement que je songay environ la Sainte Crois que vostre ymage me tournoit la teste & ne me daignoit regarder, & estoit vestue de vert qui signifie nouvelleté; dont je fui en si tres-grant merencolie que nuls ne le pourroit penser. Et à mienuit fis alumer chandeilles pour regarder se c'estoit vray, & quant je vy le contraire, je la baisay & prins à rire & dis : Morpheus se moquoit de my. Et m'endormy toute nuit en pensant à vous. Et, par m'ame, se vous aviez Morpheus loué dix mille mars d'or, si ne vous pourroit-il mieus servir qu'il vous sert : car, si tost come la chandeille est estainte, il saut en place & se figure en toutes manieres qui me peuvent & doivent plaire, comment que paour m'esveille aucune fois en disant : Longue demorée fait changier amy. Mon tres-dous cuer, vostre frere vint à moy le jour St Michiel au matin, & me vint veoir tantost qu'il ot oÿ messe, & li fis toute l'onneur que je pos & fu par tout mon ostel où il ne partira, se je puis, nullement, que je ne li face aussi come au milleur seigneur & ami que j'aie en ce monde, & à sa gent aussi. Mon dous cuer, je saroie volentiers la cause que vous ne volez escrire par les gens de vostre frere, & pourquoy vous me mandastes que*

(1) Envoyé quand je l'avois écrite, & sans y joindre celle-ci.

je n'envoiasse point à vous, jusques a tant que vous m'envoïssiez le contraire. Si vous prie que vous le me vueilliez mander, car je ne pense à envoier vers vous jusques atant que je le sache. Mon tres-dous cuer, par m'ame, je croy bien que vous me desirez à veoir, mais je desire tant que je vous voie que, nés de penser-y, j'en laisse souvent toutes autres choses du monde. Helas! mon dous cuer, se vous ne poez avoir joie ne bien sans moy, ne nuls biens du tresor, helas! aussi n'en puis-je nuls avoir sans vous; si desire tant que l'eure vieigne, que je ne le saroie dire ne penser. Et, se Dieu plaist, elle venra, car il n'est chose qui ne veingne. Helas! mon dous cuer, vous me mandez que je soie liés & confortés de toutes choses; mais c'est trop fort à faire, quant je suis loing de vous. Et bien sçay, quant je ne vous puis après veoir, un seul jour m'est .I. an; & pensez que vous estes tout le bien, la joie & toute la doulceur de ce monde, à mon avis, ne sans vous ne puis avoir bien ne joie ne douleur; c'est bien fort à faire que j'éusse ne joie n'envoiséure. Toutevoie je fais de necessité vertu, & ressemble le menestrel qui chante en place & n'y a plus courrecié de lui. Et quant à vostre honneur garder, je l'aime autant come je desire paradis; ne jà, jour de ma vie, ne penseray ne feray le contraire, pour chose qui aveigne. Mon tres-dous cuer, je voy bien que vous ressoignez à moy escrire, selon ce qu'il m'appert par lettres; & vraiement li cuers me dit qu'il y a aucune chose laquelle ne me volez mander, dont je suis bien esbahys, come dessus vous escris. Et ce n'est mie sans cause, car vous me souliez escrire couvertement, & maintenant vous me faites envoier vos lettres par estranges. Si ne sçay que penser, & ne pense envoier à vous, jusques atant que je le sache. Mon dous cuer, j'ay fait le chant d'un rondelet où vostre noms est, & le vous envoieray par le premier qui yra à vous. Je suis si enbesongnez de faire vostre livre que je ne puis à rien entendre. Et sachiez que je en fais autant .III. fois come tient Morpheus; *& quant à ce que vous me mandez que*

je vous en envoie copie, ce feroit longue chofe à faire & fi, feroie moult courreciez s'il eftoit perduz au chemin. Si le vous porray envoier par le chapellain de voftre frere. Et en ay plus fait depuis la Magdeleine que je ne cuidoie faire en un an entier. Je vous envoie la laiette que vous me baillaftes au partir de vous, & tout ce qui eft dedens, car tout eft mis par ordre dedens voftre livre. (1) *Ma douce amour, je vous remercie de vos dignes & precieufes reliques, de voftre fermail, de vos paternoftres & de voftre belle balade. Je vous envoieray la pareille par le premier qui ira vers vous. Je vous envoie un rondel noté, dont je fis pieça le chant & le dit. Sy y ay fait nouvellement teneure & contreteneure. Si, le vueilliez favoir,* (2) *car il me femble bon. A Dieu, mon tres-dous cuer, qui vous doint joie, pais, bonneur & fanté, fi come mes cuers le defire.*

Voftre loial amy.

Quant ma dame mes lettres vit,
Amours, qui maint cuers affevit
De grant joie & de grant doulour,
Mua tellement fa coulour
Qui eftoit vermeille & rofine,
Qu'elle devint pale & terrine.
Si fe geta feur une couche
Com celle qu'Amours au cuer touche,
Et qui durement fe complaint.
Si, dit ainfi en fon complaint : (3)

I. Dous amis, que t'ay-je meffait?

---

(1) Cette layette contenoit apparemment les vers & les lettres que la demoifelle avoit reçus de Machaut, & dont celui-ci avoit befoin pour joindre à fon livre.

(2) Apprendre.

(3) Peronne va répondre au lai de fon ami, par une complainte éga-

De cuer, de penſée & de fait
Ay touſdis ta volenté fait,
Sans deshonnour;
Car je t'aim de cuer ſi parfait,
Que tout me ſemble contrefait
Quant je te voy que Dieux parfait
En toute honnour.
Et tu fais teindre ma coulour,
Et tiens mon cuer en grant dolour,
En dueil, en triſteſſe & en plour.
Oy mes ſouſpirs, oy ma clamour,
Voy la peine, voy le labour
Qui mes cuers trait.

II. Tu dis que longue demourée
Fait changier amy & amée,
Mais quant tu m'as bien eſprouvée,
Il m'eſt advis
Que pas ne m'as faulſe trouvée.
Qu'onques Jaſon belle Medée,
Ne Dido de Cartage Enée,
N'auſſi Byblis
Cadmus (1), né Helaine Paris,
N'amerent tant, ſoies-ent fis,
Com je t'aim. A Semiramis
M'as comparée,
Et dis qu'ailleurs mes cuers eſt mis :
Mais ainſois, mons & vaus unis
Seront, qu'à ce, tres-dous amis,
Aie penſée.

III. Tres-dous amis, quant ç'avenra
Que mes fins cuers te changera,
Li ſolaus jamais ne luira
Là-ſus amont;

---

lement compoſée de douze couplets, mais moins heureuſement faite. Encore ſe peut-il que Machaut l'ait retouchée.

(1) Ou plutôt : *Caunus*.

Ne lune nuit n'alumera,
N'eſtoile ne reſplendira,
N'arbre en terre ne verdira,
Dont il eſt moult;
Car par tout tenebres feront,
Toutes yaves retourneront,
Li Signe ſe combateront,
Mer ſechera,
Les pierres par l'air voleront,
Les .IIII. elemens fineront,
Et Nature par tout le mont
Toute faura.

IV. L'amour des déeſſes de mer
Conquiſt Ulyxes, par rouver
Et par courtoiſement parler,
Et doucement;
Mais ne te puis aſſéurer,
Pour fiancier ne pour jurer,
Pour doulceur ne pour toy amer
Tres-chierement!
Amis, tu m'aimes vraiement
Et dis que c'eſt tres-loiaument;
Mais c'eſt pour moy donner tourment
Et tout amer,
Quant tu me meſcrois tellement :
S'en criem morir prochainement,
Se Venus ne fait autrement
Ton cuer muer.

V. A Venus en feray la plainte
Qui ſcet que ma douleur eſt tainte,
Et que j'ay plouré larme mainte
Par ſon deſroy;
Car elle m'a, par ſa contrainte,
Enyvré d'amour & enceinte,
Si devroit oïr ma complainte
En bonne foy.
S'elle y pourvoit, à li m'ottroy,.

Et s'elle en faut je la renoy.
Car je ne vueil croire ne croy
En ſaint n'en ſainte
Qui me facent peine & annoy.
Que par droit mieus valoir en doy;
Et j'en vail pis, par ſaint Eloy,
Quant tant l'ay crainte.

VI. Qu'en puis-je, ſe je me courreſſe?
Amours me point, Venus me bleſſe,
Et tu es pleins de grant rudeſſe,
Qui ne vues croire
Que je ne ſoie changerreſſe,
Et qu'ailleurs mon cuer ne s'adreſſe
Qu'en toy, dous amis, qui l'adreſſe
Yes de ma gloire.
Certes je n'ay mie memoire
Qu'onques veniſt biens de meſcroire,
N'onques ne vi chanſon n'yſtoire
Contre nobleſce,
Qui vaulſiſt une ſeule poire.
Ce eſt pechié, c'eſt choſe voire,
Mieus vauroit eſtre en fons de Loire
Qu'en tel triſteſce.

VII. Cephalus, qui corps ot legier,
Un jour aloit au bois chacier
A piet, en guiſe d'un archier,
O l'arc poly;
S'amie pour luy eſpier
En .I. buiſſon s'ala mucier,
Com celle qui d'autre acointier
Le meſcréy;
Cephalus celle part traÿ
D'aventure, & l'en meſchéy,
Qu'il l'ataint, dont elle mory
Sans atargier,
Fors tant qu'elle lui diſt : « Amy,
« Dous amis, tu m'as morte cy,

« Et si, t'amoie plus que my,
« De cuer entier. »

VIII. Quant Cephalus vit le meschié,
Il a son arc en .II. trenchié,
Et les saiettes depecié;
Tous les dieux jure
Qu'il s'ocirra pour ce pechié;
Moult a crié, moult a huchié.
Quant il a le corps aprochié,
N'est créature
Qui véist le mal qu'il endure,
Son brait, son plaint, sa grieté dure,
Et com ses .v. sens de nature
Sont empeschié,
Qui n'en plourast à larme sure.
Tant fut mis à desconfiture,
Que Neron de ceste aventure
Éust pitié.

IX. Amis ce ne puet advenir,
Que je te péusse guerpir,
Nés que je pourroie advenir
Au ciel de terre; (1)
Car en toy sont tuit mi desir,
Mi penser & mi souvenir.
Et pour ce que ton bien desir,
Te vueil requerre
Que faciens paix de ceste guerre.
Or apaise ton cuer qui erre,
Car sans mentir
Tes courrous le mien si fort serre
Que mon bien & ma joie enserre
Plus fort que n'est tresors en serre;
Dont trop souspir.

X. Pymalion de son ymage

---

(1) Plus que je ne pourrois de terre arriver au ciel.

Quant il l'ot pris à mariage
Ot un fil cointe, appert & ſage
Qu'on appelloit
Adonis, biaus fu de corſage
Et de vis, pleins de vaſſelage,
Mais trop volentiers en boſcage
Chacier aloit.
Venus qui chierement l'amoit,
De ce trop fort le reprenoit
Pour ce qu'un pou le meſcréoit
En ſon corage.
Mais cils riens faire n'en vouloit;
Car, à chacier tant li plaiſoit,
Qu'ocis en fu à grant deſroit
D'un porc ſauvage.

XI. Or uſe dont de mon conſeil,
Et fay ce que je te conſeil;
Car tu vois bien que mon vis mueil
Et ma poitrine,
De larmes que moult parfont cueil :
Oy les meſchiés que je recueil,
Regarde mon cuer & mon vueil,
Et l'amour fine
Qui en moy d'acroiſtre ne fine.
Dous amis, retien ma dottrine,
Et mez en moy la medecine;
Enten mon dueil.
Se tu le fais mes maus termine,
Et me mainne à joieus termine.
Se non, li maus ma vie fine,
Tant fort me dueil.

XII. Si qu'amis dous je te chaſtie :
Se tu vues mener bone vie,
Que ne ſoies en jalouſie;
Car c'eſt la mort.
Et ſe tu as dame ou amie,
Amez-vous d'une amour unie

Sans hauſſage, ſans ſignourie,
Et ſans deſcort.
Ainſi le fait qui aime fort;
Et qui oſte le deſconfort
Et nourriſt, en lieu de confort,
Merencolie,
Par ma foy je le tien pour mort;
Qu'Amours, pour un petit remort,
Ou pour un mot rude & entort,
Eſt anientie.

Ainſi ſa complainte fin ha, (1)
N'onques puis elle ne fina,
Tant qu'elle ot ceſte lettre eſcripte.
Et ſa complainte deſſus dicte
Fu dedens bien & bel encloſe,
Sanz addicion & ſanz gloſe.

XXXII. — *Mon tres-dous cuer, ma doulce amour, mon tres-dous amy, j'ay receu vos lettres, & ſachiez que je me merveille moult de la petite fiance que vous avez à moy, qui cuidiez, pour ce que je vous ay un pochet* (2) *trop tardé à eſcrire, que je vous doie oublier & mettre en nonchaloir. Si ſuis moult deceue en ceſte partie; car je ne penſe pas tant de mal en vous come vous faictes en moy. Se vous ne m'eſcriſiez ne véez juſques à un an, qui me feroit moult dure choſe, ſi tien-je voſtre cuer ſi bon & ſi eſtable, que vous ne m'oublieriez mie; & toute perſonne qui a bien & loiaulté en luy le doit ainſi penſer des autres. Et de ce que vous avez moult grant deſir de ſavoir pourquoy je vous man-*

(1) On remarquera que Machaut écrit cette troiſième perſonne de l'auxiliaire, tantôt *a*, tantôt *ha*. Il choiſit ordinairement, dans une intention euphonique. D'ailleurs peut-être faut-il regretter qu'on ait proſcrit *ha;* c'étoit un moyen de mieux diſtinguer *à* prépoſition de *a* verbe.

(2) Comme diſent les Italiens : *un' pochetto*.

day par mon frere que vous ne m'escrisiez point, jusques atant que vous orriez nouvelles de moy, sachiez que je le fis pour ce que je ne savoie de certain quel chemin nous tenrions, ne combien nous demorrions en chemin. Et j'avoie doubte que se vous envoiez vers moy, que vostre messaige ne faulsist à moy trouver; & si cuidoie de jour en jour aler ailleurs, & de là vous escrire de mon estat. Et de ce que vous estes esbahis de ce que je ne vous ay escript par les gens de mon frere, sachiez que je le fis pour ce que je vous vouloie envoier messaige qui de vous m'apportast tantost certaines nouvelles; & se je vous éusse escript por eus je n'éusse pas si tost oÿ nouvelles. De ce que vous dites que je vous escript par gens estranges, je le fis tout à escient aussi, pour ce que les gens, là où nous sommes à hostel, sont simples gens & ne vous cognoissent; si y pourroient penser autre chose qu'il n'y a; & cils par qui je les fis bailler n'est pas estranges, car il est bien mes amis & me fieroie bien en luy de plus grant chose. Et soiez certains que je ne le fis pour autre chose du monde & ne doubtez mie; car onques en ma vie je ne trouvay personne qui me blamast de chose que je féisse pour vous (1). *Si, vous prie, tant acertes come je puis & si chier come vous avez le cuer, le corps & l'amour de moy, que vous n'aiez plus telles souspeçons seur moy : car, par m'ame, vous ne me poez plus courrecier ou monde que de moy mettre sus ce que je ne pensay onques. Car, puis que je vous acointay, je n'os pensée de vous eslongier, ne ne cuide mie que je l'aie toute ma vie. Et se vous saviez bien les pensées que j'ay de vous & à toutes heures, vous ne diriez mie que je vous éusse oublié. Car, se m'aïst Dieus, je ne suis en nul estat qu'il ne me semble adès que je vous voie devant moy. Si ne vourroie pour nulle chose que vous m'éussiez envoié les lettres qui estoient encloses dedens les autres, lors-*

---

(1) C'est-à-dire : je ne connois personne qui, jusqu'à présent, ait pu soupçonner nos secrètes privautés.

qu'elles furent efcriptes. Car je ne cuide mie que vous me féiffiez onques ne faciés jamais autant de bien come vous m'éuffiez fait de mal. Et par Dieu encore, amaffe-je mieus que vous vous en éuffiez fouffert (1). *Car je les commençay à lire plus de* .x. *fois, & fi ne les pouvoie parlire, tant avoie le cuer courrecié & les yeus plains de larmes. Si les ay arfes & jetées au feu, afin que je ne les voie jamais : car elles me courrefferoient toutes les fois que je les verroie. Si vous prie, mon tres-dous cuer, que vous vueilliez penfer de loyauté autant en moy come je fais en vous; car, par ma foy, du petit & povre fens que Dieus m'a donné, j'en ay fait à mon povoir ce que j'en ay fait pour le meilleur. J'ay éu* .I. *rondel noté que vous m'avez envoié; mais je l'avoie autrefois éu & le fcay bien.* (2) *Si vous prie que vous me vueilliez envoier des autres, & fe vous avez nuls des virelaiz que vous féiftes avant que vous m'éuffiez veue, qui foient notez, fi m'en vueilliez envoier, car je les ay en grant defir de favoir, & par efpecial* L'ueil qui eft le droit archier. *J'ay trouvé en la laiette que vous m'avez envoié unes lettres clofes qui aloient à vous. Si les ouvry pour ce que je ne favoie pourquoy vous les aviez envoies & trouvay que c'eftoit une balade que on vous envoioit. Si la vous r'envoie pour ce que je penfe que vous ne la véiftes onques, car elle eft encores toute fcellée. Mon tres-dous cuer, fe il va vers vous des gens de par deçà, fi leur faites bonne chiere, afin que quant vous venrez là où je fuis, qu'il vous cognoiffent mieus. Je vous prie que vous me vueilliez efcrire le plus fouvent que vous pourrez; & tant come je feray là où je fuis, fi envoiez chiez le curé de Saint Pierre* (3) *à Bernart de Flourent fon frere, tout ce que vous m'envoierez. Car il*

---

(1) Que vous vous en fuffiez abftenu.

(2) Il y a grande apparence que le rondeau dont elle parle avoit été fait pour une autre, & que Machaut le lui avoit envoyé, comme s'il eût été fait pour elle. Ce qu'elle femble finement lui laiffer entendre.

(3) Apparemment une paroiffe de la ville où elle féjournoit.

m'eſt avis que c'eſt le meilleur, ſelon le pays là où on eſt. Ma ſuer ſe recommande à vous. Je vous pry que vous me recommandez à mon frere, le voſtre. Mon tres-dous cuer, je prie à Dieu qu'il vous doint bonneur & joie de quanque voſtre cuers aime. Eſcript le .v^{e}. jour de may.

Voſtre loial amie.

BALADE.

Ne ſoiez en nul eſmay,
Amis n'en merencolie,
Car tant come je vivray
Vous ſeray loyal amie.
Car amours qui tout maiſtrie
Veult que ſoie ſanz partir
Voſtre juſques au mourir.

Si vous pri que tenir gay
Vous vueilliez à chiere lie,
Et croire que ſans delay
Sur moy avez ſeigneurie
Tant com amans ſur amie
Puet avoir ; que ſans mentir
Voſtre ſuis juſqu'au mourir.

Et ſitoſt que vous verray,
Je vous promet & affie,
Que tous vos maus gariray
Et auſſi ſeray garie.
Que trop m'eſt tart que vous die,
Mon dous cuer qu'aim & deſir,
Voſtre ſuis juſqu'au mourir.

Quant de ma dame vi l'envoy,
Je dis : Helas dolens! bien voy
Que j'ay vers ma dame meſpris,
Et qu'en autre maniere a pris

Ma lettre que je ne l'enten.
Elle m'avoit dit, tres-anten, (1)
Que cuers qui vrais amans ſe claime
Ne doit pas courcier ce qu'il aime;
Mesfait ay, ſi l'amenderay
Se je puis, & reſponderay
A ſa complainte dolereuſe
Qui me ſemble moult amoureuſe.

COMPLAINTE.

Dame en qui j'ay mis toute m'eſperance,
Mon cuer, m'amour, mon deſir, ma plaiſance,
Tout mon penſer & toute ma fiance,
Se j'ay meſpris, ce fu par ignorance :
Qu'onques nel fis de certaine ſcience,
Ainſois le fiſt Amours qui mon cuer lance, (2)
Quant longtains ſuis de vo douce ſemblance,
Dont en mon cuer remaint la remembrance.
Or me commande,

Doulce dame, que je le vous amende;
Veſcy mon cuer, prenez-le pour amande.
Car il convient que li las en .II. fende,
Se vo grace pers, dont Dieus me deffende!
Or me gart Dieus que plus ne vous offende,
Et que jamais n'envoie à vous ne mande
Lettre ne riens qui à vo pais ne tende,
Où il convient que je penſe & entende
Tant com vivray.

Car je vous aim, dame, de cuer ſi vray
Que mis en vous cuer & corps & vivre ay;
Car c'eſt raiſon que jamais bien n'auray,

(1) Bien avant cette année.
(2) Après ce vers, le mſc. 158 donne celui-ci :
Et point ſouvent de l'amoureuſe lance.

Et à martire & à douleur vivray,
Moy & mon cuer, quant premier l'enyvray
De voſtre amour, & que le deſſevray
De moy pour vous; dont maint mal recevray,
Et maint ennoy nuit & jour ſouferray
Et mainte peine.

Car vraiement Deſirs trop fort ſe peine
De moy grever quant vous m'eſtes longtaine.
Et quant de moy vo dous cuer eſt prochaine,
Si doucement me contraint & demaine
Que je n'ay cuer ne corps ne nerf ne vaine
Qui ne tremble, dont ma parole eſt vaine :
Bien le ſavez, dame de grace pleine
Et de biauté, mille foiz plus qu'Helaine.
Helas, helas!

Et quant je ſuis ainſi pris en vos laz,
Se je vous pers je perdray tous ſolas,
Et s'en mourray dolens, triſtes & las.
Maiz, mon dous cuer, certes je n'eſpoir pas
Que voz dous cuer ne vueille mon treſpas,
Et qu'en tous lieus ne ſoit mes advocas ;
Et que Pitié, aſſez plus que le pas,
Ne viene à vous, s'elle ſcet mon treſpas.
Car, à voir dire,

Trop bien vous puis comparer ſanz meſdire
A la mouſche qui porte miel & cire.
Le miel eſt dous & le ſur à lui tire
Et l'adouciſt, homs nel puet contredire.
Tout enſement, vo dous cuer, Dieus li mire!
De tous mes maus eſt touſdis mon dous mire;
Et en mon plour me fait liement rire,
Pour ce qu'adès vers lui toudis le tire.
Et, la cire art

Qui alume le monde, main & tart,
Plus que ne fait du tonnoirre l'eſpart.

Ainsi vos noms qui en mains lieus s'espart,
Le bien de luy à plusieurs gens depart,
Et fait souvent .I. hardi d'un couart,
Et un sage home & rassis, d'un coquart,
Et les mauvais amender par son art,
A l'aïde de vostre dous regart
Qui est sans blasme.

Ne fu vaillans Lancelos pour sa dame, (1)
Tristans, Paris & Percevaus qui ame
Ne congnoissoient de bien? oïl, par m'ame !
Telz xv.^{m} en sont mis soubs la lame,
Et xv.^{m} vivans que pas ne blasme,
Qui n'eussent valu d'or une drame
Ou de poivre, se ce ne fust pour fame. (2)
Dont a cils bien cuer entort & esclame,
Et de pute aire,

Qui ne s'aplique à leur service faire.
Et pour ce à vous, tres-douce debonnaire,
Me suis donnés sanz partir ne retraire,
Pour vous servir tous mes jours sanz mesfaire,
Com à celle qui estes exemplaire
Des biens qu'on puet dire, penser & faire.
Or vueille Amours que je vous puisse plaire !
Qu'en vous est tout de moy faire & desfaire.
Hé! bonne & belle,

Pour vo biauté, chascuns hons vous appelle
Fleur d'humaine biauté & TOUTE BELLE,
Et en douceur douce com coulombelle,

(1) Vaillans, parce qu'ils avoient aimé. Les trois derniers exemples sont mal choisis. Car Tristan étoit vaillant avant d'avoir aimé Iseult; Paris, pour avoir enlevé Hélène, n'en fut pas meilleur. Pour Perceval, qui d'abord ne distinguoit pas le bien du mal, les romanciers ne lui donnent pas de maîtresse en titre.

(2) Un dragme d'or ou même de poivre.

En loyauté loyal com teurterelle,
En fine odeur printemps qui renouvelle,
Et en coulour rofe frefche & vermeille.
Honneur vous tient par l'eftrier de la felle,
Sens vous conduit, raifon vous eft ancelle,
N'eftableté en vous pas ne chancelle;
En ce difant tous li cuers me fautelle.
Vous eftes telle

Qu'en vous maint joie, & deduis s'i revelle :
Pour ce fera Venus vo damoifelle,
Et vous déeffe, & ferez plus haut qu'elle.
Juno fera voftre riche pucelle,
Auffi Pallas, voftre fage baiffelle,
Sans fineté :
Li Dieu feront fefte de la nouvelle,
Qu'il vous fervent bonnement fans cautelle;
Et quant tous biens avez foubz voftre aiffelle,
Serez-vous donc à mon depri rebelle?
Certes nennil, ains aray ma querelle,
J'en fuis certains.

Quant Julius Cefar fu des Rommains
En traïfon ocis, mors & eftains,
Moult fu des Dieus & des Déeffes plains,
Pour la tres-grant valeur dont il fu plains,
Deÿfiez fu de leurs propres mains.
Et d'Ercules ne firent-il pas mains,
Qui tant cercha mons, valées & plains,
La mer profonde & les païs lontains;
Et qui deftruit Troies, li primerains,
Qui fu des Dieus après fa mort prochains,
Et à leur deftre.

Si que, dame, vous y devez bien eftre,
Car vous avez, à deftre & à feneftre,
Honneur, raifon, & fens voftre bon maiftre,
Et tous les biens que Nature fait naiftre.
N'avec les Dieus n'a preftreffe ne preftre

Qui ſcéuſt rien amender en voſtre eſtre :
Pour ce, ſuis ci voſtres, par ſaint Seveſtre,
Qu'avec les bués me povez faire paiſtre,
A voſtre guiſe,

Si que, dame que chaſcun loe & priſe,
Que j'aim & ſers loyaument ſanz faintiſe,
D'un cuer vous pri, qu'Amours art & atiſe,
Qu'en gré pregniez mon tres-petit ſerviſe.
Et ſe j'ay fait riens que vo cuer deſpriſe,
Vueilliez-le moy pardonner par franchiſe;
Et je vous jur & promet par l'Egliſe,
Qu'ainſois courroit parmy Damas Tamiſe,
Que ma penſée ailleurs qu'à vous ſoit miſe.

Mais encor ne me puis-je taire :
Ainſois vous vueil dire & retraire
De Julius Ceſar la fin.
Li Dieu furent de lui affin (1)
Si fort qu'une eſtoile en féirent,
Et en firmament l'afféirent,
Aſſez près de la Treſmontaine,
Qui eſt une eſtoile haultaine
Qui par nuit le monde enlumine
De ſa clarté qu'eſt pure & fine.
A li repprennent leur avis
Li maronier, ce m'eſt avis.
Quier en l'iſtoire des Romains,
Là le verras, ne plus ne mains.
Li Dieu de vous auſſi feront
Une eſtoile, & vous metteront
En firmament, dalès l'eſtoile
Qui a fait retourner maint voile;
Si qu'à vous bon avis penra
Qui à bon port venir vorra.
Et, tout ainſi com le biau monde,

(1) *Affin*, unis de parenté.

Vo grant bonté, qu'eſt pure & monde,
Enlumine, enluminerez,
Quant des Dieus là miſe ferez.
Ainſi ſerez glorifiie,
Dame, après ceſte mortel vie,
Et en grace du roy celeſtre
Qui fu, ſur tous dieus, ſire & maiſtre.

Veſcy la reſponſe de fait (1)
Que j'ay à ſa complainte fait.
Mais nulle rime n'y ay priſe
Qui ſoit à la ſienne compriſe;
Et ſi n'eſt mie de tel mettre.
Après li eſcris ceſte lettre :

XXXIII. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour & ma tres-chiere dame, j'ay bien veu ce que vous m'avez eſcript; ſi ne vous devez point mervillier, ce m'eſt avis, de ce que je vous ay envoié enclos en mes lettres : car vous ſavez bien que cuer qui ſent l'amoreus point n'eſt mie tousjours en .I. point, ains a moult de diverſes penſées & de ſauvaiges ymaginacions. Et li bon cuer ferme & loial monſtrent comment il leur eſt, ſans nulle couverture. Et, par m'ame, mon tres-dous cuer, onques m'entencion ne fu que je vous envoiaſſe les lettres ſéellées, dont vous eſtes un po méue contre moy. Et, touteſvoies, je l'ay fait par quoy vous ſcéuſſiez à quel meſchief j'ay eſté des lettres & du mandement que vous me mandaſtes par Th.* (2) *voſtre frere. Et, mon dous cuer, pour Dieu vueilliez me tenir pour excuſé & ne vueilliez penſer nullement que je ne vous tiengne pour bonne & pour léal : car, par m'ame, ſe je ſavoie le contraire, je ne vous lairoie mie pour ce à amer, mais jamais n'aroie joie.*

---

(1) C'eſt-à-dire, les vers qui précèdent.
(2) Ce nom abrégé ne ſe trouve que dans le mſc. 1584.

Mais ainſi, (come autres fois vous ay eſcript.) ce que je ne ſuis mie digne de vous amer me donne trop de pointures & de penſées dont je n'euſſe meſtier. Touteſvoies je m'atens & fie en voſtre bonté : car je n'ay nul autre fors moy & ma loyauté, qui m'aidera touſdis, ſe Dieu plaiſt, envers vous. Et ſe Dieus me doint joie, je vous aime tant, & priſe tant l'onneur & la bonté de vous, qu'il ne me puet ſembler que vous aiez pareille. Si ne ſaroie penſer qu'il peuſt avoir nul mal en vous, & vous tiens bien pour excuſée de tout ce que vous m'avez mandé. (1) *Et auſſi j'ay moult grant joie de ce que on ne vous diſt onques choſe de my par quoy je déuſſe laiſſier à envoyer vers vous ne vous vers moy. Et auſſi, je penſe certainement que tout ce que vous en avez fait & faites, c'eſt pour le meilleur. Et ſe vous dites que je vous mette ſus choſe que vous ne penſaſtes onques & que vous ne me pourriez oublier ne laiſſier, pardonnez-le moy s'il vous plaiſt; car, en l'ame de moy, en tout le ſiecle je n'ay penſée que à vous, ne je ne pourroie ne ſaroie amer ne deſirer autre que vous; & ce eſt ſans partir ne muer. Et, par Dieu, je me ſuis cent fois repenti des lettres que je vous envoiay. Et, mon tres-dous cuer, je vous promet & jur loyaument que ſe jamais vous ne m'eſcriſiez ne n'envoiez vers moy, ne ſe jamais je ne vous véoie, (dont Dieus me gart!) jamais je ne vous eſcriray, diray ne commanderay choſe dont vous doiez courrecier à mon povoir. Et, ſe Fortune ou li temps me ſont contraire, je ſoufferray au mieus que je porray & ſi en lairay Amours convenir. Mon tres-dous cuer, j'ay fait le rondel où voſtre nom eſt, & le vous éuſſe envoié par ce meſſaige : mais par m'ame je ne l'oÿ onques* (2) *& n'ay mie acouſtumé de bailler choſe que je face, tant que je l'aye oÿ. Et ſoyez certaine que c'eſt une des bonnes choſes que*

---

(1) Apparemment par le frère de la dame.

(2) *Je ne l'oy*. Il veut dire qu'il ne l'a pas encore fait chanter devant lui, pour le bien juger.

je féiſſe, paſſé a .VII. *ans à mon gré.* (1) *Vous me mandez que je vous envoie noté* L'ueil *&c. Plaiſe vous ſavoir que j'ay eſté ſi enbeſongnés de faire voſtre livre & ſuis encores, & auſſi des gens du Roy, & de monſeigneur le duc de Bar qui a géu en ma maiſon, que je n'ay peu entendre à autre choſe. Mais je vous envoieray bien toſt & par certain meſſaige ce qui eſt fait de voſtre livre & voſtre rondel auſſi. Mais je vous pry, ſi cher que vous m'amez, que vous ne monſtrez le livre que à gens qui ſoient trop bien de voſtre cuer; & ſe il y a aucune choſe à corrigier, que vous y faites enſeignes. Car il vous a pleu que je y mette tout noſtre fait, ſi ne ſcay ſe je y met ou trop ou po : & ſachiez voſtre rondel s'il vous plaiſt; car je l'aime trop. Quant vous arez voſtre livre, ſi le gardez chierement, car je n'en ay nulle copie & je ſeroie courrecié s'il eſtoit perdu & ſe il n'eſtoit ou livre ou je met toutes mes choſes.* (2) *Adieu mon dous cuer, qui vous doint honneur & joie de quanque voſtre cuer aime, & nous doint grace que nous nous puiſſons briefment veoir : ſi feront acompli tout mi deſir. Eſcript le* IXe *jour d'octembre.* (3)

Voſtre loial amy.

---

(1) C'eſt-à-dire, je ſuppoſe, depuis la mort de Jeanne, ſa première amie.

(2) C'eſt-à-dire au Livre de mes œuvres complètes.

(3) La lettre de Peronne à laquelle celle-ci répond eſt datée du 5 mai. C'eſt apparemment une mépriſe. Pour celle-ci, le mſc. 1584 porte « Decembre ». C'eſt apparemment une autre erreur. Encore devons-nous croire que la date eſt ici mal reproduite, & qu'il faudroit y ſubſtituer le 19 d'octobre. Le roi Jean étoit encore à Reims le 18, il y étoit accompagné du Dauphin duc de Normandie, & de Robert duc de Bar, qui prit hôtel chez Guillaume de Machaut. Il eſt vrai que l'année ſuivante, le 19 mai, Charles V vint ſe faire ſacrer à Reims, & que le 9 mai de la lettre de Peronne pourroit s'accorder avec le 19 mai, jour du ſacre. Mais la date du mois d'octobre répond ſeule à la date des lettres ſuivantes, où l'on voit que Charles, duc de Normandie, n'étoit pas encore roi.

Quant ma dame oÿ m'escusance,
Elle ne fist mie doubtance
Que tout ce ne fust verité
Que j'ay cy devant recité.
Si me pardonna bonnement
Le mesfait, & dit doucement,
Que se jamais la mescréoie,
Si tost le pardon pas n'aroie;
Qu'en amours jà bien ne fera
Jalous, ne loyaus ne sera :
Car tousdis tent à esprouver
Ce qu'il ne voudroit pas trouver.
Cy-après verrez l'escripture
De ma dame plaisant & pure.

XXXIV. — *Mon tres-dous cuer & ma douce amour & mon loyal amy, jay bien veu ce que vous m'avez escript, que jamais vous ne serez en doubte ne ne penserez que je vous oublie. Et par ainsi, je vous pardoin ce que vous m'avez mesfait. Mais se vous y renchéez plus, je croy que je ne le vous pardonneray pas si legierement ; que, par ma foy, je ne pense pas à faire chose à mon povoir de quoy vous doiez estre en doubte. Mais vous dites trop mal de ce que vous dites que vous n'estes pas dignes de moy amer, car, par ma foy, si estes à mon gré meilleur cent fois que je ne suis pour vous ; & si me tieng de vous à mieus assenée que du plus grant seigneur du royaume de France. Je vous prie que vous m'envoiez vostre livre par ce messagier, & ne doubtez, car je le garderay bien. Et aussi, vous me poez seurement escrire par ce messaige. Si vous prie que vous li faciez bonne chiere & je vous en sauray tres-grant gré. Je prie à Nostre Seigneur qu'il vous doint honneur & joie de quanque vostre cuer aime. Escript le* XXVIIIe *jour d'octembre.*

Vostre loial amie.

Or avez-vous oÿ comment
Celle qui m'a en ſon commant
Sera des déeſſes ſervie,
Et en la fin glorifiie,
Et faite eſtoile en firmament
Des Dieus, pour luire clerement,
Et pour le monde enluminer
De ſon bien qu'on ne puet miner;
Et comment joie me donna,
Quant doucement me pardonna
La villenie & le mesfait
Qu'envers li avoie mesfait.
Et ſe jà Dieus joie me doint
D'elle, & mes pechiez me pardoint,
Je ne voulſiſſe querre don
Fors ſa pais, pour tout guerredon.

Si me tins aſſez longuement,
Que n'avoie pas l'aiſement
D'envoyer vers ſa douce face
Qui toutes mes douleurs efface.
Toutevoie j'y envoiay,
Et ce livre moult fort loiay
En bonne toile bien cirée,
Que la lettre n'en fuſt gaſtée.
Voire, ce que fait en avoie,
Ce li tramis de ceſte voie,
Et un rondel que ſouvent chant,
Dont je fis le dit & le chant.
Et ſi, mis ſon droit nom par nombre
Entierement, qui bien le nombre;
Et une lettre bien eſcripte
De vray ſentement faite & ditte.

Si reçut tout à grant desduit
Et au lire moult se deduit.
Vescy la lettre, lisiez-la,
Pour ce que la Tres-belle l'a.

XXXV. — *Mon tres-dous cuer, ma chiere suer & ma tres-douce amour, j'envoie par devers vous pour savoir vostre bon estat, lequel Nostre Seigneur vueille tousjours faire si bon come vous voudriez & come je desire de tout mon cuer; car, par Dieu, c'est une des choses de ce monde que je plus desire que d'en oïr bonnes nouvelles & vous veoir aussi. Et du mien, s'il vous plaist à savoir, plaise vous savoir que, la mercy nostre Seigneur, moy, mon frere & nous tous estions en bon point quant ces lettres furent escriptes. Et, mon tres-dous cuer, se je n'ay envoié par devers vous si tost come je déusse, si le me vueilliez pardonner : car Dieus scet que ce n'a mie esté par deffault d'amour ne de bonne volenté. Car monseigneur le duc de Bar & pluseurs autres seigneurs ont esté en ma maison : si y avoit tant d'alans & de venans, & me couchoie si tart & me levoie si matin, que je ne l'ay peu amender; ne de jour n'y povoie entendre, ne à vostre livre aussi se po non, dont moult me poise : lequel je vous envoie par ce messaige, ce qui en est fait. Si vous prie si chierement come je puis & sçay, que vous le vueillez bien garder, & le me vueillez renvoier, quant vous l'arez leu, par quoy je le puisse parfaire : car je seroie trop courrecié se tel peine & si grant come je y ay mise & entens à mettre estoit perdue. Ores vient le fort & les belles & subtives fictions dont je le pense à parfaire,* (1) *parquoy, vous & li autre le*

(1) Pour suppléer au peu de changement qui se fait dans sa situation amoureuse, Machaut va raconter bien des choses que les lecteurs d'aujourd'hui connoissent mieux, il est vrai, que ne les connoissoit peut-être Mlle d'Armentières.

voiez volentiers, & qu'il en ſoit bon memoire à tousjours-mes. Et ſachiez qu'il n'y fault mais à mettre que les lettres que vous m'avez envoïes & je à vous, puis que vous partiſtes. (1) *Renvoyez-moy la lettre que je vous envoiay derreinnement. Mon tres-dous cuer, vous m'avez eſcript & commandé pluſeurs fois que je ſoie liez & joieus; &, ſi chier come je vous aime, il ne vous plaiſt que je me pleingne de choſe que j'endure pour vous. Si, vous plaiſe ſavoir que ce m'eſt trop dure choſe à faire. Et auſſi, voſtre livre avera nom le* Livre dou Voir dit; *ſi, ne vueil ne ne doy mentir. Et, mon dous cuer, veſcy pourquoy ce m'eſt trop dure choſe. Je ſcay bien que je ne vous puis à piece* (2) *veoir; &, ſe je volois aler vers vous, je ne cognois homme ne femme au lieu où vous demorez. Et ſe j'envoie vers vous, il le me convient faire par gens eſtranges qu'onques ne vy; ne n'eſt créature qui me ramentoive à vous; ne il n'appartient mie que vous veingniez à mi; & ſe je en devoie eſtre la tierce fois reſuſcités de mort, ne le porriez vous faire.* (3) *Et auſſi vous ſavez bien que je ne ſcay faire que de ſentement :* (4) *& coment pourray-je faire joieuſement, & vivre dolereuſement? Par m'ame, ce m'eſt fort à faire. Maiz je reſſemble le meneſtrel qui chante telle foi en la place, & il n'y a plus dolent de lui. Et pour ce, il me ſemble que Amours & porter la haire ceſt auques tout un meſtier.*

---

(1) Dans le beau mſc. in-folio qui avoit été donné au duc de Berri, les Lettres ont été ajoutées plus tard au texte courant : la main qui les a tranſcrites eſt toute différente. J'y reconnois un ſecond exemplaire que Machaut faiſoit exécuter en même temps que le nº 1584, & ſur lequel il aura fait ajouter le texte de ces lettres. Ce ſuperbe volume eſt généralement écrit avec moins de ſoin & d'exactitude que le nº 1584, conſtamment ſous nos yeux.

(2) Plus tard on a dit : pieça.

(3) Il entend rappeler qu'elle l'avoit déjà deux fois reſſuſcité, comme on a vu au début des Amours.

(4) Je ne ſais dire que ce que je ſens.

Trop font de peine & de haire,
Amours & porter la haire.

Or le faites, ſil vous plaiſt, mon dous cuer, que au mains, par voſtre grace, je me puiſſe plaindre & complaindre tous ſeuls; car, par m'ame, je ne m'ay à qui complaindre de mal ne de peine que je ſueſſre pour vous. Et auſſi que, par voſtre grace, je puiſſe faire du ſentement qui me venra, ſoit de doleur ſoit de joie. Et, s'il le vous plaiſt à faire, j'en porteray plus legierement les cruautez de Fortune & mon amoureus mal; car cils eſt trop batus qui ne s'oſe plaindre. Et, mon tres-dous cuer, encores y a pis : car ce riche treſor dont je porte la clef, j'en uſe ainſi come cils qui eſt rois, & nuls ne le ſcet que lui; ſi n'a nul bien de ſon royaume, & reſemble Tantale qui muert de ſoif & qui eſt en l'yaue juſques au menton, & ne puet boire; & le riche aver qui a tout le treſor du monde & n'y endure à touchier, ains a grant deſſaut d'encoſte. (1) *Mais ce me grieve trop que Raiſon m'a dit que Dangier* (2) *porte une clef de ce treſor avec moy, & que je ne le puis deſſermer ſans li; & auſſi que Argus à tous ſes .c. yeux ne fait que regarder & eſpier que nuls n'y atouche,* (3) *& s'il en véoit aucune choſe oſter, il le diroit tantoſt à Malebouche, qui le chanteroit à note par tous les quarreſours dou païs. Si n'y voy rien de bon pour mi, fors que Raiſon s'accorde à Bonne amour. Mais c'eſt choſe qui ne puet eſtre. Et, mon dous cuer, mes derreniers confors & refuges eſt tels que je ſcay bien que, quant il vous plaira & Dieu, avenra la bonne heure; que vous eſtes ſi bonne & ſi douce que Dangier n'oſera groucier contre voſtre douceur. Et ſi eſtes ſi ſaige que vous endormirez Argus, ſi qu'il ne verra nez*

---

(1) Il eſt près de ſon tréſor & a grand dénûment.

(2) Réſiſtance dans l'intérêt du bon renom, c'eſt-à-dire de l'honneur.

(3) Ne porte atteinte au tréſor d'honneur.

que une taupe. Et par ce, Malebouche se taira. Si que, mon dous cuer, vous véez bien que ma mort & ma vie, mon deduit & ma joie, ma doleur & ma santé gist en voz mains & en vostre ordenance; & en povez ordener come de ce qui est vostre, sanz rien retenir. Mon tres-dous cuer, je vous envoie le chant du rondel où vostre noms est, & a convenu par force que je l'aie baillié ailleurs avant que à vous; car li estranges qui estoient à Reins ne m'en laissoient en pais. Et sachiez certainement que passé a .VII. ans, je ne fis si bonne chose ne si doulce à oïr; dont j'ay grant joie, quant je y ay si bien assené pour l'amour de vous. Et pour ce que vostres noms y est, si vous prie, si chier que vous m'amez, que vous le vueilliez savoir, se vous poez, & ne dictes à nulluy comment vostres noms y est; car je n'en feroie plus de ceste maniere; & laissiez muser les museurs. (1) *Je vous fais faire aucune chose à Paris, laquelle je ne puis avoir si tost que je cuidoie, pour la mortalité;* (2) *maiz sitost come je l'aray je la vous envoieray. Mon tres-dous cuer un chevalier vint à my n'a pas granment qui me pressoit trop fort que je vous escri-sisse, & ne m'apportoit vraies enseignes de vous; & pour ce*

---

(1) Et laissez les oisifs chercher inutilement.

(2) « Eodem anno M. CCC. LXIII. in mense Julii & modicum ante, « usque ad festum Sanctae Lucae, (18 octobr.) fuit tanta mortalitas ho- « minum Parisius, & specialiter puerorum & juvenum, & plus virorum « quam mulierum, quod erat mirabile dictu & stupendum valde. Senes « enim in respectu juvenum obibant pauci; undè quando mors intrabat « aliquod hospitium, primo moriebantur pueri parvi, deindè familia, ad « extremum vero parentes vel alter eorum.... Et quod mirum est, ho- « diè sani erant & jucundi; infrà biduum vel triduum moriebantur. « Nec evaserunt mortem Religiosi, sacerdotes & curati.... Undè diceba- « tur tunc temporis, quod in multis parvis villulis, eo modo sicut Pari- « sius, in tanto numero obierunt, quod in Argentolio specialiter, ubi « ante mortalitatem erant mille septingenti ignes seu maneria, non « remanserunt quinquaginta vel quadraginta.... » *(Continuatio Guillelmi de Nangiaco.)* On remarquera cette ancienne population d'Argenteuil, aussi considérable qu'elle étoit encore au dix-huitième siècle, & supérieure à celle d'aujourd'hui.

j'en tins pou de compte & li respondi estrangement. Si, ne vous en tenez pas mal apaïe, je vous en pry, car par m'ame ce fu cils qui me donna matere de escrire : Longue demorée fait changier amy, *dont je vous ay prié merci, & fais encores tres-humblement. Ma tres-chiere suer, je pense à estre à ceste Toussains à Saint Quentin, & de là aler vers monseigneur le Duc,* (1) *& ne scay com longuement il me vorra tenir, quant je seray vers ly. Et ne vous tenez pas à malpaïe se je n'envoie si briefment vers vous; car de tout ce j'en feray à votre ordenance & selon ce que vous me manderez par ce messaige. Je vous envoie la balade* T. Paien, *& la response que je li fais, laquelle je fis en present; mais il fist devant, & prist toute la graisse du pot à son pooir, & la fis après : si en jugerez, sil vous plaist. Mais vraiement il avoit l'avantage de trop, & toutesvoies je y feray chant. Si, ne les bailliez à nullui, je vous en prie. Et, toutevoie me dist-il une fois que s'il n'éust ailleurs à faire, je n'y fusse jamais venus à temps. Et onques mais ne le vous vos dire ne escrire pour eschiver vostre courrous & pour la fiance que j'ay en vostre bonté. A Dieu, mon tres-dous cuer & ma tres-chiere suer qui vous doint le bien & l'onneur & la joie que je vorroie, & grace que nous nous puissiens briefment veoir. Et, mon dous cuer, se je vous escri* (2) *trop briefment, pardonnez-le moy. Escript le* XVIIe *jour d'octembre.*

Vostre loial amy.

RONDEL. ET Y A CHANT.

Dis & sept, v, XIII, XIIII & XV, (3)

---

(1) Le duc de Normandie, depuis Charles V.

(2) Il semble qu'il faudroit ou qu'il eût fallu lire : « Se je *ne* vous escris. »

(3) Ces cinq chiffres nous donnent dans l'ordre de l'alphabet R.E.N.O.P, & répondent, en doublant l'*e* & l'*n*, à Peronne. Machaut, pour laisser

M'a doucement de bien amer efpris.
Pris a en moy une amoureufe prinfe,
.x. & VII. V. XIII. XIIII. & XV.
Pour fa bonté que chafcun loe & prinfe
Et fa biauté qui feur toutes ont pris,
.x. & .VII, .V. XIII, XIV & XV,
M'a doucement de bien amer efpris.

Ainfi envoiay à ma dame,
Que Dieus gart en corps & en ame!
Et briefment la refponfe orrez
Si la lirez quant vous vorrez.

LA DAME.

XXXVI. — *Mon tres-dous cuer & mon loial amy, j'ay eu ce que vous m'avez envoié par voftre vallet, & ne doubtez; car je garderay bien voftre livre. Mon dous cuer, vous m'efcrivez que vous ne me povez veoir jufques à longue piece, ne venir là où je fuis; & auffi ne vouldroie-je mie que vous y veniffiez. Et de ce vous fouffrez moult de peine, & j'en fuis certeinne; & le fay bien par moy-meifmes, car je ne m'ay à qui complaindre, né que vous avez; & c'eft une chofe qui trop nous fait de mal. Et auffi vous m'efcrifiez que par mon gré vous puiffiez complaindre de voz doleurs à vous tout feul; fachiez qu'il me plaift bien, mais que vous aiez en vous reconfort & bonne efperance; & penfer que tout autel fent-je come vous faites, ne jour de ma vie je ne vous oblieray. Vous m'efcrifiez auffi qu'il vous grieve trop de ce que Raifons vous dit que Dangier* (1)

deviner moins facilement le nom à ceux auxquels ce petit tour de force feroit montré, a omis de redoubler les deux lettres dont il avoit befoin. C'eft une précaution qu'il abandonnera dans les derniers vers du poëme.

(1) Réfiftance.

porte la clef par desseur vous, du tresor dont vous l'avez, & que sans li vous ne pourriez avoir nuls des biens qui y sont : maiz n'aiez de ce doubte; car j'en cuide bien chévir à l'aide de vous. Car je say l'amour que vous avez à my est si loial & si honneste, que vous n'osterez jà des biens du tresor riens de quoy il amenrisse, ne de quoy Dangier doive groncier. Et pour ce, je ne doubte riens Argus, car se il avoit encor autant de yeus que il a, n'y verra-il jà chose de quoy Malebouche doie mesdire. Si ne doubtez que quant il plaira à Dieu que je vous voie, que je les lieray si qu'il n'en y aura nuls qui ose groucier. Mon dous cuer, vous m'escrivez que vous serez à ceste Toussains à Saint Quentin, & de là vers Monseigneur le Duc. Pourquoy je pense bien qu'il sera avant grant piece que je oye nouvelles de vous; & aussi ne pensé-je pas que je demeure ci longuement; mais pense à aler briefment aillours; & sitost come je y seray, je l'escriray à mon frere, qui le vous fera savoir. Et aussi vous prie que vous li escrivez de vostre estat & li mandez qu'il le me face savoir. J'ay bien veu ce que vous m'avez escript de Thommas, & quant il plaira à Dieu que je vous voie, je vous diray tout ce qu'il en fu, & aussi le vous sara bien à dire H. J'ay receue unes lettres lesquelles vous envoiez audit Henri; mais je ne ly envoieray mie, pour ce que je ne scay où il est, & si, croy mieus que j'en feray le messaige que autres. Je vous envoie la darreniere lettre que vous m'envoiastes, pour ce que vous le m'aviez mandé; mais je ne vous envoie pas vostre livre pour ce que je ne l'ay encores leu. Mais quant je l'aray leu, je le vous envoieray. Mon tres-dous cuer, je prie à Nostre Seigneur qu'il vous doint honneur & joie de quanque vostres cuers aime. Escript le jour Saint Symon & Saint Jude XXVIIIe *jour d'octembre.*

Vostre loial amie.

Bien avez véu l'escripture
De ma dame plaisant & pure,

Qui eſt parfaite ſans deffaut
De quanque à Bonne & belle faut.
Si me ſemble qu'en ſa reſponſe
N'a pointure, eſpine ne ronſe,
Ne choſe qui face à blaſmer.
Ainz eſt tout dous, ſanz riens d'amer.
Dont moult voulentiers la véoie,
Et au lire me delitoie,
Pour ce qu'entre piez avoit mis
Les plus grans de mes annemis, (1)
Si qu'il ne feront jamais grongne
De bien que ma dame me dongne.
Car je les reſſongnoie fort
Pour ce qu'il eſtoient trop fort
Et trop puiſſant encontre my,
Dont j'ay pluſieurs fois dit : aimy !
Maiz Deſir qui ſanz dormir veille,
N'en mon cuer onques ne ſommeille,
Me vint dire & ramentevoir
Que je ne faiſoie pas devoir,
Et qu'il ne me lairoit durer
Ains me feroit tant endurer
Que ſouſtenir ne le pourroie,
Se tour ne voie ne queroie
Comment ma douce amour véiſſe;
Car il me tenoit trop pour niſſe,
Si qu'en moy toudis acroiſſoit,
Et Amours pas ne deſcroiſſoit;
Qu'Amour & Deſir, ce me ſemble,
D'une laiſſe courent enſemble :
Et quant li deſirs amenrit,

(1) Danger & Malebouche.

Cuers qui fauſſement aime en rit,
Et cuers qui aime loyaument,
En pleure; car certainement
L'un ou l'autre convient acroiſtre,
Entre les mondains & en cloiſtre.
Et de tel piet & de tel dance
Com li uns va, li autre dance.

Si me pris tous ſeuls à complaindre,
Et de mon grant deſir à plaindre,
Si que profondement penſoie,
Et en penſant ymaginoie
A ceuls dont j'ay devant parlé,
Ce ſont Piramus & Tisbé.
Il furent enclos en .II. tours,
Si qu'il ne fu voie ne tours
Qui leur oeil péuſt avoier
Pour euls enſemble esbanoier.
Trop leur deſplaiſoit cils demours,
Si que force & rage d'amours
Dont il eſtoient yvre & plain
Fiſt tant qu'il iſſirent ad plain,
Pour euls deſduire & ſolacier,
Baiſier, acoler, embracier :
Et en la fin en furent mort,
Enſemble de piteuſe mort.

Amours Leandon ſi laçoit (1)
Qu'un bras de mer à no paſſoit,
Pour véoir ſa dame & s'amie,
En la fin en perdi la vie.

(1) Enlaçoit Léandre.

Ne paſſa le pont de l'eſpée
Lancelos, pour la bien amée
Genievre qui eſtoit royne,
Qui tant s'amerent d'amour fine
Que leur amour, dont ce fu perte,
En fu ſcéue & deſcouverte? (1)

Ne ſe fiſt porter en un ſac
Jadis li fils Pierre Touſac, (2)
Par un ribaut qui, ſur la greve,
Portoit une affautrure en greve?
Oïl, pour véoir vis à vis
De ſa doulce dame le vis.
Certes ce fut fait à Paris.

Ne paſſa haulte mer Paris,
Pour véoir & ravir Helaine?
Et de Vergi la Chaſtelaine,
Ot moult de haire au chiennet duire, (3)

---

(1) Voyez dans le quatrième volume de mes *Romans de la Table ronde*, ou dans le poëme de *La Charette*, publié par M. Jonckbloet, cette aventure du Pont de l'épée, tranchant & mince en effet comme la lame d'une épée & que Lancelot parvint à franchir pour délivrer la reine Geniève, &c.

(2) Les hiſtoires contemporaines parlent beaucoup de Charles Touſſac, échevin de Paris & grand partiſan des idées d'Étienne Marcel & du roi de Navarre. Les *Grandes Chroniques* le nomment ſouvent parmi les plus violents ennemis du Dauphin. Le 15 juin 1358 il avoit « preſché » aux halles de Paris en faveur du roi de Navarre. A ſix ſemaines de là, ce héros populaire fut ſaiſi par les gens du peuple, traîné en place de Grève & décapité. Pierre étoit apparemment de la même famille. Nous regrettons que Machaut ne nous diſe pas comment & pour qui cet amoureux tranſi s'étoit fait enfermer dans le ſac d'un portefaix, afin de paſſer ſans être reconnu devant la dame de ſes penſées.

(3) *De haire*, ce mot, qu'on a rencontré déjà page 264, répond à *ennui*, embarras pénible. On dit encore dans un ſens analogue en

Pour elle à ſon amy deduire,
Et pour lui véoir à loiſir,
Doulcement & à ſon plaiſir;
Mais, finalment, elle en fu morte,
Et cil, de l'eſpée qu'il porte.

Auſſi Paris en fu deſtruis,
Einſi com en eſcript le truis.

Li dieu qui par amours amoient,
Leurs formes en autres muoient,
Et ſi muoient leurs amies
Souvent en vaches ou en pies,
Ou ainſi come il leur plaiſoit;
Chaſcuns à ſon vueil le faiſoit.
Mais, quant devers elles eſtoient,
Leurs propres formes reprenoient,
Pour mener plus ſecretement
Leurs amours & plus ſagement.

J'ay les oreilles & les temples
Toutes plaines de tels exemples
Pour ce di, & ſi n'en doubt mie,

Champagne : *Quel haria!* — La Châtelaine de Vergi, nièce du duc de Bourgogne, faiſoit ſavoir au chevalier ſon ami qu'elle étoit ſeule, & qu'il pouvoit la venir voir,

De ci que un petit chiennet
Verroit par le vergier aller :
Et lors veniſt ſans demorer.

Le Chevalier ſe trouva forcé de livrer au duc le ſecret de ſes amours; la Châtelaine mourut de chagrin d'avoir perdu le *treſor* de ſon honneur, & le Chevalier ne voulut pas lui ſurvivre. Voyez, dans Méon, le beau fabliau de la *Chaſtelaine de Vergi*. On a fait plus tard de cette dame, & bien à tort, l'amie du Châtelain de Couci.

Sans lober & ſans tricherie,
Que s'à un en voy bien chéoir,
J'en voy à .xii. meſchéoir.
Dont qui puet au moien venir,
C'eſt le plus ſéur à tenir;
Car c'eſt uns grans perils, par m'ame,
De trop ou po véir ſa dame,
Et aventure d'enchéir
En ce qu'on ne vorroit véir.
Car le trop eſmuet les paroles
Des meſdiſans, rudes & foles,
Qui ſont en amours neceſſaire;
Las! & ſi ne ſe pevent taire
Pour le hanter qu'i fait l'amour.
Et aucune fois lonc demour
Engendre ſouvent & attrait
Que dame d'amer ſe retrait.
Or me gart Dieus de tel encontre!
Car dire n'oſeroie contre.

A toutes ces choſes muſoie,
Et ès exemples me miroie,
Que j'ay dit qui ſont advenu,
Et qu'on voit, ſouvent & menu.
Mais riens n'y poroie trouver,
Que pour bon péuſſe prouver,
Afin que ma dame véiſſe.
Si me penſay que j'eſcriſiſſe,
Et que devers elle envoiaſſe
Pour eſſaier s'en li trouvaſſe
Por qu'elle y péuſt conſeil mettre.
Si fis eſcrire ceſte lettre;
Mais n'oubliay pas ces .ii. choſes,

Qui furent en ma lettre encloses; (1)
Et furent mises par escript :
.T. fist devant, plus n'en escript;
Et le mieus & le plus qu'il pot,
Print toute la gresse du pot,
Si qu'il ot assez l'aventage
De faire millour son potage.
Et je respondi par tel rime
Et par tel metre come il rime.
Et si ay fait les chans tous .IIII.
Pour elle desduire & esbattre :
Ne homs vivans tant fust amis
N'es avoit, quant je li tramis;
Car pour elle estoit jà li fais
De ces .II. dis, lonc temps a, fais.
Or ay fait le chant si present;
Pour ce humblement li present.

BALADE. ET Y A CHANT.

THIBAUT.

Quant Theséus, Hercules & Jason
Cerchierent tout, & terre & mer profunde,
Pour acroistre leur pris & leur renon,
Et pour véoir bien tout l'estat dou monde,
Moult furent digne d'onnour :
Mais, quant je voy de biauté l'umble flour,
Assevis suis de tout, si que par m'ame,
Je voy assez puis que je voy ma dame,

(1) La ballade de Thibaut Paien & la sienne qui vont suivre. On verra qu'elles sont faites sur les mêmes rimes & de la même mesure. C'étoit une lutte poétique dans laquelle Machaut avoit bien voulu laisser à son concurrent tout l'avantage, & la facilité, comme il dit, de « prendre toute la graisse du pot. » Quel étoit ce Thibaut Paien? L'auteur inédit des

Car en véant ſa biauté, ſa façon,
Et ſon maintieng qui de douceur ſeuronde,
J'y preng aſſez bien pour devenir bon,
Car le grant bien de li en moy redonde,
Par grace de fine amour,
Qui me contraint à haïr deshonnour
Et tout vice : ſi puis dire, par m'ame,
Je voy aſſez puis que je voy ma dame.

Véoir ne quier la dorée toiſon,
Ne les Indes, ne de Rouge mer l'onde,
N'aus infernaus penre guerre ou tenſon,
Pour eſlongier le regart de la blonde
Dont me vient joie & baudour,
Et dous penſer. Mais tieng pour le millour
Qu'à tout compter & bien peſer à drame,
Je voy aſſez puis que je voy ma dame.

RESPONSE G. DE MACHAUT.

Ne quier véoir la biauté d'Abſalon,
Ne d'Ulixés le ſens & la faconde,
Ne eſprouver la force de Sanſon,
Ne regarder que Dalila le tonde.
Ne cure n'ay, par nul tour,
Des yeux Argus, ne de joie gringnour,
Car Plaiſance ay & ſans aïde d'ame,
Je voy aſſez, puis que je voy ma dame.

De l'image que fiſt Pymalion
Elle n'avoit pareille ne ſeconde,
Mais la belle qui m'a en ſa priſon
c. mille fois eſt plus belle & plus monde (1).
C'eſt uns drois fluns de douçour
Qui puet aſſez garir toute doulour.

Regles de la ſeconde rhetorique ne le nomme pas parmi les poëtes qui floriſſoient en ce temps-là.

(1) *Monde*, pure.

Dont cils a tort qui de dire me blasme :
Je voy assez puis que je voy ma dame.

Si ne me chaut du sens de Salemon,
Ne que Phebus en termine ou responde,
Ne que Venus s'en mesle, ne Menon
Que Jupiter fist muer en aronde.
Car je dy quant je l'aour
Aim & desir, sers & crain & honnour,
Et que s'amour sur toute riens m'enflame :
Je voy assez puis que je voy ma dame.

XXXVII. — *Mon tres-dous cuer, ma douce suer & ma tres-douce amour, j'ay receu vos lettres par mon vallet qui m'a dit de vostre bon estat, duquel j'ay plus grant joye que de chose en ce monde. Et du mien, s'il vous plaist à savoir, j'estoie en bonne santé de corps, la mercy Nostre Seigneur qui ce vous ottroit, quant ce fu escript. Je ne suis pas alés à Saint Quentin, ne vers Monseigneur le Duc, pour aucuns ennemis qui sont en Beauvesis. Si le m'a-on desconsillié; pour laquelle chose je suis demourés. Mon tres-dous cuer, ma douce suer & ma tres-douce amour, vous ne m'avez mie escript de mon livre ne de mes* .II. *balades jugié,* (1) *que je vous ay envoïe, dont je fis l'emprise pour vous, comment que je ordenasse que li autres féist premiers. Et m'est avis que vous m'avez escript plus briefment que vous n'avez acoustumé. Si ne say se vous avez loisir ou se vous le faites pour ce que je vous escrive plus briefment. Mais c'est une chose que je feroie à malaise; car quant je commence, je n'y puis faire fin. Mon dous cuer, ma chiere suer & ma tres-douce amour, je vous pri que vous gardez bien mon livre, & que vous le monstrez à meins de gens que vous pourrez. Et*

(1) C'est-à-dire, je crois : *du Jugié*, du concours jugé. Peronne avoit dû entendre parler de ce jugement, & Machaut s'étonne qu'elle ne lui en ait encore rien dit.

s'il y a aucune chose qui vous desplaise, ou qui vous semble qui ne soit mie bien, si y faites un signet & je l'osteray & amenderay à mon povoir. Mon dous cuer & ma tres-douce amour, je croy que li uns des grans biens & la millour fortune qu'Amours & Fortune donnent aux amoureus est d'amer près de luy; & li plus grans meschiés est amer long, & je m'en scay bien à quoy tenir, & je croy que aussi faictes-vous. Car se ce ne fust, je ne vosisse plus souhaidier en ce monde fors vivre pour vous veoir à mon gré & vous servir. Si pense tant comment on y porroit mettre remede que c'est une des plus grans pensées que j'aye. Mais je n'y voy tour s'il ne vient de vous. Et, mon tres-dous cuer, vous savez comment Piramus & Tysbé, que on avoit enfermé en divers lieus pour ce que il ne se véissent, quirent voie par quoy ils se péussent veoir; comment Leandon passoit un bras de mer à no pour aler veoir sa dame, que autrement n'y pooit aler; & comment la Chastellaine de Vergi quist voie pour aler veoir son amy, & comment Lancelot passa le pont de l'espée. Et tout ce faisoient pour l'amour des dames. Et, mon tres-dous cuer, comment que je ne soie mie si bon come il furent, il n'est chose en ce monde que mes corps péust souffrir que je n'entrepréisse à faire à vostre commandement, & par quoy je vous péusse veoir. Car vostre parfaicte biauté & vostre fine douceur qui attrait moy & mon cuer aussi come l'aymant attrait le fer, trairoient moy & mon cuer à eus si doucement, que riens ne me porroit grever, que je féisse à vostre dous commandement. Et vous estes si sage & si savez bien tant, que Assez rueve qui se va complaignant; *car je n'y saroie mettre conseil se il ne vient de vous. Mon tres-dous cuer, je vous envoie les* .II. *balades que vous avez véues autrefois qui furent faites pour vous, par escript. Si vous suppli humblement que vous les vueilliez savoir : car je y ay fait les chans à* IIII, *& les ay pluseurs fois oïs, & me plaisent moult bien. A Dieu, mon dous cuer, ma chiere suer & ma tres-douce amour, qui vous doint*

parfaite joie de ce que voſtre cuer aime, & bonne vie & longue; & nous doint temps & lieu que nous nous puiſſons briefment veoir. Eſcript le IIIe *jour de novembre.*

Voſtre loial amy.

Après ceſte lettre preſente,
Ne fiſt une moult longue attente
Ma dame bonne & belle & ſage;
Ainſois delivra mon meſſage
Si brief, que ce fu la journée
Que ma lettre lui fu donnée.
Et m'envoia ce rondelet
Avec un tres-bel anelet :

Tant com je ſeray vivant
Vous ſeray loyal amie,
Loing de vous & en preſent,
Tant com je ſeray vivant.
De ce ne ſoiez doubtant,
Amis, que je vous affie,
Tant com je ſeray vivant
Vous ſeray loyal amie.

BALADE.

Se par Fortune, la laſſe & la deſvée,
Qui onques n'eſt eſtable ne ſéure,
Mes dous amis fait longue demourée,
Et m'eſt loingtains par aucune aventure,
N'eſt pas raiſon que l'en ſoie plus dure,
Ne que le doie oublier ne guerpir.
Car cuers donnez ne ſe doit retollir.

Certaine ſuis que toute ſa penſée,
Tout ſon deſir eſt, & toute ſa cure,

Comment il puist faire brief retournée,
Et que, par ce, souvent grief peine endure.
Dont se je fais mon devoir, par droiture,
Je le doy bien pour excusé tenir,
Car cuers donnez ne se puet retollir.

Je suis de li en tous lieus honourée,
Et par son bien mon honneur croist & dure;
Or soit certains, tant com j'aray durée,
Je l'ameray de loial amour pure.
Ne je ne croy qu'ou monde ait créature
Qui m'amour puist de lui faire partir,
Car cuers donnez ne se puet retollir.

XXXVIII. — *Mon tres-dous cuer, ma tres-douce amour & mon tres-chier amy, j'ay receu vos lettres & ay moult grant joie de ce que vous n'estes pas alez là où vous m'aviez escript; car j'avoie grant doubte que n'éussiez anoy en chemin. Je ne vous escris riens à l'autre fois de vostre livre que vous m'avez envoié, pour ce que je ne l'avoie mie leu. Mais je l'ay leu depuis* .II. *fois. Si me semble quil est moult tres-bons; & quant il plaira à Dieu que je vous voie, laquelle chose sera briefment, se Dieu plaist, je vous diray aucune chose dont il amendera. Les* .II. *balades que vous m'avez envoïes sont si bonnes que on n'y saroit trouver que redire. Mais ce n'est pas comparison, car ce que vous faictes me plaist trop mieus à mon gré que ce que li autre font. Et aussi suis-je certaine que aussi fait-il aux autres. Vous m'avez escript qu'il n'est doleur si grant come d'amer long de li, & par ma foy je le sçay bien, car je ne cuide mie qu'il soit créature ou monde qui en puist avoir plus de peine que j'endure. Et, mon dous cuer, pour ce que je say bien que vous l'avez autele come j'ay, vous promet-je à y mettre tel remede que nous nous verrons briefment à grant joie. Et pour ceste cause seulement, je seray où vous savez, dedens* .VIII. *jours, sans faulte. Et si tost come je seray là, vous orrez telles nou-*

velles qui bien vous plairont. Car onques tous ceus & celles que vous m'avez escript (1) *ne mirent si grant peine come je y pense à mettre. Et, par Dieu, c'est le plus grant desir que j'aie en ce monde. Mon tres-dous cuer, se je vous escri briefment, je vous prie qu'il ne vous vueille desplaire; car se vous saviez bien où je suis & les gens où j'ay à faire, vous me tenriez bien pour excusée. Mon tres-dous cuer, je prie à Dieu qu'il vous doint honneur & joie de quanque vostre cuer aime. Et, mon tres-dous cuer, je vous envoie .I. rondel & une balade que j'ay faicte pour l'amour de vous, & .I. anel que vous porterez pour l'amour de moy s'il vous plaist, & je vous en pry. Escript le .v^e^. jour de novembre.*

Vostre loial amie.

Longuement pas ne demoura
Que ma dame son demour a
Mué en un autre manoir,
Pour son esbatement avoir, (2)
Ou cuer d'une tres-bonne ville.
Et si vous jur par l'Evangille
Qu'elle m'escript qu'elle y aloit,
Pour ce que véoir me vouloit
Plus souvent & mieus à son gré.
Si le receus en moult bon gré,
Qu'elle mandoit que j'y alasse,
Et mon secretaire menasse
Priveément, à po de gent,
Pour véoir son corps bel & gent.
Et que pas n'éusse doubtance;

---

(1) C'est-à-dire Pirame, Léandon, la Chastelaine de Vergy, &c.
(2) Msc. 1584 :

Plus long que ne soloit manoir.

Qu'elle avoit fait telle ordenance
Qu'Argus eſtoit bien endormis
Et Dangiers, mes fors anemis;
Et que Malebouche groucier
N'oſeroit, pour nous courrecier;
N'elle n'aroit jamais envie,
Se nous meniens joieuſe vie;
Et qu'elle avoit mis en priſon
Plus fort qu'onques ne fu pris hom,
Ceuls qui nous pooient grever;
Et en déuſt Raiſon crever.
Vous le verrez par ſon eſcript,
Car veſcy ce qu'elle m'eſcript.

XXXIX. — *Mon tres-dous cuer, ma doulce amour & mon tres-chier amy, plaiſe-vous ſavoir que je ſuis où vous ſavez, en tres-bon point, la mercy Noſtre Seigneur qui ce vous ottroit! Et ſachiez que quant il vous plaira à y venir, vous y trouverez telle joie & tele douceur que vous porriez penſer & ſouhaidier. Car j'ay empriſonné Dangier & Malebouche & ſi ay endormi Argus en telle maniere quil n'y a celluy qui vous péuſt grever de riens. Et, mon tres-dous cuer, combien que je vous deſire à veoir plus que nulle choſe terrienne, je vous pry que vous ne vous metez point en chemin de venir, ſe n'eſt à l'aiſe de voſtre corps. Car les chemins ne ſont pas bien ſéurs & je n'aroie jamais bien ne joie, ſe vous vous metiez en chemin & vous aviez mal. Et, mon dous amy, quant ce ſera que vous venrez, je vous pry que vous prenez voſtre hoſtel en l'oſtel que vous ſavez, car il me ſemble que c'eſt le milleur; & vouldroie bien, ſe il povoit eſtre, que voſtre ſecretaire veniſt avec vous, ou celuy de voz gens en qui vous vous fiez le plus; & venez ſi ſecretement que nuls ne ſache riens de voſtre venue, juſques à tant que j'aie parlé à vous. Et, à mon povoir, le treſor ſera deffermez avant ce qu'il*

ſoit nulle nouvelle de voſtre venue. Et ſi toſt come vous ſerez deſcenduz en l'oſtel deſſus dit, ſi envoiez par devers moy en l'oſtel de ma mere aucun de vos gens, & par celui m'eſcriſiez voſtre venue. Et s'il trouvoit en l'oſtel de ma mere aucune perſonne qui li demandaſt dont il venoit, qu'il déiſt qu'il veniſt de ma ſuer, & qu'il m'apporte lettres de par elle. Mon tres-dous cuer, je vous pry que vous m'eſcriſiez voſtre eſtat par ce meſſaige, & quant vous venrez par devers my, afin que je puiſſe mieus eſtre aviſée de mon fait. Car je vous promet loialment que la plus grant cauſe pourquoy je ſuis venue où je ſuis, ſi eſt pour ce que je vous y pourray veoir plus à loiſir que ailleurs. Je ne vous envoie point voſtre livre, pour ce que, ſe Dieus plaiſt, je le vous bailleray. Une de mes compaignes & amies qui s'appelle la Colombelle, ſe recommande à vous moult de fois; & je vous promet que c'eſt une femme qui vous puet faire aſſez de bien : maiz je ne lui ay encores riens deſcouvert de voſtre affaire, ne ne feray juſques atant quil ſera poins. H. (1) *eſt hors du païs, & ne puet venir quant à preſent, pour certaine cauſe : ſi ay ouvertes les lettres que vous li envoiez. Et ſi toſt come il revenra qui ſera briefment ſe Dieu plaiſt, je l'envoieray vers vous, pour vous amener. Je prie à Noſtre Seigneur qu'il vous doint honneur & joie de quanque voſtre cuer aime. Eſcript le* .XIIIe. *jour de novembre.*

Voſtre tres-leal amie.

---

(1) Il ſemble bien que cet Henry, le grand & ancien ami de Machaut, ſoit un frère de Peronne, ou du moins un fils de Jean de Conflans, ſon beau-père. Dans une lettre précédente, Peronne parle des lettres de Machaut adreſſées à ſon frère, qu'elle auroit gardées pour les lui remettre plus tard. C'eſt H. qui auroit été l'intermédiaire des relations, & l'on comprend alors comment Peronne, entendant les éloges que ſon frère ne ceſſoit de faire de Guillaume, s'étoit épriſe d'amour pour lui.

Mon fecretaire envoiay querre,
Qui eftoit en eftrange terre,
A .III. journées loing de my.
Si n'arrefta jour ne demy
Jufqu'atant qu'à moy fuft venus;
Car il defiroit plus que nuls
A favoir que je li vouloie,
Qui en tel hafte le mandoie.
Ce fu droit ou mois de novembre
.XXVIII. jours, bien m'en remembre;
Et fi vous ay bien en convent
C'onques ne vi faire tel vent :
Car les tieules par l'air voloient,
Ou les cheminées chéoient,
Et fi chéi plufeurs maifons.
Onques tel vent ne vy mais homs.
On n'ofoit aler ne venir,
N'on ne fe povoit fouftenir;
Car fi horriblement venta
Que li vens maintes fois jetta
Plufeurs gens plus loing, par faint Pierre,
De .C. pas ou d'un get de pierre.
Lui venu, je li defcouvri
Tout mon affaire, & li ouvry
Ces lettres, fi les prift à lire.
En la fin me préift à dire :
« Vraiement, ves-ci un efcript
« Qui eft mout doucement efcript,
« Et de cuer d'amours anobly;
« Qui pas ne vous met en oubly.
« Or refgardons que nous ferons. »
Je refpondi : « Nous monterons;
« Car aler vers elle me faut,

« Si qu'il n'y ait point de defaut ;
« Qu'aſſez mieus morir aimeroie
« Que delaiſſaſſe ceſte voie. »

Quant il m'oÿ, il priſt à rire,
Et me dit en riant : « Biau ſire,
« Vous n'avez meſtier de conſeil ;
« Alez-y je le vous conſeil :
« Car, foy que doy ſainte Marie,
« Avecques vous n'iray-je mie. »
Je li dis : « Pour quoy, dous amis?
« Vous véez que ma dame a mis
« En ſa lettre qu'o moy vous meine?
« Car ſans vous perderay ma peine. »
Et il diſt : « Je le vous diray,
« Ne jà ne vous en mentiray.

« Sire, je dis premierement
« Que je vous aim ſi bonnement,
« Que voulentiers, ſe je ſavoie,
« En tous cas vous conſeilleroie.
« Mais je voy en ceſte beſoingne
« Pluſeurs choſes que je reſſoingne,
« Et que moult devez reſſoingnier,
« Et tous ceuls qui ont à ſoingnier
« De vos biens & de vo perſonne.
« Et cil qui le conſeil vous donne
« D'aler-y ſi haſtivement,
« Il vous conſeille folement.
« Or m'eſcoutez, veſcy pour quoy :
« Se voſtre dame au maintieng coy,
« A de vous vir affection,
« Onques ne fu s'intention

« Que vous vous metez en peris,
« Où plufeurs ont efté peris.
« Les anemis de toutes pars
« Sont parmy le païs efpars,
« Qui font grans & petis ounis; (1)
« Cui il tiennent il eft hounis.
« Trop font faus & mauvais leur tour;
« S'il vous tiennent en une tour
« .III. jours ou .IIII. durement,
« Vous ferez mors certeinnement;
« Car vous eftes un tenres homs : (2)
« Pour ce l'aler n'eft pas raifons,
« Ne vo dame mais n'aroit joie
« S'il vous mefchéoit en la voie.
« Ne véez-vous comment il vente?
« Gens, maifons & clochiers cravente;
« N'on n'ofe venir ne aler,
« Pour les tieules qu'on voit voler,
« Pour le vent qui ainfi les fouffle
« Par fon fort & merveilleux fouffle.
« Il a des ans plus de .L.,
« Voire, par Dieu, plus de .LX.,
« Que li temps ne fu fi divers.
« Et fe commence li yvers,
« Glaces, neiges & grans froidures,
« Qui vous feront à fouffrir dures.
« N'i a fi dur ne fi juene homme
« Qui ne les doubte, c'eft la fomme.
« Or vous voulez mettre au chemin!
« Honnis foie s'o vous chemin.

(1) Pour lefquels grands & petits font tout un.
(2) Un homme de complexion délicate.

« Encor y a une grant doubte,
« Souvent vous prent ou pié la goute,
« Si que, ſire, s'elle venoit,
« Et en voſtre pié vous prenoit,
« S'en un povre lieu demouriez,
« Par m'ame, ſire, vous morriez.
« Et que diroit voſtres bons freres,
« Qui vous eſt fils, ſires & pere,
« Qui ſi doulcement vous norrit, (1)
« Que chaſcuns hons de joie en rit;
« Et auſſi tuit voſtre autre amy?
« Il ſeroient my annemy,
« Et diroient : il nous a mort
« No chier amy, & mis à mort.
« S'en ſeroie deshounourez,
« Mains priſiez & mains honorez,
« Et maudis en pluſeurs païs,
« Et de .xx^{m}. hommes haÿs.
« Or me gart Dieus que je n'encharge
« Si grant fardel ne ſi grant charge,
« Com d'aler en vo compaignie,
« Voire en peril de voſtre vie!
« Qu'en autre cas ne vous faurroie, (2)
« Nés qu'Hettor fiſt à ceus de Troie.

« Mais ſe Circé l'enchantereſſe

(1) Guillaume étoit donc bien moins âgé que ce frère qui l'avoit élevé.

(2) Rien de plus à propos juſqu'ici que le diſcours du ſecrétaire; mais il faut que pour l'amuſement & l'inſtruction de Peronne, Machaut ait couſu à ces premières remontrances les hiſtoires qu'on va lire, & qui amèneront l'intervention du duc de Normandie. Ces hiſtoires, tout à fait hors de propos, ſonnoient bien apparemment à l'oreille de la jeune Peronnelle, qui n'avoit pas lu ſans doute le charmant livre des *Métamorphoſes*.

« Qui d'enchantement fu déeſſe
« Et fiſt muer Piquus en pique,
« Qui de ſon bec les arbres pique;
« Et auſſi mua les meſſages
« De Ulixés en pors ſauvages;
« Et la riviere envenima
« Pour Scilla, que Glaucus ama
« Qui eſtoit un dieu de la mer,
« Et elle ne le volt amer;
« Dont elle fu envenimée
« Sans raiſon & deshonnorée,
« Et ſes corps de chiens enragiez
« En plus de .c. lieus domagiez;
« Ne vous pourroit-elle conduire
« Tant ſcéuſt bien ſes charmes duire,
« Que ne vous en repentiſſiez,
« Et en grant peril ne fuſſiez
« De corps, de membre ou de chevance,
« Ou d'avoir aucune grevance.

« Ne ſay ſe vous ſavez l'eſtoire
« De Piquus; mais c'eſt choſe voire, (1)
« Que Piquus fu roy de Laurente,
« Et ſi fu de façon ſi gente
« Si biaus, ſi cointes, ſi jolis,
« Si gens, ſi apers, ſi polis,
« Et plain de ſi tres-bon afaire
« Com nature le ſavoit faire :
« Et fu li plus vaillans, ſanz faille,
« De la troïenne bataille;
« De hardement, de vaſſelage,

(1) Voyez *Metamorph.*, lib. XIV, v. 320-434. Machaut n'a pas toujours bien entendu le texte latin, comme il eſt aiſé de s'en convaincre.

« Voire ſelon ſon juene age,
« Car ans n'avoit pas plus de .xx. :
« Or vous diray-je qu'il avint.
« Maintes dames le convoiterent,
« Et ſon amour li demanderent ;
« Nimphes de bois & de rivieres
« Lui en firent maintes prieres ;
« Més onques n'en volt nulle amer,
« Ne dames n'amies clamer,
« Fors une ſeule qu'il amoit
« Qui ſon dous amy le clamoit.
« Circé, dame d'enchanterie,
« Le pria de ſa druerie,
« Mais onques ne la volt oïr,
« Ne ſes paroles conjoïr ;
« Dont la déeſſe ſe courſa,
« Si que Piquus mué pour ce a
« En un oiſel de lait plumage
« Qu'on treuve ſouvent en boſcage.
« Mais la franche & noble roÿne
« Que Piquus amoit d'amour fine,
« Et elle l'amoit & cremoit
« Et ſon droit ſeigneur le clamoit,
« Ce fu la belle Canéus
« Dont li chans fu ſi congnéus
« Que ceus qui bien la congnoiſſoient
« Déeſſe de chant l'appelloient.
« (Caneus, c'eſt chant en grégois,
« Ce dient nobles & bourgois).
« Caneus ſi tres-bien chantoit
« Que les montaingnes enchantoit,
« Et les roches faiſoit mouvoir
« Par ſon tres-dous chanter, pour voir.

« Les chesnes, les cedres, les pins,
« Les amendeliers, les sapins,
« Et tous les arbres s'enclinoient,
« Quant son tres-dous chanter ooient;
« Et venoient à li faire ombre,
« Quant elle a chaleur qui l'encombre.
« Retourner faisoit les rivieres;
« Les bestes sauvages & fieres
« Faisoit à son chant arrester,
« Ne n'y povoient contrester;
« Les nymphes des bois & des champs
« Souvent dansoient à ses chans,
« Et en biers li juene enfançon (1)
« Entendoient à sa chanson.

« Mais de Circé l'enchantement,
« Ne de Piquus le hardement,
« Ne de Canéus le chanter,
« Ne porroient si enchanter
« Le vent, le froit & les compaignes
« Qui sont au bois & aux champaignes,
« Que vous menassent là séur,
« Sans avoir aucun mal éur.

« Se vous estiez or sur la roche
« Dou jaiant qui les nés arroche
« Des grans pierres & des grans cros;
« Tant est fors, orguilleus & gros,
« Que les nefs perist & affonde
« Dedens la haulte mer parfonde,

(1) *En biers* : dans leurs berceaux.

« Et quanqu'il attaint il cravante,
« Pour paiſtre ſa gueule ſanglante :
« Quant les hommes prent, il les tue,
« Puis les deveure & les mengue,
« Si que li ſans aval degoute
« Parmy ſa barbe goute à goute :
« Trop eſt plains de deſloyauté
« De traïſon, de cruauté :
« A paine riens ne li eſchape,
« Trop eſt chetis cil qu'il attrape ;
« Car riens ne li puet eſchaper
« Qu'il puiſt tenir & attraper.
« S'a crine loçue & diverſe (1)
« Pingne des gros dens d'une herſe ;
« Un ſeul oeil a enmy le front
« Grant & gros, orrible & parfont,
« Com feu rouge eſt ſoubz la paupiere,
« A plus dou tour dune paviere ;
« Si ſorcil ſont de tel façon
« Comme la pel d'un hericon.
« Ou crues de ſon nez ſe j'eſtoie
« Tous armés, bien y muceroie.
« La barbe eſt au corps afferans,
« Qui reſſemble dens de cerens, (2)
« Qu'elle eſt poingnant & rude & groſſe.
« Sa bouche reſſemble une foſſe,
« Puant com charoigne des mors
« Qu'il a mengié, ocis & mors.
« Quant aſſis eſt deſſus ſa roche
« Un pin tient dont ſes beſtes croche ;

(1) *Loçue*. Ce mot doit répondre à *orde*, ou gluante.
(2) *Cerens*, ou ſerres, ſcie.

« Mais il n'eſt pas en tout couvert,
« Ainſois eſt tout à deſcouvert;
« N'il n'a maiſons, chambres ne ſales,
« Fors cavernes ordes & ſales,
« Eſquelles li maufés ſe boute,
« Quant ſaoulée eſt ſa panſe gloute.
« A feneſtre a un aviron
« Lonc de .c. piez ou environ,
« Et gros à l'avenant, ſans faille,
« Dont il retourne ſon aumaille.
« Et quant il voit le ſoleil luire,
« Et li maufés ſe vuet deduire,
« En ſa main prent une flahute
« De .c. roſeaus dont il flahute.
« Mais quant il la vuet fort ſonner,
« Mer & terre fait reſſonner,
« Entour lui .III. lieues ou .IIII.
« Ainſi ſe ſcet li bers esbatre.
« Mais, loing & près, tous ceus qui l'oient
« De ſon encontre ſe deſvoient.
« Par amours amoit Galatée
« Qui le haoit plus que riens née,
« Pour ſa façon vile & orrible
« Qui eſtoit hideuſe & terrible;
« Et pour ſon dous amy Acis,
« Que li mauvais avoit ocis
« En traïſon & par boidie,
« Par fureur & par jalouſie.
« Car une roche li rua
« Si qu'il le deſtruit & tua.
« Auſſi éuſt-il Galatée,
« S'il péuſt, honnie & tuée;
« Mais Galatée s'enfuy

« En un crot, dont bien li chéy (1).
« On l'apelloit Poliphemus.
« Jupiter menace & Venus;
« Et dit qu'il les eftranglera,
« Ne jamais ne les aimera,
« Quant par amours le font amer,
« Et fi n'y puet trouver qu'amer.

« Galatée nous fait un conte
« De li, cui Dieus doint male honte!
« Et dift qu'il eftoit uns devins
« Qui favoit les fecrez divins;
« Thelephus eftoit appellez :
« Les chans des oifiaus revelez
« Et l'abay des chiens li eftoient.
« Si qu'il favoit quanqu'il difoient.
« Au jaiant vint & fi li dit :
« Garde ton oeil & croy mon dit :
« Car Ulixés le t'emblera,
« Ne riens ne t'en deffendera.
« Li anemis, (que Dieus maudie!)
« Tenoit fon dit à moquerie,
« Mais Ulixés le li embla,
« Dont depuis la roche trembla;
« Que quant il ot fon oeil perdu,
« Il ot le cuer fi efperdu,
« Que li anemis s'eftendi
« Si, qu'en .II. la roche fendi.
« Il va hulant com befte mue,
« Il brait, il crie, il huche, il mue;
« Mais affez puet braire pour voir,

(1) *Crot*, grotte.

« Que ſon oeil ne puet-il r'avoir.
« Ulixés menace forment,
« Qui embla ſon oeil en dormant;
« Et auſſi font ſi compaignon (1)
« Qui eſtoient mauvais gaignon;
« Mais jamais ne le reverront,
« Menacent tant com il vourront.
« Achimenides qui le vit
« Diſoit comment il ſe chevit,
« Quant de ſon oeil fu defferez;
« Jamais diable ne verrez
« Si forſené, ſi enragié,
« De ſon oeil qu'on a arragié.
« Ne portoit perches ne baſtons,
« Ainſois s'en aloit à taſtons,
« Querant les voies & les ſentes,
« A ſes ordes mains & ſanglantes.
« Souvent aux roches ſe hurtoit,
« Dont li ſans de lui degoutoit.
« Lors maudiſſoit dieus & déeſſes,
« Autez, mouſtiers, preſtres, preſtreſſes,
« Et menaſſoit tous ceus de Greſſe.
« Mais jamais ne lui feront preſſe;
« Car jamais ne l'aprocheront
« Ne plus près de lui ne feront.
« Achimenides le ſivoit;
« S'il ſe dreſſoit, il s'enfuioit,
« Car ſe près de lui demoraſt,
« Li maufez toſt le devoraſt.
« Ulixés fu de grant courage
« Qui oſa baſtir tel ouvrage.

(1) Les compagnons de Polyphème.

« Encor raconte Galatée
« Qui dou jaiant fu tant amée,
« Ainſois que il fuſt deſſinglez
« De ſon ſeul oeil & avuglez.
« Souventes fois eſtoit aſſis
« Sur un perron gros & maſſis,
« Et quant deduire ſe vouloit
« De ſa flahute flajoloit,
« Et de ſes .c. roſiaus enſemble,
« Si que tous li païs en tremble.
« Ce ſembloit à ceus qui l'ooient
« Que plus que foudre le doubtoient :
« Si qui li maufez chante & note
« En ſon flaiol ne ſay quel note,
« Mais il fiſt le chant & le dit
« Si com Galatée le dit. (1)

« Oÿ avez juſqu'à la fin
« Comment li jaians, de cuer fin,
« Ama la belle Galatée,
« Et ſa maniere forſenée,
« Sa traïſon, ſa cruauté,
« Et ſa tres-grant deſloiauté.
« Et comment cils eſt mal venuz
« Qui eſt de ſes gros poins tenuz :
« Mais je vous promet & vous jur
« Qu'il ne vous menroit pas ſi dur,
« S'il vous tenoit entre ſes mains,

(1) Ici Guillaume de Machaut avoit traduit aſſez exactement la longue chanſon de Polyphème que, dans Ovide, Galathée vient répéter à Glaucus. (*Metam.*, lib. XIII, v. 790-870.) Si la place ne nous fait pas défaut, nous la donnerons dans l'Appendice.

« Com li pilleur, dont il eſt mains
« En ce païs, & d'anemis
« Que dyable nous ont tramis.
« Auſſi li frois, li vens qui vente,
« Qui plus eſrache qu'il ne plante,
« Car il fait les arbres tumer,
« Et plungier les coques de mer, (1)
« Vous aroit mort en moult po d'eure.
« Et pour ce, conſeil la demeure; (2)
« Si que, ſire, vous demorrez :
« Et, tout le mieus que vous porrez,
« Unes lettres li eſcrirez,
« Et en vos lettres li direz
« Voſtre eſſoinne & voſtre eſcuſance;
« Et elle eſt telle ſans doubtance
« Que jà ne vous en blaſmera,
« Ne mains ne vous en aimera.
« Et auſſy je li eſcripray,
« Et en ma lettre li diray
« La cauſe de voſtre demeure.
« Or eſcriſons à la bonne heure,
« Et ſi, tenez vo cuer en joie,
« Car c'eſt le meilleur que j'y voie. »

Quant il ot finé ſa parole,
Que je tins pour nice & pour fole,
Je dis : « Amis, par ſaint Symon,
« Vous m'avez fait un long ſermon,
« Afin que ma dame ne voie;

(1) Les bâtiments, les navires.
(2) Je conſeille de demeurer.

« Mais vous paierez la lamproie; (1)
« Car vous n'eftes pas advouez, (2)
« Ne confillier ne me povez
« Tel confeil, qu'il n'y ait deffaut;
« Quant vous favez bien qu'il me faut
« Aler au dous commandement
« De celle que j'aim loyaument. »

Ainfi fumes en grant debat,
Que chafcuns de nous fe debat
En fouftenant s'entention.
Mais n'y ot pas conclufion;
Pour ce qu'uns fires s'embaty
En ma chambre, qui abaty
Nos paroles & nos debas,
Qui vint coiiettement, & bas
Dift : « Dieus gart cefte compaignie
« De courrous & de villonnie,
« Et li doint pais, honneur & joie,
« Telle com d'amour la vorroie ! »
Si qu'en l'eure nous nous levames
Et humblement le faluames,
Et li féifmes reverence
De cuer & de noftre puiffance.
Si me mena par la main deftre
Acouter fur une feneftre,
Et fur un couiffin s'acouta,
Et de chief en chief me conta
Comment il avoit efcouté

---

(1) Apparemment pour « vous paierez une gratification ». Je ne crois pas que ce proverbe ait encore été recueilli.
(2) Avoué, approuvé.

Tout ce que nous avions conté
Entre moy & mon ſecretaire;
Et qu'il véoit moult bien l'affaire,
Le deſir qu'avoie & l'envie
De véoir ma dame jolie;
Et qu'il le me penſe à deffendre,
Se véoir le vueil & entendre.
Et je qui l'amay & doubtay
Moult diligemment l'eſcoutay,

Lors diſt : « Amis, ſe je ſavoie
« Voſtre grant bien, je le vourroie
« Croiſtre, eſlever & eſſaucier,
« Et voſtre dommage abaiſſier;
« Car certes vous avez en my
« Un tres-vray & loial amy.
« Et, pour ce, vous vueil deviſer,
« Seulement pour vous adviſer,
« Comment li ancien entailloient
« L'image d'Amour, ou paignoient.

Il faiſoient un jouvencel
« D'entailléure ou de pincel,
« Si bel de corps ou de viaire
« Com main de ſubtil le puet faire.
« Son chief avoit tout deſcouvert,
« Fors que d'un chapelet tout vert (1)
« Qui eſtoit moult bel & moult gent.
« Lettres avoit d'or ou d'argent
« En front, diſant par amiſté :
« *Et en yver & en eſté*.

(1) Une couronne, un bandeau.

« Nient plus deſſus ſon chief n'avoit.
« Et le coſté fendu avoit,
« Si qu'on véoit apertement
« Son cuer, ſans nul empeſchement.
« Et ſi l'enſeingnoit de ſon doy,
« Où il avoit, dire le doy,
« En eſcript : *De près & de loing.*
« Bien le ſay pour ce le teſmoing.
« Une cote avoit ceſte ymage,
« Plus vert que fueille de boſcage,
« A lettre d'or fin entaillie,
« Qui diſoit : *A mort & à vie.*
« Et ſi n'avoit ſoler ne chauſſe,
« Ainſois eſtoit toute deſchauſſe.
« Or vous dirai-je ſans attendre,
« S'un petit me volez entendre,
« Ce que l'image ſignefie : (1)

« Li chapiaus dit qu'à chiere lie
« Doit chaſcuns toudis ſon amy
« Aidier contre ſon anemy,
« Et en tous cas qu'il a à faire :
« Et doit eſtre parez dou faire. (2)
« Et ſi n'eſt ſi biau parement
« Com de loyauté vraiement :
« Et li chapiaus monſtre léeſce,
« Qui en cuer eſt moult grant richeſce.

---

(1) Dans la miniature du mſc. 1584, l'Amour indique de ſon doigt la place du cœur. Sa tunique eſt verdâtre ; les trois bandes poſées, l'une ſur la tête, l'autre ſur le cœur, la troiſième ſur la frange inférieure de la robe, portent les mots : *Hyems & eſtas — Longè & propè — Mors & vita.* Quoi que notre poëte en diſe, ce n'eſt pas ainſi que les anciens figuroient l'Amour.

(2) *Parez*, prêt, préparé.

« Ce qu'elle a defcouvert le chief,
« Signefie que pour mefchief,
« Pour mal ne pour adverfité,
« Pour bien ne pour profperité,
« N'ara jà la face enclinée;
« Ains va partout tefte levée
« Amoureufement, fans dangier,
« Pour fon amy toudis aidier.
« Ainfi le font li vray amy
« Qui n'ont cuer lent né endormy,
« Mais champion & advocas
« Sont pour leur amy, en tous cas.

« L'efcripture qui eftoit mife
« En fon front, enfeigne & devife
« Qu'à parfaite amour rien ne chaut,
« D'iver, d'efté, de froit, de chaut;
« Ne elle ne fe varie point,
« Ainfois eft toudis en un point,
« Ferme, loial, vifte & ounie.
« Car qui bien aime à tart oublie.
« Et quand m'arez bien entendu,
« Ce qu'elle a le cofté fendu,
« Si qu'on voit fon cuer plainement,
« Enfeigne qu'on doit clerement
« Véoir l'amy parmi le cuer,
« Et que riens ne face, à nul-fuer,
« Qu'Amours n'i foit ferme & entiere,
« Et qu'Amours porte la baniere;
« Qu'avoir ne doit, en amour pure,
« Ne feintife ne couverture.

« La cote de vert qu'elle porte

« Monftre qu'Amours n'eft onques morte
« Ne feche, ains eft toudis nouvelle
« Et verte, ainfi comme lentelle (1)
« Qui en yver fa verdeur cuevre,
« Et en temps d'efté la defcuevre.
« Ainfi l'amour qui eft couverte
« Doit eftre au befoing defcouverte.

« La lettre dit que fans remort
« Dure Amours à vie & à mort.
« Ce que dou doy fon cuer enfeigne
« Dit quil eft voirs, comment qu'il preigne;
« Et la lettre qui eft entour
« Dift, qu'en prefence & en deftour,
« Soit près, foit loing, amis fera
« Qui parfaittement aimera.

« Mais je fuis à dire tenus
« Pourquoy elle a les piez tous nus.
« Vefcy pourquoy : fon chief, fa face
« Sont defcouvert en toute place,
« A celle fin que chafcuns voie
« Qu'en chambre n'en fale n'en voie,
« N'a chief ne cuer qui foit couvert.
« Pour ce font li pié defcouvert.
« Auffi, que chauffe ne fouler
« Ne doit attendre pour aler
« Vers fon amy, fe befoingnier
« A de li, ne riens reffoingnier,
« Ronce, pierre, groe, n'efpine.
« Telle eft Amour qu'eft vraie & fine,

---

(1) *Lentille*, plante légumineufe bien connue.

« Qui n'eſt couverte ne celée
« A champs n'à ville n'en alée.

« Or vous ay deviſé l'image
« D'Amour & comment li plus ſage
« Anciennement la figuroient
« Et les cauſes qu'il y mettoient.
« Tels vous ſui-je, je le vous jur,
« Amis, & pas ne m'en parjur :
« Et pour ç', amis, je vous vueil dire
« Quel chemin vous devez eſlire,
« Se mon conſeil croire volez.
« Mais vous eſtes ſi affolez,
« Et entrepris de ceſte dame
« Que je me doubt & croy, par m'ame,
« Que j'y gaſteray mon langage.
« Mais ce n'iert pas ſi grand dommage.
« Car ſoit qu'il vous plaiſe ou deſplaiſe,
« N'eſt pas raiſon que je m'en taiſe,
« Et que ne face mon devoir.
« Pour ce, vous en diray le voir :

« Amis, par Dieu, c'eſt choſe voire,
« Qu'il a plus d'un aſne à la foire.
« Car vo dame a pluſeurs acointes,
« Juenes, jolis, appers & cointes,
« Qui la vont viſeter ſouvent.
« Et encor vous ay-je en convent
« Que par tout vos lettres flajolle
« Et monſtre, nés à la carole.
« Dont ce n'eſt qu'une moquerie,
« Et po y a qui ne s'en rie.
« Par tout de voſtre amour ſe vante ;

« Certeinnement, li vens qui vente
« N'eſt pas de tous ſi congnéus
« Comme on dit qu'eſtes decéus.
« Et cuidiez-vous qu'elle vous aime,
« Pour ce que ſon amy vous claime?
« Auſſi amy clameroit-elle
« Le plus eſtrange de Caſtelle,
« Et li feroit chiere d'amie
« S'il venoit en ſa compaignie.
« Car elle eſt aperte & courtoiſe,
« Et ſcet bien qu'Amours vault & poiſe.
« Je ne di pas qu'elle l'amaſt,
« Pour ytant qu'amy le clamaſt;
« Car mainte dame amy clamé
« A maint, ſans eſtre d'elle amé.
« Je ne parole pas en blaſme,
« Car elle eſt bonne & preude femme,
« Sage, honneſte, cointe & aperte;
« Et n'eſt ombrage ne couverte. (1)
« Mais je le di pour vous, amis,
« Qu'Amours en voſtre cuer a mis
« Une amour qui n'en puet partir,
« Et qui vous fait vivre martir :
« Et folement vo temps uſez,
« Qu'engluez eſtes & ruſez;
« Et ſoiez certeins qu'on s'en moque.
« Et pour ç', amis chiers, je vous lo que
« Vous laiſſiez ceſte amour eſter,
« Et plus n'y vueilliez arreſter.
« Si qu', amis, créez mon conſeil,
« Qu'en bonne foy le vous conſeil. »

(1) *Ombrage*, adjectif. Cachée.

Quant il ot dit tout ſon plaiſir
Longuement & à grant loiſir,
Je ne fui mie moult haſtis
De reſpondre; car amatis
Eſtoit mon ſens & mon memoire
Plus aſſez qu'on ne porroit croire.
Car tuit li membre me trembloient,
Et my oeil tenrement plouroient.
Si que ne ſavoie que dire,
Tant avoie de dueil & d'ire.
Auſſi m'avoit uns miens amis,
Qu'avoie vers elle tramis,
Eſcript, piece a, que la laiſſaſſe
Et que d'elle mon cuer oſtaſſe,
Sans querre eſſoingne n'eſlongne;
Car ce n'eſtoit pas ma beſongne.
Si qu'à ces .II. choſes penſoie,
Et enſemble les aſſembloie;
Et me ſembloit bien voir ſemblable
Que de perſonne ſi notable
Com dou ſigneur qui là eſtoit,
Qui ſi mes grans amis eſtoit,
Et com l'autre, que je créuſſe,
De quanque faire à voir péuſſe,
Autant com moy; & au ſeurplus
Il m'amoit, ce croy, encor plus
Que li ſires qui me blaſmoit
De ce que mes cuers trop amoit.
Que ce n'eſtoit truffe ne ſonge,
Fable, contrueve ne menſonge,
Ains falloit de neceſſité
Qu'il en déiſſent verité,
Ou qu'aucune choſe en ſcéuſſent :

Car autrement il ſe téuſſent.
Si, fui bleciez en l'eſperit,
Si qu'en mon cuer joie en perit,
Et prins ſi grant merencolie
C'onques puis ne fis chiere lie.

Touteſvoies, finablement
Je dis : « Sire, certeinnement,
« Vous m'avez dit une nouvelle
« Qui ma grant douleur renouvelle ;
« Secretement la porteray,
« Et petit ſemblant en feray,
« Juſqu'àtant que ſoie enformez
« S'il eſt voirs ce que dit m'avez. (1)
« Sire, comment que bien vous croie,
« Et que ſéurs & certeins ſoie
« Que vous ne le diriez jamais,
« Se ce n'eſtoit verité ; mais
« Il eſt bon que je ſace à point
« Ce que j'en feray, & par point.
« Car mauvaiſe haſte n'eſt preus,
« N'onques n'en vint honneur ne preus. »
Il diſt : « N'en voulez-vous plus faire ? »
Et je dis : « Oïl, car retraire
« M'en vueil, ſe je puis nullement,
« Mais n'iert pas ſi ſoudainement.
« Car les mutacions ſoudaines
« Sont perilleuſes & grevaines.
« Par franchiſe & par amiſté
« M'a .II. fois de mort reſpité ;
« S'aroie cuer villain & rude,

(1) *Var.* Mieus de ce dont vous m'enfourmés.

« Et plain de grant ingratitude,
« Se j'oublioie les biens fais
« Qu'elle m'a par maintes fois fais.
« Avec ce, je li ay promis
« Que toudis feray ses amis,
« Et qu'autre jamais n'ameray;
« Si qu'ainsi sans amour feray,
« Que li, n'autre ne vueil amer.
« Si que je me porray clamer
« Des hommes le plus dolereus
« Et le plus tres-maléureus :
« Qu'onques-mais ne fui sans Amour,
« Qu'elle en moy ne féist demour. (1)
« Et s'aray perdu ma science;
« Car mais ne feray, sans doubtance,
« Balade, rondel, virelay,
« Biau dit, biau chant n'amoureux lay.
« Ne mais, après ceste retraite,
« Mes cuers n'ara joie parfaite;
« Ains sera merencolieus,
« Tristes, pensis, & envieus
« De morir sanz remission.
« Or vous ay dit m'entencion. »

Quant il m'oÿ ainsi parler,
Il dit : « Plus ne m'en vueil mesler.
« Bien savoie que je perdoie
« Mon langage, se j'en parloie. »
Il but, & puis il s'en parti,
Et me laissa en ce parti.

---

(1) *Qu'elle*, que l'Amour.

Mes ſecretaires bien l'oÿ,
Et me diſt : « Sire vous loe y (1)
« Bon conſeil? dites-m'en la voire,
« Foy que vous devez ſaint Gringoire. »
A ce mot ne li vos reſpondre;
Et il priſt un petit à grondre,
Puis diſt : « Sire, bien m'en doubtoie,
« Mais dire ne le vous oſoie;
« Car je doubtoie vos courrous,
« Et que li feſtus ne fuſt rous (2)
« Entre nous .II. ſans renouer;
« Si que jamais ne quier vouer
« A femme, ne moy oubligier;
« Car on les pert trop de legier. »

Et quant j'entendi ceſte note
Que mes ſecretaires me note,
En mon cuer ſi fort la notay
Qu'onques puis je ne l'en oſtay.
Après des jours plus de .XL.
Ou environ, que je ne mente,
Uns miens amis eſpeciaus
Qui m'eſtoit certeins & loiaus,
Me diſt : « il eſt uns advocas
« Qui ſcet trop mieus monſtrer ſon cas
« Que vous ne faites vraiement :
« Car il le ſcet ſi proprement,
« Biaus dous amis, que mis ſerez
« Avec les pechiez oubliez. »

Après environ .III. ſepmaines,

(1) Vous donne-t-il.
(2) Et que la paille ne fût rompue.

Chevauchay par mons & par plaines,
Pour vifeter un mien figneur,
Mille fois de l'autre gringneur. (1)
Quant il me vit, il prift à rire ;
Et puis me commança à dire :
« Amis, vous batez les buiffons
« Dont autres ont les oifillons. »
Mais il le dift en audience,
Devant tous, & en ma prefence.
Quant ainfi me vi falués,
Si efperdus & fi mués
Fui, qu'onques mot ne refpondi ;
Si que un petiot attendi,
Et puis après le faluay.
Mais maniere fi fort muay
Au faluer, que ne favoie,
Se Dieus me gart, que je difoie.

Ainfi chafcuns me rapportoit
Chofe qui mon cuer enortoit
D'oublier ma dame de pris,
Que j'aim, criem, fers, & loe & pris.
Nés, en alant parmi la rue,
Chafcuns un efcrabot m'en rue, (2)
En difant, & par moquerie :
« Je voy tel qui a bel amie. »
Ainfi chafcuns me rigoloit,
Pour ce que ma dame voloit

---

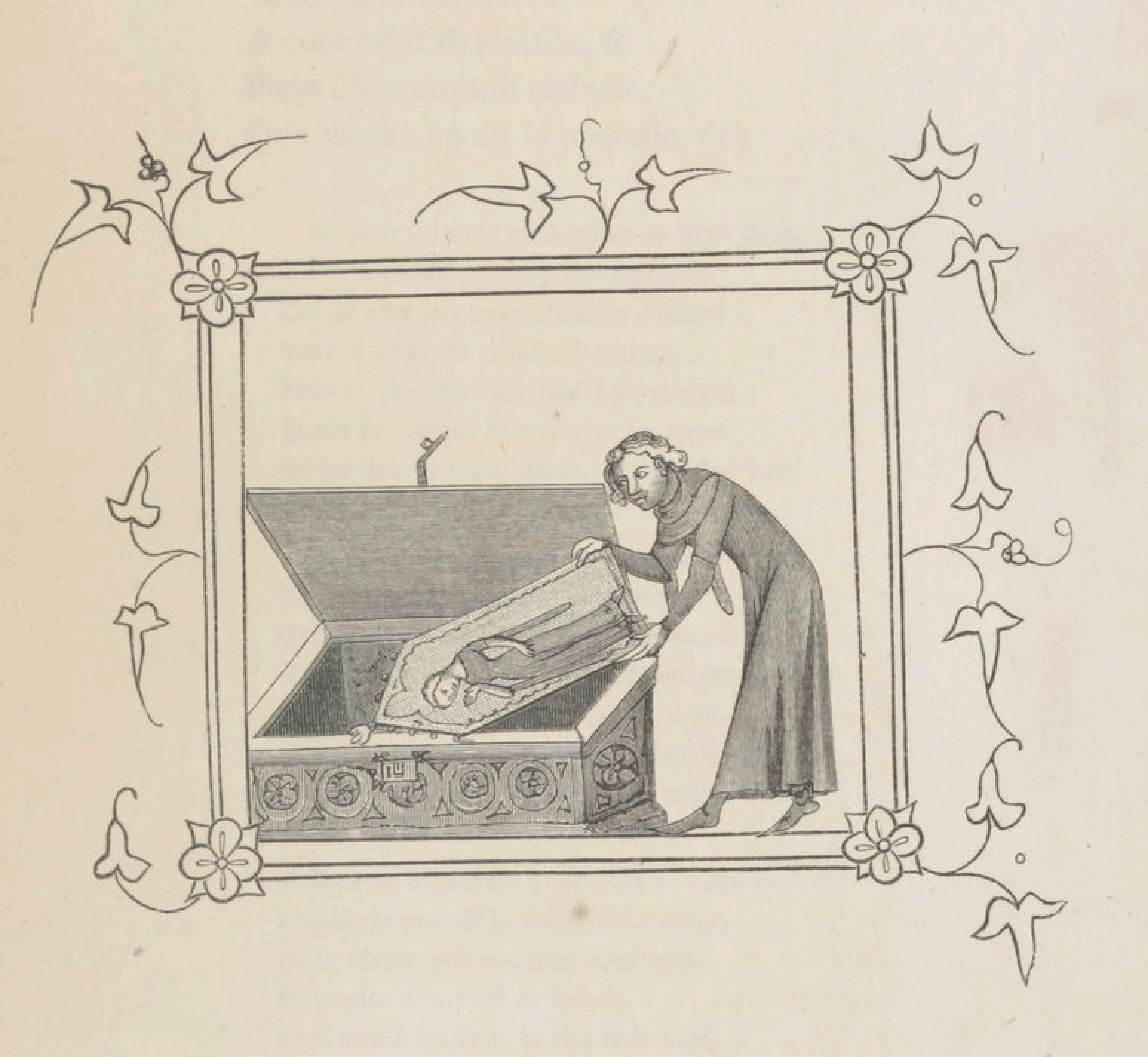
(1) Apparemment le duc de Normandie. L'autre pouvoit être un baron de Champagne.

(2) *Efcrabot* ou *efcarbot*, efcargot. Cette expreffion proverbiale, *faire l'efcarbot* ou *ruer un efcrabot*, répond à notre « faire les cornes ».

Que nos amours fuſſent chantées
Par les rues, & flajolées;
Et que chaſcuns apperceüſt
Qu'elle m'amoit & le ſceüſt.
Et c'eſtoit choſe aſſez commune
Et à chaſcun & à chaſcune.
Si vous diray ce que je fis,
Bien croy que ce fu mes profis.

Ce fu droit en mois de novembre,
Qu'on fait feu en ſale & en chambre,
Si demouray en ma maiſon,
Juſqu'à la nouvelle ſaiſon;
Qu'onques vers elle n'envoiay,
Ne lettre eſcripte ne ploiay,
Pour li envoier ne trametttre;
Qu'ailleurs voloie mon temps mettre.
Là demouray mainte journée,
Qu'ainſois qu'elle fut adjournée,
Eſtoie ſaous de plourer.
Si ne vos depuis aourer
La belle image, ainſois l'oſtay
De mon chevés & la boutay
Et mis en un petit coffret,
Qui dedens un plus grant coffre eſt.
Là eſt encore & y ſera,
N'a piece-mais n'en partira; (1)
Ains la tenray en ma priſon
Fermée, pour la meſpriſon
Que ma dame a fait envers my,

(1) On voit ici qu'il écrivoit jour par jour; car il ne tardera guère à décoffrer ſa chère image.



Quant elle a fait nouvel amy.
Lors pour allegier ma dolour,
Qui taint & palit ma colour,
Je fis ceſte balade-ci
A cuer taint & malade, ſi
Plein d'amoureuſe maladie,
Que meure en eſt la melodie. (1)

Se pour ce muir qu'Amours ay bien ſervi,
Il fait mauvais ſervir ſi fait ſignour,
Car je n'ay pas mort d'amour deſſervi
Pour li amer de tres-loial amour.
Mais je voy bien que finé ſont mi jour,
Quant je cognois & voy tout en apert
Qu'en lieu de bleu, dame, vous veſtez vert.

Helas! dame, je vous ay tant chieri
En deſirant de mercy la douçour,
Que je n'ay mais ſens ne povoir en mi;
Tant m'ont miné mi ſouſpir & mi plour.
Et m'eſperance eſt morte ſans retour,
Quant Souvenir me monſtre à deſcouvert
Qu'en lieu de bleu, dame, vous veſtez vert.

Pour ce maudi les yeus dont je vous vi,
L'eure, le jour & le tres-cointe atour,
Et la biauté qui ont mon cuer ravi,
Et le plaiſir enyvré de folour.
Et ſi maudi Fortune & ſon faus tour,
Et Loyauté qui ſueffre & à ſouffert
Qu'en lieu de bleu, dame, vous veſtez vert.

Ne demoura pas longuement,

---

(1) *Meure* ſemble avoir le ſens muſical de *en mineur*.

C'uns meſſages, ſoudeinnement
Vint à moy droit enmy la rue,
Et diſt : « Vo dame vous ſalue,
« Et vous envoie ceſte lettre,
« Où l'en ne puet oſter ne mettre
« Mot ne ſillabe ſans meſprendre :
« Or la vueilliez lire & entendre. »
Quant il m'ot dit tout ſon ſalu,
J'ouvri la lettre & ſi la lu :

XL. — *Tres-chiers & tres-dous amis, j'envoie pardevers vous pour le tres-grant & parfait deſir que j'ay de oÿr aucunes bonnes nouvelles de vous, leſquelles Noſtre Sires, par ſa grace, me doint oïr telles come mes cuers le deſire; car je n'en oï nulles depuis la Chandeleur. Et ſi, vous ay depuis eſcript & daireinnement par voſtre ſecretaire; & ſi li dis pluſeurs choſes de bouche leſquelles il vous devoit dire; & ſi me promiſt qu'il feroit tant pardevers vous que j'en aroie briefment reſponſe. Mais vous n'en avez riens daignié faire; dont il me ſemble pour certain que vous m'avez de tous poins guerpie & miſe en nonchaloir, & que vous n'avez mais nulle amour à moy. Si avez tort & faites mal & pechié; car je pri à Dieu que jamais ne me doint honneur & joie de choſe que je li requiere, ſe onques, n'en dis n'en fais n'en penſée, je fis riens vers vous pourquoy me déuſſiez ainſi laiſſier, ne mettre mon cuer en ſi grant deſtreſſe come il eſt pour vous. Si le povez bien ſavoir, & ſi ne vous en chaut, ne il n'eſt nul remede que vous y vueilliez mettre. Et par Dieu, mon dous cuer, mes cuers ne fu onques vers vous ytels. Car je n'os onques bien ne joie tant come je ſcéuſſe voſtre cuer à meſchief, & que tantoſt que je le ſavoie, je ne méiſſe peine de vous conforter à mon pooir. Et je croy que vous ſavez bien le grant meſchief que mes cuers a pour vous, & ſi, ne vous en chaut de riens : dont j'ay plus grant merveille que je*

n'éuſſe de tous les homes du monde. Car je croy quil ne fu onques nuls homs qui tant ait gardée & amée la pais, (1) *le bien & l'onneur de toutes femmes, come vous avez tousjours fait. Et meeſmement de celles que vous ne véiſtes onques & qui onques ne vous amerent ne bien ne vous firent. Et moy qui vous aime plus chierement que tous les hommes qui ſont aujourd'hui en vie, & plus que autre femme ne vous ama onques, je ſuis par vous en ſi grant doleur & en ſi grant angoiſſe de cuer que je ne croy mie que cuers humains péuſt croire la* .x^e^. *partie de ce que j'endure. Et il n'eſt mie de merveille : car je ſuis en aventure, ſe vous n'y metez briefment conſeil, de perdre honneur & toute joie. Vous ſavez que les amours de vous & de moy ont eſté ſceues de pluſeurs bonnes perſonnes ; que, ſe il ſavoient que elles fuſſent departies, il cuideroient que je vous éuſſe fait fauſſeté, ou que vous éuſſiez trouvé en moy aucune mauvaiſtié ou folie, pourquoy vous l'éuſſiez fait. Et certes s'il eſtoit ainſi, je me tenroie la plus deshonourée qui ſoit au monde, ne jamais n'aroie bien ne parfaite joie. Et pour ce, mon tres-chier & dous amy, je vous ſuppli ſi humblement & ſi chierement que le cuer triſte & dolent de voſtre vraie & léale amie puet plus penſer, come celui en qui giſt tout mon bien, toute mon honneur* (2) *& toute ma joie, que voſtre dous cuer qui a tousjours eſté ſi dous & ſi humble vers toutes femmes, ne vueille pas eſtre ſi crueus vers moy qu'il vueille que je reçoive tant de mal. Mais vueille voſtre tres-grant douceur humilier à moy oſter du grant meſchief où je ſuis & moy donner confort & joie. Et ſachiez certeinnement qu'elle ne me puet jamais venir de nulle part s'elle ne vient de vous. Car s'il eſt ainſi que vous m'ayez de tous poins guerpie, & ſans ce que je l'aye deſervi, & voſtre*

---

(1) C'eſt-à-dire : « ait tant aimé & gardé ſon engagement. »

(2) On comprend aiſément la crainte qu'elle a de perdre le tréſor de ſon honneur, mis depuis longtemps à la diſcrétion de ſon ami.

cuer ſoit ſi crueus envers moy que je n'y puiſſe trouver confort ne amour, je ſuis celle qui me doy plaindre de vous plus que nulle femme ne fiſt onques de ſon amy, & plus que ne fiſt Medée de Jaſon. Et ſi, vous promet loiaument & jure, ſeur tous les ſacremens que nuls creſtiens puet jurer; car ſe il eſt einſi que Amours que j'ay ſi longuement & ſi loiaument ſervi & en qui j'ay mis cuer, penſée & amour, me tolt la riens ou monde que j'aime plus chierement, dont elle m'avoit promis bien & parfaite joie, je la renye, & renunce de tous poins à li & à ſon ſervice. Ne jamais ſa ſerve ne feray, n'en telle ſubjeccion, ne moy ne nulle autre femme que j'en puiſſe deſtourner. Ne jamais bien ne plaiſir ne feray à nul homme que je ſaiche qui aime par amours moy ne autre femme ſeur qui j'aye pooir; ainſois leur feray tout l'anuy & tout le deſtourbier que je pourray, & tout, en deſpit d'Amours qui tant de mauls me fait. Mais s'il vous plaiſt, mon tres-dous amy, vous poez bien toſt amender ce courrous. Car ſe vous me voulez tenir pour bonne & vraie & loial amie, tele come je suis & feray toute ma vie, & que vous ne vueilliez nuls croire de choſe que on die contre moy, & auſſi que vous me vueilliez eſtre bons & loiaus amis, ainſi come autrefois avez eſté, ſachiez certainement que onques Amours ne fu autant ne ſi loiaument ſervie ne honorée, come elle ſera encores de moy, pour l'amour de vous. Si vous pry & ſupply ſi humblement & ſi chierement come je puis & en tout guerredon, que vous me vueilliez eſcrire par ce meſſaige en telle maniere que je puiſſe eſtre confortée. Car vous poez ſavoir certeinnement qu'il eſt du tout en vous de mon bien, de mon honneur & de toute ma joie. A Dieu, mon tres-dous cuer, à qui je prie de bon cuer & léal, & à ſa douce vierge mere, qu'il vous doint honneur & joie de quanque voſtre cuer aime; & qu'il vous mette en volenté de faire choſe dont je ſoie resjoïe. Eſcript le .XIIIe. jour de novembre.

Voſtre léal amie.

Or avez oÿ & véu
Les lettres, s'il vous a pléu,
De ma dame; & comment ſeure
Me couroit chaſcuns à toute heure, (1)
Pour l'amour que j'avoie a ly;
Et comment pas ne m'abely,
Ainſois trop fort me deſplaiſoit
Tous les jours ce qu'on m'en diſoit;
Et com ſon ymage aourée
Mis dedens ma priſon fermée,
Qui mort n'y avoit deſſervi.
Las! & je l'avoie ſervi
Tellement que je me cuidoie
Sauver en ce que j'en faiſoie!
Toutevoie je m'aviſay,
Et moult y penſay & viſay,
Qu'unes lettres li eſcriroie,
Et que riens ne li manderoie
De ce qu'on dit tout en appert,
Qu'elle veſt, en lieu de bleu, vert.
Veſcy de la lettre la fourme
Qui mot-à-mot vous en enfourme : (2)

XLI. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-chiere ſuer & ma tres-vraie amour, j'ay bien véu ce que vous m'avez eſcript; ſi, vous merci moult chierement de voſtre bon eſtat que vous m'avez fait ſavoir; car, par m'ame, c'eſt la plus grant joie que je puiſſe avoir que d'en oÿr bonnes novelles, apres vous veoir, que je deſire ſur toutes les choſes du monde. Et, mon tres-dous*

(1) Et comment, chacun me pourſuivoit, me relançoit.
(2) On va voir qu'il affecte de ne répondre qu'à l'avant-dernière lettre de Peronnelle.

cuer, quant à ce que vous me mandez que vous estes où vous savez & que je vous puis aler veoir quant il me plaira, & aussi de l'ordenance que vous en avez fait, qui moult me plaist, (car, par ce, voy-je clerement que vous avez vray cuer & bonne volenté par devers moy), je vous en merci tant humblement come je puis, & non mie tant come je doy. Si ay mandé mon secretaire, & me trairay pardevers vous le plus tost que je pourray, la saint Andrieu passée, ou plus tost se je puis; car li conseil se remuent aucunes fois. Et n'y menray que trois de mes vallés avec mon secretaire, se avoir le puis. Mon tres-dous cuer, je savoie bien que vous aviez pooir d'endormir Argus & d'emprisonner Dangier & Malebouche; &, par m'ame, j'ay grant joie de ce qu'il sont en ce point. Si, vous prie chierement que jusques à tant que je vous aray véue, il ne se partent de cest estat; &, sitost come je seray partie de vous, qu'il soient delivre & facent leur office de vous garder encontre tous. Et, mon tres-dous cuer, ne vous doubtez que quant je seray venus à vous, qui sera bien tost, se Dieu plaist & je puis, je feray saigement & secretement ce que vous m'avez mandé; & dou seurplus m'atendray à vostre noble cuer. Recommandez-moy tres-humblement, s'il vous plaist, à la Colombelle; car je la desire moult à veoir pour l'amour de vous. Et sachiez que là où vous estes, je n'y cognois personne fors vous; si convient bien, quant je y seray, que je vive à vostre ordenance. Recommandez-moy à H., quant vous le verrez. Et certes, se il me povoit venir querre je seroie honnorez & si seroit moult la pais de mon frere; qu'il ne puet avoir bien ne joie tant come je soie hors. Je vous avoie fait faire aucune chose à Paris; mais on m'a dit que li orfevres est mors : si croy que je aray perdu ma besongne & mon or. Mon tres-dous cuer, vous m'escrivez moult ouvertement, & avez tousjours escript; si ne scay s'il est bon que je mette vos lettres en mon livre tout ainsi come elles sont. Si m'en vueilliez mander vostre volenté. A Dieu, mon tres-dous cuer qui vous doint bon-

neur & joie de quanque vostre cuer aime, & nous doint grace que nous nous puissions veoir à honneur, à joie & à santé, & briefment. Escript le .XIIIe. jour de novembre.

Vostre tres-loial amy.

Ainsi à ma dame rescri,
Que je ne fis plainte ne cri
De chose qu'on m'éust conté;
Ne pour gaingnier une conté,
Non vrayement, pour nul avoir,
Ne li éusse fait savoir;
Car trop courrecier la péusse,
Se signifié li éusse,
Et si l'éusse fait plourer:
Et messages trop demourer
Ne puet, ne tart hurter à porte,
Qui maises nouvelles apporte.
Si me couchay dedens mon lit,
Tous nus, sans joie & sans delit,
En pensant à ceste aventure
Qui trop m'estoit pesant & dure.
Si mendormi à moult grant peine;
Car presque toute la semaine
Plus plouré avoie & gemy
.c. fois que n'avoie dormy.
Si songay ce que vous orrez,
Ne say se croire le pourrez.

En mon songe m'estoit avis
Que je véoie vis-à-vis,
L'image ma dame honourée
Qui estoit toute eschevelée,

Et qui plouroit moult tendrement,
Et souspiroit parfondement;
Et qui essuioit de sa crine
Ses yeux, sa face & sa poitrine;
Et disoit : « Lasse! emprisonnée,
« Et en .II. coffres enfermée
« Sanz departir, sire, m'avez,
« Et nulle cause n'y savez.
« S'on vous a donné à entendre
« Qu'ailleurs vostre dame vuet tendre,
« Amy, qu'en va, qu'en puis-je mais?
« Li fai-je faire? nennil. Mais
« Vous créez trop legierement;
« Si, vous en venra tellement
« Que briefment vous en mescherra;
« Et tous li mondes le verra.
« Car vous en perderez vo dame
« Qui vous aime de cuer & d'ame.
« Or supposons qu'elle soit fausse
« Envers vous, & qu'elle vous fausse;
« Le doi-je pour ce comparer?
« Helas! vous me soliez parer
« De chansonnettes amoureuses,
« D'or & de pierres precieuses,
« Et de dras d'or d'outre la mer;
« Or voulez delaissier l'amer!
« Convient-il que je le compere?
« Ce n'est pas raison, par Saint Pere :
« Car riens n'ay, s'il y a meffait,
« Mespris, ne mesdit, ne meffait.
« Et, certes, elle n'y a courpe :
« Si, fait grant pechié qui l'encourpe.
« Il n'est d'elle plus vray amant,

« Ainsi le croy, se Dieus m'amant.
« Faites li savoir, sans muser;
« Et s'elle se puet escuser,
« Si soie hors de la villonnie.
« Et si, doit-on oïr partie,
« Car bons juges jà ne sera
« Qui partie n'escoutera.
« Et vous la voulez condampner
« Et de vostre grace planer,
« Pour .III. ou pour .IIII. paroles
« Qui sont mensonges & frivoles
« Plus que serpens envenimées,
« Et de mesdisans controuvées!
« C'est grans pechiés de si tost croire,
« Et plus grans dou dire. Une histoire
« Vous en vueil dire & raconter
« Se vous me voulez escouter. (1) »

Li Corbiaus jadis plume blanche
Avoit plus que la noif sur branche,
Ne que coulon, gante, ne cine,
Ne que la fleur de l'aube-espine.
Brief en li n'avoit riens de lait,
Car il estoit plus blans que lait.
Phebus l'amoit moult chierement,
Et y prenoit esbatement
Plus qu'en son arson n'en sa harpe,
Dont il s'esbat souvent & harpe.
Or vous diray comment ç'avint
Que sa blancheur noire devint.

(1) *Ovidii Metamorphos.*, lib. II, vers 542-632.

En Theſſale ot une pucelle
Qui eſtoit avenant & belle,
Et de grace la plus loée
Qui fuſt en toute la contrée;
Née en la cité de Laurice (1)
Fu, ſi n'eſtoit rude ne nice;
Ains eſtoit cointe, aperte & ſage,
Et eſtraite de haut lignage.
Coronis ot nom la meſchine.
Phebus l'en amoit d'amour fine,
Si fermement & de tel cuer
Qu'il ne l'oubliaſt à nul-fuer.
Mais elle amoit un damoiſel
Plus que Phebus ſon blanc oyſel.
Brief riens tant n'amoit autre choſe :
Bien y parut à la parcloſe;
Car li Corbiaus les vit enſemble,
Joins par nature, ce me ſemble, (2)
Que chaſcuns prenoit ſon deſduit,
Si com nature les y duit.
Quant li Courbiaus vit l'avoutire,
Il les commença à maudire,
Et ſi jura grant ſairement
Qu'il yroit dire iſnellement
A Phebus la grant lecherie
Qu'il a véu en ſon amie.
De ſes ailes l'air accola,
Et ſans plus dire s'envola
Pour dire à Phebus la nouvelle

(1) Lariſſæa Coronis.

(2) Sed ales
Senſit adulterium Phœbeius....
(Vers 544.)

Du damoiſel & de la belle,
Comment il les avoit trouvé
Preſentement en fait prouvé.
La Corneille qui l'encontra
Pris ſon vol en ſon encontre a,
Moult enquiſt où voler vouloit
Qui ſi haſtivement voloit?
Li Corbiaus tantoſt li reſpont
Et de chief en chief li eſpont
De Coronis tout l'avoutire,
Et dit qu'à Phebus le va dire,
Car pas ne vuet celer la honte
De ſon ſigneur, qu'il ne li conte.

Quant la Corneille l'entendi
Elle diſt : « Corbiaus, tant t'en di,
« Se me croies, tu n'iras pas ;
« Arreſte & vole par compas,
« Et enten ce que je diray,
« Car jà de mot n'en mentiray.
« Tous voirs ne ſont pas biaus à dire :
« Cuides-tu que Phebus, ton ſire,
« Ne ſoit dolens & à meſchief
« Et qu'il n'ait bien mal en ſon chief,
« Quant tu li diras villennie
« De Coronis qui eſt s'amie?
« Cuides-tu qu'il t'en ſache gré,
« Et t'en mette en plus hault degré?
« Nennil voir, ainſois t'en harra,
« Et jamais bien ne te vorra.
« Et l'image qui parle a dit (1)

---

(1) L'image, le portrait de Peronnelle. Machaut eſt bien hardi de

“ Cy deſſus, un notable dit :
“ Que tart ne puet hurter à porte,
“ Qui malvaiſes nouvelles apporte.
“ Souvent meſchiet de dire voir,
“ Et tu pues clerement ſavoir
“ Que grant mal t'en puet advenir,
“ Je m'en ſay bien à quoy tenir.
“ Car je fui maiſtreſſe, jadis,
“ En la maiſon de Palladis ;
“ Et y eſtoie à grant honnour.
“ Or en ſuis hors à deshonneur,
“ Et tout pour dire verité (1).
“ Ne fu-ce grant iniquité ?
“ Eſcoute, & retien mon chaſtoy,
“ Et voy comment je te chaſtoy ;
“ Car noblement laiſt ſa folie
“ Cils qui par autrui ſe chaſtie.
“ Or te diray ce qui m'avint :
“ Il a jà des ans plus de .xx.
“ Je fui jadis dame & maiſtreſſe
“ De l'oſtel Pallas la déeſſe.
“ Mon ſervice tant li plaiſoit
“ Que meilleur chiere me faiſoit
“ Qu'à nuls qui fuſt en ſa maiſon.
“ Se ſavoir vues pour quel raiſon
“ Je ſui banie de ſa court,
“ Je le te diray brief & court :
“ Vulcans li vieus & li deſpis

---

faire parler la corneille de ce qu'il vient de faire dire à cette *image* l'inſtant d'avant.

(1) “ Acta Deae refero : pro quo mihi gratia talis
“ Redditur, ut dicar tutela pulſa Minervae. „
(Vers 562.)

« (Que malegoute fiere ou pis !)
« Qui forge foudres & tempeftes,
« Par jours ouvrables & par feftes,
« Et, pour malfaire feulement,
« Ama Pallas fi ardamment
« Qu'il la requift de puterie;
« Mais el ne s'i accorda mie.
« Ains volt garder fon pucellage
« Comme bonne & vaillant & fage.
« Vulcans long temps la pourfui,
« Et elle tousjours le fui.
« Li anemis & li maufez
« Fu une fois fi efchaufez
« Que fon germe en terre efpandi;
« La terre s'ouvry & fendi,
« Et de ce la Terre conçut
« Un enfant que Pallas reçut. (1)
« Eurithonus fu appellés,
« Maiz mauvaifement fu celés;
« Car jà l'accufay comme fole
« Par ma jengle & par ma parole.
« Or te diray de l'enfancon :
« Trop ot merveilleufe façon ;
« Car Nature qui le forma
« Le fift tel que double forme a.
« Pallas le mift dedens un coffre,
« Et puis jura par faint Onoffre,
« Qu'elle verroit que ce feroit,

---

(1) Il eft à remarquer qu'Ovide ne dit rien des circonftances de la naiffance d'Erefichton, qu'il fe contente d'appeler *Prolem fine matre creatam*. C'eft apparemment dans Hygin (fable 166) que Machaut étoit allé déterrer cette ridicule légende mythologique.

« Et que bien garder le feroit :
« Et ne voloit pas qu'on ſcéuſt
« Que la terre enfanté l'éuſt.
« A .III. ſeurs Ciroperiennes, (1)
« Qu'elles tenoit pour toutes ſiennes,
« En Athenes bailla la garde ;
« Et deffendi qu'on ne regarde
« Dedens le coffre nullement :
« Qu'elle veult que celeément
« Soit nourrie la créature
« Qui eſt née contre nature.
« Et c'eſt voirs qu'elle fu ſans mere,
« Née de la ſemence au pere.
« Pandraſos fut la ſuer primiere,
« L'autre Hercé, & la darreniere
« Aglaros eſtoit appellée :
« Mais elle fu mal aviſée,
« Qu'à force le coffret ouvry,
« Et tout le ſecret deſcouvry.
« Deſſus une chaiſne m'eſpluchoie,
« Et de haut en bas regardoie,
« Si que je vi tout le covine,
« Comment Aglaros la meſchine
« Ouvri le coffre pour ſavoir
« Ce qu'il pooit dedens avoir ;
« Et le vi tout certeinnement
« Mieus qu'elle, ou auſſi proprement.
« Et vi qu'il ot piez de ſerpent
« Dont par le coffre aloit rampant.
« Auſſi vi-je ſa double fourme,

(1) « Virginibuſque tribus gemino de Cecrope natis. »
(*Metam.*, II, vers 555.)

« Qu'Aglaros, deffus une fourme,
« Le coffre ouvry & defferma :
« Ne fay fe depuis le ferma.
« En l'eure de là m'en volay
« Et devers Pallas m'en alay,
« Pour garguillier & reveler
« De mot-à-mot, fans rien celer,
« Par qui le coffre eftoit ouvert
« Et tout le fecret defcouvert.
« J'en cuiday avoir tel falaire
« Qu'elle me déuft grant bien faire ;
« Ne fay qui ce me pourchaffa,
« Mais tout en l'eure m'enchaffa,
« Et me bani fans rappeler ;
« Ne puis n'ofay vers elle aler.
« Mais la chofe qui plus m'eft dure
« En cefte dolente aventure,
« C'eft ce qu'elle a mis la Suette (1),
« Qui n'eft belle, gente ne nette,
« Ains eft orde, vils & becue,
« Et fa face eft toute quocue, (2)
« En lieu de moy ; & tout gouverne,
« En l'oftel & en la taverne,
« L'orde efraillie, l'orde garce :
« Pléuft à Dieu qu'elle fuft arfe !
« Elle ne vole que par nuit,
« Chafcuns la het, chafcuns la fuit ;
« Il n'eft oifiaus qui bien li vueille
« Et qui ne s'en pleingne & s'en dueille ;
« Et fi coucha avec fon pere.

(1) La chouette.
(2) Couverte, chaperonnée. Même racine que *cucculus*, coule, cuculle.

« Et maintenant Pallas s'en pere. (1)
« J'en ay tel dueil & tel envie
« Que certes j'en perdray la vie.
« Or pues-tu bien apercevoir
« Ce qu'il m'avint pour dire voir.
« Si que, Corbiaus, je te confeil
« Que tu ufes de mon confeil,
« Et te fouvieigne que l'on dit :
« Tant grate chievre que mal git. »

Li Corbiaus dit que non fera,
Et que jamais ne ceffera,
Tant qu'à Phebus ait recité
De Coronis la verité.
Il fiert de l'elle & fi s'en vole.
N'a pas efté à bonne efcole;
Car il avient fouvent contraire
De parler, quant on fe doit taire.
Si qu'il en ara telle paie
Comme raifon aus gengleurs paie,
Au moins à ceus qui ont à faire
A gens qui font de bon affaire.

De fes elles l'air accolant,
Sen va li Corbiaus en volant,
Sans voie & fans chemin ferré;

---

(1) S'en accompagne, ou s'en pare. Voici les beaux vers d'Ovide qui les fait dire à la Corneille (vers 590) :

" Diro facta volucris
" Crimine Nyctimene, noftro fucceffit honori.
" An, quae per totum res eft notiffima Lesbon,
" Non audita tibi, patrium temeraffe cubile
" Nyctimenen? avis illa quidem : fed, confcia culpae,
" Confpectum lucemque fugit, tenebrifque pudorem
" Celat & a cunctis expellitur aethere toto. „

Tant a cerchié, tant a erré
Qu'il est venus droit en Tessale.
Phebus estoit en une sale
D'or, d'argent & de pierrerie
Bien & richement entaillie.
Du son qui de sa harpe issoit
Moult doucement retentissoit
La sale & tous li lieus d'entour;
N'il n'y avoit chambre ne tour
Dont on ne le péust oïr.
Li blans Corbiaus à resjoïr
Se prist moult fort, quant il l'entent :
Grant chiere & grant salaire attent;
Mais il faurra à son entente.
Il ressemble au cisne qui chante
Et resjoïst contre sa mort,
Car cils est trop fols qui s'amort
A dire chose qui desplaise
A son seigneur, quant il est aise.
Et vraiement trop parler nuit.
N'onques, ne de soir ne de nuit,
Ne fu janglerie en saison.
Quant li Corbiaus vit la maison
De Phebus, l'air fent & depart,
Et tost s'en vole celle part.
Phebus le vit, si li commande
Que raison li die & li rende
Dont il vient, car moult longuement
A pris hors son esbatement.
Li Corbiaus en l'eure li conte
L'outrage, le lait & la honte
De Coronis & l'avanture;
Encore lui dist-il : « Biau sire,

“ Par tous les fairemens qu’on fait,
“ Je les vi en prefent mesfait ;
“ A vous le di j’y fui tenus,
“ Et pour ce fui-je cy venus. ”

Quant Phebus oÿ la nouvelle
Du Corbel, qui dift que la belle
Qu’il aime de fin cuer entier
Le laift pour un autre acointier,
De fon chief chéy fa coronne,
Et fa harpe qui fouef fonne
De fes mains chéy à fes piez.
S’il fuft ferus de .II. efpiez
Parmy le corps, il ne fuft mie
Plus dolens qu’il eft pour s’amie,
De ce qu’on li a raporté
Que vers li a fait fauffeté.
Mais, ce n’eft pas neceffité
Que quanqu’on dit foit verité ;
N’en ce qu’on dit n’a pas le quart
De verité, fe Dieus me gart.
Phebus trop forment fe tourmente,
Trop fe complaint, trop fe demente,
Trop a de mal & de dolour ;
En fa rage & en fa furour,
D’aventure la belle vit.
Or orrez comme il fe chevit :
L’arc prift, la flefche mift en coche,
Et fi roidement la defcoche
Qu’à Coronis l’a traite ou pis,
Pour ce qu’elle fu acoupis.
Coronis chiet toute eftendue,
Li cuers li fault & la véue

Li trouble en chief & de la plaie,
Li ſans juſqu'à la terre raie.
En morant diſt : « Laſſe dolente!
« Bien voy que la mort m'eſt preſente ;
« Et ſi n'ay pas mort deſſervi,
« S'en vo gré ne vous ay ſervi.
« Amis, mais vous vous haſtez trop,
« Car .II. en tuez à .I. cop.
« Au moins entendez ma complainte :
« Je ſuis de vous groſſe & enſeinte,
« Et li enfes n'a rien meſfait,
« Dous amis, que vous m'avez fait. »
Après ce mot, l'ame rendi.
Quant Phebus la belle entendi
Et qu'il vit qu'elle eſt toute morte,
Trop mortelment ſe deſconforte ;
Trop fu courciés, trop fu dolens,
Il maudiſt tous oiſiaus volans,
Eſpecialment le Corbel
Qui deſſus tous avoit corps bel.
Il maudiſt l'arc & la ſaiette,
Et la main dont il l'avoit traitte. (1)
Le corps fiſt aromatiſer
D'oingnement qu'on doit moult priſier,
Fait par maniere ſi ſoutive
Qu'elle ſemble encor toute vive.
Ou temple Venus la déeſſe
Fu là miſe, à moult grant richeſce,
Mais il la fiſt ouvrir & fendre

(1) « Odit avem per quam crimen cauſamque dolendi
« Scire coactus erat ; necnon arcumque, manumque
« Odit, cumque manu temeraria, tela, ſagittas. »
(Vers 614.)

Avant toute euvre, & l'enfant prendre,
Qui fu puis de moult grant renon :
Esculapius ot à non,
Et si sceust plus de surgerie
Que nul homme qui fust en vie.
Car il faisoit les mors revivre,
Si com je le truis en mon livre.

Li Corbiaus attendoit merite
De la nouvelle qu'il a dite;
Moult le desire, moult li tarde.
Phebus le vit & le regarde
Et dit : « En signe de memoire,
« Sera ta blanche plume noire,
« Et tuit li corbel qui l'ont blanche
« L'aront plus noire que n'est anche,
« A tousjours perpetuelment;
« Ne sera jamais autrement,
« Pour ta mauvaise janglerie
« Qui m'a tolu ma druerie
« De la plus belle de ce monde.
« Et puet estre qu'elle estoit monde
« De ce fait, & que menti m'as.
« Dont dolens suis tristes & mas.
« Jamais ne feras que jangler;
« Maus aigles te puist estrangler!
« Va-t'en! de ma court es banis,
« Se plus y viens, tu es honnis. »
Ainsi fu li Corbiaus paiez :
Si s'envola tous esmaiez,
Et devint lerres; c'est la somme.
Et si, le scevent bien maint homme,
Qu'en tous les leus où il repaire,

Il ne fait que jangler & braire.
« Sire, m'avez-vous entendu? (1)
« Vous ay-je bien raiſon rendu
« Du Corbel & de la Corneille?
« Se Dieus me gart, trop me merveille
« Comment vous créez telles bourdes.
« Avoir devez oreilles ſourdes,
« Envers tous ceus qui vous apportent
« Telles paroles & enortent;
« Et c'eſt pechié contre nobleſce,
« De croire choſe qui tant bleſce
« Qu'on en pert l'onnour & la vie,
« Et l'amour de ſa douce amie.
« Se vous les voulez croire ainſi,
« Vo dame ocirez de ſouſſy,
« Et puis vous en repentirez,
« Et .c. foiz encor maudirez
« La journée & ceus qui le dirent,
« Et les oreilles qui l'oïrent,
« Le lieu le damage & la perte;
« Qu'evident ſera & apperte,
« Si com Phebus. Mais c'eſt à tart;
« Si que, pour Dieu, aiés regart
« A Phebus qui ſe repenti
« De Coronis qui li menti;
« Car ſa foy l'y avoit plevie
« Qu'autre n'ameroit en ſa vie.
« Pluſt à Dieu que ceuls qui ce font,
« Et qui amour ainſi deffont
« Par faus & par mauvais rappors,
« Deveniſſent ſauvages pors;

(1) Ici l'Image reprend ſes exhortations.

« Ou qu'il fuſſent muez en arbre,
« Ou en noire pierre de marbre :
« Si changeroient blanc en noir,
« Ainſi com cils qui du manoir
« Phebus fu bannis ſans rappel,
« Sur perdre la teſte ou la pel. (1)

« Sire, tant vous ay ſermonné,
« Que veez bien que raiſon hé;
« Si dois eſtre depriſonnée,
« Et en m'onneur reſtituée,
« Et raſſiſe auſſi haultement
« Com je ſouloie; ou autrement,
« Par devant Venus en appelle :
« Là debateray la querelle
« Vo dame, & vous feray demande, (2)
« Car elle n'a qui la deffende. »

A ce mot, la gaite corna, (3)
Et li vachiers, qui de corne a
Son cor qui ſonne hault & bruit,
Si m'eſveillerent de leur bruit.
Et quant je fui bien eſveilliés,
Si fui moult fort eſmerveilliés,
Et s'os le ſanc tout eſméu
De ce que j'avoie véu;
Qu'onques mais, n'en paroy, n'en page,
N'avoie oÿ parler image.

---

(1) A peine de perdre....

(2) Je ſoutiendrai la cauſe de votre dame, & ſerai demandereſſe.

(3) La gaite, ou ſentinelle, corna le retour du jour, ainſi que le bouvier menant ſes bêtes à la pâture.

Que di-je ? elle ne parla mie,
Car Morphéus, par grant maiſtrie,
Priſt de l'image la figure,
Et à mon lit, de nuit obſcure
Où je ſongeoie moult forment,
Vint & me diſt, en mon dormant,
La requeſte & la complainte
De l'image qui eſtoit painte.
Qui ne ſcet qui eſt Morphéus,
Dont longuement me ſuis téus,
Liſe *L'amoureuſe fonteine*, (1)
Si le ſara à po de peine.

Ainſi penſoie & repenſoie :
Et, en la penſée où j'eſtoie,
Je penſay que j'avoie tort,
Et que cils fait mal & ſe tort
Qui met créature en priſon
Où il n'a nulle meſpriſon.
Si m'eſveillay & m'aſſeuray,
Et puis mes coffres deſſermay
Où l'image eſtoit enfermée
Qui Toute-belle eſtoit nommée.
Je di : « Ma belle, eſtes-vous ci ?
« Je vous requier & pri merci,
« De ce qu'empriſonné vous ay. »
Moult courtoiſement la levay,
Et la remis de ma main deſtre
En lieu où elle ſoloit eſtre,
Et auſſi honorablement.

---

(1) Le Livre de Morpheus ou de la Fontaine amoureuſe.

Et puis je penſay longuement,
Et avoie moult grant merveille
Du Corbel & de la Corneille
Que Phebus & Pallas haïrent,
Pour ce que verité leur dirent.
Et quant leur parler recorday,
De Morphéus bien m'accorday,
Que cils eſt fols qui fait meſſage
Dont on a courrous ou damage,
Eſpeciaument en amours.
Car nuls n'eſt ſi parfais en mours,
S'il eſt poins d'amoureuſe lance,
Qu'il n'ait courrous ou deſplaiſance,
S'en li rapporte de ſa dame
Choſe qui puiſt tourner à blaſme.
Si ne vous devez merveillier,
Se penſer, muſer & veillier,
Plourer, ſouſpirer & gemir
Me convenoit, & pou dormir,
Quant on me rapportoit nouvelle
Qu'avoie perdu Toute-belle.
Par icellui Dieu qui me fiſt,
Cuer avoie ſi deſconfiſt,
Et ſi fort ſe deſconfortoit,
Qu'à pou qu'en .II. pars ne partoit.
Lors maudi Amours & Fortune
Qui ſi mortelment me fortune,
Et ſi m'avoit promis en don
Plus de cent fois, en .I. randon,
Que jamais ne m'oblieroit
Toute-belle, & ne changeroit.
Mais pas ne m'a tenu convent,
Car ſa convenance eſt tout vent;

S'il eſt voirs ce qu'on m'en a dit.
Autrement ne di-je en mon dit.

Et toutevoie, doit Confort
Querir cils qui a deſconfort.
Si que, pour moy deſanuier,
Pris un livret à manier
Qu'on appelle Fulgencius, (1)
Si trouvay Titus-Lyvius
Qui de Fortune deſcriſoit
L'image, & ainſi diſoit :

Jadis les matrones de Romme
De leurs teſtes, ſans conſeil d'omme,
Un temple à Romme edifierent,
Et en l'onneur le dedierent
De la déeſſe de fortune.
Son image au gré de chaſcune
Firent en fourme & en ſemblance
De femme, pour ſon inconſtance :
Car c'eſt choſe aſſez veritable,
Que trop eſt femme variable.
L'image que ci vous devis
Fu belle de corps & de vis :
Deux petis cercles à ſa deſtre
Avoit, & .II. à ſa ſeneſtre;
Et un grant qui environnoit
Les .IIII. petis & tenoit.

---

(1) *Fulgentii Fabii Planciadis Mithologiarum libri III, ad Catum præsbyterum.* Mais il n'y a rien de pareil dans les Mythologies de Fulgence, & je n'ai pas découvert où Machaut avoit trouvé ce qu'il va mettre ſur le compte de Fulgence & de Tite-Live.

En premier cercle avoit efcript, (1)
D'or fin en latin, ceft efcript :

FORTUNE.

« J'afflue & me depars fans bonne (2),
« Tels eft li geus où je me donne. »

En fecont cercle efcript eftoit
Un mot qui grant glofe portoit :

Chierie fuis, tant com je dure,
Et à la mort, amere & dure. (3)

Au tiers cercle avoit .I. notable
Qu'en ne doit pas tenir à fable :

La penfée avugle & enorte
Que d'amer fon dieu fe deporte, (4)
Et c'eft tout que dois Dieu amer,
Qui forma ciel & terre & mer.

En quart cercle un efcript avoit
Dont chafcuns garder fe devoit :

Je chante & m'esbat faulfement,
Ma chanfon deçoit, fauffe & ment. (5)

---

(1) Les manufcrits reproduifent l'image ici décrite de la déeffe Fortune. Autour du grand cercle on lit : *Affluo, difcedo, talis ludus cui me do.*

(2) Sans bornes.

(3) *Vivens fum cara; dum mors accedit amara.*

(4) C'eft-à-dire : J'aveugle la penfée & je l'exhorte à ceffer d'aimer fon dieu. *Excæco mentem, ne diligat omnipotentem.*

(5) *Ludo, compfallo, déludens carmine fallo.*

Le quint cercle qui environne
L'image, abat ceptre & coronne,
Et met tout à deſtruccion.
Cy a dure concluſion,
Voire à ceus qui ne la deſpriſent,
Ainſois l'aiment, ſievent & priſent.
Et veſcy la droite eſcripture
Que Tytus Livius figure :

Penſe & regarde qui je ſui,
Quant tu le ſaras hé-m' & fui. (1)

Ainſi vi l'image deſcripte
De Fortune, qui trop deſpite
Het, honniſt, deſtruit & deçoit
Tous ceus qu'en ſa garde reçoit.
Si que longuement y penſay :
Et tout ceuls en mon cuer tenſay
Qui m'orent d'amer eſméu
La belle qui m'a decéu ;
Si que ma joie en ſera morte,
S'il eſt voirs ce qu'on m'en raporte.

Et, par ma foy, j'en ſuis en doubte.
S'appliquay ma penſée toute
A comparer ma dame chiere
A Fortune & à ſa maniere,
Et la comparay, par tel guiſe,
Com je ci-après le deviſe.

---

(1) Quand tu le ſauras, hais-moi & fuis. *Quid ſui dicerne, cum ſcieris me fuge, ſperne.*

La responſe au premier cercle.

Quant je amay premierement
Ma dame à qui ſuis ligement,
Si doucement me ſot atraire
Qu'onques puis ne m'en po retraire.
Mais je ne ſay par quel attrait
Son cuer de moy ſi toſt retrait,
Qu'en attraiant ſe retraioit,
Quant parmi le cuer me traioit
Son dous regart qui trop m'eſpriſt.
Quant onques de s'amour m'eſpriſt.
Si qu'à Fortune comparer
La puis proprement, & parer
Son cuer, ſon corps & ſes atours,
Aus jeus de Fortune & ſes tours.
S'il eſt voirs ce qu'on m'en a dit;
Aultrement, ne di-je en mon dit. (1)

(*Reſponſe au ſecont cercle.*)(2)

Helas! je l'avoie ſi chier!
Et tant l'amoie ſans trichier,
Qu'en verité je ne ſavoie
Se je la looie ou véoie.
C'eſtoit mon cuer, c'eſtoit m'amour,
C'eſtoit mon amoureuſe amour.
C'eſtoit mon deſir, ma plaiſance,
Ma joie & toute m'eſperance.
Aimy! aimy! aimy! aimy!
Or eſt s'amour morte pour my,
Et ſa grace eſt eſvanuie,
Et ſa doulceur en fiel changie,

---

(1) Autrement je ne dis rien de pareil.

(2) Les réponſes au ſecond cercle & au troiſième ſont omiſes dans le mſc. 1584. Tout cela eſt d'un goût déteſtable. *Quandoque dormitat....*

Qui m'a efté nourrice & mere.
Or m'eft com mort fure & amere.
S'il eft voirs ce qu'on m'en a dit,
Autrement, ne di-je en mon dit.

(*Refponfe au tiers cercle.*)

Chieri fi amoureufement
L'ay, & fervi fi humblement,
Qu'en li ma droite entencion
Et mon imaginacion,
Mon cuer, mon plaifir, ma penfée,
Eftoit en li fans defevrée.
Car fa grant biauté m'excitoit,
Et fa douceur m'amoneftoit
D'entroublier mon créatour,
Pour fon gent corps à cointe atour.
N'au monde n'avoit créature
Fors lui de quoy j'éuffe cure;
Quant en amours or m'a traÿ,
Et, fans nulle caufe, haÿ !
S'il eft voirs ce qu'on m'en a dit,
Autrement, ne di-je en mon dit.

(*Refponfe au quart cercle.*)

Plus douce que vois de feraine,
De toute melodie plaine
Eft fa vois; car quant elle chante
Mon cuer endort, mon corps enchante,
Ainfi com Fortune enchantoit
Ses fubgiez quant elle chantoit,
Et les decevoit au fauffet,
Pour ce que malvaife & fauffe eft.
Ce tour m'a fait ma dame gente,
Qui reffemble le vent qui vente
Qui legierement va & vient,
Et fi ne fcet-on qu'il devient.

Ainsi sa grace donne & tolt,
Et legierement la retolt;
S'il est voirs ce qu'on m'en a dit,
Autrement, ne di-je en mon dit.

(Response au quint cercle.)

Quant, premiers, ma dame acointay,
Et véu son atour cointe ay,
Ne regarday commencement
Ne fin; dont je fis folement :
Car on dit que sagement ouevre
Cils qui voit la fin de son ouevre.
Si que folement m'esgarday,
Dont certains suis qu'encor aray
Assez de meschief & d'angoisse.
Fortune veult qu'on la congnoisse,
Et s'on la congnoist qu'on la fuie
Plus que li chas ne fait la pluie.
Las & j'ay ma dame sievi
Que je déusse avoir fui;
Dont je me tieng pour decéu,
Que je ne l'ay mieus congnéu.
S'il est voirs ce qu'on m'en a dit
Autrement, ne di-je en mon dit.

Or est ma dame comparée
A Fortune la forsenée,
Car bien pevent aler ensemble;
Pour ce qu'à Fortune ressemble,
En cas de variableté
Où il n'a point d'estableté.
Car vraiement elle se mue
Si com fait espreviers en mue.
Mais elle mue son courage
Et li espreviers son plumage,
Et si scet bien aler au change,
Car souvent varie & se change.

S'il eſt voirs ce qu'on m'en a dit;
Autrement, ne di-je en mon dit.

Et ſur ce vous diray un conte
Que j'oÿ conter à un conte
Qui m'eſt ſires & grans amis,
Et qui toute s'entente a mis
En l'esbatement des faucons;
Pour ce que il ſcet plus que homs,
Et trop plus qu'autre s'i deduit.
Là ſont preſque tuit ſi deduit. (1)
Quant ſes faucons s'en va au change,
Il le reclame & le laidange;
Il crie, il huche, il huie, il brait,
Tant que li faucons oit ſon brait.
Auſſi font tuit ſi fauconnier
Qui ſont du déduit parſonnier;
Et quant li faucons les entent,
Aucune fois gaires n'atent,
S'il eſt de tres-bonne nature,
Qu'il ne reviengne à ſa droiture.
Si ſe radreſſe & ſe r'avoie,
Et ſe met à la droite voie.
Lors le traitte amiablement
Li Contes, & tres-doucement
Il le conjoït, l'aplanie,
Et li fait chiere ſi tres-lie
Que li faucons bien apperçoit
Que ſon ſervice en gré reçoit,
Et qu'il a bien fait ſa beſongne.
Lors faut que li Contes li dongne

(1) On doit croire qu'il entend ici parler de Gaſton Phebus.

Le cuer de l'oiſel, c'eſt la chaſſe;
C'eſt ce pour quoy il vole & chaſſe.
Einſi le paiſt, einſi le livre
Dou cuer de l'oiſel ſeur le luire.
Et quant, pour crier ne pour braire, (1)
Ne pour choſe qu'on puiſſe faire,
Li faucons ne laiſſe l'empriſe
Dou change qu'il a entrepriſe, (2)
Se ſa proie prent en volant,
Li gentils quens, à cuer dolent,
Le traite felonneſſement,
Et ſi, parle à li rudement.
Et quant il prent aucun oiſel,
Dedens un molin à choiſel, (3)
Ou en la riviere le gette,
Par quoy li faucons ait diſette :
Ne de l'oiſel cuer ne coraille
N'autre paſture ne lui baille.
C'eſt la vengence qu'il en prent,
Quant il change & ne ſe reprent.

Si que, ſe ma dame de pris
A vers moy un petit meſpris,
Je li doy monſtrer ma clamour
Piteuſement & en cremour,
Com cils qui ſon courrous reſſongne;
Et li prier que ne m'eſlongne.

---

(1) Mais quand le faucon n'obéit pas à celui qui l'a lancé....

(2) C'eſt-à-dire, quand le faucon, au lieu de ſuivre l'oiſeau vers lequel on l'a lancé, s'attache à une autre proie. Variante :

Tant qu'il ait conſéu ſa priſe....

(3) A choiſel, c'eſt-à-dire à écluſe. (Ducange, au mot *Molendinum*.)

Et s'elle ſe vuet corrigier,
Pardonner li doy de legier;
Et le faire amiablement,
Doucement & courtoiſement.
Et s' à raiſon ne ſe vuet mettre,
Ains ſe vuet de m'amour demettre,
Je l'en doy laiſſier convenir,
Puis qu'à raiſon ne vuet venir;
Et, ſans plus plaindre ne crier,
L'en doy hautement mercier,
Et li dire à chiere levée :
« Puis qu'il vous plaiſt, forment m'agrée. »
Car s'amour riens ne me vaudroit,
Puis qu'en li loiauté faudroit.

Toutevoie finablement
Je m'aviſay que nullement
En ce point vivre ne povoie;
Que touſdis merencolioie,
Et s'eſtoit mes cuers en triſtece,
Qui eſt choſe qui trop fort blece.
Si qu'une lettre li eſcry,
Et courtoiſement li deſcry
Non pas tout ce qu'on me diſoit,
Mais ſeulement qu'elle liſoit
A pluſeurs gens mes eſcriptures,
Qui m'eſtoient nouvelles dures;
Si que pluſeurs gens s'en moquoient
Qui les ooient ou liſoient.
La lettre verrez ſans attendre,
Se vous voulez au lire entendre.

XLII. — *Ma tres-chiere & ſeule dame, je ſuis moult deſi-*

rans de ſavoir de voſtre bon eſtat. Si, vous ſupply, tant humblement comme je puis, que vous le me vueilliez faire ſavoir le plus ſouvent que vous pourrez; car Dieu ſcet que c'eſt une des plus grans joies que je puiſſe avoir que de oïr de vos bonnes nouvelles. Et ſe du mien il vous plaiſt ſavoir, j'eſtoie en bonne ſanté de corps & en tres-bon point, quant ces lettres furent eſcriptes. Ma tres-chiere & ſeule dame, ſe je vous eſcri ce qu'on m'a dit, je vous pri qu'il ne vous deſplaiſe. Vueillez ſavoir que uns riches homs, qui eſt tres-bien mes ſires & mes amis, m'a dit pour certain que vous monſtrez à chaſcun ce que je vous envoie, dont il ſemble à pluſeurs que ce ſoit une moquerie. Si en faites votre volenté : mais j'ay bien aucune fois eſté en tel lieu, comment que je vaille pou, que on ne faiſoit mie ainſi, & que cils qui ſavoit mieus celer ou celle, c'eſtoit li plus dignes de guerredon. Si, ne vous penſe plus à eſcrire choſe que vous ne puiſſiez monſtrer à chaſcun. Car il ſemble que ce ſoit pour vous couvrir, douce amie, & faites ſemblant d'un autre amer. (1) *Et certes je ne fis riens en voſtre livre puis Paſques, & pour ceſte cauſe; ne ne penſe à faire, puiſque matiere me faut. Mais on ne doit pas tout croire ce qu'on oit. Je vous envoie ce que j'ay fait depuis de voſtre livre, ſi le povez monſtrer à qui il vous plaiſt; car, par ma foy, je mettoie grant peine au faire. Et comment que vous teniez que ce ſoit moquerie, par m'ame, il n'a mie* .III. *perſonnes au monde pour qui je l'entrepreniſſe à faire; comment que ce ſeroit legiere choſe à un autre. Mais, ſe Doulce plaiſance & Fine amour n'eſtoient, ce me ſeroit moult dure choſe au faire. Ma tres-chiere & ſeule dame, li Sains Eſperis vous ait en ſa ſainte garde, qui vous doint honneur & joie de quanque voſtre cuer aime. Eſcript le* XVIe *jour de juing.*

Voſtre tres-loial amy.

---

(1) Pour donner le change à d'autres ſoupçons.

Quant ma dame ma lettre oÿ,
Tout en l'eure qu'elle entroÿ
Les paroles & le rapport
Qu'on avoit conté de ſon port,
Ma lettre li chéi des mains,
N'onques, par ſemblant, corps humains
Ne ſenti ſi dure dolour;
Car tantoſt ſa fine coulour
Blanche & vermeille fu deſtainte,
Et en coulour de morte tainte :
Sus un lit chéoir ſe laiſſa,
Son chief & ſon vis abaiſſa.
Là plouroit moult piteuſement,
Et ſouſpiroit parfondement,
Et en ſa dolente penſée
Fiſt ceſte chancon baladée :

Cent mille fois esbahie,
Plus dolente & courrecie
Suis que nulle voirement,
Quant de cellui proprement
Je ſuis de tous poins guerpie
Qui & ſa dame & s'amie
Me clamoit ſi doucement.

Car à mon gré mieus eſlire,
Qui plus me déuſt ſouffire,
Ne pourroie nul choiſir
De li; car joie ſans ire
Seroit à moy, à voir dire,
S'aſſez véoir & oïr
Pooie en ma compaignie
Son gent corps qui eſlongnie
M'a, & ſi ſoudainement,
Sans ce que aucunement
Ait en moy congnut folie,

Dont avoir déuſt envie
De moy laiſſier tellement.
Cent mille fois esbahie,
Plus dolente & courrecie
Suis que nulle voirement.

Helas! or voy, tire à tire,
Meſchief, langour & martire
De tous lieus à moy venir;
Mon povre cuer fondre & frire,
Dont la mort me ſera mire;
A ce ne puis-je faillir.
Ma léeſſe eſt amortie,
Et ma vertu affoiblie,
Eſt ſi dolereuſement,
Que ſans faire ceſſement,
Tourmentée & apalie
Maudi mes jours & ma vie,
Sans avoir confortement.
Cent mille fois esbahie,
Plus dolente & courrecie
Suis que nulle voirement.

Helas! la douce debonnaire,
Le tiers ver ne pot onques faire, (1)
Tant eſtoit laſſe & adolée,
Triſte dolente & eſplourée.
Mais les .II. vers qu'avez oÿ
Dedens ceſte lettre encloÿ.

XLIII. — *Mon tres-dous cuer, mon tres-chier & dous amy, j'ay receu voz lettres dont j'eus moult grant joie. Car après vous véoir, c'eſt la choſe du monde que je déſiroie le plus. Car, en verité, il m'eſtoit avis qu'il avoit* .III. *ans que je n'avoie oÿ*

(1) C'eſt-à-dire le troiſième couplet.

nouvelles de vous; & en ay eſté à tel meſchief que je ne cuidoie avoir autant de mal pour homme. Et ſe je vous ay eſcrit un pou rudement & mal ſaigement, par m'ame, je ne l'ay peu amender, car j'eſtoie ſi troublée & avoie le cuer ſi marry & ſi courroucié que à peine péuſſe-je dire choſe ne faire qui péuſt plaire à perſonne; ne il n'eſtoit riens qui ne me deſpléuſt, pour ce que je ne ſavoie nouvelles de vous. Et auſſi, vous m'aviez promis que vous me venriez veoir ſi toſt que vous porriez chevauchier; & vous avez eſté en bonne ſanté, & ſi, ont eſté les chemins plus ſeurs qu'ils ne ſouloient puis Paſques, qu'il n'avoient eſté depuis .III. ans; & ſi ne m'eſtes point venu veoir. Par le Dieu qui me fiſt, je n'éuſſe mie einſi fait ſe j'éuſſe eſté en voſtre eſtat. Et einſi me promiſtes-vous, il a .I. an tout droit en ce mois, quant j'eſtoie au Biau chaſtel, que jamais ne m'eſcroiriez que je ne fuſſe voſtre bonne & léal amie, ne diriez choſe dont je me déuſſe courrecier. Et vous avez fait le contraire, ſi come il appert par les lettres que vous m'envoiaſtes derreinnement, leſquelles je vous r'envoie, pour veoir s'il y a choſe dont je me déuſſe courrecier. Car, par le Dieu qui me fiſt, ne par treſtous les ſeremens que hons puet jurer, il n'a aujourduy home vivant au monde à qui j'aie donné ne promis m'amour que à vous; & pour ce ſuis-je courroucie quant vous créez le contraire. Et pour ces .II. cauſes que j'ay devant dites, vous eſcri-je que vous eſtiez variables & que vous ne teniez pas bien verité. Et, par Dieu, combien que je le vous aie eſcript, me garderoie-je bien de le dire en lieu où il vous tournaſt à villenie. Mon dous cuer & ma tres-douce amour, je vous pri ſi acertes come je puis, pour garder le bien & la pais de vous & de moy, que toute ire & tous courrous, & tous eſcris & toutes paroles qui ont eſté dites & eſcriptes entre vous & moy, dont nos cuers peulent eſtre & ont eſté correciez, ſoient toutes miſes en oubli, & que jamais il n'en ſouveingne ne à vous ne à moy; & que nous nous puiſſions doucement & loiaument amer & demener bonne vie,

quant il plaira à Dieu que nous nous puissiens veoir. En laquelle chose je pense à mettre tele diligence & bonne ordenance qui bien vous plaira. Mon dous cuer, vous dites que uns bien grans sires & pluseurs autres vous ont moqué par esbatement de moy & de tel que vous ne congnoissiez. Et, par Dieu, je ne fis onques chose que nuls péust savoir l'amour que j'avoie à vous, & se j'en ay dit ou fait chose qui ne soit bonne à faire, vueilliez le moy mander & y mettre tele ordenance come bon vous semblera; & je vous promet loiaument que je la tenray. Mais, pour Dieu, ma tres-doulce chiere amour, pour chose qu'on vous die ne vueilliez penser ne croire que je ne vous soie bonne & loial amie, tant come je vivray. Que, par le Dieu qui me fist, de la journée que je vous dis que se je povoie prenre mon cuer dedens mon corps & le vous mettre en vostre main, je le vous bailleroie afin que vous en fussiez plus seur, je le vous donnay & le mis en vous si parfaittement que je pourroie aussitost avoir & esrachier tous les dens de vostre bouche sans vous malfaire, & sans ce que vous en scéussiez riens, come je pourroie y avoir ne oster mon cuer de vous que je vous ay donné. Et aussi, par Dieu, ne vueil-je mie; car il me plaist mieus qu'il soit en vous que en nul home qui soit vivant au monde. Si, en povez ou devez estre tous asséur. Mon dous cuer, je vous pri que vous me vueilliez escrire de vostre estat & le plus souvent que vous pourrez, & s'il puet estre bonnement que je vous voie. Car, en verité, se Dieu m'avoit donné .1. seul souhait en ce monde, je ne souhaideroie riens fors vous veoir. Car c'estoit tout mon desir & toute ma pensée, ne je ne cuide avoir parfaitte joie, jusques à l'eure. Mon dous cuer, vueilliez savoir que je n'ay point véu le vallet que vous m'avez escript que vous m'envoiastes, eu mois de may, ne n'en ay oÿ nulles nouvelles. A Dieu, ma tres-chiere amour qui vous doint paix, santé, bonneur & joie de quanque vostre cuer aime. Mon chier amy je vous envoie ce virelay qui est fait de mon sentement, & vous pri que vous me vueilliez envoier des vostres.

Car je sçay bien que vous en avez fait depuis que je n'oÿ nouvelles de vous. Et j'ay veu une balade en laquelle il a En lieu de bleu dame vous veſtez vert, *& ſi ne ſcay pour qui vous la féiſtes; ſe ce fu pour moy, vous avez tort. Car, foy que je doy à vous que j'aime de tout mon cuer, onques puis que vous méiſtes & envelopaſtes mon cuer en fin azur, & l'enfermaſtes eu treſor dont vous avez la clef, il ne fu changiez ne ne ſera toute ma vie. Car ſe je le voloie bien, ne le pourroie-je faire ſans vous, car moy ne autres n'en porte la clef que vous. Si en poez einſi eſtre aſſeur, comme ſe vous le teniez en voſtre main. Mon chier amy, je vous pri que vous me vueilliez renvoier par ce meſſaige le commencement de voſtre livre, celui que vous renvoiay pieſſa. Car je n'en retins point de copie, & je l'ay trop grant fain de veoir. Et ſe les lettres ſont mal eſcriptes ſi le me pardonnez : car je ne trueve mie notaire tousjours à ma volenté.* (1) *Eſcript .x^e^. jour d'octenbre.*

Voſtre tres-loial amie.

Or avez oÿ le reſcript
Que Toute-belle me reſcript,
Les pleurs, les lamentacions,
Et les humbles affliccions,
Les ſeremens, les griés penſées
Qui ſont en ſon cuer amaſſées.
Et, certes, qui bien conſidere,
Honte ſeroit & grant miſere
Qu'une bonne dame juraſt
Si forment & ſe parjuraſt;
Ne le contraire ne croiroie

(1) C'eſt-à-dire qu'elle n'a pas trouvé un auſſi bon copiſte ou notaire qu'elle eût voulu. Nouveau témoignage de l'uſage de dicter ſes lettres, ou de les faire copier par d'autres. — Nous ſommes au 10 octobre 1362.

Ne qu'en un mahommet de croie. (1)
Si ne demoura pas quinzeinne
Qu'en un lundi, à bon eſtreinne,
Un mien amy qui eſtoit preſtres,
Et en l'art de logique maiſtres,
Vint à moy & me ſalua,
Et moult ſagement m'argua;
En diſant que trop meſprenoie,
Qu'ainſi legierement créoie,
Eſpecialement vers ma dame :
Et me jura ſon corps & s'ame
Que dit toute s'entencion
Li avoit en confeſſion;
Mais bien vouloit & li plaiſoit (2)
Dou dire à moy, & li loiſoit.
Lors me diſt qu'onques ne fauſſa
Vers moy, ne fauſſer ne penſa,
En fait n'en deſir n'en penſée,
Ne que jà de moy deſſevrée
Ne ſera s'amour ne ſa grace,
Pour choſe qu'elle die ne face.
Et que, pour Dieu, que plus ne vueille
Souffrir que ſi griefment dueille; (3)
Car tant pareſt deſconfortée,
Laſſe, dolente & eſplourée,
Cils me jura Saint Eſperit,
Que c'iert pechiés s'elle perit.

Quant il ot dit tout ſon plaiſir,

---

(1) Une idole (ou Mahomet) de craie.
(2) La dame vouloit & deſiroit.... & elle le lui permettoit.
(3) Et que, pour Dieu, il ne la laiſſe ſouffrir plus longtemps.

Longuement & à grant loisir,
Unes lettres me presenta,
Et dit, avec son present, a : (1)
« Sire, se la lettre est moillie
« Que tenez & que j'ay baillie,
« Je vous pry qu'il ne vous anoit,
« Car, se Jhesucrist ne renoit
« Mon ame au jour du Jugement,
« Les larmes vi piteusement
« Descendre de la fontenelle
« Du cuerinet de Toute-belle, (2)
« Quant ces lettres furent escriptes;
« Et, en plourant, furent maudites
« Les langues des faus mesdisans
« Si fort, que, passé a .x. ans,
« Ne vy chose si fort maudire :
« Si que Toute belle, à voir dire,
« De ses larmes ainsi mouilla
« Ceste lettre & la me bailla. »
Et quant il ot dit sa parole,
Je, qui ay esté à l'escole,
Lisi la lettre mot à mot,
En l'eure que baillié la m'ot.
Si, vi qu'il y avoit créance; (3)
Lors fui-je sans nulle doubtance
Que ce qu'il avoit dit tenoit
De ma dame, & qu'il en venoit,
Qui a de la douce rosée

(1) Et a dit en me les présentant.
(2) Du petit cuer.
(3) C'est-à-dire, qu'elle avertissoit d'avoir créance en celui qui lui remettroit cette lettre.

De ſon cuer ſa lettre arouſée;
C'eſt de ſes larmes proprement,
Ou ſon meſſage propre ment;
Le quel je reputay, ſanz fable,
Sage, loial & veritable,
Et croy que pas ne ſe parjure.
Lire les poez ſans injure.

XLIV. — *Mon tres-chier amy bien amé de mon cuer, je me recommande à vous, tant come le cuer de voſtre amie puet plus penſer, & comme celle qui tousjours eſt en .1. propos de ce que je vous ay promis; ne pour riens je ne m'en pourroie tenir que je ne vous eſcriſiſſe & féiſſe ſavoir mon eſtat. Et pour ce que je ne vous pourroie tant eſcrire, car ce ſeroit trop longue choſe, j'ay dit la plus grant partie de ma volenté au porteur de ces lettres, liquels eſt bien mes grans ſires & amis; & je ſcay bien que auſſi eſt-il li voſtres. Et tout ce que je ly ay dit, je ly ay dit en confeſſion, & chargié, ſeur l'ame de lui, que jamais ne ſoit dit à nulle perſonne que à vous. Et, pour Dieu, je vous ſupply qu'il ne vous vueille deſplaire ſe je ly ay dit, car, en l'ame de moy, je croy que le cuer me fuſt crevez ou ventre ſe je n'éuſſe deſcouvert mon meſchief à aucune perſonne; & je cuide qu'il eſt bien ſi voſtre amy que vous ne vous en devriez mie courroucier. Si vous pri tant humblement come je puis que vous le vueilliez croire de ce qu'il vous dira de par moy; que, jà Dieu ne me doint honeur ne joie de choſe que je lui requiere, ſe je ly ay de riens menty de ce que je ly ay dit. Mon tres-chier amy, vueilliez moy reſcrire de voſtre eſtat; ſi me ferez grant joie & grant confort. Et ne vueilliez mie perdre la clef du treſor que j'ay,* (1) *car ſe elle eſtoit perdue je ne croy mie que j'éuſſe jamais parfaitte joie. Par Dieu, il ne ſera jamais deſſermés d'autre clef*

(1) C'eſt le point qui devoit lui donner le plus d'inquiétude.

que de celle que vous avez, & il le ſera quant il vous plaira; car, en ce monde, je n'ay de riens plus grant deſir. Mon chier amy, s'il vous plaiſt, je vous pry que vous me vueilliez envoier le livre dont autres fois vous ay eſcript, ou aucunes de vos autres choſes pour moy esbatre. Car il m'eſt avis que vous vous en eſtes trop tenus. Mon tres-chier amy, je prie à Noſtre Seigneur qu'il vous doinſt honneur & joie de quanque voſtre cuer aime & qu'il vous vueille mettre & tenir en l'eſtat que vous eſtiez, quant vous partiſtes de moy. Par ma foy je y ſuis adés. Eſcript le .VIIIe. *jour de mars.*

Voſtre léal amie.

Quant j'eus ceſte lettre véu,
Et en mon cuer bien concéu
Ce que la lettre deviſoit
Et que li meſſages diſoit,
Sa parole recommenſa,
Et un petiot me tenſa,
En diſant qu'avoie meſpris
Trop fort, vers ma dame de pris.
Je demanday par quel maniere?
Et il me diſt : « La derreniere
« Balade que vous avez fait,
« Eſt la cauſe de vo mesfait;
« Car vous dites tout en appert
« Qu'elle veſt, en lieu de bleu, vert.
« Et ſachiez que ceſte balade
« Eſtraint ſon cuer & fait malade;
« Si qu'en ma preſence jura
« Que jamais vert ne portera,
« En chaperon n'en veſtéure,
« En verge, en chappel, n'en ceinture;

« Mais tous jours pers ou asur fin
« Portera jusques à la fin.

« Aussi, vous l'avez comparée
« A Fortune la forsenée,
« Et dit ce qu'il vous a pléu;
« Elle & moy l'avons bien séu.
« Mais ne lairay que je ne die
« Que vous avez fait villenie,
« D'einsi parler en grant simplesce;
« Car chascuns le tient à rudesce.
« Comment que toudis aiez dit :
« *S'il est voirs ce qu'on m'en a dit.*
« Si que sa cause vueil deffendre,
« S'un petit me voulez entendre.
« Et, pour ce, comparer vous vueil
« A Fortune : car, à mon vueil,
« Tres-bien comparer vous y puis.
« Et vescy comment je la truis. »

(*Comment li Paien figuroient l'ymage de Fortune.*)

Li Paien anciennement
La figuroient autrement
Que vous ne l'avez figuré;
Car en escript sa figure hé : (1)
Il avoient une cité
Noble & de grant auctorité,
Là estoit com déesse & dame
Fortune, en figure de fame,
Emmy une roe qui tourne,

(1) *Hé*, j'ai.

Si que rien ſon tour ne deſtourne,
N'on ne puet à li contreſter
Si, qu'on puiſt ſon tour arreſter.
Trop eſt fiere, trop eſt crueuſe,
Trop pareſt fauſſe & perilleuſe.
Deus faces avoit la déeſſe,
L'une de joie & de léeſce,
L'autre monſtroit en ſa colour
Signifiance de dolour.
La premiere reſplandiſſoit
Et de lui grant clarté iſſoit;
Et l'autre eſtoit noire & obſcure,
De nulle joie n'avoit cure.
La Déeſſe ne véoit goute;
Comment que Chatons pas ne doubte,
Ains deffent ſon fil qu'il ne croie
Que Fortune tres-bien ne voie,
Ne qu'elle ſoit borgne & avugle :
Mais elle deçoit & avugle
Les ſiens qui deſirent les tas
Des florins & les grans eſtas.
Preſque tuit danſent à ſa danſe,
Fors qu'aucuns qui ont ſouffiſance,
Et qui ne vuelent plus avoir
D'onneur, de proffit, ne d'avoir.
Car Franchiſe & Raiſon les maine;
Tels gens ſont hors de ſon domaine.

Emmy la cité dont je compte,
Avoit .v. fontaines par compte;
Et quant les gens, qui aoroient
La ditte déeſſe, vouloient
Avoir d'elle ou empetrer grace,

Venir faiſoient en la place
Sus la fontaine .v. pucelles,
Vierges, juenes, cointes & belles,
Veſtues precieuſement,
Et aceſmées richement.
Et chaſcune qui là venoit
Une fleur en ſa main tenoit.
Chaſcune chantoit à ſon tour
Une chanſon par grant douçour.
Pour adoucir la grant rigueur
De la déeſſe & ſa fureur,
Les vierges .v. ſignes avoient
Par leſquels vraiement ſavoient
Se leur priere eſtoit oÿe
De la déeſſe, & eſſaucie.

Vez-ci le ſigne & la maniere
De l'iaue, au chant de la primiere.
Quant la fontaine ſe mouvoit,
En ſon ſort la vierge trouvoit
Que ſa chanſon & ſa requeſte
Tenoit pour juſte & pour honneſte.

S'au chant de la vierge ſeconde,
La fontaine afflue & habonde,
C'eſt à dire que la Déeſſe
Promet honneur, joie & richeſce.

S'au chant de la vierge pucelle
Croiſt & s'enfle la fontenelle,
La Déeſſe eſt paceſiÿe
Apaiſantée & adoucie.

S'à la quarte qui après vient,
La fontenelle cler devient,
La vierge ne fait mie doubte
Que la Déeſſe ne l'eſcoute,
Et que faulſement ne li baille,
En lieu de pais, guerre ou bataille.

S'au dous chant de la vierge quinte
Ne demeure ne pot ne pinte
De l'iaue, ainſois s'eſvanuit
Et de tous poins ſeche & tarit,
C'eſt à dire que c'eſt Fortune
Qui, tout ainſi comme la lune,
Eſt belle & clere, toute plaine,
Et riens n'y a, dedens quinzaine.

« Si que monſtrer vous vueil au doy,
« Que trop bien comparer vous doy
« A Fortune & aus .v. fontaines,
« Qui eſtoient combles & plaines;
« Et faire comparacion
« De leur évacuacion.

« Je vous di, ſire, que, par m'ame,
« Vous avez maniere de fame.
« Trop ſouvent mue vos corages.
« Socrates, li bons & li ſages,
« N'eſtoit mie ſi fort eſtables,
« Com vo corages eſt muables,
« Et ſi, eſtes emmy la roe
« Qui n'arreſte ne qu'une aloe :
« Car riens n'y a d'eſtableté
« Ne d'arreſt ne de fermeté.

« Auffi n'a-il en vous fouvent
« Nés qu'en un cochelet au vent. (1)

« Et fi avez double vifage,
« Tout ainfi comme avoit l'image
« De Fortune, dont li uns pleure,
« Et li autres rit à toute heure.
« Ainfi riez-vous & plourez,
« Toutes les fois que vous voulez;
« Et nulle goute n'y véez,
« Quant fi legierement créez.
« Ce vous avugle & vous deçoit :
« Fols eft qui tels parlers reçoit.

« Cinc perfonnes, fi com vous dites,
« Grandes, moyennes & petites,
« Vous ont chanté de Toute-belle
« Une chanfon qui n'eft pas belle,
« Ne gracieufe à recorder :
« Pour ce ne m'y puis accorder.
« Ces cinq, à parler proprement,
« Sont les .v. vierges droitement,
« Fors tant que les unes mefdient,
« Et les autres loenges dient. »

Des .v. fontaines vous diray,
Et à vous les apliqueray;
Et vous orrez par quel maniere
Vous reffemblez à la premiere
Des fontaines qui fe mouvoit
Au chant de la vierge; qu'on voit
Que vous eftes fi fort méus

(1) Un coq en girouette.

Et de vos fens fi dechéus,
Que vous perdez vo bon memoire,
Et tout par legierement croire.

La feconde vous eft dehue,
Qui au chant de la vierge afflue.
Qu'en voftre cuer font affluées
Merencolieufes penfées,
Soufpirs, triftefces & frivoles,
Et ymaginacions foles;
Et toudis penfez contre vous.
Et fi cuidiez en vos courrous
C'une blanche brebis foit noire;
Et tout par legierement croire.

Et la tierce qui croift & s'enfle
Au chant de la vierge, en exemple
Vous met, car moult eftes enflez;
Mais vous vous eftes defenflez,
En parlant moult diverfement
De Toute-belle & rudement.
Ne fay qui ce vous a apris,
Mais mendres en fera vos pris
Et voftre honneur; c'eft chofe voire;
Et tout par legierement croire.

A la quarte qui devient clere,
Au chant de la vierge, compere
Vous & voftre cuer qui s'efclaire
Aus dis mefdifans deputaire,
Et vous les déuffiez blafmer,
Haïr, fuir & diffamer.
Comment les poez-vous oïr,
Ne leurs paroles conjoïr,
Quant il vous font d'amer recroire?
Et tout par legierement croire.

Et la .v^e^. qui s'efpart
Et s'efvanuit & depart

Au chant de la vierge, m'enſeigne
Qu'Amours, qui eſt la droite enſeigne
D'onneur, s'eſt toute eſvanuie
De vo cuer; & s'en eſt partie
Honneur devant, pais, joie après,
Et deduit qui les tient de prés.
Ainſi perdez d'amours la gloire.
Et tout par legierement croire.

« Or ay fait la comparaiſon
« De Fortune qui traïſon
« Fait à tous ceus qu'elle gouverne,
« Soit en egliſe ou en taverne,
« Soit en cité ou en palais.
« Empereres, roys, clers & lais,
« N'y a neluy que ne deçoive,
« Puis, qu'en ſa grace n'es reçoive.
« Et de vous & des .v. fontaines,
« Où, plus doucement que ſeraines,
« En chantant, Fortune appaſſoient
« Les .v. vierges, & l'aouroient
« Comme déeſſe ſouveraine,
« Pour donner repos qui eſt peine,
« Boneur qui eſt maléurté,
« Richeſces en mendicité;
« Pour ce vous pri qu'il vous agrée
« Que léal amour confermée
« Soit entre vous & Toute-belle,
« Car je vous jur loiaument qu'elle
« Vous aime d'amour vraie & pure,
« Par deſſus toute créature.
« Et ſe vers li avez meſpris
« N'en fais, n'en dis, bien ay compris
« Que de bon cuer le vous pardonne,

« Et que cuer & amour vous donne.
« Et vous li devez pardonner
« Et le cuer & amour donner. »

Quant il m'ot tres-bien laidengié,
Et ſon parler bien arrengié,
Et dit toute ſa volenté,
Je reſpondi : « Par ma ſanté,
« Mes amis eſtes & mes ſires,
« Si ſerez de ma dolour mires;
« Et Dieus vous a ci amené.
« Car ſi bien m'avez ſermonné
« Qu'en verité je ne croy mie
« Que ma dame, qui eſt m'amie,
« Daignaſt faire une laſcheté
« Ne penſer nulle fauſſeté.
« Pour ce bonnement li pardoing
« De bon cuer, & m'amour li doing
« Et met en ſon tres-dous ſervage.
« Ne jamais, jour de mon aage,
« Pour perſonne n'en partiray,
« Ains ſuis ſiens & toudis ſeray.
« Et ſe j'ay créu folement,
« Je li ſuppli tres-humblement
« Que de bon cuer le me pardoint,
« Et que cuer & amour me doint.
« Et ſeur ce, je li eſcriray
« Si doucement com je ſaray,
« Et, vous en ferez le meſſage,
« Qu'en vous me fi, comme en plus ſage,
« Et en milleur amy que j'aie,
« Et que j'aime d'amour plus vraie.
« Et ce li direz de par my,

« Que je ſuis ſon loial amy,
« Sans barat & ſans tricherie,
« Et ſans partir, n'à mort n'à vie.
« Et, pour ce qu'elle mieus vous oie,
« Li eſcriray qu'elle vous croie;
« Si que mes lettres porterez
« Quant de ci vous departirez,
« S'il vous plaiſt & je vous en pry.
« Et pour ce qu'ay fait lonc detry
« D'envoier vers elle & eſcrire,
« S'il vous plaiſt vous li povez dire
« Qu'elle m'a, long temps a, tramis
« Une lettre, ſi que j'ay mis
« En ces preſentes la reſponſe,
« Où il n'a pointure ne ronce,
« Fors que courtoiſie & douceur,
« Pais, joie, amour & toute honeur. »

XLV. — *Mon tres-dous cuer & ma tres-douce ſuer & ma tres-chiere dame, plaiſe-vous ſavoir que je deſire moult à ſavoir voſtre bon eſtat, ſeur toutes les choſes que Dieu & Nature firent onques; & du mien je ſuis en tres-bon point, la mercy Noſtre Seigneur, fors d'une ſeule choſe, c'eſt de vous véoir. Mais ce que je voy & cognoy que ce n'eſt mie par voſtre deffaute, ains eſt par ma miſere qui me fait & a fait telle plaie & ſi mortel en mon fin cuer loial & amoureus, que jamais ne ſera ſanée ſe voſtre douceur ne la cure. Mais, par m'ame, je ne le puis amender, ainſi come vous le ſarez cy après, ſe Dieus plaiſt & je puis; & oultre pooir nient. Et, mon dous cuer, il ne convient point vous excuſer pardevers moy, ſe vous ne m'eſcriſiez plus ſouvent; car, par Dieu, il me ſemble que vous en faites trop & tant que jamais ne le pourroie deſſervir. Et ſi ſcay certainement que vous faites tout en bonne intencion, ne tous li*

mondes ne me feroit entendant le contraire. Et certes, mon dous cuer, je vous mercie moult de ce que vous ne me porriez oublier jour ne heure, & les exemples que vous metez en vos douces courtoises & aimables lettres me font certain que ce que vous me mandez & escrivez est pure verité. Mais, mon tres-dous cuer & ma tres-chiere dame, il m'est avis que vous m'escrisiez plus briefment que vous n'avez acoustumé, plus obscurement & de pieur lettre : & me semble, par vostre lettre, qui m'est plaisant à l'ueil & douce au cuer & savoureuse à la bouche, que vous n'avez mie loisir de moy escrire, ou que vous le faites ressongnamment, pour doubtance d'autrui ; ou que il y a autre chose, laquelle je ne puis savoir se vous ne le me mandez. Et se il le vous plaisoit à moy mander, dont je vous pri si acertes come je puis qu'il vous plaise à le moy mander, je m'aviseroie d'envoier vers vous pour vostre honneur & pour vostre pais, & aussi pour mon bien & pour ma joie. Car par m'ame je n'aroie jamais bien, se vous cheiez en paroles ou en blasme pour moy, comment que Dieus scet qu'il n'y a nulle cause ne n'ara jà. Mon tres-dous cuer, mes secretaires a esté devers moy, & m'a dit plusieurs choses de par vous, lesquelles je ne vueil pas escrire; pour ce que vous le savez bien. Et de ce qu'il m'a dit, je vous en merci si tres-humblement come bouche le porroit dire ne cuers penser. Et, se Dieu plaist, environ ceste Pasque, je metteray tel peine à acomplir ce qu'il m'a dit, qu'il n'y avera point de deffaut. Car, par m'ame, là sont tuit my desir & tuit my penser. Mais, mon tres-dous cuer, coment que j'aime moult mon secretaire & que je me fie fort en li, & vous aussi, vous m'avez envoïe de vos joiaus par lui, liquel ont esté pris en vostre riche trésor; par m'ame! je vueil que vous sachiez certeinnement que se vous poviez fere chose qui me deust desplaire, cils presens que vous m'avez envoié par luy me desplairoit. (1) *Et vous*

(1) On voit ici combien Machaut mettoit plus de prudence que la

ſupplie humblement, ſe vous amez mon bien, ma pais & ma joie, que jamais il ne vous avengne, par lui ne par autre : que, par Dieu, je ne le recevroie point de li ne d'autre ; pour ce que trop grant familiarité engendre haine. Et coment que je ſuis certains com de la mort que vous le me donniſſiez plus voulentiers en preſent, j'ameroie mieus les attendre .xx. ans, que ce que vous m'en envoïſſiez .1. ſeul ne par li ne par autre. Et auſſi, mon tres-dous cuer, j'ay bien véu, oÿ & conſideré tout ce que le porteur de ces lettres m'a dit de par vous, par la créance qui eſtoit en ces lettres ; ſi me plaiſt moult de ce que vous vous eſtes deſcouverte à li. Car il m'a dit & monſtré pluſieurs choſes ſi bien & ſi ſaigement, que mes cuers eſt tous rapaiſiez. Si vous pri, ſi tres-chierement & humblement come je puis, que tous rappors, toutes choſes faites, dites ou eſcriptes entre vous & moy, ſoient oubliées & pardonnées de tres-vray cuer d'amie & d'amy ; & que jamais n'en ſouveigne. Si menrons bonne vie, douce, plaiſante & amoureuſe. Et, mon tres-dous cuer, je vous ay eſcript aucune choſe que on m'avoit dit. En l'ame de moy, je l'ay fait pour voſtre bien & pour voſtre honneur, & auſſi pour vous aviſer ; ſi ne vous en déuſſiez mie ſi troubler. Quant à la clef que je porte du tres-riche & gracieus treſor, qui eſt en coffre où toute joie, toute grace & toute douceur ſont, ne ayez doubte que elle ſera tres-bien gardée, ſe Dieus plaiſt & je puis ; & la vous porteray le plus briefment que je porray, pour veoir les graces, les gloires & les richeſces de ceſt amoureus treſor. Mon tres-dous cuer, plaiſe-vous ſavoir que j'ay enfourmé le porteur de ces lettres de toute m'intencion, (1) plus pleinnement que je ne le vous porroie eſcripre. Si

---

jeune fille dans les cas de haute délicateſſe comme paroît avoir été celui-ci. On peut conjecturer que Peronne au moment de ſe marier avoit envoyé à Guillaume un ſouvenir très-expreſſif & très-confidentiel des ſentiments qu'elle lui conſervoit.

(1) C'eſt la première fois que je remarque ce ſolécisme aujourd'hui

vous pri que vous le vueilliez croire de ce qu'il vous dira de par moy, autant come moy meismes. Et quant à vostre livre, il sera parfait, se Dieus plaist & je puis, dedens .XV. jours. Et le fust pieçà : mais j'ay esté lonc temps que je n'y ay riens fait. Et tenra environ .XII. quahiers de .XL. poins(1). *Et quant il sera parfais je le feray escrire & puis si le vous envoieray. A Dieu, ma tres-chiere dame, mon tres-dous cuer & ma tres-douce amour qui vous doint honneur & joie, de quanque vostres cuers aime. Escript le .X^e^. jour d'avril.*

Vostre tres-loial amy. (2)

Encor li dis-je : « Biau dous sire,
« Je vous pri que vous vueilliez dire
« A Toute-belle, en qui comant
« Suis tout, qu'à li me recomant
« Autant de fois com ceuls qui sont,

adopté du pronom personnel masculin devant un substantif féminin, *mon intention* au lieu de *mon intencion*.

(1) Ou lignes. Les cahiers étoient ordinairement de 8 feuillets; ainsi 12 cahiers donnoient 96 feuillets ou 192 pages, lesquels, à 40 lignes la page de chaque colonne, donnent 15,520 lignes. Le msc. 1584, qui porte en effet 40 points ou lignes par colonne, soit 160 lignes par feuillet, n'emploie que 86 feuillets; ce qui donne environ 13,800 lignes. C'est à peu près le calcul de Machaut; car aux lignes de vers il faut ajouter celles des 46 lettres, & les titres de chaque pièce, ballades, lais, virelets, complaintes & autres rubriques qu'il nous a le plus souvent paru inutile de reproduire.

(2) Pourquoi Machaut achève-t-il son livre? Pourquoi promet-il de renvoyer la clef du trésor, c'est-à-dire la preuve sensible de l'engagement qu'avoit pris la demoiselle de n'accorder à nul autre que Machaut le don d'amoureuse merci? Pourquoi avoit-elle la première tourné en innocent badinage la passion qu'elle avoit inspirée à Machaut, & qu'elle-même avoit partagée & partageoit peut-être encore? Je n'en vois l'explication que dans un mariage projeté, qui ne lui permettoit plus de conserver avec Machaut les mêmes privautés, mais qui ne devoit pas interrompre leurs relations affectueuses.

« Qui ont efté & qui feront,
« Feront de pas, diront paroles,
« Et feront de tours de karoles,
« De vertillons & de fuifiaus; (1)
« Et ferront de cops de martiaus,
« De cloches, de haches, d'efpées;
« Et com il auront de penfées,
« Comme pirouelles & tours
« Ont fait, font & feront de tours,
« Et com il naift en mai fueillettes,
« Fruis, fleurs, graines & poils d'erbettes;
« Comme il eft d'arbres, de buiffons;
« Et de tous efpis en moiffons,
« De grains, de feves & de pois,
« Et de drames en touz les pois
« Qui feront, qui font & qui furent;
« Com tous les grains qui onques crurent,
« De grains de fel & de gravelle,
« De fablon, de poudre & de grelle;
« Orge, aveinne, foile & froment,
« Et d'eftoilles en firmament;
« De jours ouvrables & de feftes,
« Et de nuis, & de toutes beftes;
« Et com il fu onques d'oifiaus,
« De créatures, de rofiaus,
« De grans fueilles, de glans de chaifnes,
« De poins d'aguilles & d'alefnes,
« De grans pierres & de pierrettes

---

(1) C'eft-à-dire, je crois, « de tours de vertillons & de fufeaus. » Le vertillon étoit le morceau de plomb que les femmes paffoient au bout de leurs fufeaus pour le tourner plus facilement. (*Dictionnaire de Trévous.*)

« Et de toutes autres chofettes;
« Et autant com il a de goutes
« En la mer & en yaves toutes,
« Et comme il a en mer parfonde
« De poiffons, & par tout le monde;
« Et comme il eft goutes de fanc,
« D'oile, de vin & de lait blanc,
« Et de treftoute autre liqueur;
« Et autretant comme li cuer
« Par les yeux ont plouré de larmes,
« Et comme il a & aura d'armes
« En paradis, en purgatoire,
« Et en enfer qui eft fans gloire;
« Et com on a forgié monnoie,
« Et comme il a en dras de foie
« De coulours & d'uevre fauvage
« Et comme il a en tout ouvrage
« De chanvre, de lin & de lainne,
« Deljés filz qu'on file à grant peinne;
« Et autant comme de poil a
« Sur quanque Dieus onques créa;
« Com il eft plumes & cincelles,
« Mouches, mouchettes & azelles
« En tout le monde entierement,
« Einfi, fire, tres-humblement
« Moy, mon cuer, mes afflictions,
« Par .v^c^. mile milions
« Plus que je ne dis, li direz,
« Quant vous m'i recommanderez.
« Auffi, par .v^c^. mille fois
« Autant quon a menti de fois,
« Dit menfonges & fait faus tours,
« Efpeciaument en amours,

« Et fait de ſouſpirs amoreus,
« Et d'autres qui ſont dolereus;
« Et autant comme il a de trais
« D'arc, d'arçons, d'arbaleſtes trais, (1)
« Et de pennes & de pinceaus,
« Et qu'on a mengié de morceaus,
« Et fera dou commencement
« Du monde juſqu'au finement. »

Il reſpondi : « Par Saint Martin!
« Trop me faurroit lever matin
« Se tout ce dire li voloie;
« Et, par ma foy, je ne ſaroie :
« Mais mon pooir & mon devoir
« En feray, ſachiez-le de voir. »

A tant ſe departi de moy,
Le premier jour du moys de Moy;
Et erra tant par ſes journées
Qu'il a mes lettres preſentées,
Et parfiſt ſa legacion
Si tres-bien, qu'en droite union
Miſt nos .II. cuers, & ſi les joint
Que jamais ne ſeront desjoint,
Departis, ne deſaſſemblez;
Car par amours ſont aſſemblez,
Et par la déeſſe Venus.
Que tous les haus dieus ſont venus,
Et les déeſſes enſement
Qui onques amoureuſement
Amerent, à ceſte aſſemblée,

---

(1) *Var.* Fais en papier ou en parois.

Pour que jamais désassemblée
Ne puist estre, par nulle voie;
Et qu'en pais, en solas, en joie
Puissiens vivre & manoir tousdis,
Et puis en la fin paradis.

Vesci la lettre qui tesmongne
L'effect de toute la besongne
Que mon cuer & ma dame chiere
M'escript à bonne & lie chiere,
Et qui à la mienne respont,
Qui bien l'entent & bien l'espont.

XLVI. — *Mon tres-dous cuer, ma tres-douce, vraie & loial amour, j'ay receu vos lettres, esquelles vous me faites savoir vostre bon estat, qui est la plus souveraine joie que je puisse avoir que de oir en bonnes nouvelles; & du mien dont il vous plaist à savoir, je vous en mercy tant doucement & tant amoureusement come je puis. Si vous plaise savoir que j'ay bien oÿ & entendu tout ce que li porterres de ces lettres m'a dit de par vous, par unes lettres de créance. Et ce m'a résuscité mon cuer, ma joie, mon esperit; & moy donné tel estat qu'il n'est joie en ce monde qui ne soit tristece, encontre la parfaite joie que j'ay, de ce que Dieus, Amours & Venus la déesse, qui a oÿ mes prieres, mes complaintes & mes lamentacions, ont remis vostre cuer où il doit estre & en voie de verité. Car, par celi dieu qui me fist, onques ne fis ne pensay chose par quoy vous me déussiez eslongier, ne ne feray jamais jour de ma vie. Et puisque tout est pardonné d'une part & d'autre, pour Dieu, mon tres-dous cuer, gardons-l'un l'autre d'ore en avant pais, bonneur & parfaite amour. Si vivrons en joie & en plaisance, & si aurons parfaite souffisance. Et aussi, nous serons hors des dangiers de Fortune. Et, mon tres-dous cuer, je vous*

jure, par tous les feremens que femme porroit faire, que jamais créature ne croiray encontre vous, pour chofe qu'on m'en die ne raporte; & je vous tien pour fi bon & fi loial, je fuis certeinne que auffi ferez-vous de moy. Mon tres-dous cuer, freres, compains & tres-loiaus amis, vous m'avez efcript que vous me venriez veoir. Si, vous pri fi chierement come vous amez mon bien, ma pais, ma joie & ma vie, que vous ne vous metez point en chemin, fe li païs n'eft plus féurs. Car vous ne me porriez plus correcier en monde que de venir vers moy en peril de voftre corps; & jamais je n'aroie bien ne joie, fe vous aviez aucun empefchement. Mon tres-dous cuer, vous m'avez efcript pieffa, en unes autres lettres dont je ne fis onques refponfe, que je vous efcri plus briefment & plus obfcurement que je ne foloie: & en verité vous dites voir. Mais c'eft pour ce que je ne trueve pas tousjours clerc en qui je me fie bien, pour efcrire pardevers vous. Et comment que je vous aie tousjours acouftumé à efcrire ouvertement, & que plufeurs fcevent les amours de vous & de moy, n'eft-il nuls qui en faiche parfaitement la verité, fors une (1) *& moy & voftre fecretaire. Et, pour Dieu, mon dous cuer, ne doubtez que je le face pour nulle autre chofe: car il ne fe fait pas bon fier en tous, & tels le porroit veoir qui porroit penfer ce qui n'eft pas. Et vorroie bien que vous ne me efcrififfiez point, fi ce n'eftoit chanfons, ou fe ce n'estoit par voftre vallet qui autrefois y a efté, & qui fcet la maniere. Et fi m'eft advis que c'eft le meilleur. Mon tres-dous cuer & mon tres-dous amy, je vous pri tant doucement comme je puis, que vous ne vous vueilliez courrecier du joiau que je vous ay envoié par voftre fecretaire, lequel a efté pris en mon trefor. Car je vous jur par tous les feremens que nuls puet faire, que puis que je vous vi, je n'en oftay nuls, fors celi que je vous ay envoié. Et foiez certeins que fe je héuffe cuidié qu'il vous*

---

(1) La Colombelle.

déust desplaire, j'eusse aussi tost mors mon doit jusques à l'os, que je le vous eusse envoié. Si vous pri, pour Dieu, mon dous cuer, que vous le me vueilliez pardonner. Et, par ma foy, je vous promet que je ne le feray jamais. Mais je le fis pour ce qu'il me faisoit moult mal de ce que je ne le vous pooie donner, & aussi que je vous envoieroie volentiers chose qui vous donast confort & léesce. Et, pour Dieu, mon dous cuer, se j'ay riens qui vous plaise par quoy vous péussiez avoir bien & joie, si le me vueilliez mander, & je vous promet que je le vous envoieray de tres-bon cuer. Je ne vous envoie pas vostre livre, pour ce que j'ay trop grant doubte qu'il ne fust perdus. Et aussi, c'est tout mon esbatement & que je y vueil aucunes choses amender, lesquelles je vous diroie volentiers de bouche. Et toutevoie le vous envoieray-je le plus tost que je porray avoir certain message. Je n'ay pas eu les .II. balades que vous me mandez que vous m'avez envoïes, dont je suis moult courrecie; car j'ay grant doubte qu'elles ne soient truandées (1) avant que je les saiche. Ne je n'eus de vous nouvelles, puis que je vous escris par vostre vallet derreinnement. Mon tres-dous cuer, je vous envoie .I. rondelet où vostre nom est. Si vous pri tres-amoureusement que vous le vueilliez prenre en gré; car je ne le sceusse faire se il ne venist de vous. Je pri à Dieu qu'il vous doint honneur & joie de quanque vostre cuer aime.

Vostre tres-loial amie.

RONDEL.

Cinq, sept, douze, un, nuef, onze & vint, (2)
M'a de tres-fine amour esprise,

(1) Répandues, chantées par les rues.

(2) E. g. m. a. i. l. u, ce qui donne *Guilame*, & en doublant les lettres *u* & *l*, *Guillaume:* comme, dans le précédent rondeau de Guillaume,

Dès qu'à ma congnoiſſance vint
.v. vii. xii. i. ix. xi. & .xx.
Je ſienne & il tous miens devint,
Pour ſon renom que chaſcuns priſe.
.v. vii. xii. i. ix. xi. & .xx.
M'a de tres-fine amour eſpriſe.

Ainſi fuſmes nous racordé,
Com je vous ay ci recordé.

Or eſt raiſon que je vous die
Le nom de ma dame jolie,
Et le mien qui a fait ce dit
Que l'en appelle LE VOIR-DIT.
Et s'au ſavoir volez entendre,
En la fin de ce livre prendre
Vous convendra le ver .IX^{isme}.
Et puis .VIII. lettres de l'uitiſme
Qui ſont droit au commencement.
Là verrez nos noms clerement.
Veſcy comment je les enſeigne :
Il me plaiſt bien que chaſcuns teigne
Que j'aim ſi fort, ſans repentir,
Ma chiere dame & ſans mentir,
Que je ne deſire, par m'ame,
Pour li changier nule autre dame;
Madame le ſaura de vray, (1)

---

nous avons trouvé *Peron*, & en doublant les lettres *e* & *n*, *Peronne*. Le diminutif Peronnelle indiquoit que la demoiſelle n'étoit pas majeure. A compter de là, elle fut *Peronne*, ainſi qu'Euſtache Deſchamps la nomme dans la balade qu'il lui adreſſa après la mort de Machaut.

(1) Le neuvième vers & les huit premières lettres du huitième donnent : *Perone d'Armantiere* & *Guillaume de Machau*. Seulement, au lieu de la bonne rime *dame*, les mſſ. portent *fame*, contre l'orthographe or-

Qu'autre dame jamais n'auray ;
Ains ſeray ſien juſqu'à la fin,
Et, après ma mort, de cuer fin
La ſervira mes eſperis.
Or doint Dieus qu'il ne ſoit peris,
Pour li tant prier, qu'il appelle
Son ame en gloire : TOUTE-BELLE ! (1)

---

dinairement ſuivie dans le poëme. Peut-être Peronne elle-même, qui avoit déſiré quelques changemens dans le texte, avoit-elle fait cette petite correction, pour avoir un argument à oppoſer aux médiſans qui l'auroient reconnue.

(1) Machaut nous paroît ſouhaiter ici que Peronne d'Armentières ſoit un jour reçue en Paradis ſous le nom de ſainte *Toute-belle*. Nous ſuppoſons que le *Voir-Dit* n'auroit rien ajouté aux pièces juſtificatives de la canoniſation.

EXPLICIT LE LIVRE DU VOIR-DIT.

GLOSSAIRE.

A

ABELIST [Riens ne m'], ne me plaît, 12.
ABRIVEZ, rapide, agile, 233.
ACERTES, certes, 20.
ACESMÉES, ajuftées, 354.
ACOINTES, habitué, familier, intime, 14.
ACOISIÉ, repofé, 42.
ACOUARDIS, devenus couarts, 90.
ACOUPIS, frappés, 223.
ADÈS, toujours, 90.
ADRESCE [M'], me dirige, 187.
AFFAIRE, façon d'être ou d'agir. « Elle eft de fi noble aff. », 1. — « Le renon de voftre affaire », 78.
AFFAUTRURE, charge de feutre, de harnois, 271.
AFFIE [je vous], je vous garantis, 278.
AFFIERT [il], il convient, il importe, 224.
AFFINÉE [Amour], parfaite, épurée, 25.
AFFONDE, met à fond, engloutit, 289.
AHERDI (Léefce à moi ne s'), Joie n'adhéra plus à moi, 33.
AHONTE [S'], eft honteufe, 90.
AHONTER, rendre honteux, 107.
AINÇOIS, *ainfois*, mais, au contraire, 3.
AINS, mais, 2. (Ce mot prévenoit la répétition de *mais*, fouvent inévitable aujourd'hui.)
AINT [M'], 3e perf. fing. préfent de *aimer*, 10.
AIRE, allure, « de bon aire », 65.
AÏRÉE, irritée, 85.
AISÉMENT, facilité, 70.
AISIÉ, mis à l'aife, 82.
AJOURNER, faire jour, 131.
ALIGIER, alléger, 100.
AMENDÉ, corrigé, 229.
AMENDELIERS [les], les amandiers, 288.
AMENDER, fatisfaire, 102 (nous difons aujourd'hui : faire amende honorable). Améliorer, 369.
AMENUISE, amoindrit, 185.
AMER LONG DE LI, aimer une perfonne éloignée de foi, 279.
AMISTÉ, amitié, 297.
AMORDRE, acharner, 138.
AMORT [S'], s'acharne, 325.
ANCELLE, fervante, 132.
ANOY, ennui, 26. — ANOIER, ennuyer, 212.
A NUL FUER, à aucun prix (pour nul marché), 31.
AOMBRE [S'], s'abat, fe couvre, 46.
APAIÉ, payé, fatisfait, 16.
APARLAI [L'], je l'entrepris de paroles, 160.
APERT-E, franc, ouvert, 27, 214.
APPASSOIENT, apaifoient, 358.
ARÇON, archet de violon, 317.
ARENE, fable, 67.

Aronde, hirondelle, 276.

Arroche [les nés], attire les vaiſſeaux à la roche, 289. (Devant une voyelle, Machaut écrit *les nés*, & *les nefs* devant une conſonne. « Les *nés* arroche, — *les nefs periſt* » (il détruit les nefs.)

Arse, brûlée.

Arson, petit arc, 103.

Art [Se mes cuers], ſi mon cœur *brûle*, 74.

Aspresse, âpreté, 187.

Assagissoit [M'], me rendoit ſage, 125.

Assener, pourvoir, aſſigner, fournir, 176; — « Mieus aſſenée d'ami », mieux pourvue, 193.

Assente [S'], donne ſon aſſentiment, 26.

Assevis, ſatisfait, 19. *Aſſevir*, achever. « Pour bien mon voyage aſſevir », 70.

Assote [T'], te rend ſot, 231.

Assouage, adoucit, rend doux, 73.

Atourne [M'], m'entraîne, m'oblige, me tourne, 36.

Attemprance, modération, tempérance, 169.

Attempréement, modérément, *ib.*

Attrait (adj.), d'une façon attrayante, 150. *Attrait*, *retrait* (verbe), attire, retire, 273.

Aumaille, troupeaux, 291.

Aumosne, charité, 235.

Aunoy, lieu planté d'aunes, 43.

Auques, quelque peu, 181; — à peu près, 264.

Autele, telle, 279.

Avalay [J'], je deſcendis, 107.

Avive [S'], prend vie. « Amours ſe boute & s'avive », 9.

Avoie [Se Dieus m'], ſi Dieu me dirige, me conduit ſur la voie, 6, 270. *Avoier*, mettre à *ou* ſur la voie, 101.

Avoutire, adultère, 319.

Azelles, taons, 365. (*Azilus*, dans Virgile, *Georg.*, III, 147. Le mot françois n'a pas été relevé dans les gloſſaires.)

B

Baisselle, ſervante, 255.

Barat, fraude, chicane, 70.

Bestourner, égarer, 36.

Bon [de ſon], de ſa grâce, de ſa pure volonté, 193.

Boutilliere, bouteillière, échanſon, 210.

Brait [Son], ſa plainte douloureuſe, 246.

Brueil ou breuil, petite forêt, 175.

Bruyst, grille, grillé, 121, 142.

C

Car, adv., eſt ſouvent employé comme ſynonyme de *or*. « Il li dira : *car* vous levés », 35.

Caroler, danſer en rond, aux chanſons, 143.

Cautele, précaution, 79.

Cembiaus, appel pour tournois; pas d'armes, 137.

Cent doubles [A], à doubles centaines, 93.

Cerchierent, parcoururent (*circumire*), 274.

Chaloit, importoit, 32. (En riens de moy ne me.) Je ne prenois aucun ſouci de moi, de ce qu'on en pouvoit dire.

Chappel, couronne, bandeau, 244; — d'où *chappelet*, 154.

Chastoi, enſeignement, 320.

Chastoie [Me], m'enſeigne, 93. *Je te chaſtie*, je t'apprends, 178, 247.

Cheoir, choir, tomber, 273.

Chetis [Trop eſt], bien eſt malheureux, 290.

Chevance, pitance, 87.

Chevi (Me), je me comportai, 25. *Elle ſe chevi*, 55. *Il ſe chevit*, 293.

CHIEF, tête, 175, & par extenſion, fin, iſſue, 128.
CINCELES, vers luiſans, 363.
CLAIME, appelle. « Son ami vous *claime* », 11.
CLAMER, appeler, proclamer, 18, 305.
CLAVETTE, petite clef, 161.
COIE [La], la douce, la paiſible, 174.
COINTE, propre, élégant. « Une dame *cointe* », 4. (Du latin : *compta*.)
COINTEMENT, élégamment, 44.
CLOŸ, ferma, 147.
COICTEMENT, doucement, ſans bruit, 154, 296.
COLIER, devenir triſte, broyer du noir, 24.
COMMANT [En vo], à votre commandement, 25.
COMMENT QUE, quoique, 86.
COM VAILLANT QUE IL FUST, quelque..., 67.
COMPASSER, franchir, paſſer outre, 67.
CONGNET, petit coin, 90.
CONJOÏR, agréer, 288.
CONSEIL METTRE, dans le ſens de notre *porter remède*, 273.
CONTRUEVE, invention, choſe controuvée, 303.
CONVENIR, diſpoſer, 258.
CONVENT (Je vous ay en), répond à : *Je vous avouerai, je vous confierai*, 301.
COQUART, ſot, 86.
CORNARDIE, ſottiſe, folie, 50.
COSTE, côté (maſc.), dalez ſon coſte, 123.
COURCIER, courroucer, 252.
COURRECIÉ, courroucé, 250.
COURRESSE [Je me], je me courrouce, 245.
COURSA [Se], ſe courrouça, 237.
COUTEPOINTE (*culcita puncta*), que nous avons corrompu en *courtepointe*, 214.
CRAVANTE, crève, fend, 290.
CRAVENTÉE, fendue, 90.
CREMOUR, crainte, 155.
CRUES (ou) au creux, 290.
CUEVRECHIÉS, *couvrechiefs*, mouchoirs, 63.
CUI, à qui, 153.
CUIDER, *cuiday*, penſer, penſai, 25.
CURE [Ne], ne prends ſouci, 90.
CURE (ſubſt.), ſouci, 177.

D

DANGIER, pouvoir, 37. Danger, 111. Comme perſonnage allégorique, ſouvent introduit dans la langue poétique depuis le beau *Roman de la Roſe*, il ne repréſente pas, ainſi qu'on l'a dit ſouvent, un mari ou tuteur jaloux, mais ſimplement le *Refus*, la *Réſiſtance* de la dame aux déſirs de ſon ami ; ce que celui-ci redoute par conſéquent le plus, 159, 264, 281.
DALÈS LI, par devers elle, 22.
DECHÉUS, dépourvu, privé, 34.
DEDUIT, plaiſir, 41.
DEFFERMER, ouvrir, 190.
DEFRIOIE [Je me], je me réchauffai, 43.
DELIES (toiles), fines, délicates, 229.
DELIS, plaiſir, 187.
DELITABLE, délectable. (La forme actuelle eſt un retour au latin qui n'a pas empêché de vieillir le bon ſubſtantif *delis*.) « Aventure *delitable* », 2.
DEMOUR, fém., demeure, 81.
DEPARTEMENT, départie, ſéparation, 37, 193.
DEPARTIR (au), au moment de la ſéparation, 82.
DEPLAIE, déchire, 174.
DEPORT [Me], je me divertis, 177.
DEPRY, *faire depry*, prier, faire prière, 26.

De pute aire, de mauvaiſe nature, 254.
Desapris, mal appris, 19.
Descongnéus (J'eſtoie), ce mot ne remplace pas complétement *méconnu*. J'avois ceſſé d'être connu, 2.
Descorder, ôter du cœur, déſaccorder, 15.
Descort, diſcorde, 248.
Desduit [Se], ſe plut, 262.
Desrée, déſordonnée, téméraire, 227.
Desroit, déſordre, 247.
Desserte, ſervice, mérite, 93.
Dessevrer, quitter, ſéparer, 176. — *Deſſevrée*, ſéparation, 205.
Dessinglés, déſunis, 294.
Destourbent, dérangent, 208.
Destraint, déchire, 50.
Destressie, non treſſée, 197.
Desvée [La], l'adverſe, la contraire, 278.
Detri, arrêt, & *Detrier*, verb. ou ſubſtant. Arrêter & arrêt. « Je pris ſa main ſans *detrier*, 82. — Qu'à moy grevoit le *detrier* », le retard, 163.
Deult [Li], 3e perſ. préſ., lui fait peine, douleur, 6.
Déust, dût; forme auxiliaire du conditionnel. *Li cuers me déuſt partir*, me partiroit, 82.
Devis, façon de penſer, 111.
Diffame, déshonneur, 138. (Ce ſubſtantif perdu n'eſt pas remplacé.)
Ditter, dicter, réciter, 99.
Dolereus, dolent, ſouffrant, 102.
Doloir, ſouffrir, 52.
Dolouser, gémir, 100.
Drames, rames de pois, 364. (Dans un gloſſaire latin-françois du treizième ſiècle, on trouve : « Drama, *fiſée* de *pois*. »)
Drue, amie, maîtreſſe, 30. De là, les *drueries*, préſens, gages d'amour, 288.
Durement, fortement, 75.

E

Embatus, embarraſſé, empêtré, 111.
En bon point, en bon état ou bonne ſanté, 165. (De là notre mot *embonpoint*, d'une acception plus reſtreinte.)
Enchéir, tomber en, 273.
Encorne [Je t'], je te corne aux oreilles, 217.
Endementiers, cependant, 94.
Enfance, action d'enfant, 51.
Engien, génie, 42.
Engingnie, trompée, 201.
En present, préſentement, 12.
Enquester, enquérir, 3.
Enseignes, marques, 259.
Ensement, adv., également, 10.
Entalenté, rendu déſireux, 78.
Entechiés, adj., entiché. « De maladies entechiés », atteint, affecté, 33.
Ententis, attentif, 216.
Entort, mal placé, de travers, 196.
Entr'ueil, entre les yeux, 175.
Envis [A], à regret, 67.
Envoiséure, enjouement, 71.
Envoisie, enjouée, 18. *Envoiſié*, 42. *Renvoiſies*, 44.
Envoisiement, gaiement, 143.
Esbanoie [S'], ſe délecte, 149.
Escerveler, faire ſauter la cervelle, 139.
Esclame, ſcandaleux. « Cuer esclame », 254.
Esclarcir, éclaircir, 20.
Escueil [En], en voie, en train de. « Par eus *en l'eſcueil* ſuis mis d'avoir joie », 26. (Voy. Scheler, Gloſſaire de Froiſſart.)
Eslais, élan, 197.
Eslonge, éloigne, 239.
Esmaier, émouvoir, être en émoi, 34.
Esmaus, émail, 310.
Esmerée, épurée, 191.

Espart [S'], ſe répand, 254.
Espart, éclair, rayon, 22.
Espoir, adv., peut-être, 57.
Essart, déſert, 142.
Essile, ruine. *Eſſiler*, ruiner, 103.
Essilié, ruiné, 31.
Essoine, empêchement, 234.
Estable, ſtable, 278.
Estableté, ſtabilité, 255.
Estahis, extaſié, 225.
Estant [En], droit, levé, ſur *ſon* ſéant, 96.
Ester, exiſter, 102.
Estoie, 3e perſ. de l'imparfait indicatif : j'*eſtoie*, — tu *iers*, ou *eſtoies*, — il *ert* ou *eſtoit*, — nous *eſtiemes*, vous *eſtiez*, — il *erent* ou *eſtoient*.
Estour, combat, 36.
Estrains, ſerré, oppreſſé, 81.
Estrangier, éloigner, ſéparer, 88, 111.
Estre, pris ſubſtantivement. « S'il pooit eſtre que vous veniſſiés *en ſon eſtre* », c'eſt-à-dire où elle eſt, en ſa réſidence ordinaire, 6, 115.
Estriver, refuſer, 104.
Estuet [Il], il convient, il eſt à propos (*eſt opus*), 49.

F

Faille [Sans], ſans faute, 287.
Fais [Li], l'œuvre, la compoſition, 274.
Faitice, adj. féminin de *faitis*, bien faite. « Une dame longue, droite, faitice & cointe », 4.
Faiticement, parfaitement, 66.
Faurras, manqueras, 91.
Fautre, feutre (pièce de cuir ſur laquelle la lance étoit poſée), 141.
Fenestrelle, petite fenêtre, 154.
Fermée, arrêtée, 72.
Fiere ! [Que malegoute], que puiſſe frapper la mauvaiſe goutte ! 321.
Finer, pour finir. « Quand il ot *finé* ſa parole », 8.
Fineté, fin, 255.
Fins, Fine, adj., parfait, 10, 81.
Fis, aſſuré. « Soiés tous *fis* », 31.
Flebes, foibles, 24.
Flun, fleuve, 148.
Folaige, folie, 73.
Fonde, fronde, 139.
Fors tant, hors ſeulement, 197.
Fort [Quand vint au], au bout du compte, à la fin, 146.
Fourfist [Se], ſe déshonora, comme on dit encore *forfaire à l'honneur*, 126.
Freingne [Ne], ne rompe (du verbe *freindre*), 44.
Fremaillés, petit fermail, 206.
Fréour, frayeur, 185.
Frivoles, ſubſt., frivolités, 357.
Fumiere, fumée, 95.
Fundise [Une ymage], une ſtatue creuſe, coulée, 229.

G

Gaignons, mâtins, 293.
Garçons, gens ſans conduite, & ſans autorité, 219. (On fait qu'au Moyen âge ce nom étoit injurieux, & que le féminin correſpondant ne l'étoit pas.)
Gehiray, avouerai, 20.
Gesir, coucher, 146.
Goulousé [J'ai], j'ai déſiré, 9.
Grevain, aine, peſant, peſante, 304.
Grevance. « Pour ma *grevance* », à ma charge, 51.
Grienges, griefs, 188.
Grignour, plus grand, 275.
Grijois, Grecs, 230, 288.
Guenchir, tourner à gauche, 181.
Guermenter, plaindre, gémir, 49.
Guerpy, abandonné, 41.
Guerredon, récompenſe, guerdon, 261.
Guille, tromperie, 70.

H

HAIRE, masc., souffrance, 264; fém., chemise de crin, 264.
HAIT [En tres-bon], en très-bon état, 166.
HARDEMENT, hardiesse, 287.
HAUSSAGE [Le], la hauteur, 73.
HIDE, effroi, 167; d'où notre adj. *hideux*.
HUCHA [Me], m'appela, 146.

I

ICE, cela. « Pour ice », 213.
IERT, 3ᵉ pers. du temps futur, *fera*. « Tous les jours *iert* de moy servie », 8.
ILLUEQUES, là. « *D'illueques* », de là, 219.
IL N'A PAS, il n'*y* a pas, 2. (L'addition actuelle de l'adverbe *y* étoit assez inutile.)
IRE, colère, 29.
ISNELLEMENT, vitement, 99.
ISSIR, sortir, 53.
ISSOIT, sortoit, 353.
IST, sort, 211. « De mon cuer nulle fois n'*ist*. » Et non : *mille* fois, comme on a imprimé.

J

JASOIT CE QUE, bien que, 78.
JE NE M'AY A QUI COMPLAINDRE, je n'ai à qui me plaindre, 264.
JOINCTE, adj., bien prise. « Une dame gente, juene, jolie & joincte », 4.
JOLI, léger, enjoué, 10.
JOLIVETÉ, enjouement, 31.
JOUELET, petit joyau, 35.
JOUVENTE, jeunesse, 210.

L

LAÇOIT, enlaçoit, 270.
LAIDENGIÉS, maltraité, 88.
LAS [Li], le malheureux, 34.
LECHERIE, perfidie, 318.
LEPPE, la lippe ou chassie, 238.
LÈS, *prép.*, près de; ou *subst.*, lait. « Ses bras plus blans que *lès* », 99.
LETTRELLES, petites lettres, 75.
LEU [Li], les loups, 222.
LI, pron., elle & lui. « Pour l'amour de *li* [d'elle] », 10. « Encontre li me dressai [lui] », 14.
LIEMENT, joyeusement, 177.
LIÉS, joyeux. On pouvoit aussi prononcer *lie*, comme dans *chère lie*. « Trop *liés* fu de li véoir », 3. « Pensée lie », 5.
LIGEMENT, de service lige, ou obligé, 26.
LOBER, tromper, 273.
LOÇUE, *adj.*, crépue, 290.
LOIER, lier, 238.
LOISSIÉS, donnassiez avis, du verbe *loer* ou *louer*, aviser, conseiller, 135.
LONGNET, éloigné, 90.
LOS [Son], sa louange, 84.
LOS (Je), je loue, 84.

M

MAINT, 3ᵉ pers. sing. du présent de *manoir*, demeurer. « La bonté qu'en li maint », 10.
MAIRE, maîtrise, 78.
MAIS, jamais, 305.
MAISES NOVELLES, mauvaises nouvelles, 315. (Je ne crois pas que le masculin *mais* fût usité dans le même sens.)
MAISNIE, famille, 196.
MAISTRIE, la domination, 147.
MAISTRIOIT, dominoit, 3.
MALE, mauvaise, 217.
MANIERE, maintien, 4, 82.
MAS, maté, abattu, 34.
MENDRES, moindre, 357. — « Des mendres », des moindres, 138.
MENT-JE? mentai-je? 169.

Merci, récompenſe, ſatisfaction, abandon, 10.
Merir, récompenſer. « Je récompenſerai hautement le mal que vous endurez pour moi », 82. — Meriſt, récompenſe, 93.
Més, meſſager, 197.
Meschéans, mal tombant, de mauvaiſe chance, 202.
Meschéoir, mal arriver, 273.
Mescréoie [La], la ſoupçonnois, 56.
Mescréoit (Le), le ſoupçonnoit, 247.
M'escroiriez [Ne], *liſ.* meſcroiriez, ne ſoupçonneriez, 345.
Meséurs, aguets, 171.
Mespresure, mauvais procédé, 169.
Mestier, beſoin. « Car j'avoie meſtier », 8.
Méu, participe du verbe *movoir*, agité, remué, ému. « Si en eus le ſang *méu* », 3.
Méust, 3e pers. ſing. du conditionnel de *mouvoir*. « Ne la *méuſt* », 10.
Mignotement, de façon mignonne, 37.
Mire [« Dieu le vous »], Dieu vous le rende! 67.
Mires, médecin. (Du mot latin *medicus*, on fit *mege*, *mie* & *mire*.) « Je feray vos *mires* », 4.
Miroie [Me], je me repréſentai, 273.
Moies, miennes, 29.
Monde, pure, 1.
Motés, motets. Sorte de compoſition à deux parties qui ſe régloit ſur un motif ordinairement emprunté au chant eccléſiaſtique. « Rondeaus, motés & virelais », 5.
Muay, je devins muet, 92.
Mus, muet, 172.
Musart. Ce mot, qui entraîne l'idée de pareſſeux & de ſot, répond aſſez bien à l'expreſſion populaire *feignant*, 120.
Muset [Ne], ne perdît pas de temps, ne rêvât pas, 27.
Musoie, rêvai, 273.

N

N' pour *ni*. « *N'*au corps *n'*à l'œil », 2.
Naÿs [Gens], hommes nés, originaires, 199.
Ne, ou. « Les nues eſclarcir ne troubler », 20.
Neis, ſi ce n'eſt (*niſi*), 123.
Nés, plus, non plus, 90. Même, 301, 307.
Ne t'en chaille, ne t'en ſoucie, 88.
Nice, niais, 86.
Niceté, niaiſerie, 225.
No [A], à la nage, 270.
Noe, navigue, 229.
Noïe, noyée, 90.
Noif, neige, 79.
Nois muguettes, noix muſcades, 99.
Nomper, ſans pareille, 176.
Nonchaloir, inſouciance, indifférence, 248.
Nonne, la troiſième partie du jour, de neuf heures à midi, 146.
Nonpourquant, néanmoins, 40.

O

O vous, avec vous, 285.
Ombroier, mettre à l'ombre, 95.
Onesté, honnêteté, 77.
Onnis, à l'uniſſon, tout un, 285.
Orphenté, iſolement comme celui de l'orphelin, 86.
Ottri, octroi, 159.
Oudorer, aſpirer l'odeur, 41.
Ouevres, ouvres, 224.
Ou il n'a que redire, où il n'y a rien à dire, rien qu'on puiſſe trouver à blâmer, 36.
Outraige, excès, 74.

Outrage, injure. *Outrageus*, injurieux, 97.
Ouvrer, opérer, 102.

P

Paillart, homme ſans valeur, 86.
Papegaus, perroquet. (Portug., *Papagallo*), 82.
Parclose [A la], à la fin, 198.
Parfait, fait parfaitement, 243.
Parigaus, égal, pareil, 82.
Parlire, achever de lire, 250.
Par m'ame, ſur mon âme, 81.
Part [Je me], je pars, 76.
Partement, départ, 120.
Parti de maladie et de léesce, partagé entre la maladie & la joie, 12.
Partir [Sans], ſans partage, 21, 77.
Partir [Se], partir. « Je pris congé & me partis », 23. — « Je crus, au departir, que le cœur me partiroit », 82.
Paviere, pavois, écu rond, 290.
Percevera [Ne s'en], ne s'en apercevra, 45.
Pestilence, 184, ſiége de la peſte, qu'ailleurs il appellera *épidémie* & *mortalité*, 211.
Petit [Un], un peu. *Un petiot*, un petit peu, 96.
Péu, repu, 128.
Pilleur [Li], les pillards, 295.
Plaié, bleſſé, 173.
Plait, débat, 154.
Plenté, abondance, 65.
Point, pointe, 257.
Point [Un amant], pique, 50.
Pointures, piqûres, 258.
Porre, poudre, pouſſière, 226.
Pos, prétérit de *pouvoir*. « Je ne la pos remercier, mais je pris ſa main, ſans retard », 82.
Pourvéu, bien vu, 136.
Pour vostre pais, pour votre ſatisfaction, votre tranquillité, 155.
Premiers, premièrement, 78.
Priant [Le roi], Priam, 141.
Proie, je prie, 174.
Pucellette, jeune fille, 154.
Puelent [S'il], s'ils peuvent, 128.

Q

Quanque, tout ce que, 42.
Que, parce que. « *Qu*'il avoit .xii. mois », 3; — « *Que* j'avoie éu dolour mainte, *ib.*
Que j'y voise, que j'y aille, 146.
Quier [Ne], je ne demande, 153.
Quiert [Ne li], ne lui demande, 149.
Qui face au fait [Sans rien celer], ſans omettre rien de ce qui touche au fait, 17.

R

Racointement, nouvel accueil, 34.
Ramembrance, mémoire, 65, 93, 180.
Ramentevoir, rappeler, remettre dans l'eſprit, 132.
Raprendre, apprendre de nouveau. « Vous n'eſtes pas au rapprendre », 104.
Recelée [A], à part, 209.
Recept, demeure, réſidence, 171.
Recoy [En], en ſecret, 27.
Recroy [Pas ne], je ne refuſe pas, je ne me dédis pas, 142.
Remenant, le reſte, 25.
Remirer, contempler, 40.
R'enchéy [Je], je retombai, 25.
Renvie. « Si renvie le bien aimer », 207. C'eſt-à-dire : le bon amour que nous avons l'un pour l'autre reçoit chaque jour un nouvel aliment. On ſait que, dans certains jeux, le *renvi* eſt le double de la miſe des premiers enjeux.
Repaire, réſidence, 77. « L'onneſté qui en vous repaire », réſide, *ib.*
Repentir, rendre repentant, 73.
Repondre, tenir caché, 8.

Rés d'Alemaigne, mélodie ſur la meſure de laquelle Machaut compoſe un air de balade, 55. (J'ignore quelle étoit cette meſure.)

Ressoigner, redouter, 20.

Ressongnamment, furtivement, craintivement, 361.

Retollir [Sans], ſans réclamer & ſans en appeler du don de mon cœur, 13.

Retraire, verb., rapporter, redire. « De ce que j'en oy retraire », 22 ; — ſubſt., rétractation, réſerve, 150.

Revel, joie, divertiſſement. « Pour tenir mon cœur en *revel* », 2.

Revelée, révoltée, 197.

Ribaudie, inſolence, inconvenance, 86.

Robent, dérobent, 171.

Rondelet, ce qu'on a plus tard appelé *triolet*, 278.

Rouver, demander, du latin *rogare*, 18.

Rueve, demande. « Aſſez *rueve* qui ſe va complaignant », 100.

Ruser, uſer de fineſſe, tromper, 87, 127. Aller en tapinois, 146.

S

S' pour *ſi*, dont le ſens ſe rapproche de *et*. « *S'*en eut le ſang un peu méu », *paſſim*.

Sachet petit ſac, 33.

Sade, vif, 67.

Saner, guérir, rendre ſain, 30.

Sans partie, ſans partage, 22.

Saut en place [Il], il faillit à la place laiſſée vuide, 240.

Se, ſi. « Se j'avois eu l'éclair de ſon regard », 22.

Seingne [Je me], je me ſigne, je fais un ſigne de croix, 175.

Senés, ſenſé, 230.

Senestre, gauche, 154.

Sentement, ſentiment, façon de ſentir, 2, 26. « Je ne ſçay faire que de ſentement, 263.

Séoir, être ſéant, bienſéant, 199.

Seraine, ſirène, 46.

Sergent, ſerviteur, 154.

Servant, ſergent ou ſerviteur, 25.

Ses, ſecs, 172.

Seuronde, ſurabonde, 275.

Sevra, ſépara, 229.

Si, conj., ainſi, pourtant, 81, 272.

Sien, le ſien, à elle, 22.

Soile, ſeigle, 364.

Solas, conſolation, 253.

Sommer, mettre en ſomme, réſumer, 46.

Sougis, ſujet, aſſujetti, 174. *Subjés*, 177.

Soutive, ſubtile, 227.

Souvenir, dans le ſens de penſée, imagination, 13.

Subtif, *ſubtive*, ſubtil, 9.

Sueil [Je], j'ai coutume, 26.

Suer [Douce], douce ſœur, 160. (Sœur étoit alors un nom affectueux qu'on accordoit volontiers à la femme aimée. Le mot *frère* marquoit moins une affection pour ainſi dire fraternelle, qu'une certaine bienveillance de la part d'un ſupérieur.)

Suppedité, ſurmonté, 78.

Sur, Sure, adj., aigre, 2.

T

Tans, fois. « Vint tans », 84.

Tençons, luttes, diſputes, 43.

Tenés mains, teniez moins compte, 130.

Tenrour, attendriſſement, 93.

Tenures, mélodies moyennes entre la haute-contre & la contre-baſſe (voix de ténors), 69 ; — contreteneure, 240.

Terrien, terreſtre, 209.

Teus, tel, 107.

Tieules, tuiles, 283.
Toille [Me], m'enlève, 192.
Tollir, enlever, 210.
Tolt [Il me], il m'enlève, 26.
Tor, taureau, 63.
Toudis, toutefois, toujours, 5.
Toutesvoies, toutevoie, toutefois, 20.
Traire, tirer, aller vers, 22.
Traire, mener, tirer, 81, 99; — traîner, ſupporter, 41.
Traitis, ſvelte, 79; — bien faits, bien formés, 99.
Traméisse, tranſmiſſe, 212.
Tramet, tranſmet, 46.
Tramis, tranſmis, 10.
Tréu, tribut, 26.
Trop, ſynonyme de la forme ſuperlative *très*, 3.
Turtre, tourterelle. *Son per*, ſon aparié, 236.

U

Uis [L'], la porte, la ſortie, 82.
Un petit, un peu, 82.
Un po, un peu, 82.

V

Vasselage, prud'homie chevaleresque, ce qui appartient au bon vaſſal ou chevalier, 247.
Véir, voir, 273.
Verge, bague, 29.
Vestéure, façon de ſe vêtir, 225.
Viaire, viſage, 67.
Villonnie, déshonneur, aviliſſement, 317.
Vilté, choſe vile, 216.
Vir, voir, 131.
Vis, viſage, 40.
Voir [Le], le vrai, la vérité, 82. *De voir*, vraiment.
Vois, je vais, 36.

W

Wet, interdit. « Qui le wet & deffend », 67.
Wivre, couleuvre, 126.

Y

Ymage & Image, ſtatue, 229. *Imagier*, ſtatuaire.

FIN DU GLOSSAIRE.

APPENDICE.

NOTES ET CORRECTIONS.

I. P. 2, v. 29.

Il n'y a pas un an....

Ainſi, Machaut commença le *Voir-Dit* près d'un an après avoir reçu le premier meſſage de Peronnelle d'Unchair dame d'Armentières : c'eſt-à-dire en 1363.

Unchair eſt un village de la préfecture de Châlons-ſur-Marne, à quatre lieues de Reims. « Le château ſubſiſte encore, & ſemble annoncer la « puiſſance des anciens ſeigneurs du lieu. » (C. Leſage, *Géographie du département de la Marne*, 1839, p. 524.)

II. P. 3, v. 47.

Amours or ne me maiſtrioit.

Il nous dira plus loin qu'il n'avoit pas eu de maîtreſſe depuis pluſieurs années. La mort, ou l'inconſtance de celle qu'il aimoit & chantoit, avoit fortement ébranlé ſa ſanté. Elle s'appeloit Jeanne & ſemble avoir appartenu aux premiers rangs de la ſociété. La première partie des lais, rondeaux & virelais de Machaut ſont faits pour elle.

III. P. 3, v. 54.

Un mien eſpecial ami.

Il ſe nommoit Henry & devoit être à peu près de l'âge de Machaut, s'il eſt le Henry auquel, vingt ans auparavant, en 1340, Machaut avoit adreſſé en forme de complainte une épître curieuſe, ſur les ennuis qu'on

lui faifoit éprouver à Reims. Sans refpect de fa dignité de chanoine, on l'obligeoit à monter la garde fur les murs de la ville; on le forçoit à vendre fon cheval; on le chargeoit de lourdes taxes. C'eft que le roi Philippe de Valois avoit alors ordonné à tous les hommes en état de porter les armes de rejoindre l'*oft* qu'il avoit en Cambrefis, terre d'Empire. Les échevins de Reims envoyèrent un des leurs vers le Roi, campé fous les murs d'Efcaudœuvres près Cambrai, (1) pour lui repréfenter que la ville, conftamment menacée d'un fiége, ne pouvoit fans danger refter privée de fes défenfeurs. Comme on n'avoit pas de cheval à fournir au meffager, on jeta les yeux fur celui du chanoine Guillaume de Machaut, & l'un des échevins chargé de faire le meffage fournit pour l'acheter une fomme de vingt-quatre livres en neuf *doubles* d'or, valant alors feulement quarante-huit fous l'un, en raifon de l'affoibliffement des monnoies. Quand il fallut rembourfer la dette, la valeur du double d'or étoit remontée à cinquante fous, comme le prouvent deux articles du Compte des dépenfes de la ville de Reims, année 1340 & fuivantes : « Item, .XXIV. livres, pour un cheval acheté à Guillaume « de Machau pour ce qu'on ne péuft recouvrer de cheval à louier, pour « porter la malle H. le Large, quant il fu en l'oft devant Efcandeure « pour parler au Roi, pour le cri qui fu fait en cefte ville, que chaf- « cuns alaft en l'oft. » (*Archives adminift. de Reims*, an. 1340, t. II. p. 833.)

— « Item. XVIII f. pour frais de neuf doubles d'or à H. le Large qu'il « prefta pour un cheval acheté à G. de Machaut & ne valoient li double « d'or que .XLVIII. fols quant li dis Henris les prefta, & il couterent .L. f. « quant il furent rendu. » (*Ib.*, p. 834.)

M. Tarbé avoit publié cette épître en la rapportant aux années 1356-1358; mais avec tant de négligence qu'on nous faura gré d'en reproduire exactement fur les manufcrits la partie la plus intéreffante :

A toy Henri, dous amis, me complains,
Pour ce que mais ne cueur ne mont ne plain, (2)
Car à pié fui fans cheval & fans felle,
Et fi, n'ai mais efmeraude ne belle, (3)

---

(1) Voyez les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*, année 1340, t. V, p. 382 de mon édition. Elles conftatent l'arrivée du roi Philippe de Valois devant ce château & ajoutent beaucoup au récit de Froiffart.

(2) Pour ce que je ne cours plus par monts ni plaines.

(3) Peut-être pour « pelle » ou perle.

Ne Lancelot, (1) dont petit me deduit,
Quant la joie ai perdu de tel deduit....
Aſſervis ſui, qui m'eſt choſe trop vile,
Car il m'eſtuet mettre aus murs de la ville;
Et ſi vuet-on que je veille à la porte,
Et qu'en mon dos la cote de fer porte. (2)
Or il convient qu'ailleurs demourer voiſe
Et laiſſier Reims, dont petit me r'envoiſe.
Encore i a choſe qui ne m'eſt belle,
C'eſt maletote, & ſubſide & gabelle,
Flebe monnoie & impoſition,
Et du Pape la viſitation.
Or faut paier pour huit ans les trentiſmes,
Et ſans delai pour le Roi .III. deciſmes....
Et vraiement l'Egliſe eſt ſi deſtruite
Que je ne pris ſa franchiſe une truite.
Et ſi, dit-on, que li rois d'Angleterre
Vient le ſourplus de ma ſuſtance querre.
Malades ſui & n'ay point de monnoie,
Et mes freres, (3) dont plus aſſez m'anoie.
Après je dout que ne ſoie en oubli
De mon droit dieu terrien qu'onc n'oubli, (4)
Ains le regret ſouvent en ſoupirant.
Mais ce qui plus va mon mal empirant,
C'eſt ce que bien à mon borgne œil perçoi
Qu'à court de roi chaſcuns i eſt pour ſoi....
Pour ce m'en voy demourer en l'empire,
A cuer dolent qui tendrement ſouſpire....
Mais j'aim trop mieus franchiſe & po d'avoir,
Que grant richeſce & ſervitute avoir.
Pleure avec moy & complain ma dolour,
Cuevre de plours ta face & ta coulour,
Et dis à tous qu'ainſi, ſans nul meſfait,
Voy en eſſil quant je n'ay rien meſſait,
Et que jamais ne feray chant ne lai;
Adieu te di, car toute joie lai.

---

(1) Ni le roman de Lancelot du Lac, dont Machaut faiſoit ſes délices.

(2) Apparemment durant l'éloignement des bourgeois convoqués par le Roi.

(3) Et mon frère eſt auſſi dépourvu que moi de monnoie.

(4) Il entend ainſi déſigner la dame qu'il aimoit alors.

Cette épître ne fait pas grand honneur au patriotifme de Machaut. S'il s'éloigna de Reims comme il l'annonce ici, ce fut apparemment pour rejoindre le roi Jean de Bohême dans fa dernière chevauchée aventureufe en Pologne.

IV. P. 10, v. 259.

Car affez près d'une femaine
Vous avez chevauchié tousdis.

On pourroit conclure de là que Reims, où demeuroit Machaut, étoit affez éloignée du lieu où féjournoit Peronnelle. Mais peut-être Machaut avoit-il écrit d'abord : « *Vous* aurez *chevauchié*, » allée & retour. D'après la première réponfe de Machaut, on verra que Peronnelle devoit être alors à Paris.

V. P. 12, note.

Cette note n'eft pas exacte. Machaut invite feulement le meffager, fon ami, à lui tenir lieu de fecrétaire pour écrire le rondeau qu'il va lui dicter.

VI. P. 13, v. 326.

Car, par Dieu!...

Voici toutes les formules d'adjuration, employées dans le *Voir-Dit :* Par Dieu. — Pour Dieu. — Par le dieu en qui je croy. — Par iceluy dieu qui me fift. — Se Dieus m'avoie. — Se Dieus me doinft joie. — Se Dieus me doinft Paradis. — Se Dieus me doinft grace. — Se Dieus me fequeure. — Se Dieus me gart. — Se m'aïft Dieus. — Se Jhefus ne renoift mon ame, au jour du jugement. — Sur toutes les crois qui furent en Iherufalem. — Saint Efperit. — Par faint Anthoine. — Foy que je doy à faint Crapais. — Par faint Éloy. — Par faint Germain. — Foy que vous devez faint Gringoire. — Par faint Guillain. — Par faint Martin. — Par faint Nichaife. — Par faint Onoffre. — Par Saint Père. — Par faint Pierre. — Par faint Remy. — Par faint Seveftre. — Par faint Simon. — Par faint Verain. — Par fainte Yfabel. — Par ma foy. — Par m'ame. — Par ma fanté. — Par mon ferment.

VII. P. 18. *Lettre II.*

Cette lettre eſt placée la quatrième dans tous les manuſcrits du *Voir-Dit*. C'eſt une tranſpoſition évidente, dont le premier copiſte aura donné l'exemple aux autres. Nous lui rendons ſa véritable place, ainſi que nous ferons pour les cinq qui ſuivront & qui avoient été également tranſpoſées.

VIII. P. 24, v. 530.

Et pour ce qu'elle,
Ne ſai pourquoy, eſtoit alée
Demeurer en autre contrée.

D'après la première lettre de Machaut, nous avons préſumé que Peronnelle étoit alors à Paris : elle eſt maintenant apparemment revenue dans une des maiſons de ſa parenté, Armentières, Conflans ou Vielmaiſons en Brie. C'eſt aſſurément avec intention que le poëte laiſſe une grande incertitude dans l'indication des lieux où ſéjourne ſa dame, & dans le nom des perſonnes mentionnées dans le cours du récit. Les amoureux ſuppoſent toujours que, grâce à leurs petites précautions, on ne les reconnoîtra pas, & il eſt bien rare qu'ils ne ſe trompent.

IX. P. 24, v. 544.

Et ſi, eſtoit trop grans l'yvers,
Plains de gelées & pluvieus.

Jean de Venettes, continuateur de la Chronique de Nangis, garantit la vérité de ces vers : « Hoc anno, (1362) propter gelu & propter hiemem « humidam & quaſi continuò pluvioſam, vineae, nuces.... totaliter de- « fuerunt. »

X. P. 25. Balade.

Cette forme de poéſie, toujours faite pour être chantée, demandoit trois couplets terminés par le même refrain. Elle différoit peu de la coupe la plus ordinaire de nos chanſons, & n'étoit pas néceſſairement *une choſe fade*, comme l'eſtimoit Triſottin.

XI. P. 35, v. 813, note 1.

Le beau manufcrit du duc de Berry, n° 9221, porte *plates* au lieu de *tacles*, ce qui juftifie ma conjecture.

XII. P. 37, v. 856.

Chanfon baladée.

On voit ici la différence de la *Balade* & de la *Chanfon baladée*. Celle-ci étoit le plus ordinairement de trois couplets formés de vers de deux mefures entremêlées, avec refrain, ou retour à chaque couplet, des deux, trois ou quatre premiers vers. Le chant pouvoit fe bien trouver de cette coupe légère & variée.

XIII. P. 42, *Lettre IV*, lig. 23.

Quant Seigneurie faute en place, Amours s'en fuit.

Réflexion qui rappelle une épigramme de Martial, liv. II, 55.

Vis te, Sexte, coli; volebam amare.
Parendum eft tibi : quod jubes, coleris.
Sed fi te colo, Sexte, non amabo.

XIV. P. 52, note.

A fupprimer. *En ce voiage*, c'eft-à-dire par la *voie* du meffager de Gafcogne, qui retournoit vers Peronnelle, & qui fans doute étoit attaché à la maifon de Conflans.

XV. P. 56, v. 1248.

Celle qui là prefente eftoit.

Apparemment la gentille Guillemette, confidente de Peronnelle; elle reparoîtra plus loin.

XVI. P. 68, *Lettre X*, lig. 28.

Je vous verray dedens la Penthecouſte.

Durant la ſemaine de Pentecôte, vers le commencement de juin 1363.

XVII. P. 69, note 1.

Au poëme de *Morpheus*, Machaut avoit ajouté une balade en l'honneur de ſa dame. C'eſt cette balade dont il avoit fait le chant & qu'il faiſoit *noter;* non la complainte de l'amant, comme je l'ai dit dans cette note.

XVIII. P. 70, v. 1526.

Mais j'y fui près d'une quinzaine....
Car de là partir me convint....

La contradiction n'eſt ici qu'apparente. Machaut veut faire entendre qu'obligé d'aller rejoindre, à quinze jours de là, le duc de Normandie, il n'étoit pas retourné à Reims auſſitôt ſa neuvaine accomplie; apparemment parce que l'égliſe où il faiſoit ſa neuvaine étoit aſſez rapprochée de Crécy-en-Brie, où ſéjournoit alors le duc de Normandie. Il devoit donc au mandement du prince la facilité de reſter à portée de voir ſa dame, cinq ou ſix jours de plus.

XIX. P. 71, v. 1529.

Au commandement d'un ſeigneur
Qu'en France n'a pas de greigneur.

Il déſigne ainſi Charles, duc de Normandie. Les deux vers ſuivans :

Fors un; Dieus le gart où il maint,
Et à grant joie le ramaint!

déſignent le roi Jean, qui, ſix mois plus tard, c'eſt-à-dire le 5 janvier 1364, arrivoit en Angleterre, d'où Dieu ne devoit pas permettre qu'il revînt; car il reſſentit dans les premiers jours de mars les atteintes de la maladie dont il mourut le 8 avril ſuivant. L'itinéraire recueilli par le marquis d'Aubaïs marque que le roi Jean étoit en juin à Crécy-en-Brie, où nous voyons que ſéjournoit également le duc de Norman-

die. Il faut fupprimer la fin de la note 1, qui contient deux erreurs : 1° Jean n'étoit pas encore retourné en Angleterre, 2° nous fommes en 1363.

XX. P. 79, v. 1761.

Telement & à tel cantele.

Lif. *cautele* (avec telle précaution).

XXI. P. 82, v. 1872.

Mais de fa cointe veftéure
Me tais; dont je fais mefprefure.

Il faut entendre, je crois, ainfi : « Mais je m'aperçois que je ne dis « rien de fon coftume; c'eft à tort. »

XXII. P. 83, v. 1892.

Veftie ot une fourquanie.

Plus tard *fouquenille* ou *fouquenelle*. C'étoit une robe de deffus ou furcot large du bas, mais ferrée par le haut de manière à deffiner le bufte. Voyez Jules Quicherat, *Hiftoire du coftume en France*, p. 186.

M. Quicherat cite auffi parmi les draps de grand luxe l'écarlate de Bruxelles.

XXIII. P. 83, v. 1910.

Plus rien diray à cefte fie.

J'aurois dû lire plutôt : *Plus n'en diray....*

XXIV. P. 84, v. 1928.

Car fe .x. *mois devant li fuffe.*

C'eft-à-dire : « Si dix mois auparavant j'avois été devant elle. » Ce qui femble indiquer qu'il avoit reçu le premier meffage dix mois auparavant, c'eft-à-dire durant l'automne de 1362, & non 1361, comme le marque la dernière note de la même page. Machaut, qui commença le *Voir-Dit* pendant qu'il accompliffoit fa neuvaine, avoit dit au début : « Il n'a pas un an » &c. (vers 29).

XXV. P. 85, v. 1946.

Car Honte me vint aſſaillir.

Aujourd'hui, au lieu du débat qu'on va lire nous dirions, aſſurément d'une façon moins poétique : « En rentrant chez moi, je me ſentis honteux & confus d'avoir préſumé qu'une dame ſi accomplie pourroit s'abaiſſer juſqu'à moi : mais bientôt l'eſpoir d'être aimé me ranima. » A tout prendre, il eſt permis de préférer la façon dont notre poëte s'y eſt pris pour exprimer la même lutte intérieure.

XXVI. P. 98, v. 2338.

Mon livre & mes Heures liſant.

On voit que le bon chanoine n'avoit pas oublié ſon bréviaire & ſes Heures canoniales.

XXVII. P. 103, v. 2490.

Et c'eſt la guiſe d'Alemaingne,
Qu'on gariſt la gent par paroles.

Machaut, qui avoit ſuivi en Allemagne le roi de Bohême, avoit ſans doute vu qu'on y pratiquoit ce ſortilége, & cela prouve aſſez bien qu'on n'y ajoutoit aucune foi dans notre France.

XXVIII. P. 108, v. 2623.

Là, fait .IX. jours ma demeure ay....

« Là j'ay fait ma demeure, je demeuray neuf jours. » Les neuvaines ne devoient pas être interrompues, & par conſéquent, les premiers jours paſſés dans l'égliſe ne devoient pas compter.

XXIX. P. 110, note 4.

Mouroit de faim. Ajoutez : ou de ſoif : car le mot *Aquarius* avoit pu donner l'idée de faire du ſaint le patron des altérés.

XXX. P. 111, v. 2699.

Que la voy à trop grant dangier.

Peut-être le manufcrit auroit-il dû porter : *Que la voie a trop grant dangier...*, c'eft-à-dire : parce que c'eft une voie trop dangereufe.

XXXI. P. 114, *Lettre XII*, lig. 2.

Qu'il ne vous VUEIL *defplaire.*

Vueil pour *vueille.* C'eft une faute du n° 1584 que j'aurois dû corriger avec le manufcrit du duc de Berry.

XXXII. P. 114, *Ib.*, lig. 10.

Ma fuer & moy.

Ce qui m'a perfuadé que cette fœur n'étoit que la femme de Jean II de Conflans né du premier mariage de Jean I, c'eft que nous la verrons plus loin aller en Brie vifiter les maifons de fon mari. Or les maifons de Vielmaifons en Brie, Étoges, Vezilly étoient des fiefs de la maifon de Conflans. On étendoit autrefois plus qu'on ne fait aujourd'hui ce titre de frère : nous verrons plus loin Peronnelle dire du frère aîné de Guillaume : « votre frère & le mien. »

XXXIII. P. 116, v. 2746.

Trifte penfis & ENUIEUS.

Peut-être aurois-je dû écrire : *envieus*, contrarié, fynonyme du vieux mot : *à envis.*

XXXIV. P. 117, Rondel.

On pourra s'étonner de la facilité avec laquelle Peronnelle répond en vers aux vers de fon ami. Mais elle ne fait guère que des bouts-rimés qui lui font fournis par les vers auxquels elle répond.

XXXV. P. 118, *Lettre XIII*, lig. 12.

BRIESMENT. Lif. *briefment.*

XXXVI. P. 120, *Lettre XIV*, lig. 5.

A DIEU, lif. *A Dieu!*

XXXVII. P. 126, v. 2979.

Dont on N'EUST *grigneur* MESTIER
Que de gens de fi vil MESTIER.

Lif. *n'éuft.* Meftier, au premier vers, a le fens de *befoin*, & dans le fecond, le fens qu'il conferve encore.

XXXVIII. P. 128, v. 3032.

SIL *puelent.* Lif. *s'il puelent.*

XXXIX. P. 143, note 1, & p. 235, note 1.

UNCHÈRE. Lif. *Unchair.*

XL. P. 144, v. 3377.

Mais chafcune avoit un chapel
Floreté d'or, ainfi l'appel,
De rofes doubles & vermeilles....

« Nos pères (dit M. Quicherat, dans fa belle *Hiftoire du coftume*) ont « appelé chapeaux de fleurs des couronnes qui fe faifoient en fleurs de « la faifon.... Les jardiniers fleuriftes jouiffoient de plufieurs immunités, « en confidération de ce que leur induftrie avoit été d'abord établie « pour le fervice des nobles. » (1) Il me femble que la définition ne

(1) Depping, éditeur & annotateur du *Livre des métiers*, va plus loin : de ce que les chapeliers de fleurs ne devoient point le guet, « pource « que leur meftier eft franc & qu'il fu eftabli pour fervir les gentins

répond pas exactement à nos trois vers. Le chapel de Peronnelle n'étoit pas ſeulement une couronne de fleurs, mais un cercle ou bandeau orné de fleurs & de feuilles d'or. C'eſt plutôt au *chapelet de fleurs* que peut convenir la définition de M. Quicherat.

XLI. P. 144, v. 3395.

A une ville qu'on appelle
Partout à Paris La Chapelle.

La Chapelle Saint-Denis.

XLII. P. 146, v. 3449.

Et vous eſveilleray à nonne.

L'office de Nonnes devoit ſe dire à trois heures; mais on le réuniſſoit ordinairement à celui de vêpres, qui devoit ſe dire à ſix heures.

XLIII. P. 172, note, lig. 3.

Qu'il croyoit avoir le mieus FAIT. Liſ. *faits*.

XLIV. P. 177, v. 4274.

Helas! ſe CEAVOIE *oï.*

Liſ. *Se ce avoie oï.* (L'*e* du pronom s'élide & ſe prononce *çavoie.*)

XLV. P. 194, *Lettre XXVI*, lig. 13.

COMMENCIE. Liſ. *commencié.*

« hommes. » Il conclut que « les bons bourgeois de Paris ne ſe per-« mettoient pas une parure auſſi éclatante. » Un chapeau de fleurs! En réalité, tout le jeune monde, bergères, bourgeois, bourgeoiſes & gentilshommes uſoient de la liberté grande d'en porter.

XLVI. *Ib.*, lig. 17.

Et ne cuide mie que ſe Deſirs y vient qu'il nous puiſt en riens grever.

On voit que Peronnelle ne redoutoit pas l'arrivée de ce perſonnage autant que Guillaume le ſuppoſoit.

XLVII. P. 195, lig. 2.

Le couvrechief & le touret.

Le *couvrechef*, comme le dit fort bien M. Quicherat, étoit une ſorte de guimpe flottante qui couvroit ou découvroit le viſage à volonté. C'étoit ordinairement un tiſſu de lin ou de ſoie extrêmement délié, & qu'on tiroit en général des fabriques de Reims. Peronnelle envoie ici les trois principaux élémens de ſa coiffure : la coiffe, le couvrechief, & le touret dont elle étoit *affublée* quand elle avoit reçu la dernière lettre de ſon ami. Il ne faut pas confondre ce touret avec le touret de nez qui en a procédé. Le nôtre, comme je l'ai dit, ſervoit à retenir gracieuſement les cheveux ſous le chapel de fleurs. Et ce chapel n'étoit peut-être pas éloigné de la forme des prétendus chapeaux que portent nos dames, en cette année de grâce 1875.

Dans la même page, lig. 11. Il faut noter que l'*&c* n'eſt pas dans le manuſcrit du duc de Berry.

XLVIII. P. 204, *Lettre XXVII*, lig. 3.

Je vous iray querre à la porte Saint Anthoine.

Cette porte étoit conſtruite au delà de la charmante égliſe de Saint-Nicaiſe, abattue par les libres penſeurs de 1792, « afin, » ainſi que le dit le Sr Prudhomme, « de nettoyer tout ce qui pouvoit rappeler la féodalité & le fanatiſme. » (*Dictionn. de la République franç.* An Ier de la liberté.)

XLIX. P. 204, note.

Ce devoit être une demoiſelle de Conflans.

Ou plutôt, la jeune femme de Jean II de Conflans que Peronnelle traitoit de frère. — Il ne faut pas ajouter grande foi à l'initiale T, par laquelle Machaut ſemble déſigner le frère de Peronnelle. On a vu que

nos deux amoureux tenoient également à donner le change ſur les véritables noms des perſonnages cités dans les lettres, & ſur les lieux où Peronnelle ſéjournoit.

L. P. 206, *Lettre XXVIII*, lig. 9.

Nous devons partir.... pour doubte de la mortalité.

On peut préſumer de ce paſſage & de la lettre précédente de Machaut que Peronnelle alloit s'éloigner de Paris. La peſte, en effet, y faiſoit, dans la dernière moitié de cette année 1363, de cruels ravages, comme nous l'avons dit dans la Notice. Ainſi c'eſt à Paris que Machaut étoit allé la trouver, dans un moment où la ville étoit remplie de mouvement & de noiſe. C'eſt de là qu'ils auroient fait l'agréable pèlerinage de Saint-Denis, & où Machaut avant de retourner à Reims auroit commandé un bijou à un orfévre que la mortalité devoit atteindre.

LI. P. 210, v. 4852.

RAJOVENIR. Liſ. *rajouenir*, comme aux vers 4839 & 4860.

LII. P. 211, v. 4861.

Car de mon cuer MILLE *fois n'iſt.*

Liſ. *nulle fois.*

LIII. P. 212, v. 4908.

Lors me priſt trop à AVOIER.

Je crois qu'il eût mieux valu lire : *anoier* (ennuyer).

LIV. P. 214, v. 4963.

Si m'enbati en une place....

Il ne faut pas oublier que Machaut continue à raconter un ſonge.

LV. *Ib.*, v. 4967.

Sur une coutepointe.
Bien croy qu'elle fu faite à LICHE.

Liche femble être ici pour *lifte*, frange.

LVI. P. 215, v. 4989.

Et par tel guife au Roy parlay.

Il femble bien que, dans les confeils donnés au roi du Jeu, Machaut ait en vue, foit d'exprimer les vrais fentimens du duc de Normandie, foit de les lui repréfenter comme une fage règle de conduite que le roi Jean avoit trop rarement fuivie.

LVII. P. 216, v. 5023.

Ains doit tes cuers eftre ententis
A foufmettre & donter la force
De ton anemi s'il t'esforce.

C'eft, en moins beaux vers, rendre celui de Virgile :

Parcere fubjectis & debellare fuperbos.

LVIII. P. 217, note 3, lig. 2.

Armé de fes cornes, & mieux *de fes cors* ou *andouillers*. A l'imprimerie, on a fubftitué *cornes* à *cors*, & la correction n'a pas été heureufe.

LIX. P. 220, v. 5118.

Et fe trop longuement parole
Mon fonge....

On pourroit croire que Machaut, dans ce petit alinéa, fait une parenthèfe pour demander excufe à fon lecteur & non pas au *Roi qui ne ment :*

mais celui-ci lui reprochera bientôt avec raifon de parler tour à tour en rêveur & en homme éveillé :

Tu dors & paroles enfemble
Et fi, m'eft avis que tu fonges.

LX. P. 222, v. 5182.

Et encor parle-on du deufiefme,
Voire par Dieu & du centiefme.

Apparemment le *centiefme* fur ce qui avoit échappé à toutes les demandes précédentes. La France s'impofoit alors pour racheter le roi Jean, comme aujourd'hui nous fommes contraints de le faire, pour payer l'éloignement des nouveaux hommes du Nord auxquels le fort des armes avoit livré la patrie.

« Anno domini M. CCC. LXIII. » dit le continuateur de Nangis, « fuerunt multae preffurae & oppreffiones in populo.... per totum, de « Parifius ufque Pictaviam & Britanniam; tum propter praedones & « latrones nimium abundantes per itinera & villas rufticas, quam prop- « ter graviffimas exactiones & nihilominus impofitiones, & multa homi- « cidia per villas & nemora. » (*Éd. Geraut*, t. II, p. 324.)

.... « Eodem anno fub praetextu & colore patriam defendendi & ini- « micos offendendi, maximae talliae & impofitiones atque graves exactio- « nes inconfuetae fuper vinis & aliis mercanciis, levabantur. » (*Ib.*, p. 328.)

LXI. *Ib.*, v. 5188.

Li diables atife la guerre,
Ainfi fait li rois d'Engleterre.

Édouard III ne faifoit plus la guerre depuis le traité de Brétigny, mais paffoit pour l'*atifer* en encourageant les Grandes Compagnies à continuer leurs ravages.

LXII. P. 230, v. 5414.

Et Sillon de Lacedomoine,
Fu....

Suppr. la virgule.

LXIII. P. 233, *Lettre XXIX*, lig. 3.

Dès le xxe *jour d'aouſt.*

Le mſc. 22545 porte : *le* x^e^ *jour*.... Peronnelle fait une courte excurſion en Brie dix-ſept jours plus tard (lig. 8), c'eſt-à-dire le 27 août ou le 5 ſeptembre. Cette viſite la retient quinze jours entiers, ce qui nous conduit à la mi-ſeptembre. Elle s'arrête enſuite dans une ville où elle étoit « à hoſtel ». Quelle étoit cette ville qui renfermoit une égliſe de Saint-Pierre, comme on verra *Lettre XXXII?* Troyes ou Châlons-ſur-Marne. Auſſitôt ſon arrivée, c'eſt-à-dire le 17 de ce mois ou le 27, ſuivant le mſc. 22545, Peronnelle écrit à Machaut. Les dates que portent pluſieurs des lettres ſuivantes ne ſont pas auſſi faciles à vérifier. — P. 234, lig. 5. La veille de Sainte-Croix eſt, comme on ſait ou du moins comme on doit le ſavoir, le 7 ſeptembre. — P. 235, lig. 7. Mieux vaudroit ſupprimer la note 1; nous ne découvrons pas aſſez nettement d'où partoit le *frère* & où ſe trouvoit le roi Jean. — Les craintes de Machaut ſur la fidélité de ſa maîtreſſe ſont de nouveau réveillées par les précautions que Peronnelle lui recommande : pourquoi devoit-il maintenant diſſimuler avec ſon ami qui, juſqu'alors, avoit approuvé leurs amours? Pourquoi lui faire entendre qu'il ne s'étoit jamais agi entre eux que de vers & de chanſons? — P. 236, lig. 17. *Le lieu où vous ſavez que nous irons* eſt Saint-Nicaiſe de Reims. (Voy. *Lettre XXVII.*)

LXIV. P. 239, *Lettre XXXI*, lig. 2.

La veille de ſaint Michel tombe le 28 ſeptembre, un ſeul jour ou onze jours après la date de la lettre de Peronnelle. — P. 242, lig. 12. *Teneure & contreteneur*. Nous diſons aujourd'hui *ténor* & *baſſe-taille*, parce que nous avons préféré à la forme françoiſe la forme italienne, comme ſi nous devions aux Italiens le premier emploi de ces tons. Dans un compte des ducs de Bretagne de l'année 1413, reproduit par Dom Lobineau (*Hiſt. de Bretagne*, II, p. 962), figure « Jehan Tromelin, « *teneur* de la chapelle Monſeigneur, LXX liv. par an. »

LXV. P. 244, v. 5583.

Dont il eſt moult.

Cette mauvaiſe rime ſe retrouve dans tous les mſs. Mais Peronnelle devoit avoir écrit *mont*, ſouvent employé, au lieu de *moult*.

LXVI. P. 251, *Lettre XXXII*, lig. 5.

La date du 5 mai eſt évidemment inexacte. La lettre doit avoir été écrite au mois d'octobre 1363.

LXVII. P. 252, note 2.

Le manuſcrit 158. Liſ. 1584.

LXVIII. P. 254, note 2.

Un dragme. Liſ. *une dragme*.

LXIX. P. 257, note 2.

L'initiale *T* eſt pourtant dans le mſc. du duc de Berry, & n'eſt omiſe que dans le n° 22545. J'ai mis le lecteur en garde contre toutes ces déſignations locales ou perſonnelles.

LXX. P. 265, *Lettre XXXV*, lig. 17.

Un chevalier. Les deux autres manuſcrits portent *uns clers*, & je penche à croire maintenant qu'ils doivent être préférés. Ce clerc ſera le même qui avoit précédemment engagé Machaut à ne pas trop compter ſur l'amour excluſif de Peronnelle; peut-être encore celui qui recevra la confeſſion de la demoiſelle.

LXXI. P. 276, *Lettre XXXVII*, lig. 10.

Vous ne m'avez eſcript.... ne de mes deux balades jugié. Il vaut peut-être mieux entendre : « Vous ne m'avez écript ne jugié de mes deux balades. »

LXXII. P. 282, *Lettre XXXIX*, lig. 2.

Si envoiez par devers moy en l'ostel ma mere.

C'eſt la première fois que la mère de Peronnelle eſt mentionnée. On voit que la demoiſelle tenoit à ce que la dame de Conflans, ni même ſon frère, ne s'aperçuſſent des viſites de Guillaume. Il faut ſupprimer la note qui confond, je crois maintenant à tort, Henry & le frère de Peronnelle.

LXXIII. P. 285, v. 6950.

Il a des ans plus de ſoixante
Que li tans ne fu ſi divers....

C'eſt ce que juſtifie le continuateur de Nangis : « Eodem anno « M. CCC. LXIII. fuit hyems horrida valdè atque longa : & factum eſt « aſperum gelu quod duravit uſque ad finem martii. » (P. 333.)

LXXIV. P. 290, v. 7093.

A plus dou tour DUNE *paviere.*

Liſ. *d'une paviere.* Pavois.

LXXV. P. 293, v. 7176.

Achemenides qui le vit.

Ovide avoit emprunté au 3e livre de l'*Énéide* (v. 590 & ſuiv.) le récit d'Achemenides, un des compagnons d'Ulyſſe, abandonné ſur la côte de Sicile & recueilli par Énée.

LXXVI. P. 294, note, lig. 2.

GALATHÉE. Liſ. *Galatée.*

LXXVII. P. 297, v. 7300.

Comment li ancien entailloient
L'image d'Amour....

Il eſt à remarquer que dans le Moyen âge & juſqu'à la Renaiſſance, les peintres & imagiers, d'accord en cela avec l'inſtinct naturel du genre humain, n'admettoient jamais de nudités dans leurs compoſitions. Ils donnoient un vêtement même au petit dieu d'Amour. Dans leurs peintures du *Jugement de Paris*, Vénus étoit encore à demi vêtue; à plus forte raiſon Junon & Pallas qui devoient y perſonnifier : Junon la puiſſance & la richeſſe, Pallas la ſageſſe & la vertu. Les artiſtes anciens eux-mêmes étoient beaucoup moins prodigues de nudités que ceux de nos jours; ils n'enlevoient leurs vêtemens qu'à certaines divinités, ſymboles plus ou moins directs de l'acte de la génération. On diroit fait pour la Vénus pudique ce charmant diſtique d'Ovide :

Ipſa Venus pubem, quoties velamina ponit,
Protegitur laeva ſemireducta manu.
(*De Arte amator.*, lib. II, v. 613.)

Il eſt aſſurément plus aiſé de faire une belle femme nue qu'une belle femme vêtue : mais combien la draperie ajouteroit, par exemple, à la juſte expreſſion des Trois Grâces, qu'on s'obſtine à nous repréſenter entièrement nues! Belles aſſurément ſous le pinceau de Raphaël ou de Rubens, mais *gracieuſes* non. Auſſi les *nudités* devroient-elles être rarement étalées dans les expoſitions publiques; elles ont, dans l'intimité, aſſez d'occaſions de prendre leur revanche.

LXXVIII. P. 301, v. 7425.

« *Et monſtre, nés à la carole.* »

« Qu'elle montre à tous ceux qui l'approchent; comme nous diſons familièrement aujourd'hui : *à la ronde* ou *à la cantonade.* La Carole étoit la ronde aux chanſons que les petits enfans ſeuls pratiquent encore.

LXXIX. P. 302, v. 7442.

Car mainte dame amy clamé
A maint, ſans eſtre d'elle amé.

C'eſt préciſément ce que la reine Genievre avoit dit à Lancelot dans une première entrevue : « Par ma foi, ce mot ami fut dit de bonne « heure ! Mais je ne le prenois pas tant au ſérieux. Souvent je l'ai dit à « d'autres chevaliers par ſimple courtoiſie. Vous l'avez entendu autre- « ment; bien vous en eſt venu, puiſqu'à vous en croire, il a fait de « vous un prud'homme. Ce n'eſt pourtant pas la coutume, parmi les « chevaliers, de prendre telle parole à cœur, & d'imaginer qu'ils ſoient, « à compter de là, retenus par une dame. » (*Romans de la Table-Ronde*, t. III, p. 264.)

LXXX. P. 306, v. 7574.

....*Il eſt un advocas.*

Peut-être le grand ſeigneur qui venoit d'engager Machaut à ne faire aucun fonds ſur l'amour de Peronnelle; mais plutôt encore le prétendu, le fiancé de Peronnelle, celui qui fera compter les premières amours « parmi les péchés oubliés. »

LXXXI. P. 314, *Lettre XLI*, lig. 15.

Et, ſitoſt come je ſeray PARTIE *de vous.*

Ainſi dans les manuſcrits; il eût fallu : *parti.*

LXXXII. P. 315, v. 7704.

Ponctuez ainſi :

Se ſignifié li éuſſe,
Et ſi, l'éuſſe fait plourer.

LXXXIII. P. 320, v. 7846.

Qui MALVAISES NOUVELLES *apporte.*

Ainſi dans les trois manuſcrits. Il eût fallu : *mauvaiſe nouvelle apporte.*

LXXXIV. P. 322, v. 7919.

UNE *chaiſne.* Liſ. *un chaiſne.*

LXXXV. P. 326, v. 8048.

Ponctuez ainſi :

Li cuers li fault, & la véue
Li trouble en chief, & de la plaie
Li ſans juſqu'à la terre raie.

LXXXVI. P. 336, v. 8307.

Liſez :

Son dous regart qui trop meſprit
Quant onques de s'amour m'eſprit.

C'eſt-à-dire : « Son doux regard qui a très-mal agi quand il me rendit « épris d'amour. »

LXXXVII. P. 339, note.

On doit croire qu'il entend parler de Gaſton Phebus. Ou plutôt du comte de Tancarville, auquel il avoit déjà adreſſé une Épître, & qui donnoit la préférence au vol ou chaſſe aux oiſeaux, ſur la chaſſe aux bêtes fauves. Jean de Melun comte de Tancarville étoit grand chambellan de France. On lit, vers la fin du curieux *Livre du roi Modus & de la reine Ratio*, une longue pièce de vers ſur le Jugement rendu par ce comte de Tancarville, à l'avantage de la Chaſſe au vol.

LXXXVIII. P. 344, v. 8525.

Et ma vertu affoiblie,
Eſt....

Supprimez la virgule.

LXXXIX. P. 347, *Lettre XLIII*, lig. 5.

Puis que vous méiſtes & envelopaſtes mon cuer en fin azur, & l'enfermaſtes en tréſor dont vous avez la clef....

Ce précieux gage, enfermé dans un écrin dont l'amant avoit reçu la clef, figuroit un cœur, comme en portent encore à leur cou bien des villageoiſes, pour y retenir une croix d'or. Le don de ce cœur pouvoit garantir le don de tout le reſte, mais encore y auroit-il loin de là aux ſuppoſitions de M. Tarbé.

XC. P. 347, note.

1362. Liſ. 1363.

XCI. P. 354, v. 8702.

Pour adoucir la grant rigueur
De la déeſſe & ſa fureur.
Les vierges....

Une virgule, au lieu du point.

XCII. P. 362, *Lettre XLV*, lig. 1.

Si vous amez ma pais.... que jamais ne vous avengne.

Pour expliquer le mécontentement & le dépit de Machaut en recevant enfin ce qu'il avoit demandé avec tant d'inſtance, il faut admettre que le préſent arrivoit aſſez mal à propos; juſtement comme le prêtre-confeſſeur venoit de lui faire comprendre qu'il devoit déſormais ſe contenter de l'amitié de Peronnelle.

XCIII. P. 362, note.

C'eſt la première fois....

Liſez : Le manuſcrit nº 1584 porte *mon intention*, & c'eſt la première fois que je remarque ce ſolécifme, &c.

XCIV. P. 368, note.

La *Colombelle* doit être la même que la *Guillemette*. Remarquons que le *frère*, la *ſœur* de Peronnelle & Henry étoient bien inſtruits de la correſpondance amoureuſe, mais ignoroient les rendez-vous du *Verger* & le pèlerinage de Saint-Denis. Peronnelle, qui juſque-là ne trouvoit jamais les lettres de ſon ami aſſez longues, lui recommande maintenant de ne plus envoyer que des chanſons; ou, s'il écrit, de charger un homme bien ſûr de lui remettre les lettres. Toutefois les nouveaux liens qu'elle alloit former ne rompirent pas entièrement ceux qui l'engageoient avec Machaut. J'en trouve la preuve & dans la balade d'Euſtache Deſchamps citée dans la Notice, & dans deux autres balades : l'une, apparemment de Peronnelle d'Armentières; l'autre, aſſurément de Guillaume de Machaut. Placées, dans les Œuvres complètes, parmi les dernières compoſitions du même genre, elles ſemblent avoir été faites dans les premiers temps du mariage de Peronnelle. Nous ne pouvons mieux finir notre volume qu'en les reproduiſant toutes les deux.

PERONNELLE.

Deux choſes ſont qui me ſont à martire
Vivre & languir; dont mes cuers trop ſouſpire :
La premiere eſt que mes tres-dous amis,
Qui ſa proeſce & tout ſon cuer a mis
En moy ſervir & amer loiaument,
Ne peut, ne veult, ou ne ſcet nullement
Géhir (1) à moy ſa doulour ne ſa paine,
Ne que je ſuis ſa dame ſouveraine.

---

(1) Confeſſer.

Et fi, voy bien qu'il vit à grant doulour,
Dont il a taint fon viz & fa coulour.
Et vraiement moult volentiers querroie,
A mon honor, fon bien, fa paix, fa joie.

La feconde chofe eft qu'il n'affiert mie
Que, de ma bouche ou par femblant li die
Que mes cuers eft tous fiens, où que je foie;
Qu'en ce faifant, contre m'onneur feroie.
Et jà foit ce que mon cuer grief mal porte
Pour lui amer, mieus vourroie eftre morte
Que de bonté, par regart ou par chiere,
Lui déiffe que fuis fa mie chiere,
Et qu'en mon cuer porte celeément
L'amour de lui, trop plus couvertement
Que li charbons n'eft par deffous la cendre.
Et ne m'en puis, ne fçay ne veul deffendre.

Si ne voy goute en moy n'en fon affaire :
Car il nous faut & l'un & l'autre taire,
Et tout adés plus fort riens amerons
Que jà femblant ne chiere n'en ferons.
Et que pourra ceft amour devenir,
Nous en lairons bonne Amour convenir,
Pitié, Franchife & Douçour la courtoife
Qui fevent bien que telle chofe poife;
Et fagement & toft porvoieront
Quant, en ce point, pour amer nous verront.
Mais jà par moy cefte amour ne faura,
Tant que Pitié ou Amour li dira.

Cette balade eft irrégulière, elle n'a pas le refrain exigé, les rimes des trois couplets ne font pas uniformes. Mais malgré un certain embarras d'expreffion, elle eft dictée par un fentiment paffionné que la nouvelle époufe ne pouvoit encore étouffer. Écoutons maintenant Machaut :

Se je vous aim de fin loial courage,
Et ay amé & ameray toudis,
Et vous avés prins autre en mariage,
Doy-je pour ce de vous eftre en fus mis,
        Et de tous poins en oubly?
Certes nenil, car puis que j'ay en my

Cuer si loial qu'il ne sauroit messaire,
Vous ne devés vo cuer de moy retraire.

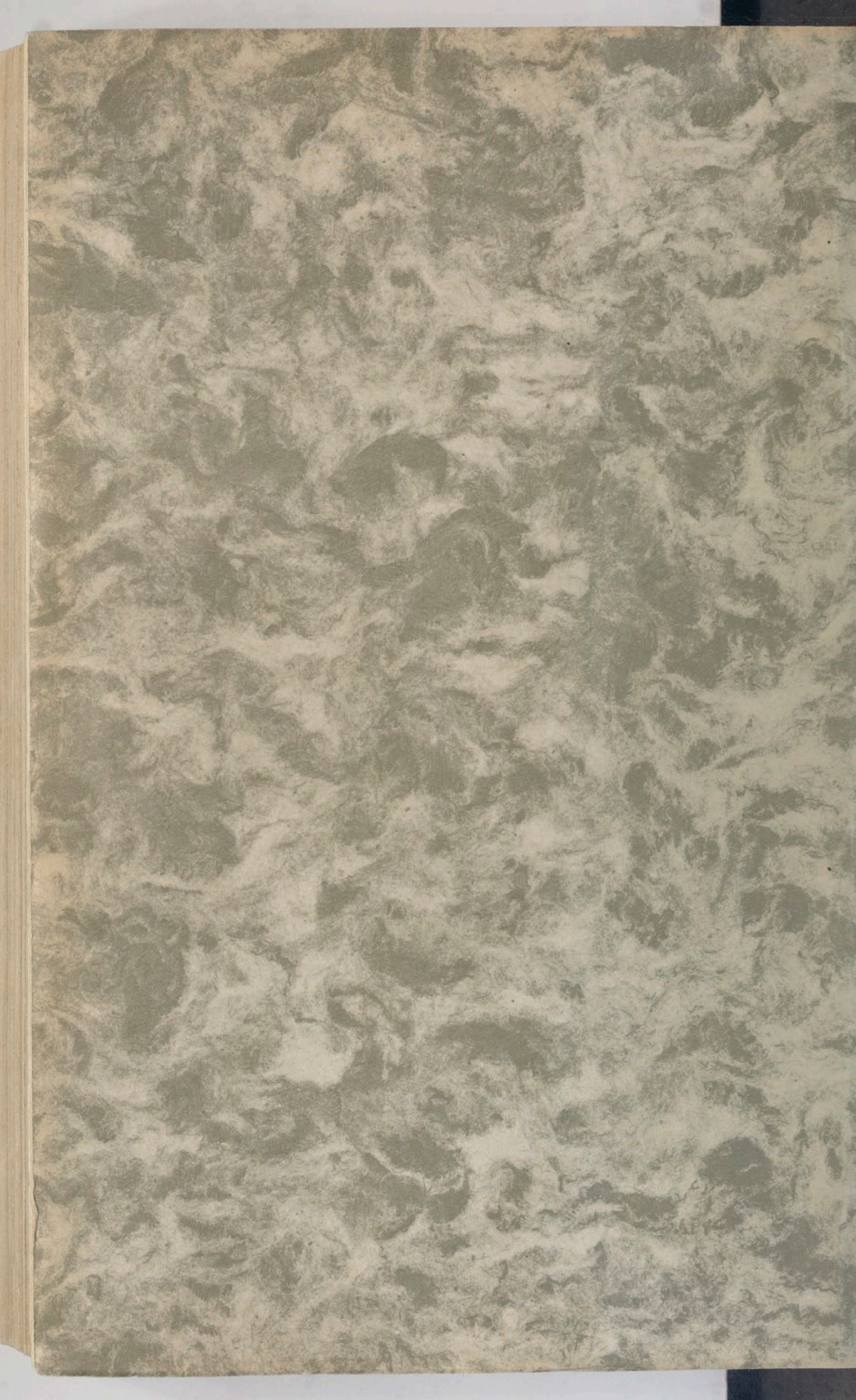
Ains me devés tenir en vo servage,
Come vo serf qu'avés pris & acquis,
Qui ne vous quiert vilenie n'outrage.
Et si, devés amer, j'en suis tous fis,
Vo mari com vo mary
Et vostre ami com vostre dous amy.
Et quant tout ce povés par honneur faire,
Vous ne devés vo cuer de moy retraire.

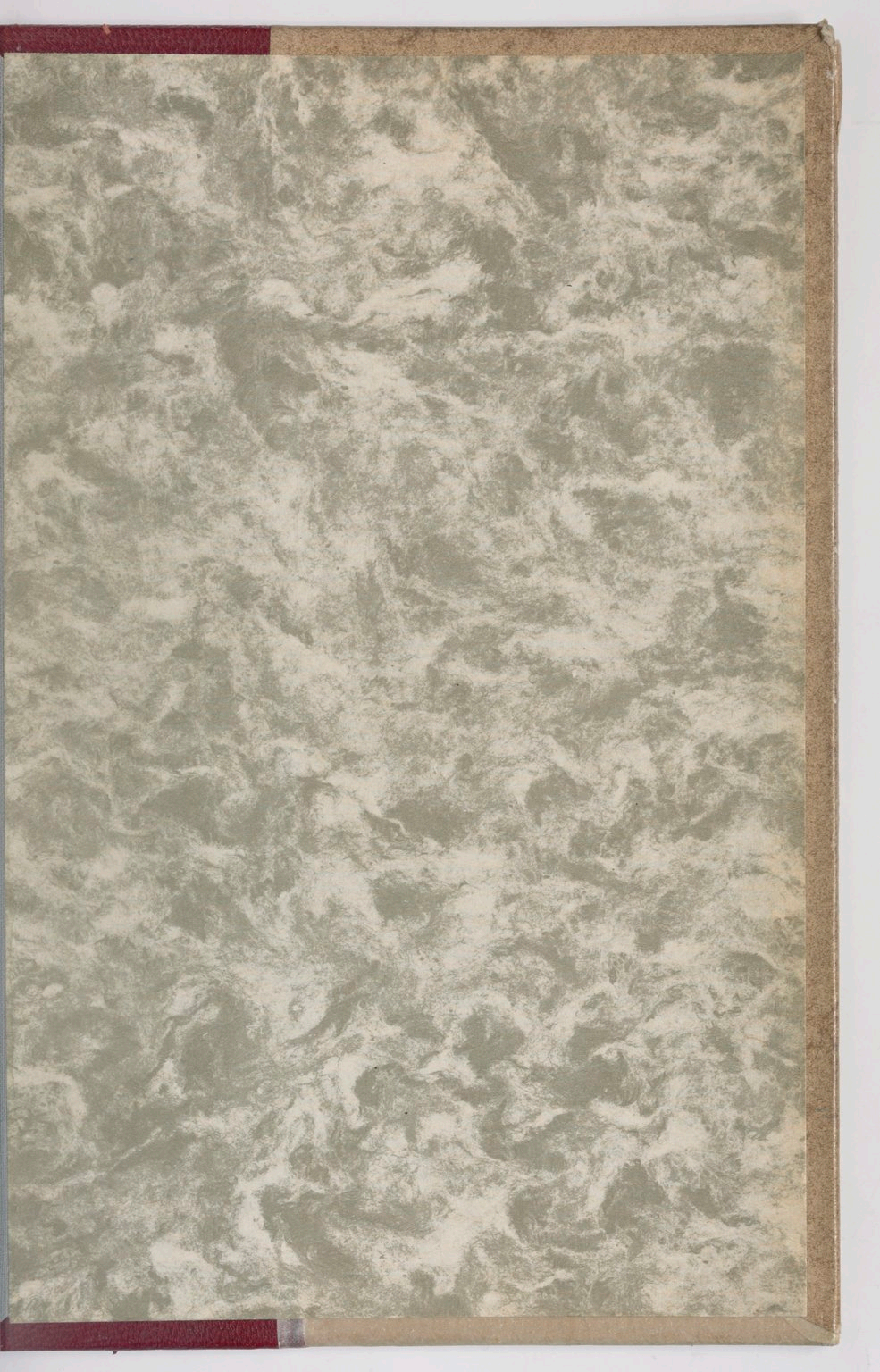
Et s'il avient que cuer avés volage,
Onques amans ne fu si fort trahis
Com je feray; mais vous estes si sage,
Et s'est vos cuers si sagement nouris,
Qu'il ne daigneroit ainsi
Moy decevoir pour amer; & ce di :
Puis que sur tout aim vostre dou viaire,
Vous ne devés vo cuer de moy retraire.

(Msc. du duc de Berry, nº 9221, fº 15.)

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01300438 9